

BIBLIOTHÈQUE

ÉTRANGÈRE.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14, (F. S.-G.)

BIBLIOTHÈQUE

ÉTRANGÈRE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

CHOIX D'OUVRAGES REMARQUABLES ET CURIEUX,

TRADUITS OU EXTRAITS DE DIVERSES LANGUES,

AVEC DES NOTICES ET DES REMARQUES;

PAR M. AIGNAN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

Concordia mixtis.
OVIDE.

TOME II.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER, BYRON, MILLEVOYE, ET DES CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 195.

M. DCCC. XXIII.

a/

ARÉOPAGITIQUE;

DISCOURS EN FAVEUR DE LA LIBERTÉ

DE LA PRESSE,

ADRESSÉ AU PARLEMENT D'ANGLETERRE,

Par MILTON.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

1644.

NOTICE.

Milton est peut-être l'écrivain le plus prodigieux des temps modernes. A quelque sommet du Parnasse que s'élèvent les autres poëtes, leur muse habite pourtant sur la terre : celle de Milton réside au ciel, à côté de David et d'Isaïe ; c'est du ciel même qu'elle nous fait entendre des hymnes si ravissantes, qu'on les croirait chantées dans un ancien idiome, ou plutôt dans une langue à part, réunissant à la finesse et aux ingénieuses combinaisons des langues nouvelles, la hardiesse figurée, la pompe et l'harmonie de celles de l'antiquité.

Et cet homme, dont l'âme fut aussi belle que l'était son génie, ou plutôt dont le génie n'était que l'expansion même de son âme, mourut pauvre, méconnu, calomnié ! La postérité le venge tardivement de l'injure des contemporains ; mais la réparation est-elle généralement complète ; et si les compatriotes de ce grand homme ne mettent point de bornes aux hommages qu'ils rendent à sa mémoire, nous, Français, n'avons-nous pas conservé contre lui quelques injustes préventions ?

J'accepte, pour Milton, le reproche de s'être montré protestant parmi des protestans, et républicain parmi des républicains. Je ne le justifierai point d'avoir été, avec

une intégrité et un désintéressement rares, le secrétaire de Cromwell, dont Mazarin fut le flatteur et Louis XIV l'allié. Je me tairai même sur l'opinion qu'il émit en faveur du régicide, long-temps après une longue catastrophe à laquelle il était resté complétement étranger; cette opinion, que je ne partage pas, appartient à la controverse; or, dans les choses sur lesquelles le sentiment des hommes n'est pas unanime, les apologies sont superflues; elles ne convainquent point les adversaires, et n'ont pas besoin de convaincre les amis. Mais qu'on nous représente Milton comme un fanatique, comme un pédant, et ses œuvres comme un amas d'argumentations scolastiques, parmi lesquelles brille le *Paradis perdu*, tel qu'un astre unique au milieu d'immenses ténèbres, voilà ce qui ne peut être le fruit que de la première défaveur avec laquelle son nom fut reçu parmi nous, et d'une extrême légèreté à reproduire sans examen des impressions accréditées.

Non, sans doute, ce n'était point un pédant, celui qui voulut réformer les études de son pays en substituant l'analyse aux vieilles méthodes, les exercices gymnastiques et les promenades à la prison sédentaire des classes, les arts libéraux et les sciences d'application à l'enseignement exclusif du grec et du latin. Ce n'était point un pédant, celui qui ne cessa de se moquer des obscures et assommantes homélies des prédicateurs de son temps, et de toute espèce de morgue et de routine doctorale; celui qui, joignant partout l'exemple au prétexte et montrant ce que peut, sans appuis et sans guides, la haute sagacité du génie, sut prendre, selon les matières qu'il traitait, le ton qui leur était convenable, depuis l'exaltation séraphique de Platon jusqu'à la malice ingénieuse

de La Bruyère ; qui, en un mot, fut érudit avec choix, orateur avec grâce, dialectitien avec simplicité.

Celui-là non plus n'eut de fanatisme d'aucune sorte, qui voulait que toutes les opinions pussent être exprimées sans contrainte ; qui s'écriait dans son Discours sur la liberté de la presse : « Oui, les temps sont venus de parler et d'écrire franchement sur toutes les matières de bien public. Laissez la vérité lutter avec l'erreur ; qui a jamais vu que, dans un combat libre et ouvert, la vérité fût vaincue ? »

Et plus loin : « Ne sont-ce pas de vains fantômes, toutes ces puériles disciplines clouées récemment au bois de la croix ? Quelle noble conquête ce serait que celle de cette liberté chrétienne dont saint Paul se vante si souvent ! Sa doctrine est que celui qui mange ou ne mange pas, observe une fête ou ne l'observe pas, peut être également agréable au Seigneur. Combien d'autres choses pourraient être tolérées paisiblement et abandonnées à la conscience, pourvu que nous eussions de la charité et que l'ardeur de nous juger les uns les autres ne fût pas l'entêtement continuel de notre hypocrisie ! » A la vérité, sa tolérance eut une restriction, elle excluait le catholicisme ; mais cette erreur, qui est encore aujourd'hui celle de la nation anglaise, avait alors l'excuse des temps. On est un grand homme parce qu'on s'élève au-dessus de son siècle ; le dominer en toute chose, serait la perfection d'un dieu.

Plus les œuvres variées de Milton nous deviendront familières, plus nous reconnaîtrons que ni les hautes et suaves pensées, ni le talent doux et sublime qui lui inspirèrent la peinture de l'Éden, ne l'abandonnèrent dans ses autres compositions. Jamais il ne sépare ni la morale

de la religion, ni la religion de l'amour. Cette liberté même, la passion de son âme, parce que son âme était généreuse et forte, n'est rien pour lui sans l'ordre et le repos. « Ah! dit-il, je tiens sans doute à la défense de nos justes immunités, mais plus encore à la paix, si ce devait être là mon seul bien. Donnez-moi, par-dessus toutes les autres libertés, celle de connaître, de m'exprimer et de discuter librement, selon les inspirations de ma conscience. » Et voilà celui qu'on ose nous montrer comme un turbulent novateur et comme un factieux! Toutes les idées d'améliorations politiques et sociales qu'il a conçues pour son pays, ne sont autres que celles qui s'y sont fondées depuis par le renversement du pouvoir arbitraire; et s'il les présente sous la forme républicaine, c'est qu'alors la république anglaise était proclamée. Dans les écrits qu'il publia lorsque Charles Ier vivait encore, rien ne provoque la chute du trône; sa pensée attendit, pour se manifester tout entière, qu'elle fût en harmonie avec les lois. Les préventions lui ont fait un reproche de cette réserve même, et ont blâmé en lui, comme ayant suivi le jugement du roi, des attaques qu'elles eussent blâmées bien plus fortement encore pour l'avoir précédé. Milton, dans son ouvrage, dit positivement que son intention n'est pas d'outrager le malheur; qu'il ne veut que répondre à la clameur turbulente des factions et consolider l'ordre établi. Ah! même en ne considérant la mort de Charles Ier que comme une grande infortune, jamais il n'aurait eu la froide barbarie d'y insulter, cet homme tendre et généreux qui, non content d'excuser en sa première femme le crime de l'avoir quitté par esprit de parti, lui rendit toute son affection, et partagea, avec les parens instigateurs de sa fuite, des res-

sources à peine suffisantes pour lui-même. Un homme est jugé par cette action seule; et quel de ses adversaires eût été capable d'y correspondre? Tous les siècles ne nous disent-ils pas que les ennemis de la liberté ne pardonnent jamais?

Les nobles sentimens de Milton lui portèrent bonheur dans presque tous ses ouvrages, en vers ou en prose, connus ou ignorés de nous. En prose, il est judicieux et éloquent, soit qu'il écrive l'histoire avec l'élégante simplicité de Xénophon, soit qu'il trace à l'éducation des préceptes que nous aurions besoin d'adopter en France, soit qu'il défende contre l'aveugle intolérance des partis la cause de la philosophie et de la liberté. En vers, il est sublime et gracieux, soit que les muses latines lui inspirent des chants empreints de l'harmonie et de la sensibilité de Virgile; soit qu'en des poésies pastorales, philosophiques ou religieuses, il assouplisse la rudesse de sa propre langue, et vêtisse de richesse et de grâce sa nudité septentrionale.

Parmi tant d'opuscules remarquables en des genres divers, et qu'il est je puis dire honteux pour nous d'ignorer, je choisis ici l'un des plus remarquables, l'*Aréopagitique*, ou Discours en faveur de la liberté de la presse, adressé au long parlement, en 1644, quatre ans avant le jugement de Charles Ier. Les presbytériens, après avoir renversé la hiérarchie épiscopale, voulaient s'attribuer cette même inquisition des écrits, cette même dictature de la pensée que les prélats avaient rendue si odieuse; et le parlement, par une erreur commune aux temps de révolution, ne reconnaissant plus le despotisme sous les couleurs populaires, avait ressuscité l'exécrable institution de la censure. C'est contre cet acte surpris à

des intentions droites, mais mal éclairées, que Milton s'élève avec une force de raisonnement et d'éloquence dont les temps modernes n'avaient pas encore d'idée.

Je le dois dire, parce que j'ai surtout à cœur d'être vrai, l'asservissement de la presse n'était point dirigé contre le parti du roi, ainsi que l'énonce un des biographes de Milton, qui, souvent injuste à son égard, semble lui faire honneur ici d'intentions autres que les siennes. Ce parti était trop faible dans l'opinion pour que le parlement le regardât comme redoutable la plume à la main; et nous voyons même, par l'Aréopagitique, que les écrits les plus violens et les plus hardis en faveur de la royauté, circulèrent assez librement sans que l'autorité les troublât; c'était l'essor des idées de puritanisme et d'indépendance que le parlement avait dessein de comprimer. Mais il est certain que Milton, en réclamant la liberté générale des écrits, sauf la répression de ceux qui troubleraient l'ordre public, n'était pas moins favorable à la cause royale qu'à sa propre cause. Si ses généreuses idées eussent prévalu, la défense du roi, au lieu d'être livrée à des pamphlets virulens et clandestins, qui ne servaient qu'à irriter les passions, eût été confiée publiquement à des apologies graves, dont l'autorité eût pu calmer les esprits, et faire que la foudre, qui éclata quelques années plus tard, s'évaporât en paisibles discussions.

Milton, dans son discours, s'attache à prouver que la censure des écrits naquit avec l'inquisition religieuse, dont elle fut constamment la sœur et l'auxiliaire, et que les gouvernemens anciens ne connurent rien de semblable; que par-là on ne supprime aucun écrit dangereux; mais qu'en revanche, on réussit merveilleusement

à avilir et à décourager les lettres, et à étouffer tout progrès dans les sciences et toute vérité. Son ouvrage est une histoire et un traité complet de cette riche matière. Aucune face du sujet ne lui échappe, et plusieurs aspects envisagés par lui, n'ont été vus par aucun autre. Sa dialectique est vive et pressante, son érudition choisie, ses détails malins et ingénieux; son style énergique, rapide, figuré, rarement déparé par le mauvais goût, et relevé souvent par une pointe d'étrangeté originale que j'ai tâché de lui conserver.

FIN DE LA NOTICE.

ARÉOPAGITIQUE (1);

DISCOURS EN FAVEUR DE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

« Ceci est la vraie liberté, lorsqu'il est loisible à chacun de proposer ce qu'il veut pour le bien public, ou de se taire. Quoi de plus propre à assurer la prospérité d'un état ! »

EURIPIDE, *Suppliantes*, v. 148.

Ce n'est pas sans beaucoup d'efforts sur eux-mêmes et sans un grand trouble d'esprit, HAUTE COUR DE PARLEMENT, que des citoyens osent adresser la parole aux chefs des États ; ou, si leur condition privée leur en interdit les moyens, qu'ils osent prendre la plume sur des matières de bien public. Les uns sont agités par le doute du succès; les autres par la crainte du blâme; ceux-ci par l'espérance d'être utiles ; ceux-là, par la confiance de ce qu'ils ont à dire. Et peut-être, selon les matières que j'avais à traiter, toutes ces diverses émotions furent-elles autrefois les miennes; peut-être était-il aisé de découvrir à mes paroles l'impression qui dominait en moi; mais la seule idée

de l'entreprise que je forme aujourd'hui et des hautes pensées qui s'y rattachent, me jette dans une agitation qu'un exorde peut difficilement exprimer. Je dois pourtant m'empresser de le déclarer : rien n'est plus innocent, pour ne pas dire plus louable, que la joie que je cause à tous les amis de nos libertés nationales, dont mon discours est un témoignage, s'il n'en est pas un trophée. En effet, qu'il ne soit apporté dans l'État aucun dommage aux citoyens, c'est là une sorte de prospérité publique dont nous ne pouvons pas raisonnablement concevoir l'espérance; mais que les plaintes soient exprimées avec pleine licence, examinées avec attention, réformées avec promptitude, voilà le plus haut degré de liberté civile que des hommes sages puissent ambitionner. Or si je prouve, par le seul fait de mes paroles indépendantes, que, de l'abîme de tyrannie et de superstition où nous étions tombés avant de nous montrer des Romains et des hommes, nous nous sommes élevés en grande partie à la hauteur de cette politique, il faudra rendre grâce d'un tel bienfait, d'abord à Dieu, notre libérateur, et ensuite à votre fidèle conduite et à votre sagesse intrépide, Lords et Communes d'Angleterre.

La gloire de Dieu n'est point blessée qu'on fasse l'éloge d'hommes vertueux et de dignes magistrats; et, lorsque je commence à vous louer aujourd'hui seulement, après que vos belles actions ont eu un si long cours, et que le royaume a de si anciennes

obligations à vos infatigables travaux, je ne puis être rangé que parmi les plus tardifs et les moins ardens de vos admirateurs. Toutefois, il est trois conditions principales sans lesquelles tout éloge n'est que complaisance et flatterie : la première de ne louer que ce qui mérite des louanges solides; la seconde, de ne louer que ceux à qui, selon les plus grandes probabilités, les louanges se rapportent véritablement; la troisième, de ne louer qu'avec une persuasion si intime et si forte, qu'elle exclue toute idée d'adulation. De ces trois caractères, les deux premiers ont pu être remarqués dans la tentative que j'ai faite autrefois, de vous venger d'un vulgaire et malveillant panégyrique; le dernier s'applique particulièrement à la circonstance présente. Car celui qui, en exaltant librement ce qui est bien, ne craint pas de déclarer ce qui pourrait être mieux, celui-là donne des gages certains de sa fidélité; et montre que ce n'est qu'aux effets que s'attachent ses affections et ses espérances. Il n'y a point de flatterie dans ses louanges les plus fortes, et il y a une sorte de louange dans ses remontrances les plus sévères. Ainsi, par exemple, il m'est facile d'affirmer, de prouver même que la révocation de tel de vos actes publics servirait tout à la fois la vérité, les lettres, et le bien général; et pourtant si les bons citoyens sont pleinement convaincus que la franchise de ces représentations vous plaît mieux que ne plaît à d'autres hommes d'État une approbation servile, la hardiesse même

de mon discours fait ressortir la douceur et l'équité de votre gouvernement. Et c'est en cela qu'on peut voir la différence qui existe entre la magnanimité d'un parlement triennal, et la dédaigneuse hauteur qu'affectaient précédemment des prélats et des conseillers de cabinet. Au milieu de vos victoires et de vos succès, vous souffrez plus patiemment la critique de vos lois, que les autres cours, dont tous les titres se bornaient à une vaine ostentation de richesses, n'auraient souffert la moindre désapprobation de leurs ordonnances. Si j'ose présumer assez, Lords et Communes, de vos sentimens doux et populaires, pour m'élever contre un acte publié par vous, je puis aisément repousser le reproche, qu'on m'adressera peut-être, d'innovation et d'insolence; j'apprendrai aux censeurs, que je vois en vous les imitateurs de la politesse élégante de l'ancienne Grèce, et non les héritiers du sauvage orgueil des Huns et des Norvégiens. Dans ces vieux âges à la sagesse, à la science, à l'aménité desquels nous devons de n'être plus des Goths et de Jutlandais, je puis citer l'orateur qui, de sa maison privée, écrivit au sénat des Athéniens ce fameux discours tendant à leur persuader de changer leur démocratie. Les hommes qui faisaient profession d'éloquence et de philosophie étaient alors tellement honorés, non-seulement dans leur propre pays, mais dans les contrées étrangères, que les peuples et les sénats écoutaient avec joie et respect ce qu'ils proposaient en public

pour la réformation de l'État. C'est ainsi qu'un étranger, un homme privé, l'orateur Dion Chrysostôme, sut jadis persuader aux Rhodiens de revenir sur un de leurs décrets (2) : je pourrais multiplier à l'infini ces exemples. Quant à moi, dont la vie a toute été consacrée aux études littéraires, et dont les talens ne sont peut-être pas méprisables pour une latitude nord de cinquante-deux degrés, j'avoue que je n'ai pas le droit de me regarder l'égal d'aucun des grands hommes qui jouirent autrefois de ce beau privilége; mais je demande seulement à être placé dans l'estime publique un peu moins au-dessous d'eux, que vous-mêmes ne vous élevez au-dessus des hommes auxquels s'adressaient leurs avis. Et soyez sûrs, Lords et Communes, que vous donnez un témoignage non équivoque de cette supériorité, lorsque votre prudence obéit à la voix de la raison, par quelque bouche qu'elle se fasse entendre; lorsqu'elle vous dispose à rapporter un de vos propres actes aussi facilement que vous rapporteriez un de ceux de vos prédécesseurs.

D'après cette intention, dont on ne peut douter sans vous faire injure, je ne vois pas ce qui doit m'empêcher de mettre en évidence et cet amour de la vérité, dont vous faites hautement profession, et cette rectitude de jugement qui vous rend si sévères à vous-mêmes. J'examinerai donc avec liberté, du moins dans quelques-uns de ses articles, l'acte (3) par lequel vous ordonnez qu'au-

cun livre, pamphlet ou feuille publique, ne puisse à l'avenir être imprimé sans avoir été soumis à la censure. Assurément je n'ai rien à dire des dispositions par lesquelles vous punissez les contrefacteurs et assurez les intérêts du commerce, sinon que je voudrais qu'elles ne servissent pas de prétextes pour vexer et tourmenter des hommes, dont l'honnête industrie n'a rien à démêler avec les abus. Mais, quant à cette autre clause du rétablissement de la censure, clause que je croyais ensevelie pour jamais avec ses dignes sœurs les *quadragésimales* et les *matrimoniales* de nos défunts prélats, je me propose, dans ce discours, d'abord de vous prouver qu'elle a pour inventeurs des hommes dans lesquels il vous répugnerait de reconnaître vos guides; puis de rechercher ce que l'on doit penser en général de la lecture des livres, de quelque nature qu'ils puissent être, et de démontrer que cette défense n'atteint nullement l'unique but que vous ayez pu vous proposer, celui de supprimer les ouvrages scandaleux, séditieux ou diffamatoires. Enfin, je ferai voir que par là vous découragez toute science et arrêtez l'essor de toute vérité, dans les découvertes et les travaux faits ou à faire pour le bien de la religion et de l'État.

Je ne nie point que dans l'intérêt, soit de la cité, soit de l'Église, une grande surveillance ne doive être exercée sur les livres comme sur les hommes, et qu'il ne faille emprisonner et punir les uns et

les autres en qualité de malfaiteurs; car les livres ne sont pas absolument des choses mortes, et il y a en eux une puissance de vie aussi active que l'âme dont ils émanent; on peut même dire que, tels que des instrumens de musique, ils rendent avec une expression fidèle tous les accords médités par la vivante intelligence qui les a produits. Je leur reconnais la même vertu qu'aux dents fabuleuses du dragon; semés sur la terre, ils peuvent enfanter des hommes armés. Et toutefois, voyez combien il faut en ceci de circonspection et de discernement! tuer un bon livre, c'est presque tuer un homme de bien; ou plutôt celui qui tue un homme, tue une créature raisonnable faite à la ressemblance de Dieu; mais celui qui détruit un bon livre, anéantit la raison elle-même et la propre représentation de la divinité. Beaucoup d'hommes vivent, inutiles fardeaux de la terre; mais un bon livre est la substance même d'un esprit supérieur, réduite et embaumée pour lui survivre. Peut-être n'est-il pas très-fâcheux que les siècles soient inhabiles à ressusciter les hommes; mais que souvent les révolutions des âges ne puissent ressusciter les vérités détruites, voilà ce qui est nuisible aux nations entières. Vous voyez donc que les attaques portées à cette vie exquise de l'homme, qui se répand et se conserve dans les livres, peuvent, selon leur violence, s'appeler proscription, homicide, martyre, massacre même en quelque sorte, lorsque la proscription ne tue pas seulement la vie élé-

mentaire, mais frappe jusqu'à cette essence éthérée, jusqu'à ce souffle de la raison même qui est moins une vie qu'une immortalité.

Mais de peur qu'en combattant la censure, on ne m'accuse de vouloir introduire la licence, je ne craindrai point de me jeter dans des détails historiques, pour montrer ce qui a été fait contre le désordre des écrits, par les anciennes et fameuses républiques, jusqu'à ce que la censure, enfant de l'inquisition, nous ait été donnée par nos prélats et même par quelques uns de nos presbytériens.

Dans Athènes, où l'activité des esprits et l'affluence des ouvrages furent constamment plus grandes qu'en tout autre lieu de la Grèce, je ne trouve que deux sortes d'écrits qui aient attiré l'attention du magistrat : ce sont ceux qui contenaient des doctrines impies et blasphématoires, ou des diffamations. Ainsi, par sentence de l'Aréopage, les livres de Protagoras furent condamnés à être brûlés, et lui-même fut banni du territoire de la république, pour un discours, au commencement duquel il disait ne pas savoir « s'il existe des dieux ou s'il n'en existe pas. » A l'égard de la diffamation, il fut décrété que personne ne pourrait être traduit en public, par son nom, à la manière de la vieille comédie; d'où nous pouvons induire qu'on punissait le libelle; et cette double répression des athées et des calomniateurs fut suffisante, au témoignage de Cicéron, pour les déconcerter et les désespérer tous. Les autres sectes et opinions, quoi-

que tendant à la volupté et au déni de la Providence, n'inspiraient aux anciens aucune alarme. Aussi ne voyons-nous pas que, soit Épicure, soit l'école libertine de Cyrène, soit le cynisme avec toute son impudence, aient jamais attiré sur eux l'animadversion des lois. On n'a jamais dit non plus que les œuvres des vieux auteurs comiques aient été prohibées, quoique la représentation en fût interdite. Ne sait-on pas généralement que Platon recommandait à son royal élève Denys, la lecture d'Aristophane, le plus effréné de tous? Et comment le blâmer, lorsque saint Chrysostôme, ainsi que nous l'apprenons, étudiait ce poëte nuit et jour, et s'exerçait dans l'art de traduire en style de sermons l'injurieuse véhémence du dramatiste?

Si nous jetons nos regards sur cette autre capitale de la Grèce, Lacédémone; si nous réfléchissons que Lycurgue, son législateur, fut épris du charme des lettres jusqu'à recueillir et rapporter le premier, d'Ionie, les poëmes épars d'Homère, et jusqu'à envoyer de Crète le poëte Thalès pour amollir, par ses odes et ses chansons, l'âpreté orgueilleuse des Spartiates, et les façonner mieux au joug de la civilisation et des lois, nous ne pouvons assez nous étonner de voir combien resta ignorant et illettré ce peuple, qui ne respirait que la guerre. Il n'était pas besoin de censure parmi des hommes dont toute la littérature se bornait à de courts apophthegmes, et qui saisirent le plus léger prétexte pour rejeter de leur

ville Archiloque, sans doute parce que ses accords lyriques étaient montés à un ton plus haut que les chants grossiers de leurs soldats; car comment croire qu'il ait été repoussé pour la licence de ses vers, d'une ville dont les mœurs étaient si dissolues, et les femmes si déréglées, ainsi que l'atteste Euripide, dans *Andromaque?*

Nous voyons par ces faits, quelles sortes d'écrits étaient prohibés parmi les Grecs.

Pendant plusieurs siècles, les Romains ne connurent que la rudesse militaire. C'étaient d'autres Spartiates dont tous les livres se bornaient à leurs douze tables; le collége pontifical avec ses augures et ses flamines, éloignait tellement d'eux toute instruction étrangère à la religion et aux lois, que lorsque Carneades, Critolaüs et le stoïcien Diogène, dans leur ambassade à Rome, voulurent donner à cette ville une idée de leur philosophie, ils furent regardés comme des séducteurs par Caton le censeur lui-même, qui proposa en plein sénat de les expédier promptement et de chasser de l'Italie ces babillards Athéniens. Mais Scipion et plusieurs autres nobles sénateurs réprimèrent sa vieille austérité sabine; ils professèrent pour ces hommes éminens, l'admiration qui leur était due; et ce farouche Caton caressa lui-même dans sa vieillesse les lettres qu'il avait rudoyées dans son jeune âge. Au même temps, Névius et Plaute, les plus anciens comiques latins, remplirent le théâtre des emprunts qu'ils avaient faits à Ménandre et

à Philémon. Ce fut alors que les Romains commencèrent à se mettre en souci de réprimer les libelles et d'en châtier les auteurs; car Névius fut mis en prison pour la licence déréglée de ses vers; et ce ne fut que sur sa rétractation, qu'il fut relâché par les tribuns. Nous lisons aussi que, sous Auguste, les libelles étaient brûlés et leurs auteurs punis. La même sévérité, n'en doutons pas, atteignait toute déclamation impie contre la vénérable majesté des dieux. Ces deux points exceptés, tout écrit, sur quelque matière que ce fût, pouvait librement circuler dans le monde; le magistrat n'y prenait pas garde. S'agit-il de religion? Lucrèce, sans empêchement aucun, met en vers les doctrines d'Épicure; et Cicéron, ce père de la patrie, quoiqu'il ne les adopte pas, les reproduit dans ses ouvrages. Est-il question de satires? la véhémence et la érudité de Lucilius, de Catulle ou d'Horace ne sont frappées d'aucune répression. Venons-nous enfin aux matières d'État? l'histoire de Tite-Live, quoiqu'elle exalte la cause de Pompée, n'est supprimée ni par Octave, ni par aucune autre faction victorieuse. Si nous voyons Ovide exilé, ce n'est point sans doute pour les poëmes licencieux de sa jeunesse; poëmes dont la circulation ne fut jamais interdite; c'est pour quelque secret de famille impériale et de palais, dont nous n'avons pas connaissance (4). A partir de-là, nous ne trouvons plus que tyrannie dans l'empire romain; ce n'est donc pas merveille si bons ou

mauvais livres sont presque toujours réduits au silence.

Je crois n'avoir rien omis relativement aux limites que les anciens imposaient à la liberté d'écrire, et au-delà desquelles cette liberté n'éprouvait aucun obstacle.

Quand les empereurs se firent chrétiens, je ne m'aperçois pas que leur discipline sur ce point d'administration publique soit devenue plus sévère. Les livres des auteurs qu'on réputait hérétiques étaient, sans doute, examinés, réfutés, condamnés dans les conciles généraux; mais ils n'étaient ni prohibés ni brûlés par l'autorité de l'empereur. Quant aux écrits des payens, à moins qu'ils ne fussent remplis de virulentes invectives contre le christianisme, tels que ceux de Porphyre et de Proclus, on ne peut citer aucune interdiction qui en ait été faite avant l'an 400, que le concile de Carthage défendit aux évêques eux-mêmes de lire les livres des gentils. Mais à l'égard de ceux des hérétiques, il leur était loisible de les connaître, à la différence des temps antérieurs où l'on apportait plus de scrupule à lire les hérétiques que les payens. Il est attesté par Fra Paolo, le grand révélateur des intrigues du concile de Trente, que depuis les temps primitifs de l'Église jusqu'au huitième siècle, les conciles et les évêques, tout en censurant un livre, n'allaient pas plus loin, et laissaient à la conscience de chacun à le lire ou à le rejeter. Ce fut après le huitième

siècle que les papes, concentrant dans leurs mains le monopole et la toute-puissance de la politique, étendirent leur domination sur les lumières comme ils l'avaient étendue sur les jugemens, brûlant et proscrivant tous les livres qui leur déplaisaient. Cependant ils étaient encore sobres de censures, et un petit nombre de livres avaient encouru leur réprobation, lorsque la bulle de Martin v, non-seulement prohiba les livres des hérétiques, mais fut la première à lancer sur ces écrits les foudres du Vatican. Le péril pressait. C'était alors que s'élevaient deux adversaires terribles, Wiclef et Jean Hus, les premiers qui firent sentir aux papes le besoin d'une plus sévère répression de la pensée. Léon x et ses successeurs suivirent la route qui leur était ouverte, jusqu'à ce que, de l'accouchement simultané du concile de Trente et de l'inquisition d'Espagne, sortissent ces fameux *Index* qui arrachèrent les entrailles à plusieurs excellens auteurs des vieux temps, avec une profanation pire que si l'on eût ouvert et violé leurs tombeaux. Et ne croyez pas que les proscripteurs s'en tinssent aux matières de controverse religieuse; tout aliment, de quelque matière qu'il fût, qui ne plaisait pas à leur palais, ils le rejetaient du banquet des hommes, et le plongeaient dans le purgatoire nouveau de l'index. Enfin les derniers fers de la pensée furent rivés; leur raffinement de despotisme fut d'ordonner (comme si saint Pierre tenait en main les clefs de la presse

aussi bien que celles du paradis) que nul livre, pamphlet ou papier public, ne pourrait être imprimé sans avoir été soumis à la censure de deux ou trois gloutons de moines. Voici quelques-unes de leurs formules :

« Soit communiqué au chancelier Cini, pour voir s'il n'y a rien qui puisse empêcher l'impression.

» Vincent RABBAT, *vicaire de Florence.*

» J'ai lu le présent ouvrage, et je n'y ai rien trouvé contre la religion catholique, ni contre les bonnes mœurs, en foi de quoi, etc.

Nicolò CINI, *Chancelier de Florence.*

» Vu la présente approbation, permis d'imprimer.

» Vincent RABATA.

» Soit imprimé, 15 juillet.

» Frère SIMON MOMPEI D'AMELIA, *chancelier du Saint-Office*, à Florence. »

Sûrement ils pensaient, ces inquisiteurs littéraires, que si le diable venait à s'échapper du fond de l'enfer, ce quadruple exorcisme allait l'y replonger (5). Voici un autre modèle de permission ; celui-ci vient de Rome :

« *Imprimatur*, s'il semble bon au révérend maître du Sacré Palais.

» BELCASTRO, *vice-régent.*

» *Imprimatur.*

» Frère Nicolò RODOLPHI, *maître du Sacré Palais.* »

Quelquefois, sur le frontispice d'un livre, on voit rangés en forme de dialogue, jusqu'à cinq de

ces *imprimatur*, qui se font des complimens et des révérences, pour savoir si l'auteur, resté humblement dans l'attente aux pieds de sa pétition, sera mis à la presse ou aux oubliettes. Telles étaient les belles interrogations, telles étaient les charmantes antiennes que s'adressaient entre eux, avec je ne sais combien d'échos, nos prélats et leurs chapelains. Ils avaient leurs *imprimatur* datés de Lambeth, ou de la cathédrale Saint-Paul, et dont les tours de passe-passe nous amusaient le plus joliment du monde; ils gambadaient si adroitement en latin, que jamais le mot de *commandement* n'était tracé par eux que dans cette langue sacrée; on eût dit que la plume savante qui écrivait ce mot n'aurait pu puiser de l'encre, sans latin; ou peut-être pensaient-ils qu'aucune langue vulgaire n'était capable d'exprimer la vertu magique d'un *imprimatur* : ou plutôt, et je me flatte que cette raison est la véritable, notre anglais, cette langue d'hommes à jamais célèbres, cette langue des premiers ouvriers de la liberté, n'aurait pu fournir des lettres assez serviles pour orthographier cet orgueil dictatorial. C'est pour cela que vous avez traité les permis d'imprimer comme les arbres généalogiques, en les extirpant les uns et les autres. Vous n'avez pu trouver l'origine de cette oppression, ni dans aucun ancien décret de l'état ou de l'Église, ni dans aucun statut de nos vieux ou modernes ancêtres, ni dans les coutumes récentes d'aucune

cité ou église réformée, mais dans le concile le plus anti-chrétien et la plus tyrannique inquisition qui aient jamais existé. Jusqu'alors la naissance des livres était aussi bien reçue dans le monde que toute autre; les accouchemens du cerveau n'étaient pas plus étouffés que ceux du ventre; aucune envieuse Junon n'estropiait d'un coup de pied les productions de la pensée; seulement si elles étaient reconnues des monstres, personne ne dit qu'on ne fît pas très-bien de les brûler ou de les noyer dans la mer. Mais qu'un livre soit placé dans une plus fâcheuse position qu'un accusé, qu'il ait à se défendre devant un jury avant de naître au monde; qu'avant de passer la fatale barque, il attende dans les ténèbres le jugement de Rhadamanthe et de ses suppôts, cela ne s'était jamais vu, jusqu'à ce qu'une mystérieuse iniquité, provoquée par les premiers essais de la réformation, créât de nouveaux limbes et de nouveaux enfers, pour enfermer tout ensemble et les livres et les damnés; invention pernicieuse que s'approprièrent bientôt nos évêques inquisiteurs, et les chapelains leurs valets. Certes il est clair pour quiconque connaît la pûreté de vos actions, et sait combien vous portez respect à la vérité, que vous ne voulez point ressembler à de pareils hommes, et que leurs sinistres desseins sont très-loin de vos pensées.

« Mais, dira quelqu'un, qu'importe que les inventeurs fussent méchans, pourvu que l'inven-

tion soit bonne? » D'accord; si pourtant il est reconnu que la censure ne fut point le fruit d'une méditation profonde pour le bonheur de l'humanité, mais une ressource de circonstance, et qu'il était facile à tout tyran de trouver sous la main; s'il est reconnu qu'en quelque temps et dans quelque circonstance que ce fût, les meilleurs et les plus sages états n'ont jamais imaginé d'en faire usage; s'il est avéré que les plus perfides séducteurs et oppresseurs des hommes en furent les inventeurs dans la seule vue de barrer les premiers pas de la réformation, je suis de ceux qui croient qu'il n'y a point de Raymond Lulle dont l'alchimie puisse extraire rien de bon de cette substance empoisonnée. Je conclus, au contraire, que jusqu'à ce que les propriétés de la plante soient analysées une par une, les fruits doivent en être réputés suspects et dangereux. Mais je dois maintenant faire voir, comme je me le suis proposé, ce qu'on doit penser en général de la lecture des livres, de quelque nature qu'ils puissent être, et s'il y a plus de bienfaits que de dommages à en attendre.

Je n'insisterai point sur l'exemple de Moïse, de Daniel et de saint Paul, qui étaient savans dans les lettres chaldéennes, égyptiennes et grecques; qui probablement avaient lu tous les livres écrits dans ces langues, et qui ne crurent point souiller les saintes écritures en y insérant des vers de trois poëtes grecs, dont l'un était un auteur tragique:

La question de l'utilité et de la légitimité de la science a été souvent controversée parmi les docteurs de la primitive église, mais le poids des suffrages a toujours penché en faveur de l'affirmative. La preuve en fut bien évidente, quand Julien l'apostat, cet ardent ennemi de notre religion, fit un décret pour interdire aux chrétiens l'étude de la littérature du paganisme ; ces hommes, disait-il, nous blessent avec nos propres armes, ils se servent de nos arts et de nos sciences même pour nous terrasser. Et, en effet, les chrétiens furent tellement affaiblis par cet ingénieux retranchement de secours, et ils se virent en un tel danger de tomber dans les ténèbres de l'ignorance, que les deux Apollinaire furent contraints, comme chacun le peut voir, à frapper au coin de la Bible les sept sciences libérales, à la manipuler en diverses formes d'oraisons, de poëmes, de dialogues, et à fabriquer jusqu'à une grammaire chrétienne. Mais, dit l'historien Socrate, la providence de Dieu fut plus habile que l'industrie d'Apollinaire et de son fils ; elle anéantit le décret de Julien avec la vie de celui qui l'avait rendu. Tant les chrétiens regardaient comme une grande injure d'être privés de la communication des lettres grecques ! ils considéraient cette persécution comme plus propre à saper sous main les fondemens de l'Église, que ne le pouvaient faire les cruautés ouvertes de Dèce ou de Dioclétien. Et peut-être fut-ce un trait de politique, que ce prétendu songe

du diable, qui fouetta saint Jérôme pour avoir lu Cicéron; si toutefois ce ne fut pas une vision enfantée par la fièvre qui s'était emparée du saint docteur; car il eût été trop injuste qu'une main surnaturelle lui eût donné la discipline, à moins que ce ne fût pour s'être complu dans le cicéronianisme; sans doute, ce qu'elle eût châtié en lui, ce n'était pas la lecture, mais la vanité. Comment l'aurait-elle corrigé au sujet du grave Cicéron, et non pas relativement à ce bouffon de Plaute, qu'il confesse avoir lu peu de temps auparavant? Et comment la céleste férule serait-elle tombée sur lui seul, et non sur tant de pères de l'Église, qui vieillirent avant lui dans les charmes de ces profanes études, sans en être repris par une si sévère apparition? Saint Basile nous apprend quel avantage peut être tiré de la lecture du *Margitès*, poëme badin attribué à Homère, et que les âges nous ont conservé; pourquoi donc le *Morgante*, poëme romanesque que possèdent les Italiens, ne nous serait-il pas de même profitable?

Mais s'il nous plaît de nous occuper de visions, il y en a une rapportée par Eusèbe plus anciennement que le conte de saint Jérôme à la religieuse Eustochium, et dans laquelle la fièvre ne joue aucun rôle. Denys d'Alexandrie était, vers l'an 240, un personnage très-renommé dans l'Église pour sa piété et pour son savoir. Il s'était servi puissamment contre les hérétiques de la lecture de leurs ouvrages; jusqu'à ce qu'enfin un certain prêtre

vint à troubler sa conscience par des scrupules sur l'impureté de ces lectures. Le saint homme, qui craignait de pécher, était en proie intérieurement à de grandes perplexités, quand soudain une vision venue de Dieu (c'est sa propre épître qui nous l'apprend) le tranquillisa en ces mots : « Lis tous les livres qui te tomberont sous la main; car tu es en état de discerner le bien et le mal, et d'examiner convenablement chaque chose. » Il se hâta de céder à cette révélation, ainsi qu'il le confesse, parce qu'elle répondait au passage suivant de l'apôtre aux Thessaloniciens : « Éprouvez tout, et approuvez ce qui est bon. » Il aurait pu ajouter un autre mot remarquable du même auteur : « Aux hommes purs, toutes choses sont pures. » Et cela doit s'entendre non-seulement des mets et de la boisson, mais de toute la connaissance du bien et du mal. La science, ni conséquemment les livres, ne peuvent souiller, si la volonté et la conscience ne sont pas elles-mêmes souillées. Car il en est des livres comme des alimens et des viandes; les uns sont d'une bonne qualité, les autres d'une mauvaise nature; et Dieu, dans cette vision non apocryphe, dit sans restriction à son serviteur : « Tue et mange; » laissant ainsi le choix de la nourriture à la discrétion de chacun. Des mets sains dans un estomac vicié diffèrent peu des mets insalubres; de même pour un méchant esprit, les meilleurs livres deviennent facilement des occasions de mal. Et il y a cet avantage des livres

sur les alimens, que le plus haut degré de cuisson ne peut rendre ceux-ci salutaires, quand ils sont malfaisans par essence, tandis que, dans la main d'un lecteur prudent et judicieux, les mauvais livres peuvent servir en beaucoup de points à découvrir, à réfuter, à prévoir, à éclaircir. Quel meilleur soutien de cette opinion puis-je invoquer qu'un homme siégeant ici même avec vous, et que l'estime publique place à la tête des savans de ce pays? M. Selden, dans son *Traité du Droit naturel et des Gens* (6), prouve, non-seulement par la réunion des plus grandes autorités, mais par une foule d'excellentes raisons et de théorêmes presque mathématiquement démontrés, que toutes les opinions, même les erreurs, dites ou écrites, sont d'une forte assistance dans la recherche de la vérité. Je conçois donc que de la même manière que Dieu abandonna aux règles de la sobriété le soin de préserver la santé des corps humains, de même il remit à notre libre arbitre la diète et la nourriture de nos esprits; c'est à chaque homme d'un jugement mûr à se diriger à cet égard selon sa prudence et sa capacité. Certes la tempérance est une vertu bien grande; elle est indispensable à l'homme pour la conservation de sa vie; cependant Dieu en a laissé l'usage à chacun, sans exercer sur lui aucune contrainte. Et même lorsqu'il fit descendre du ciel, en faveur des Juifs, cet *omer* (7) de manne qui formait la ration journalière de chacun, il supputa qu'il y en avait plus

que le plus fort mangeur n'en pouvait consommer en trois repas. Pour tout ce qui entre dans l'homme au lieu d'en sortir, et qui conséquemment ne le souille point, Dieu ne veut pas le tenir, comme un enfant, dans un perpétuel asservissement d'ordonnances, mais il s'en rapporte à sa raison du soin de le diriger : aussi l'exhortation seule était-elle employée en ces choses. Salomon nous dit que l'excès de nourriture est un poids pour le corps ; mais ni lui ni aucun auteur sacré n'interdit tels ou tels alimens. Si cependant Dieu avait voulu imposer en cela des barrières, il était plus expédient de les prendre dans la loi que dans la santé.

On objectera peut-être que les livres éphésiens furent brûlés par les néophytes de saint Paul ; mais ces livres étaient empreints de la magie que les Syriens y avaient mise. D'ailleurs ce fut un acte volontaire et privé, dont l'imitation n'avait rien que de libre. Cet exemple n'était d'aucun poids pour le magistrat. Les mêmes livres, proscrits par les uns, étaient peut-être lus par les autres avec une sorte d'utilité. Nous savons que dans le vaste champ de cet univers, le bien et le mal croissent ensemble, unis presque inséparablement ; la connaissance du bien est tellement mêlée dans celle du mal, et tant de subtiles ressemblances empêchent souvent de les distinguer l'un de l'autre, que les graines confuses, dont le triage était la tâche continuelle de Psyché, n'étaient pas plus difficiles à reconnaître et à mettre à part. Ce fut d'une pomme

imprudemment goûtée que, tels que deux jumeaux, le bien et le mal sortirent à la fois et firent leur irruption dans le monde (8). Et peut-être cette sentence dont notre père Adam fut frappé dans lui-même et dans toute sa race, nous réduit-elle à la triste nécessité de ne connaître le bien que par le mal. Si donc tel est l'état de l'homme, quelle sagesse humaine entre le mal et le bien peut faire son choix, ou quelle barrière humaine s'interposer? Celui qui peut envisager fixément le vice avec ses amorces et ses fausses jouissances, et cependant le repousser et préférer la vertu, celui-là est le vrai chrétien, poursuivant ici-bas son pèlerinage. Je ne puis louer une vertu fuyarde et cloîtrée, sans exercice comme sans vigueur, qui n'ose jamais sortir pour contempler son adversaire, mais qu'on voit défaillir dans sa course, tandis que la palme immortelle doit être conquise à travers la sueur et la poussière. Assurément nous ne portons pas l'innocence dans le monde, nous y portons plutôt l'impureté; ce sont les épreuves qui nous purifient, et qui dit épreuve, dit contradiction. D'où je conclus qu'une vertu qui en présence du mal reste inerte comme un embryon, et qui n'a ni le mérite de connaître ni la force de rejeter les présens séducteurs du vice, n'est qu'une vertu sans puissance et dont la blancheur ressemble à celle des sécrétions. C'est pour cela que notre sage et profond poëte Spenser, que j'ose regarder comme un philosophe supérieur à Scott

ou à saint Thomas-d'Aquin, décrivant la vraie tempérance sous le personnage de Guion, le transporte avec son pélerin dans la caverne de Mammon et dans le jardin des félicités terrestres, afin qu'il puisse voir, connaître et s'abstenir. Or, puisque la connaissance et la contemplation du vice sont si nécessaires pour constituer l'humaine vertu; puisque l'examen de l'erreur peut seul établir la vérité, par quelle route plus sûre et moins dangereuse que celle des lectures et des raisonnemens de toute sorte, pouvons-nous parcourir les régions de l'erreur et du péché? Tel est le profit que nous pouvons retirer des livres lus indistinctement.

On objecte, en général, trois espèces de périls qui peuvent en résulter. La première est la crainte de répandre la contagion. Mais, d'après cela, il faudrait donc rejeter toute critique, soit humaine soit religieuse, et supprimer la Bible elle-même. Souvent elle rapporte sans adoucissement des blasphèmes scandaleux, décrit sans voile des voluptés attrayantes, semble fortifier contre la Providence les argumens d'Épicure, et sur d'autres questions de la plus haute conséquence, ne jette à de faibles yeux que des lumières troubles et incertaines. C'est pour cela que nous voyons les papistes mettre la Bible au rang des livres défendus. Par le même motif, on doit aussi interdire les saints-pères, tels que Clément d'Alexandrie, et Eusèbe dans son *Traité de la préparation évangélique*, lesquels

n'arrivent qu'à travers un amas d'obscénités païennes aux pures clartés de l'Évangile. Qui ne sait que saint Irénée, saint Épiphane, saint Jérôme, exposent plus d'hérésies qu'ils n'en réfutent victorieusement; et que souvent ce qu'ils prennent pour hérésie est la vérité même? Ce n'est pas une raison pour nous de rejeter ces auteurs, ni même de nous abstenir des plus impurs écrivains du paganisme. Soyons sûrs qu'ils sont lus de ces hommes pervers, habiles à en distiller les poisons dans les cœurs des princes, et à y semer toutes les délices et toute l'artillerie du mal. Ainsi faisaient ce Pétrone, intendant des menus-plaisirs de Néron qui l'appelait son arbitre, et cet infâme débauché d'Arétin, si redouté des rois pendant sa vie, et si cher encore de nos jours aux courtisans italiens. Par respect pour ses descendans, je ne nomme pas celui qu'Henri VIII, en bonne humeur, appelait son vicaire de l'enfer. Tels sont les véritables canaux par lesquels la contagion des livres étrangers peut trouver jusqu'au peuple un passage plus court et plus facile qu'aucun de ceux que les voyageurs se sont frayés vers les Indes, quoique nos censeurs inquisitoriaux n'aient jamais enchaîné si fortement qu'aujourd'hui les presses de l'Angleterre. D'un autre côté, le venin caché dans les livres de controverse religieuse est bien plus dangereux pour les savans qui les consultent, que pour les ignorans qui ne les lisent pas; ce sont donc également des livres qu'il est sans utilité de

défendre. Il est presque sans exemple qu'aucun livre papiste ait séduit en Angleterre des esprits simples et droits, à moins d'avoir été popularisé par les louanges et les commentaires des prêtres. Tous ces traités vrais ou faux sont comme la prophétie d'Isaïe à l'eunuque, laquelle ne pouvait être entendue sans explication. Mais, de nos prêtres et docteurs, combien n'y en a-t-il pas qui, en étudiant les gloses des jésuites et des sorbonistes, se sont laissé corrompre, et ont ensuite répandu leur corruption dans le peuple? Ce sont choses dont nous avons une récente et fâcheuse expérience. On n'a pas oublié que le docte et subtil Arminius fut perverti, seulement pour avoir pris connaissance d'un écrit anonyme, imprimé à Delft, et qu'il se proposait de réfuter. Nous voyons donc que les livres qui, répandus en si grand nombre, enseignent les mœurs et la doctrine, ne pourraient être supprimés sans que toute science et toute critique fussent éteintes; nous voyons que ces écrits ne sont guère lus que des savans par la voie desquels peut facilement être jeté dans le peuple tout ce qu'ils contiennent d'hérétique ou de dissolu; nous voyons que les mauvais enseignemens ont, pour se répandre, mille autres moyens qui ne peuvent être arrêtés, tandis que par les livres elles ne peuvent se propager sans le secours d'un interprète, d'un *élucidateur* qui pour cela n'a pas toujours besoin d'écrire et qui sait braver les prohibitions. Or, d'après cela, je ne comprends pas à quoi peuvent

aboutir les vains efforts d'une censure tyrannique. A prendre la chose en plaisantant, on ne peut guère la comparer qu'à la rare imagination de ce galant homme qui, en fermant les portes de son parc, croyait emprisonner les corneilles. D'ailleurs, si les savans sont les premiers par lesquels les livres soient reçus et le vice et l'erreur déchaînés, comment les censeurs pourront-ils faire la part du vrai et du faux, à moins que nous ne leur conférions ou qu'ils ne s'attribuent à eux-mêmes le privilége exclusif d'être infaillibles et incorruptibles? Et de plus, s'il est vrai que, tel qu'un habile fondeur, l'homme sage peut de la plus sale écume métallique retirer un or pur, tandis qu'avec ou sans livres, l'extravagant sera toujours extravagant, il n'y a pas de raison pour priver le premier des avantages de sa sagesse, et pour mettre hors de la portée du second ce dont l'éloignement ne guérira pas sa folie. Si l'on mettait cette extrême rigueur à écarter des insensés ce qui ne leur est pas bon, il faudrait repousser d'eux les sages préceptes dont, au jugement d'Aristote, de Salomon et de notre Sauveur lui-même, ils sont incapables de tirer utilité. Il n'est pas douteux qu'un homme sage ne soit plus en état de profiter du pamphlet le plus impertinent, qu'un fou, de lire avec fruit les Saintes-Écritures.

En second lieu, on prétend que nous ne devons pas nous exposer aux tentations sans nécessité, ni perdre notre temps en choses superflues.

A ces deux objections il suffira d'une seule réponse, c'est que les livres oiseux ou dangereux ne sont pas tels, pour plusieurs de ceux qui les lisent, mais que les hommes sages s'en servent comme d'utiles ingrédiens pour composer des remèdes efficaces dont la vie humaine ne peut se passer. Tout le reste, savoir les enfans ou les hommes enfans, qui n'ont point le talent d'en extraire ces puissantes médecines, feront bien d'en éloigner d'eux le contact; mais il ne peut jamais être bon qu'ils y soient forcés par les inquisitions et les censures. Et c'est là ce que j'ai promis de prouver également, je veux dire que ces interdictions de l'autorité ne touchent point au but qu'elles se proposent d'atteindre, et qu'elles jettent sur ce qu'on écrit des contraintes tellement fortes, qu'elles m'ont presque empêché d'être suffisamment clair dans tout ce que je viens de développer : au lieu que la vérité ingénue, lorsqu'elle est conduite par une main libre et bienveillante, prend un essor dans lequel les timides appréhensions sont hors d'état de la suivre. C'est par là que j'ai commencé mon discours, en faisant voir qu'il n'y a jamais eu d'État ni de peuple bien constitué, qui se soit avisé de soumettre les écrits à la verge de la censure, et que cette belle imagination ne date que des temps modernes. Je reviens présentement au point de départ, et dis que ce serait grande sottise d'imaginer que les anciens États aient manqué de gens qui leur aient conseillé cette odieuse tyrannie;

mais qu'en la repoussant, ils ont fait preuve de jugement et de sagacité : c'était faute d'approuver et non pas faute de connaître qu'il leur convenait de s'abstenir.

Un philosophe d'une grande autorité, mais le moins solide et le moins judicieux des hommes d'État, Platon, dans ses lois, qu'aucune cité ne voulut recevoir, fabriqua, au nom de ses sénateurs imaginaires, plusieurs décrets, par lesquels il proscrivait toute autre science que celle de quelques pratiques, pour lesquelles il suffisait d'un livre plus petit que ses dialogues. Il établit aussi que nul poëte ne pourra lire ses vers à personne, à moins que les juges et les légistes ne l'aient permis; mais il est évident que Platon n'avait imaginé cette loi que pour la république de son invention; autrement il aurait violé ses propres préceptes, et mérité d'être chassé par ses magistrats eux-mêmes, tant pour l'extrême liberté de ses dialogues et de ses épigrammes, que pour la lecture continuelle des vieux poëtes comiques, dépôt de saletés et d'infamies, notamment d'Aristophane, ce diffamateur ordurier, dans l'étude duquel il voulait faire perdre à Denys son temps et sa peine. Mais encore une fois, ce créateur d'une censure imaginaire savait fort bien que cette institution n'était en rapport qu'avec toutes les autres de sa république idéale, et il ne lui vint jamais à la pensée de la transporter dans le monde réel, de même que nul magistrat, nulle cité ne conçut le dessein

de s'approprier une telle discipline, qui, considérée isolément, devenait vaine et sans application; car à quoi leur aurait servi d'user de ce genre de sévérité, s'ils n'avaient pas apporté les mêmes soins à tarir dans les hommes les autres sources de corruption? C'est un travail inutile que de fermer et de fortifier une porte contre le vice, lorsqu'on est forcé de laisser ouvertes toutes les autres. Si vous songez à régler la publication des écrits, dans la vue de corriger les mœurs, vous devez gêner aussi par des règles les récréations, les passe-temps, tout ce qui est pour l'homme une amorce et un plaisir. Plus de chansons qui ne soient graves, plus de musique si ce n'est sur le mode dorique. Il faut une censure aussi pour la danse, parce que tous les gestes et tous les mouvemens de la jeunesse doivent être dirigés vers l'honnête. Platon, dans ses rêveries, a pourvu à tout cela. Ce ne sont pas vos vingt censeurs qui suffiront pour examiner dans chaque maison les luths, les violons, les guitares. Et les babils donc, peut-on leur laisser un libre essor? vite d'autres censeurs pour les réprimer; et les madrigaux, les chansonnettes qui vont souffler la séduction dans les appartemens; et les fenêtres, les balcons par lesquels on laisse passer ces hôtes dangereux; et les estampes exposées en vente, qui surveillera toutes ces choses? vingt censeurs en viendront-ils à bout? Les villages auront aussi besoin d'inspecteurs pour rechercher quelles chansons chante, et quels airs

joue le ménétrier municipal; car il est le *Montemayor* du lieu; et ses ballades en sont l'*Arcadie* (9). De plus, quelle corruption plus grande et plus vivement reprochée à l'Angleterre que celle de la gloutonnerie dans les familles? Quels seront les tuteurs de nos excès journaliers? et que fera-t-on pour empêcher la multitude de fréquenter ces maisons où l'ivresse est abritée et vendue? Nos habits auraient aussi grand besoin des ciseaux de quelque tailleur censorial, pour en rétrécir l'ampleur désordonnée. Quel censeur réprimera le libre mélange des jeunes gens des deux sexes, selon l'usage de notre pays? quel dira aux conversations : Vous irez-là et pas plus loin? quel se chargera d'empêcher ou de rompre les réunions oisives et les mauvaises compagnies? Toutes ces choses peuvent être faites et doivent l'être; mais par quels moyens les moins dommageables et les moins gênans? voilà en quoi consiste la science et la sagesse d'un État. Nous séquestrer hors du monde réel, dans des gouvernemens atlantiques et des utopies, c'est ce qu'il ne faut pas entreprendre, et ce qui n'améliorerait pas notre condition. Ce qu'il faut, c'est de nous régler le mieux possible dans ce misérable monde où Dieu nous a inévitablement placés; et cela ne se fera point par la censure des livres, que Platon a imaginée, et qui entraîne tant d'autres sortes de censures vexatoires, vaines et ridicules. Un tel bien ne peut s'opérer que par les règles non écrites ou du moins non

gênées d'une vertueuse éducation, d'une religieuse et civile nourriture, que Platon reconnaît être les colonnes de l'édifice des lois, et les liens de la société; voilà ce qui peut avoir une véritable force en des choses où la censure est si facilement éludée. Sans doute le relâchement et l'impunité, en plusieurs matières, sont préjudiciables au bien public, mais le grand art consiste à savoir en quels points les lois doivent réprimer et punir, et en quels autres la persuasion doit seule être employée. Si tout ce qui est bien ou mal dans l'homme, parvenu à l'âge de raison, devait être assujéti à une éternelle discipline de contrainte ou de répression, que deviendrait la vertu, sinon une dénomination fantastique? quelle louange pourrait être donnée aux bonnes actions? quel prix serait attaché à la sobriété, à la justice, à la continence? Il est plusieurs hommes qui murmurent contre la divine Providence, pour avoir souffert le péché d'Adam; plaintes insensées! quand Dieu lui donna la raison, il lui donna la liberté de choisir; car raison n'est que choix; autrement ce n'eût plus été qu'un Adam artificiel, un Adam tel qu'on le montre dans les pantomimes (10). Obéissance, amour, présens, toutes ces choses perdent leur prix quand elles sont forcées; voilà pourquoi Dieu l'a laissé libre, et a mis à ses côtés un objet séducteur : en cela consistait sa vertu; en cela ses droits à la récompense; en cela les mérites de sa privation. Pourquoi Dieu aurait-il créé des passions

en nous et des plaisirs autour de nous, sinon pour que leur usage légitime devînt la substance même de la vertu? Ceux-là ne sont pas d'habiles observateurs des choses humaines, qui croient éloigner le péché en éloignant la matière et l'occasion du péché ; car indépendamment de ce qu'on irrite le désir au lieu de l'éteindre, si cette mesure, en fait de livres, peut être prise à l'égard de quelques personnes, elle ne peut pas être prise à l'égard de toutes; et, quand on a fait cela, le mal reste entier. Enlevez à un avare tous ses trésors, et laissez-lui un seul joyau, vous ne lui aurez pas ôté l'aliment de son avarice. Bannissez loin d'un jeune homme tous les objets de concupiscence, séquestrez-le dans un ermitage, et là, qu'il soit garotté dans les liens des plus rigoureux exercices, vous ne l'y rendrez pas chaste, si chaste il n'y est pas venu. Je dirai plus ; supposé qu'à toute force, par ces moyens artificiels, vous ayez réussi à chasser le vice, vous aurez en même temps réussi à chasser la vertu : le thême de tous les deux est le même; supprimer l'un, c'est supprimer l'autre. Et cela justifie la haute providence de Dieu, qui, tout en nous prescrivant la tempérance, la justice, la continence, sème devant nous, avec profusion, les objets désirables, et met en nous une âme dédaigneuse des limites, et méconnaissant la satiété. Pourquoi donc affecterions-nous une rigueur contraire aux voies de Dieu et de la nature? pourquoi la censure des livres leur

empêcherait-elle d'offrir des épreuves à la vertu, et des instrumens à la recherche de la vérité? Certes, ce sont des lois frivoles que celles qui restreignent l'usage de choses douteuses entre le bien et le mal, et dont l'un comme l'autre doivent se prévaloir (11).

Tout ce que nous faisons ou voyons, rester en place, nous promener, voyager, converser, peut proprement s'appeler nos livres : les effets de toutes ces choses sont les mêmes que celles des écrits; lors donc que vous vous bornez à censurer les livres seuls, vous n'obtenez aucun résultat de votre incomplète inquisition. Ne voyons-nous pas, non point une fois en passant, mais chaque semaine, se renouveler contre le parlement et la cité, ainsi que les feuilles toutes mouillées en font foi, l'impression d'un libelle périodique de la cour, qui se distribue parmi nous en dépit de la censure? Cependant ce serait dans cette occasion surtout que nous serions en droit d'attendre d'elle des services. Ses ordres, direz-vous, ne sont pas exécutés. Eh! s'ils sont méconnus à l'égard de ce livre, que doit-il en être à l'égard de tous les autres? Pour que ces ordres ne soient pas vains et illusoires, vous avez, lords et communes, un nouveau travail à faire; vous devez supprimer et proscrire tous les livres scandaleux déjà imprimés, et que la censure n'a pas atteints; ensuite vous devez en publier la liste, afin que chacun puisse connaître ce qui est permis et ce qui est défendu; vous devez

ordonner enfin, que tous les livres venus de l'étranger demeureront en séquestre, jusqu'à ce qu'ils aient été examinés. Il vous faudra pour cela des agens nombreux, et qui ne soient pas des hommes vulgaires. Il y a aussi des livres qui sont en partie utiles et excellens, en partie coupables et pernicieux; leur inspection exigera aussi beaucoup d'officiers pour faire les épurations et les retranchemens, de manière à ce que la république des lettres n'en éprouve pas un trop sensible dommage. Enfin, quand la multitude des livres s'accroît chaque jour, vous devez rayer du catalogue tous les imprimeurs que vous avez trouvés fréquemment hostiles, et arrêter la circulation des livres suspects, en confisquant tout le magasin. En un mot, pour que votre inquisition soit conséquente avec elle-même, et ne devienne pas inefficace, il faut que vous modeliez votre décret sur ceux des conciles de Trente et de Séville; chose dont vous auriez horreur, je le sais; et quand même (ce qu'à Dieu ne plaise) vous pourriez vous laisser emporter jusque-là, votre interdit ne serait pas moins frivole. Ne s'agit-il, en effet, que de prévenir les sectes et les schismes? qui est assez ignorant de l'histoire pour ne pas avoir entendu parler de plusieurs sectes qui rejetèrent les livres, comme un obstacle, et qui, par de seules traditions, conservèrent, pendant plusieurs siècles, leurs doctrines intactes et sans mélange? On sait que la religion chrétienne, qui, dans le principe,

n'était qu'un schisme, se répandit sur toute l'Asie, avant qu'aucun évangile ou épître y eussent pénétré. Si la réforme des mœurs était un effet de la censure, regardez l'Italie et l'Espagne; et dites si, depuis que la rigueur de l'inquisition s'y est déployée contre les livres, l'honnêteté publique y pèse un scrupule de plus.

Une autre raison du peu de succès possible de la censure, se tire de la qualité nécessaire des censeurs. On ne peut nier que celui qui est constitué juge de la vie ou de la mort des ouvrages, ne doive être un homme au-dessus de la portée commune, à la fois studieux, savant et judicieux; car cette fonction est sujette à l'injustice et à l'erreur. Or si le censeur est tel que je viens de dire, il ne peut y avoir pour lui de tâche plus ennuyeuse et plus déplaisante, ni de plus grande perte de temps que d'être obligé de lire continuellement et sans choix des livres, pamphlets, et quelquefois d'énormes volumes. Il n'y a point de production qui, pour se faire lire, n'ait besoin de ses avantages typographiques; mais être obligé de déchiffrer en entier des manuscrits à peine lisibles, dont souvent on ne lirait pas trois pages de la plus belle impression, c'est une corvée dont je ne comprends pas que soit capable quiconque apprécie un tant soit peu son temps et ses études, ou qui a le moindre sentiment du goût. J'en demande pardon aux censeurs actuels qui probablement n'ont accepté cet office que par déférence pour le Parlement; et

qui trouvent, dans le plaisir d'exécuter ses ordres, un allègement à la pesanteur de leur fardeau; mais ce court essai de leur soumission les a déjà fatigués, ainsi qu'on peut en juger par leurs excuses envers les auteurs réduits à faire tant de démarches pour obtenir leur approbation. Ainsi donc d'après le vif désir que témoignent ceux qui ont reçu cet emploi, d'en être bientôt débarrassés; d'après l'impossibilité reconnue qu'ils soient remplacés par aucun homme de mérite qui ne voudrait pas faire l'entier sacrifice de son temps (à moins qu'il ne s'abaissât jusqu'à toucher le salaire d'un correcteur d'épreuves), nous pouvons aisément conjecturer quelle sorte de censeurs nous aurons à l'avenir : ou des hommes ignorans et despotes, ou de vils mercenaires. Voilà ce que j'avais à démontrer, c'est que la censure ne peut en aucune manière atteindre le but qu'on s'est proposé en l'instituant.

Maintenant je vais passer de l'impuissance où elle est de faire le bien, à l'activité qu'elle met à faire le mal, d'abord en avilissant les lettres et en décourageant ceux qui les cultivent.

Vous vous souvenez des hypocrites lamentations de nos prélats à la moindre velléité d'une motion pour abolir la pluralité des bénéfices, et pour répartir plus également les revenus de l'Église; les savans, s'écriaient-ils, vont être pour jamais abattus et découragés. Je n'ai jamais vu, je l'avoue,

que le dixième des savans partageât cette opinion qui ne m'a toujours paru qu'une expression déguisée de la basse et sordide avarice du clergé. Mais il ne s'agit point ici de mécontenter le mercenaire troupeau des faux érudits; il s'agit de frapper à mort des hommes ingénieux et libres, appelés par leurs talens à cultiver les lettres pour elles-mêmes et non pour l'appât du gain; des hommes qui n'ont d'autre but que le culte de Dieu et de la vérité, et peut-être l'espérance de cette gloire et de cette éternelle renommée que Dieu n'interdit pas et que les hommes de bien accordent aux travaux profitables à l'humanité. Si vous avez à cœur de ne pas tourmenter de tels hommes, sachez que vous vous défiez à tort de la prudence et de l'honnêteté de tout citoyen de quelque réputation dans la république des lettres; que c'est lui faire injure que de donner des tuteurs à son esprit et des examinateurs à sa pensée, et que le plus grand déplaisir, le plus grand affront qui puisse être fait à un homme libre et non vulgaire, c'est de le supposer capable de blesser en rien la religion ou les mœurs. Quel sera l'avantage d'un homme de lettres dans son cabinet, sur un enfant dans son école, si nous n'avons échappé à la férule des classes que pour aller tomber sous celle d'un *imprimatur;* et si, tels que des thèmes d'un écolier corrigés par son maître, de sérieux et importans ouvrages ne peuvent voir le jour qu'avec l'approbation d'un censeur? Celui qui n'ayant ja-

mais fait voir d'inclination pour le mal, et se soumettant d'ailleurs à toutes les conséquences des lois et des châtimens, n'est pourtant pas laissé le maître de ses actions, n'a-t-il pas de justes sujets de croire que son pays le regarde comme un fou ou comme un étranger? Un écrivain, s'adressant à la société tout entière, appelle à l'aider la raison et le jugement du public; recherches, méditations, travaux, conférences avec de sages amis, il n'épargne rien pour le perfectionnement de son ouvrage; il tâche de se rendre familières les choses sur lesquelles il écrit, autant qu'elles l'étaient à tous ceux qui en ont écrit précédemment; mais si, au prix de tant de soins et de peines, au prix de tant de veilles savantes et consciencieuses, et des gages donnés de son mérite, il ne peut obtenir assez de considération pour ne pas être encore suspecté et vexé; si le fruit de toutes ses fatigues et de toute son habileté est abandonné à l'inspection superficielle et précipitée d'un censeur peut-être beaucoup plus jeune que lui, qui peut-être lui est beaucoup inférieur en jugement, à qui peut-être le travail d'un livre est absolument étranger; si le livre enfin, pour ne pas être impitoyablement plongé dans les limbes, doit se présenter à la presse comme un pupille avec son tuteur, et s'il faut que les censeurs mettent au dos du frontispice leur caution que ce n'est point un séducteur ou un idiot, n'est-ce pas là un déshonneur et une dérogeance tant pour l'auteur et pour le livre, que pour les prérogatives

et la dignité des lettres? Et que sera-ce si l'auteur est doué d'une imagination assez riche pour que mille choses qui méritent d'être ajoutées se présentent à son esprit après l'approbation du censeur et pendant que l'ouvrage est sous presse? Ces corrections, qui quelquefois s'appliquent à une douzaine de passages dans un seul volume, ne sont-elles pas ordinaires aux meilleurs et plus habiles écrivains? Cependant l'imprimeur n'ose pas aller au-delà de son permis. Il faut donc que le pauvre auteur s'épuise en démarches auprès de son censeur, pour faire obtenir l'admission de ces nouveau-nés; que de peines avant de trouver chez lui ce censeur, qui doit être le même, et de le trouver à son loisir! En attendant, voilà l'impression suspendue, non sans un notable dommage; ou il faut que l'auteur renonce aux améliorations qu'il avait faites, et qu'il laisse paraître son enfant avec moins d'avantages qu'il ne pourrait lui en donner, ce qui est bien la chose la plus déchirante pour les entrailles d'un bon père. Et comment l'autorité, qui est la vie de l'enseignement, pourra-t-elle demeurer à ceux qui enseignent; comment pourront-ils, dans leurs livres, être des professeurs comme ils doivent l'être; et ne feraient-ils pas mieux de se taire, lorsque les leçons qu'ils donnent sont placées sous la tutelle et le bon plaisir royal d'un censeur; lorsque celui-ci est le maître d'effacer ou de changer tout ce qui ne s'accorde pas précisément avec la mauvaise humeur qu'il ap-

pelle son jugement? A la seule vue d'une pédantesque approbation, il n'est pas un lecteur d'esprit et de sens qui ne soit disposé à jeter là le livre, en s'écriant : « Je hais un sot pédagogue; je ne puis endurer un fat qui prévient et veut forcer mon suffrage. Sans connaître le censeur, ne me suffit-il pas de ce témoignage écrit par lui-même, de son arrogance, pour que je me défie de son arrêt? — Mais, répondra le libraire, l'approbation d'un homme d'État donne beaucoup de débit à un ouvrage. — L'approbation d'un homme d'État! L'État est mon gouverneur et non pas mon critique. Il a pu se tromper dans le choix d'un censeur, aussi bien que ce dernier dans l'éloge du livre. Ces éloges-là sont des formules; et il y aurait au bas la signature de *sir François Bâçon*, que je n'y verrais qu'un protocole. Car encore bien que, par grand hasard, le censeur se trouvât un homme au-dessus du commun, le devoir même de sa commission est de ne laisser passer aucune idée qui ne soit déjà bien vulgaire. Ce n'est pas tout, et voici le plus déplorable. Que l'ouvrage d'un auteur mort, le plus éminent, le plus fameux de son temps ou de nos jours, soit envoyé à la censure pour être imprimé ou réimprimé; si, dans la chaleur du zèle, il s'y est introduit une seule proposition légèrement aventurée, mais qui a pu être l'inspiration d'un divin esprit, il suffit qu'elle ne soit pas en harmonie avec les atrabilaires idées du censeur, pour qu'il ne lui

fasse pas grâce, dût-elle émaner de Knox, ce réformateur d'un royaume; ainsi la circonspection timide ou la présomptueuse confiance d'un inquisiteur littéraire va faire que la pensée d'un grand homme sera perdue à jamais pour la postérité! Je pourrais apporter des preuves frappantes de cette indigne mutilation à l'égard d'ouvrages qu'il était du plus haut intérêt de respecter, mais je les garde pour un moment plus opportun. Cependant, si ces choses ne sont pas ressenties sérieusement, et lorsqu'il en est temps encore, par ceux qui en ont le remède en leur pouvoir; si des têtes de fer peuvent briser à leur caprice les phrases les plus exquises des meilleurs livres, et commettre une si lâche trahison envers les enfans orphelins des plus illustres auteurs, quel deuil, quelle exhérédation pour la malheureuse postérité! Cessez, esprits supérieurs, de vous fatiguer pour apprendre, et pour planer au-dessus du vulgaire; être un sot et un ignorant, surtout en certaines matières, et brouter paisiblement avec le grand troupeau, voilà le secret d'être heureux, et tout ce qu'on vous demande aujourd'hui.

De cette *mésestime* de tout écrivain distingué parmi les vivans; de cet outrage aux travaux et aux monumens des morts, je vois sortir la dépréciation et l'avilissement de la nation tout entière. Je ne puis assurément priser assez peu tout ce qu'il y a d'invention, d'art, d'esprit, de grave et solide jugement en Angleterre, pour croire que vingt

capacités, quelles qu'elles soient, en contiennent la totalité : je crois encore moins que toutes ces choses aient besoin de leur tamis et de leur estampille pour passer et s'accréditer parmi nous. La vérité et l'intelligence ne sont point des denrées qui doivent se débiter par monopole, et pour lesquelles il faille des marques et des étalons. Il ne s'agit pas d'emmagasiner, de mettre en entrepôt les connaissances humaines, pour les frapper d'une empreinte, comme nos pièces de drap et nos balles de laine. N'est-ce pas là une servitude pareille à celle qu'imposaient les Philistins, par la défense faite à chacun d'aiguiser lui-même ses outils et socs de charrue, et par l'obligation de les porter de tous les points à vingt forges privilégiées? Je suppose que quelqu'un eût publié des écrits erronés et scandaleux, et qu'il eût ainsi mésusé de la présomption favorable accordée à sa raison parmi les hommes; si, après mûr examen et pleine conviction, il lui était infligé pour correction de ne pouvoir faire paraître à l'avenir aucun écrit qui n'eût été approuvé par un examinateur spécial, par une caution de cette honnêteté, dont le gage ne se trouverait plus en lui-même, n'est-il pas vrai qu'une telle punition serait considérée comme rigoureuse et humiliante? Mais envelopper dans ce châtiment une nation tout entière, et des hommes auxquels nulle offense ne peut être reprochée, je laisse à juger de l'indignité de cette flétrissure, surtout lorsque, pareils à des débiteurs

ou à des coupables qui ne peuvent se promener sans un gardien, des livres inoffensifs ne peuvent paraître au jour sans porter sur le front le signe visible de leur emprisonnement. Et cette réprobation n'est pas moindre pour tout le peuple anglais; car si nous nous défions de lui jusqu'à ne pas lui laisser lire un seul pamphlet, que faisons-nous, sinon de le signaler comme un peuple écervelé, vicieux et inobile; comme un malade dont l'état de santé morale est si faible, qu'il ne peut prendre aucun aliment que par le canal d'un censeur? Nous ne pouvons prétendre que cela doive s'appeler sollicitude et amour pour lui, lorsque dans les villes papistes où les laïques sont les plus méprisés, les mêmes rigueurs sont apportées contre les livres. Nous ne pouvons dire que ce soit sagesse, puisque notre répression ne s'attache qu'à un seul point, et laisse ouvertes à la corruption et à la malice une foule d'autres portes qu'il est impossible de fermer.

Enfin, cette inquisition censoriale jette de la déconsidération sur les ministres mêmes du saint Évangile. Eh quoi! des hommes dont les travaux infatigables font prospérer le troupeau qui leur est confié; des hommes dont les prédications répandent à grands flots la lumière des divines Écritures, sont présumés fréquenter assez mauvaise compagnie, pour que l'haleine impure de quelque nouvel écrit suffise à les détourner des voies édifiantes de la religion! Quel découragement

n'est-ce pas pour eux, de voir qu'on fasse assez peu de cas de toutes leurs exhortations et de l'édification de leurs auditeurs, pour ne pas les juger dignes d'imprimer trois feuilles de papier sans licence, et pour que tant de sermons et de lectures, prêchés, imprimés, vendus à un si grand nombre d'exemplaires et de volumes, ne puissent résister aux attaques du moindre pamphlet, s'il ne sont armés de l'artillerie du Chateau-Saint-Ange, et de la cuirasse d'un *imprimatur?*

Et de peur que quelques personnes ne cherchent à vous persuader, Lords et Communes, que ces argumens, tirés du découragement des hommes de lettres, sont subtils et sans réalité, je dois vous rendre compte de ce que j'ai vu et entendu dans les autres États soumis à la tyrannie de la même inquisition. J'ai dû l'honneur de siéger parmi les savans de l'Europe, à celui d'être né dans un pays de philosophie et de liberté, comme on supposait qu'était l'Angleterre. Combien ils m'estimaient heureux, tandis qu'eux-mêmes ne faisaient que déplorer la condition servile à laquelle ils étaient réduits! C'est cette oppression qui éteint la gloire des esprits de l'Italie, et qui fait que, depuis bien des années, cette contrée ne produit plus rien que des flatteries et du galimatias. En Italie, je rendis visite au fameux Galilée, devenu vieux, et qui languissait dans les prisons de l'inquisition, pour avoir eu sur l'astronomie d'autres idées que les franciscains et les dominicains (1); et quoique

je susse fort bien que l'Angleterre était alors écrasée sous le joug de ses prélats, je considérai comme un gage de son futur affranchissement, cette persuasion des autres peuples en faveur de sa liberté. J'avouerai pourtant que mes espérances n'allaient pas jusqu'à penser que dans son sein respirassent tant de grands hommes, qui dussent être les chefs d'une révolution dont la splendeur étonnera tous les siècles. Mais aussi je le dirai franchement : cette magnifique révolution une fois commencée, j'étais loin de craindre que les mêmes plaintes, que j'avais entendu proférer par les savans des autres contrées contre l'inquisition des écrits, je dusse les retrouver dans la bouche des savans de l'Angleterre sous le régime du parlement. J'ajouterai que ces plaintes sont si générales, qu'aussitôt que je manifestai l'intention de m'y associer, je puis le dire sans vanité, le magistrat dont les enquêtes allèrent jadis consoler les Siciliens des atrocités de Verrès, ne fut pas assailli d'une foule plus nombreuse de déposans, que je ne le fus d'une multitude d'hommes qui vous honorent, et que vous connaissez et respectez. Je ne puis vous dire qu'elle fut la vivacité de leurs instances et de leurs persuasions, pour que je suivisse avec persévérance et courage l'heureux mouvement qui me poussait à plaider contre la servitude des lettres. Ne voyez donc point dans mon discours le déréglement d'une imagination particulière, mais les communs griefs de tous ceux qui, par des étu-

des au-dessus du vulgaire, ont préparé leurs esprits à communiquer et à recevoir la vérité. Fier de l'honneur d'être leur organe, je ne cacherai, ni pour ami ni pour ennemi, ce que dit le murmure général; je répéterai que si la censure et l'inquisition doivent subsister; que si vous êtes assez craintifs, assez soupçonneux pour trembler devant un livre ou une feuille publique, avant de savoir ce qu'ils contiennent; que si quelques hommes, qui, dernièrement, empêchaient presque de prêcher, empêchent maintenant de lire autre chose que ce qui leur plaît, on ne peut prévoir où s'arrêtera cette seconde tyrannie, sous laquelle gémit la littérature, et on mettra bientôt en discussion de savoir si, prélats ou presbytériens, cela ne revient pas au même. Ce qui n'est pas douteux, c'est que les vexations épiscopales qui, de vingt-cinq ou vingt-six siéges, tombaient précédemment sur tout le peuple, s'appesantissent maintenant sur la seule littérature, avec cette circonstance particulière, que le pasteur d'une faible et obscure paroisse est devenu tout-à-coup archevêque du vaste diocèse des livres, et cela en gardant sa cure, et en ressuscitant moralement la pluralité des bénéfices. Le même qui dernièrement se récriait contre la simple ordination d'un bachelier novice, et ne reconnaissait pas de juridiction, même sur le dernier des paroissiens, maintenant, dans sa maison, et du haut de sa chaire privée, évoque devant lui les plus excellens livres et les plus respectables au-

teurs. Certes, ce ne sont point là nos conventions, nos traités; c'est déplacer et non renverser l'épiscopat; c'est transporter le palais métropolitain d'une domination à une autre; c'est une escobarderie à la manière des vieux canonistes pour commuer notre pénitence. Quiconque se trouble ainsi à la libre apparition d'un pamphlet, s'effraiera bientôt de la moindre assemblée, que la peur lui changera en un dangereux conventicule. Mais j'affirme qu'un état gouverné par la justice et par la force, ou qu'une église bâtie sur le roc de la foi et de la vérité, n'éprouveront jamais ces terreurs pusillanimes. Ah! tandis que les choses ne sont point encore constituées dans la religion, restreindre ainsi la liberté d'écrire, et passer aux mains des censeurs les baillons de la vieille inquisition, c'est jeter dans la défiance et dans l'abattement tous les hommes instruits et religieux. Est-il quelqu'un qui ne découvre pas la finesse de cette politique, et le but de ceux qui l'ont inventée? Ainsi, tant qu'il s'agissait de renverser les prélats, la presse devait être libre; c'était, sous un parlement, le droit naturel et le privilége des peuples; le souffle et la lumière ne leur appartenaient pas plus légitimement; mais à présent que les évêques sont détrônés de leurs siéges (comme si la réformation n'avait pas eu d'autre objet), il faut, au profit d'autres hommes, ressusciter les métropoles sous un nom nouveau et recommencer toutes les ruses de l'épiscopat; on ne doit plus tirer d'huile du vase

de la vérité; la presse doit être garrottée sous une commission pontificale de vingt; les franchises du peuple foulées aux pieds; tout cela, le parlement siégeant encore! Du moins les auteurs de cette tyrannie devraient se souvenir, d'après leurs derniers argumens contre le despotisme des prélats, que toute compression violente a un effet contraire à celui qu'on en avait espéré; que, par de tels moyens, au lieu d'étouffer les sectes et les schismes, on leur donne plus de force et de réputation. « Persécuter les écrivains, dit le vicomte Saint-Albans, c'est doubler leur autorité; il semble que tout écrit défendu soit un rayon de vérité resplendissant sur la figure de ceux qui cherchent à le parcourir. »

De même que j'ai montré que la censure est la mère nourrice des sectes et des partis, de même il me sera aisé de faire voir qu'elle est la marâtre de la vérité.

Et d'abord, en nous ôtant les moyens de conserver les connaissances acquises.

On ne peut nier que l'esprit, ainsi que le corps, ne se fortifie beaucoup par l'exercice. La vérité est comparée dans l'Écriture à une fontaine qui coule; que ses eaux soient arrêtées, elles engendrent un bourbeux étang d'erreurs et de préjugés stationnaires. Un homme peut être hérétique en suivant le droit chemin : s'il ne croit les choses que parce que son pasteur les lui dit, ou parce qu'une assemblée en décide, la vérité même qu'il

suit, devient hérésie dans son aveugle croyance. Il n'y a point de joug que les hommes aient autant de plaisir à imposer à leurs semblables, que celui de leur propre religion. Nous voyons une foule de gens qui ne savent ce que c'est que protestans et théologiens, et qui vivent et meurent dans une foi aussi soumise et aussi implicite que pourraient faire des moines de Notre-Dame-de-Lorette. Un homme riche, tout occupé de ses plaisirs et de ses gains, trouve la religion un trafic si embrouillé et d'un produit si mince, que de tous les mystères mis ensemble, il ne se formerait pas le moindre capital qu'il s'avisât de jeter dans le commerce. Que fera-t-il donc? car il voudrait bien passer pour religieux; il serait charmé d'en avoir la réputation auprès de ses voisins. Ce qu'il va faire? le voici : il s'affranchit personnellement de tout souci sur cette matière, et confie à quelque facteur ou directeur le soin et l'administration de toutes ses affaires religieuses; il faut que le personnage soit un docteur d'une grande réputation : cela fait, il adhère pleinement aux oracles du saint homme, et lui confie tout le garde-meuble de sa religion, avec les serrures et les clefs. C'est la personne même de cet homme qui devient sa croyance; s'être placé sous une tutelle aussi respectable, paraît une démonstration suffisante de sa piété; de sorte qu'on peut dire que sa religion n'est plus en lui-même, mais qu'elle devient un meuble de sa maison, lequel entre et sort avec

l'aumônier. Le maître du logis le choie, lui fait des cadeaux, le régale et le loge. Sa Religion rentre le soir, fait ses prières, soupe copieusement, se couche dans un lit magnifique, se lève le lendemain matin, reçoit les hommages de ses pupilles spirituels, s'ouvre l'appétit avec la malvoisie ou toute autre liqueur; et, après un déjeûner plus succulent que les figues de Béthanie et de Jérusalem (13), Sa Religion va se promener, et laisse son hôte au comptoir tout le jour sans Sa Religion.

Il est une autre espèce d'hommes qui savent que toutes choses sont ordonnées et réglées invariablement par l'autorité. Rien ne circule qui n'ait passé par la douane de certains publicains, auxquels appartient exclusivement le tonnage et le pondage de toute vérité : ceux-là se jettent avec abandon entre vos mains; vous les ferez de quelle religion il vous plaira : il leur suffit que la journée se passe en plaisirs et en amusemens qui leur en dérobent la longueur; que le lendemain ramène les fêtes de la veille, et que l'éternité d'une année s'évapore en un songe délicieux. Qu'ont-ils besoin de se casser la tête sur des choses que d'autres pour eux se sont chargés de déterminer irrévocablement?

Tels sont les fruits que vous ferez croître parmi le peuple, en lui interceptant les canaux de l'instruction. Oh! la belle obéissance passive! oh! l'admirable uniformité de pensées que vous allez introduire parmi nous! ce sera vraiment une

magnifique et solide pièce de charpente, que la bise de janvier ne pénètrera pas.

Mais les conséquences de la censure ne sont pas meilleures pour le clergé lui-même.

Pour un ministre de paroisse qui a sa carrière faite, et qui, pourvu d'un bon bénéfice, se repose tranquillement à son foyer comme à ses colonnes d'Hercule, ce n'est pas chose nouvelle, si nul autre stimulant ne pousse plus loin ses études, d'en fermer le cercle par une concordance anglaise et des topiques in-folio, chargés de tout le bagage de l'école. Ce manuel de doctrine courante, divisé en chapitres et subdivisé à l'infini, peut, grâce à des opérations pareilles à celles que subit dans la composition un alphabet ou un solfége, et, à l'aide d'une méditation de deux heures par semaine, l'approvisionner à jamais de sermons, sans parler de tous les menus accessoires du métier. Or la multitude de sermons déjà imprimés et entassés sur tous les textes faciles, est tellement considérable, que toutes les boutiques du quartier Saint-Thomas, Saint-Martin et Saint-Hugues, ne regorgent pas plus de marchandises de diverses sortes; aussi n'y a-t-il pas à craindre que jamais la chaire périsse de disette, avec des moyens si abondans de remplir ses magasins. Mais si la tête, les côtés et le derrière du camp n'étaient pas fortement palissadés par la censure, de manière à ce que nul livre hardi ne pût s'échapper et aller donner l'assaut à ces vieilles collections renfermées dans leurs re-

tranchemens, il faudrait que l'on établît, pour la sûreté des opinions reçues, des inspecteurs, des patrouilles, des sentinelles qui veillassent et fissent la ronde de manière à empêcher l'invasion des doctrines et des disciplines meilleures; or c'est pour que cette crainte salutaire tienne le clergé en haleine et l'empêche de tomber dans la paresse et dans l'engourdissement, que Dieu ne veut pas qu'il se repose sur l'oreiller de la censure.

En effet, si nous sommes sûrs que nous marchons dans les voies droites; si nous proscrivons la vérité comme coupable lorsqu'elle ne nous convient pas; si nous ne condamnons ni en nous-mêmes la faiblesse et la frivolité de l'enseignement, ni dans le peuple les progrès de l'ignorance et de l'irréligion, que peut-il y avoir de plus salutaire que le courage d'un homme savant, judicieux, plein de conscience, tel en un mot que nous en connaissons plusieurs, qui enseignent, non point en particulier, et de maisons en maisons (ce qui serait dangereux) mais par des écrits publics, ce que c'est que l'opinion, ce que c'est que la raison, choses qui ne se trouvent point ici? Le Christ répondit pour se justifier, qu'il prêchait publiquement; or la publicité des écrits est encore plus grande que celle des prédications et plus facile à réfuter au besoin; il ne manque pas d'hommes qui, par devoir et par état, sont les champions nés de la vérité; s'ils négligent de combattre pour elle, c'est leur incapacité ou leur paresse qu'il faut en accuser.

C'est ainsi que ce fléau de la censure éloigne de nous la vraie connaissance des choses que nous avons l'air de savoir. Je n'insisterai pas sur ce que cet emploi, s'il est rempli avec soin, détourne ceux à qui il est confié des fonctions du saint ministère, beaucoup plus que ne le pourrait faire aucune distraction profane; de manière qu'ils sont réduits à négliger soit un devoir, soit l'autre; c'est là un inconvénient particulier dont je livre l'examen à leur conscience.

Il est encore un incroyable dommage que nous cause ce tyrannique complot de la censure, dommage plus grand que si quelqu'ennemi, devenu maître de la mer, nous bloquait subitement dans nos ports; nos importations en seraient arrêtées : la censure empêche et retarde notre plus précieuse importation, celle de la vérité. Elle fut d'abord établie et mise en pratique par la malice anti-chrétienne, dans la vue d'éteindre, s'il était possible, la lumière de la réformation, et de consolider les fausses doctrines, à peu près de la même manière que les Turcs interdisent l'imprimerie pour mieux répandre leur Alcoran. On ne peut nier, et je le confesse avec joie, que nous ne devions, bien au-dessus de la plupart des nations, adresser au Ciel nos remercîmens et nos vœux, pour la grande portion de vérité qu'il nous a départie, particulièrement en ce qui touche le pape et les évêques; mais celui qui croit que nous n'avons plus rien à faire que de planter là nos tentes,

et que nous avons atteint dans la réformation le plus haut point qu'en attendant la vision céleste, des yeux mortels puissent contempler, celui-là prouve par cette seule opinion qu'il est bien loin de la vérité.

Jadis la vérité descendit sur la terre avec son divin maître; sa forme était trop angélique pour que l'œil pût la saisir; mais quand l'Homme-Dieu eut remonté au ciel, laissant après lui ses apôtres, il s'éleva une race perverse d'imposteurs, qui, de même que l'égyptien Typhon traita autrefois le bon Osiris, s'emparèrent de la vierge Vérité, coupèrent son beau corps en mille pièces et les dispersèrent aux quatre vents; depuis ce temps, les tristes amis de cette vierge (imitant la soigneuse recherche que fit Isis du corps déchiré de son époux), coururent çà et là recueillant ses membres épars, selon qu'ils pouvaient les rencontrer. Nous ne les avons pas encore trouvés tous, Lords et Communes, et nous n'y parviendrons pas jusqu'à ce qu'un second maître nous advienne, qui, rassemblant tous ces lambeaux, les moule en une forme immortelle de beauté et de perfection. Ne souffrez donc pas que des vexations inquisitoriales viennent nous arrêter et nous troubler à chaque pas dans la perquisition du corps dépecé de notre sainte martyre, et dans le tribut d'hommages que nous nous efforçons de lui rendre. Nous sommes fiers de nos lumières; mais si nous ne les entretenons au foyer même du soleil, elles nous laissent

dans l'obscurité. La lumière nous a été donnée, non pour la contempler toujours avec immobilité, mais pour découvrir par elle, dans un lointain plus reculé, les objets de nos connaissances. Ce n'est pas de défroquer les prêtres, de démitrer les prélats et de les pousser dehors par des mains presbytériennes, qui peut faire de nous une nation heureuse. Non; si nous ne portons pas nos réformes sur les grands intérêts tant de l'Église que de l'économie et de la politique, nous aurons beau jeter les yeux sur les hautes clartés que Zuingle et Calvin nous ont présentées, nous resterons toujours aveugles. Il y a des gens qui se plaignent perpétuellement des schismes et des sectes, et qui regardent comme une grande calamité que tout le monde ne pense pas comme eux. Le mal vient de leur orgueil, et de leur ignorance qui ne veulent ni écouter avec douceur, ni convaincre par le raisonnement, mais qui retranchent, d'autorité, tout ce qui n'est pas dans le symbole de leur foi. Les voilà, les perturbateurs, les diviseurs de l'unité; ce sont ceux qui négligent et ne permettent pas aux autres d'assembler ce qui reste encore épars des membres de la vérité. Passer du connu à l'inconnu, attachant les parties les unes aux autres à mesure qu'on les trouve (car la vérité est un corps homogène et proportionnel) est la règle suprême en théologie comme en arithmétique; c'est de la seule application de cette règle que naîtra l'harmonie de l'Église, et non pas de l'union forcée et

apparente d'esprits froids et intérieurement divisés.

Lords et Communes d'Angleterre, considérez quelle nation nous sommes et quels hommes vous êtes appelés à gouverner; ce ne sont point des esprits lents et lourds, mais vifs, ingénieux, perçans, prompts à inventer, subtils et nerveux dans le discours, et susceptibles d'arriver au plus haut point où la capacité humaine puisse atteindre. Aussi l'étude des plus hautes sciences remonte-t-elle de si loin et a-t-elle été si éminente parmi nous, que des écrivains d'un jugement solide et d'une grande antiquité placent dans la vieille philosophie de cette île le berceau de l'école de Pythagore et de la sagesse des mages. Ce romain sage et poli, Julius Agricola, préférait l'esprit naturel des Bretons aux pénibles études des Gaulois. Et ce n'est pas peu de chose que jadis, des montagnes de la Russie et de plus loin que les vastes solitudes herciniennes, le grave et frugal peuple de Transylvanie ait envoyé, non ses jeunes gens, mais ses hommes d'État étudier notre langage et nos sciences théologiques. Mais ce qui est au-dessus de tout, la faveur et l'amour du Ciel se signalent envers notre pays par des témoignages manifestes. N'étions-nous pas la nation choisie avant toute autre pour que de nos murailles, comme de celles de Sion, retentissent en Europe les premières trompettes de la réforme? Et si la perversité obstinée de nos prélats contre le divin et admirable esprit

de Wiclef ne l'eût fait supprimer comme schismatique et novateur, peut-être ni les noms de Jean Hus et de Jérôme de Prague, ni ceux de Luther et de Calvin n'eussent été connus (14) : la gloire de réformer les nations nous eût appartenu tout entière. Mais, grâce à la violence et à l'endurcissement de nos évêques, nous sommes devenus les derniers et les plus paresseux écoliers de ceux dont le ciel voulait nous faire les maîtres. Cependant nous pouvons juger, par un grand concours de signes et par l'instinct général des hommes pieux et éclairés, qui nous révèlent journellement et solennellement leurs pensées, que Dieu a résolu d'ouvrir pour son Église une grande et nouvelle période, en réformant la réformation même; or il faut, pour cela, qu'il se révèle à ses serviteurs, et son habitude est de commencer par l'Angleterre; ce qui ne veut pas dire que nous en soyons dignes; car nous fermons nos yeux à sa lumière et nos âmes à ses inspirations. Jetez les yeux sur cette vaste ville, le refuge, l'habitation de la liberté, et tout environnée de sa protection. La guerre n'a plus ici d'arsenaux où la justice armée aille puiser des secours pour la délivrance de la Vérité. Tout cet appareil hostile s'est changé en un concours paisible et studieux de têtes et de plumes travaillant à l'œuvre de la réforme, par le raisonnement et la conviction. Que peut-on désirer de mieux qu'une nation si ardente à la recherche du vrai; et que manque-t-il à une terre si féconde et si

bien préparée, sinon de bons et fidèles laboureurs, pour faire de nous un peuple de prophètes, de sages et d'hommes éminens? Nous calculons sur cinq mois encore pour attendre la moisson; il ne nous faut pas cinq semaines. Ayons seulement des yeux; les champs sont déjà prêts. Là où se trouve un grand désir d'apprendre, il existe nécessairement beaucoup d'argumentations, beaucoup d'écrits, beaucoup d'opinions; car l'opinion des hommes judicieux, voilà toutes les connaissances humaines. Par ces fantastiques terreurs de sectes et de schismes, nous comprimons le zèle brûlant de connaître, que Dieu a mis dans cette cité. Loin de nous plaindre de cette ardeur, nous devrions nous en réjouir; nous devrions donner des louanges à ce pieux empressement, excité parmi les hommes, de remettre à la forge les armes mal trempées de leur religion. Un peu de prudence généreuse, un peu de tolérance et quelques grains de charité surmonteraient bientôt les dissidences, et uniraient les hommes dans une recherche générale et fraternelle de ce qui est juste et vrai. Oublions, oublions cette tradition épiscopale, d'emprisonner dans des canons et préceptes humains la liberté des consciences et l'indépendance du christianisme. Je ne doute pas que, s'il apparaissait parmi nous quelque grand et digne étranger, habile à discerner le tempérament et les mœurs d'un peuple et les moyens de le gouverner, et s'il voyait la chaleur et la persévérance de nos

efforts pour atteindre à la vérité et à la liberté, il ne s'écriât comme Pyrrhus, admirant le courage et la discipline des Romains : Oh! que ne sont-ce là mes Épirotes? Voilà pourtant ces hommes indignement traités de schismatiques et de sectaires, comme si, lorsqu'on bâtissait le temple du Seigneur, ceux-ci taillant le marbre, ceux-là coupant les cèdres, quelques gens déraisonnables eussent refusé de voir que ce n'était qu'à force de copeaux et d'équarrissures que l'édifice pouvait être achevé! Et même lorsque les pierres sont rassemblées avec art, elles ne sont pas encore unies en un seul tout; elles ne sont que contiguës; chaque pièce du bâtiment ne peut pas être de la même forme : au contraire, la perfection consiste en ce que, des variétés sympathiques et de fraternelles dissimilitudes, sortent la solidité, la grâce et la symétrie de l'ensemble. Soyons donc, en attendant la grande réformation, des ouvriers plus circonspects et plus sages en architecture spirituelle. Car il semble que voici le temps où le prophète Moïse va voir s'accomplir ses glorieuses espérances, lorsque le don de prophétie ne sera plus concentré dans les Septante, mais s'étendra sur tout le peuple; et alors il ne faudra pas s'étonner s'il est porté envie à ce grand ouvrage par quelques hommes, peut-être bons, mais jeunes en bonté, comme Josué l'était alors. C'est leur faiblesse qui les fait tomber en agonie à la seule pensée que ces divisions et subdivisions s'introduisent parmi nous; pensée qui

fait la joie et l'espérance de leurs adversaires. A travers la séparation des branches, les yeux débiles n'aperçoivent pas la force et l'unité du tronc ; ils ne l'apercevront que lorsqu'ils verront les rameaux devenus plus grands, se croiser en une voûte indestructible. Or c'est là ce que nous avons à attendre plutôt des prétendus schismes et de la concurrence des sectes, que de la sollicitude, peut-être honnête, mais pusillanime, des partisans de l'immobilité.

Lorsqu'une ville est sur le point d'être assiégée et bloquée, lorsque déjà l'ennemi infeste sa rivière et dévaste ses champs, quand la guerre s'avance pour renverser ses retranchemens et escalader ses murailles, le peuple s'agite, et tous les points de défense publique deviennent l'objet de ses études et de ses discours ; on l'entend raisonner admirablement sur des choses dont jusqu'alors il n'avait pas l'idée : il prend confiance en la sagesse et en la fidélité de ses chefs, de même que nous prenons confiance en vous, Lords et Communes; et ce grand nombre de généreux courages qu'il voit se presser dans son sein, le porte, avec raison, à mépriser l'ennemi, comme au siége de Rome par Annibal, fut vendue à haut prix la pièce de terre sur laquelle Annibal campait. Maintenant aussi, cette même assurance, vive et joyeuse, est pour nous le présage de la victoire. On juge de la bonne constitution d'un corps quand le sang est frais, quand les esprits purs et vigoureux alimentent avec profu-

sion, non-seulement la vie, mais l'intelligence et les plus subtiles opérations de l'esprit; de même, quand l'ardeur d'un peuple le porte, je ne dis pas seulement à défendre son indépendance et sa sûreté, mais à rechercher avidement tous les moyens de son perfectionnement et son bien-être, c'est une preuve que ce peuple n'est point dégénéré, mais qu'il marche à grands pas dans les sentiers de la vérité et de la vertu, et qu'il assied pour les derniers âges les fondemens de sa gloire et de sa prospérité. Il me semble voir une nation noble et énergique se lever comme un fort athlète, après le sommeil, et mouvoir ses invincibles bras; il me semble la voir telle qu'un aigle soulevant ses puissans aiglons, et allumant aux rayons embrâsés du soleil, les flammes de leurs regards qui n'en sont point éblouis : voyez-la purifiant à la source même de la céleste lumière, leurs yeux long-temps chargés de la croûte impure des ténèbres, tandis qu'à cet étonnant spectacle, s'éloigne éperdue de stupeur la foule des passereaux timides et des noirs oiseaux de la nuit.

Que devez-vous donc faire? détruirez-vous toute cette riche moisson de connaissances nouvelles, qui germe et fleurit dans la cité? la livrerez-vous en proie à l'oligarchie de vingt monopoleurs qui répandent ici la famine, en nous mesurant les grains à leur boisseau? Croyez-moi, Lords et Communes, ceux qui vous conseillent de supprimer ainsi la pensée, vous conseillent de vous suppri-

mer vous-même. En effet, si vous voulez savoir la cause immédiate de toute cette liberté de parler et d'écrire, elle ne peut avoir pris naissance que dans la douceur, la franchise et l'humanité de votre gouvernement. C'est cette liberté, Lords et Communes, que vous et vos intrépides conseils avez si heureusement conquise; cette liberté, nourrice de tous les grands esprits, qui nous a élevés jusqu'à la hauteur des inspirations célestes, et, nous débarassant des vaines craintes, nous a portés au-dessus de nous-mêmes. Vous ne pouvez donc nous rabaisser dans la recherche du vrai, sans vous rabaisser aussi dans l'œuvre de la liberté. Nous pouvons redevenir grossiers, pédans, esclaves, tels que vous nous avez trouvés; mais alors il faudra que vous deveniez ce que vous ne pouvez jamais être, oppresseurs, arbitraires, tyranniques, tels qu'étaient ceux dont vous nous avez affranchis. Que nos cœurs soient maintenant plus enclins et nos méditations plus élevées à la découverte des grandes choses, c'est l'effet de votre vertu qui s'est développée en nous; vous ne pouvez détruire votre bel ouvrage, sans ressusciter cette loi inhumaine, que les pères peuvent tuer leurs enfans. Et quels seront en cela vos ardens auxiliaires et vos recruteurs infatigables? ne sont-ce pas ceux qui prennent aujourd'hui les armes pour leurs bannières et leur *danegelt* (15). Ah! je tiens sans doute à la défense de nos justes immunités, mais plus encore à la paix, si ce devait être là mon

seul bien. Donnez-moi par-dessus toutes les autres libertés, celle de connaître et de m'exprimer et de discuter librement, selon les inspirations de ma conscience.

Il ne m'appartient pas de dire ce qu'il nous resterait à faire, si nos opinions étaient définitivement étouffées comme nouvelles ou contraires à la discipline établie; je me bornerai à répéter ce que j'ai appris d'un de vos honorables membres, d'un noble et pieux lord, du lord Brook. Dans son traité de l'épiscopat, où il parle incidemment des sectes et des schismes, il vous lègue son vote ou plutôt la sublimité de ses dernières paroles, qui ne doivent pas, tant elles sont pleines de douceur et de charité, vous être moins sacrées que ne furent aux apôtres les paroles du Christ, lorsqu'il leur laissa l'amour et la paix. Je ne me rappelle pas avoir jamais rien lu de plus suave ni de plus attendrissant; il vous exhorte à écouter avec patience et humilité ceux qui, même en se trompant sur les moyens, désirent de vivre purement, et de les tolérer, encore bien qu'ils ne soient pas pleinement d'accord avec vous. C'est dans le livre lui-même qu'il faut chercher le développement de cette salutaire idée; vous savez qu'il a été publié et dédié au parlement, par celui dont la vie et la mort méritent que vous profitiez de ses conseils.

Oui les temps sont venus de parler et d'écrire franchement sur toutes les matières de bien public. Ce n'est pas en vain qu'est ouvert le temple

de Janus aux deux faces; et dussent les vents de toutes les doctrines souffler à la fois sur la terre, la vérité est en campagne; c'est lui faire injure que de douter de sa force et de l'enchaîner : laissez-la lutter avec l'erreur. Qui a jamais vu que dans un combat libre et ouvert, la vérité fût vaincue? Ou persistez-vous à la repousser? attendez qu'elle soit défaite, ce sera sa meilleure et sa plus sûre interdiction.

Quiconque nous entendrait supplier ainsi qu'on permît à la lumière de se répandre parmi nous, croirait qu'il s'est fait dans notre sein une irruption de nouveautés étrangères à la doctrine de Genève, importée et acclimatée sur notre sol. Cependant cette lumière que nous implorons, n'est qu'un accroissement de celle qui nous éclaire déjà; nous la refuser, c'est la chasser de son terrain. Par quelle collusion, lorsqu'une multitude de voix pieuses nous crient de chercher la sagesse et ses trésors cachés, nous est-il défendu de rien connaître au-delà des statuts? Ah! lorsqu'un homme, avec de grands travaux, a exploité les mines profondes du savoir, et qu'il se présente à son adversaire dans le champ de la controverse, en lui laissant l'avantage du soleil et du vent, pourvu que le combat ne soit pas gêné, tendre des piéges à sa vaillance, et l'attirer dans le défilé de la censure, est faiblesse et lâcheté. Qui ne sait que la vérité est forte, presque à l'égal du Tout-puissant; elle n'a besoin pour vaincre ni d'autorité, ni de stra-

tagèmes, ni de priviléges; c'est à l'erreur à lui opposer de pareilles armes. Donnez-lui du champ et ne la liez pas pendant son sommeil; car alors ses oracles sont pervertis : ils ne ressemblent pas à ceux du vieux Protée, qui, pour révéler l'avenir, avait besoin d'être saisi et enchaîné. La vérité, ainsi garottée, prendra toutes les formes excepté la sienne propre, et peut-être, telle que Michée devant Achab, se pliera-t-elle aux circonstances, jusqu'à ce qu'elle soit adjurée en son propre nom.

Mais est-il donc absolument impossible qu'elle emprunte plusieurs formes? n'existe-t-il pas une foule de choses indifférentes, dans lesquelles la vérité peut, sans inconsistance, passer indifféremment d'un ou d'autre côté? ne sont-ce pas de vains fantômes que toutes ces puériles disciplines clouées récemment au bois de la croix? Quelle noble conquête ce serait que celle de cette liberté chrétienne dont saint Paul se vante si souvent! Sa doctrine est que celui qui mange ou ne mange pas, observe une fête ou ne l'observe pas, peut être également agréable au Seigneur. Combien d'autres choses pourraient être tolérées paisiblement et abandonnées à la conscience, pourvu que nous eussions de la charité, et que l'ardeur de nous juger les uns les autres, ne fût pas l'entêtement continuel de notre hypocrisie! Je crains toutefois que le joug de fer de cette extérieure conformité, n'ait laissé sur nos cœurs une empreinte ineffaçable de servi-

tude. Le spectre d'un surplis nous visite encore (16). Nous ne voulons pas voir qu'il est impossible à une main mortelle de séparer le bon grain de l'ivraie, et que ce doit être là le ministère des anges, quand la fin des choses terrestres sera venue. Si donc il ne peut y avoir unanimité d'opinion parmi les hommes, il est inconstestablement plus salutaire, plus prudent, plus chrétien de tolérer plusieurs opinions que de les contraindre toutes. Je n'entends pas que la tolérance doive s'étendre jusqu'au papisme et aux superstitions déclarées, qui, tendant à extirper toute religion et toute patrie, doivent elles-mêmes être extirpées, pourvu que tous les moyens de la compassion et de la charité soient d'abord mis en œuvre pour ramener au giron les faibles et les égarés. Ces doctrines sont si impies, et si absolument contraires à la foi et aux mœurs, qu'il n'y a pas de gouvernement qui puisse les permettre, à moins de vouloir lui-même se détruire; mais, pour ces différences limitrophes les unes des autres, ou, si je puis parler ainsi, ces indifférences touchant quelque point de dogme ou de discipline, rien ne doit nous porter à les proscrire; si multipliées qu'elles puissent être, elles ne détruiront pas l'*unité de l'esprit*, tant qu'elle sera maintenue par les liens de la paix et de la bienveillance. En attendant, si quelque écrivain voulait pousser d'une main robuste ce char de la réforme, qui se meut si lentement et si péniblement parmi nous; si la

vérité s'était révélée, ou avait semblé se révéler à lui de préférence aux autres, quel serait parmi nous le *jésuite* assez pervers pour arrêter par la censure sa tâche noble et religieuse, et pour ne pas voir que lui jeter des entraves, c'est en jeter à la vérité même? Ne sait-on pas que la première apparition de cette vierge, offusquée à nos regards par les préjugés et les coutumes, nous attire et nous capte moins que beaucoup d'erreurs, et qu'il est une foule d'hommes, même distingués, dont les yeux sont trop faibles pour la reconnaître? Et que vient-on nous parler de comprimer les opinions nouvelles, quand la plus nouvelle de toutes les opinions est pour nous celle du pouvoir arbitraire, qui ne veut consentir à entendre que ce qu'il lui plaît? or, voilà précisément ce qui fait que les sectes et les schismes se multiplient, et que la connaissance du vrai nous échappe. Un autre danger qui en dérive, danger plus grand encore, est celui-ci : N'est-il pas vrai que lorsque Dieu, par de puissantes et salutaires commotions, ébranle un royaume pour le réformer, les sectaires mensongers et les faux prédicateurs pullulent de tous côtés dans son sein? Mais il est plus vrai encore que Dieu, pour consolider son ouvrage, suscite des hommes d'un rare mérite et d'une habileté bien au-dessus du vulgaire, non-seulement pour renverser l'édifice des vieilles erreurs, mais pour frayer les routes nouvelles; et, sur les hauteurs les plus élevées, construire un temple à la

vérité; car telle est la sagesse du Tout-puissant dans le perfectionnement de son Église, de nous découvrir par degrés la lumière, afin que nos faibles yeux puissent la supporter. Dieu ne se circonscrit pas aux formes sous lesquelles l'ont d'abord montré ses élus; car il ne voit pas de même que voit l'homme; il ne choisit pas ainsi que l'homme choisit; il ne veut pas que nous attachions à de certaines places et à de certaines assemblées l'idée de sa divinité, ni que nous plantions l'étendard de notre foi aujourd'hui dans la salle du synode, et demain dans la chapelle de Westminster, tandis que toute la religion et toute la foi qui peuvent y être réduites en canons, ne sont rien sans la conviction pleine et la patiente charité. Et puisque nous faisons si grand bruit de l'erreur prétendue des schismatiques, quel autre obstacle que notre paresse et notre amour-propre, nous empêche d'éclaircir le débat dans des discussions libérales? si ce n'est pour leur profit, que ce soit pour le nôtre; car il n'est pas d'homme tant soit peu versé dans les sciences, qui ne reconnaisse combien elles gagnent à substituer aux formes surannées de l'école, les méthodes nouvelles d'examen et de critique. Et quand ces adversaires ne seraient que la poudre et la cendre de nos pieds, il suffit, pour ne pas les rejeter dédaigneusement, qu'ils nous servent à aiguiser et à polir les armes de la vérité. Mais si par hasard ils étaient de ceux que Dieu a choisis dans ces derniers temps, peut-être

à l'exclusion des prêtres et des pharisiens, pour répandre sa parole, que faudrait-il penser du zèle inconsidéré qui les condamne avant de les entendre, et qui tend à faire de nous, non les défenseurs, mais les persécuteurs de l'Évangile?

Depuis l'ouverture de ce parlement, nous voyons beaucoup de membres, presbytériens ou autres, qui, bravant les entraves de la presse et la tyrannie des *imprimatur*, ont brisé les premiers ce triple mur de glace élevé au-dessus de nos têtes, et ont enseigné au peuple à voir le jour; je me flatte que ce n'est aucun d'eux qui vous a persuadé de renouveler une servitude dont ils se sont si heureusement affranchis. Mais si, ni la leçon que donna Moïse à la jeunesse de Josué, ni le contre ordre de notre Sauveur à son disciple Jean, qui était si prompt à repousser ceux qu'il voyait vendre sans licence, ne suffisaient pas pour faire sentir à nos anciens combien les prohibitions déplaisent à Dieu; si le souvenir des maux qui accablaient l'Église sous le régime censorial, et du bien qu'eux-mêmes ont opéré en secouant ce joug, ne les empêchait pas d'imiter parmi nous les tyrannies de l'inquisition, ce serait grande justice de commencer par supprimer ces *suppresseurs* eux-mêmes, bien plus bouffis de leur autorité nouvelle, que devenus sages par l'expérience des temps difficiles.

Quant à l'ordre à introduire pour prévenir les abus de la presse, la sagesse elle-même ne saurait en imaginer un meilleur que celui de votre pré-

cédente ordonnance, portant que nul livre ne pourra être imprimé, sans qu'on enregistre le nom de l'auteur et de l'imprimeur, ou du moins le nom de celui-ci. Que ceux qui paraîtront sans cette garantie, s'ils sont d'ailleurs reconnus ou pernicieux ou calomnieux, soient brûlés par la main du bourreau; voilà la plus convenable et la plus efficace répression dont l'autorité puisse user. Mais plus de cette censure espagnole qui bientôt, par une réaction inévitable, nous amènerait la licence effrénée des écrits; plus de cette censure, où nous retrouvons la chambre étoilée et toutes ces belles pratiques de la cour, qui en ont précipité la chute. Vous savez quelles étaient les sages maximes d'État, quels étaient l'amour du peuple, le soin de la religion, le maintien des bonnes mœurs dans ces hommes dont l'hypocrisie avait besoin de l'asservissement des livres.

Je terminerai en vous faisant remarquer comment ont été détruits les sages réglemens de votre précédente ordonnance; ce fut, si nous en croyons ceux que leur profession rend les plus experts en cette matière, par la fraude de quelques vieux libraires patentés et privilégiés, qui, sous prétexte d'empêcher que leurs confrères pauvres ne fussent ruinés par les contrefaçons (ce qu'à Dieu ne plaise), vous ont suggéré des dispositions, au moyen desquelles eux-mêmes continuent d'exercer sur leurs voisins le monopole et la suprématie; de sorte que personne ne veut plus, dans cette

vassalité, embrasser une profession honnête, à laquelle les lettres ont de grandes obligations. Les hommes qui vous ont surpris de tels priviléges, ont eu encore en cela une autre espérance que l'événement a justifiée, celle de faire circuler aisément les mauvais livres, par la concentration du pouvoir entre leurs mains. Mais je ne suis pas fort au courant de ces ruses et de ces finesses mercantiles : ce que je sais, c'est que les fautes n'étant guères moins communes dans les bons gouvernemens que dans les mauvais, le magistrat ne pourra en être averti, si la presse est mise au pouvoir de quelques hommes; ce que je sais, honorables Lords et Communes, c'est que réparer promptement et de bonne grâce les erreurs qui vous sont échappées, et goûter la franchise d'un avertissement sévère, est une vertu digne de vos plus belles actions; une vertu que les plus grands et les plus sages des hommes sont seuls capables de pratiquer.

FIN DE L'ARÉOPAGITIQUE.

REMARQUES.

(1) Ce titre est un hommage au *Long Parlement*, que Milton compare à l'aréopage, et qui, en effet, de l'aveu même des écrivains royalistes, était composé des hommes les plus éminens dans les divers partis.

(2) Cet habile orateur, trop peu connu de nous, exerça plus puissamment encore l'empire de la parole, lorsque, monté sur un autel, après la mort de Domitien, il parvint à ramener, sous l'autorité du sénat, l'armée, qui était prête à se révolter.

(3) Il me serait commode d'employer le terme de *bill*, consacré aujourd'hui par l'usage; mais je ne le trouve pas dans l'original, et je crains de commettre un anachronisme de mots.

(4) Des conjectures aussi neuves qu'ingénieuses ont été formées sur ce problême historique, par M. Villenave, dans la *Vie d'Ovide*, qu'il a mise en tête de sa traduction des *Métamorphoses*.

(5) Milton ajoute : « Je crois, en vérité, que leur dessein était de garder sous les verroux de la censure jusqu'à ces impurs échappés de la prison des corps, que Claude voulait qu'on laissât sortir librement pendant les repas. » Je n'ai pas cru devoir conserver dans le texte ce trait de mauvais goût, fourni par Suétone.

(6) Cet ouvrage est encore aujourd'hui cité avec beaucoup d'éloges, et consulté fréquemment par les publicistes des différens pays.

(8) Ève et Psyché, punies pour avoir voulu connaître, sont la même idée morale, sous deux enveloppes différentes. Plusieurs mythologues, embarrassés d'expliquer l'énigme du mal, en ont

cherché le mot dans la déchéance de la nature humaine; mais c'est déplacer la difficulté au lieu de la résoudre. Si l'homme, autrefois, n'était pas l'homme, cela ne m'apprendrait rien sur ce qu'il est aujourd'hui. Ce qne la raison a de mieux à dire sur ce sujet, abstraction faite des fables, dont il faut se moquer, et des mystères qu'il faut respecter, c'est ce que Milton dit ici et un peu plus loin, que l'existence du mal est nécessaire à l'exercice de la liberté de l'homme, et qn'une créature capable de mérite, et conséquemment de choix, doit avoir à se décider entre le vice et la vertu; de sorte que la souffrance et le mal sont les élémens nécessaires d'une organisation sage, et non les fruits d'une dégénération.

Cependant voici des *Soirées de Saint-Pétersbourg* consacrées à l'examen, non pas théologique, mais moral, de cette question importante, et qui s'attachent à nous prouver, humainement parlant, que l'homme porte les signes d'une dégradation manifeste; que les sauvages ne sont que des peuples déchus, dont l'antique civilisation s'est apparemment engloutie avec tous ses monumens et tous ses vestiges; que rien n'est plus juste en morale que de punir les enfans pour les fautes des pères; que les rois sont sur la terre les instrumens nés des vengeances divines; et là-dessus on nous cite le code indien de *Menou*, qu'on appelle *Menu*, mais en se gardant bien de nous dire que ce même code place au-dessus de la puissance du prince celle des lois. On va même jusqu'à considérer le bourreau comme un être mystique (car tout est mystique dans ce livre triste et atrabilaire); on ne peut expliquer que par une sorte de mission divine l'existence de cet être à part, de ce paria volontaire de nos contrées, et l'on ne réfléchit pas, ou l'on ne veut pas réfléchir que, sur l'autre moitié du globe, le bourreau est un personnage de cour. Pour prouver que la race humaine dégénère, on cite des vers d'Euripide, qui disent seulement qu'elle est bien malheureuse: et c'est avec cet attirail de raisonnemens extravagans et d'érudition appliquée à faux, qu'on vient nous inonder d'un déluge de tristesses irrémédiables et d'insinuations sinistres! Quelle pitié qu'un beau talent égaré parmi ces chimères, et qui croit toucher au ciel, parce qu'il se perd dans les nuages! Notez bien que, dans ce même livre, on se moque de l'ignorance et des sophismes de Jean-Jacques Rousseau. Jean-Jacques Rousseau ne fut point

sans doute un érudit; mais quelle pauvre chose que l'érudition entassée péniblement pour échafauder des systèmes! Il se trompa quelquefois dans ses raisonnemens; mais ce fut en outrant les conséquences des choses de la nature, et non point en s'égarant dans les brouillards de la mysticité.

(9) *Georges de Montemayor*, un des bons poëtes espagnols du seizième siècle, dont la *Diane* est citée honorablement dans le Don Quichotte. *L'Arcadie*, roman in-folio, de Philippe Sydney, cousin-germain du célèbre martyr.

(10) Voilà Milton qui revient sur Adam avec une insistance qui semble prouver que, déjà, il méditait le *Paradis perdu*. L'Adam des pantomimes, dont il parle ici, est sans doute cette farce qu'on suppose lui avoir inspiré la première idée de son poëme. L'expression originale est : *Adam in the motions*; acception qui n'est plus de la langue anglaise d'aujourd'hui, mais qui se retrouve dans Shakespeare.

(11) Milton ajoute ici : « Ah! si j'en avais le choix, une goutte de bien opérée me paraîtrait préférable à des torrens de maux prévenus; car certainement Dieu prend plus de plaisir à voir croître la vertu d'un seul homme, que s'étouffer les vices de dix autres. » J'ai cru devoir transporter dans les notes cette fausse proposition incidente, qui gâte un morceau magnifique.

(12) La formule de sa rétractation et de son amende honorable fut celle-ci : « Moi Galilée, dans la soixante-dixième année de mon âge, constitué prisonnier et à genoux devant vos éminences, ayant devant mes yeux les saints évangiles que je touche de mes propres mains,.... j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre. » Après cette déclaration, il fut condamné à un emprisonnement indéfini et à réciter chaque semaine, pendant trois ans, les sept psaumes de la pénitence. On assure qu'après avoir déclaré à genoux que la terre ne se meut pas, il dit à demi-voix, en se relevant : *E pur si muove*. Le même mot, appliqué à la société, peut être dit à nos immobiles.

(13) Allusion à un repas frugal de Jésus-Christ. On dirait que ce charmant passage, d'une observation si fine et si profonde, est la première esquisse de *Tartufe*.

(14) Dès le quatorzième siècle, Wiclef attaqua l'eucharistie, la confession, la messe, la suprématie de la cour de Rome. Dans cette dernière aggression, il eut pour auxiliaires deux papes eux-mêmes, Urbain VI et Clément VII, qui, par le scandale de leur schisme, portèrent à la tiare de plus vives atteintes que les protestans n'ont jamais pu lui en porter.

(15) Impôt féodal de quatre nobles, venu des Danois.

(16) Mot à mot le spectre d'*une décence de linon*, « *the ghost of a linen decency*. » Le mot *decency*, pris pour *appareil lithurgique*, se trouve non-seulement dans les vieux auteurs, mais dans Pope.

FIN DES REMARQUES.

DE L'ÉDUCATION,

PAR MILTON.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

1650.

NOTICE.

Tous ceux qui se sont proposé, soit d'améliorer les hommes par une liberté sage et conforme aux lois, soit de les pervertir par la servitude, se sont empressés de créer des plans d'éducation favorables à leurs vues. Milton, dans celui qu'il présente ici, se montre éminemment ce qu'il était : honnête homme, chrétien religieux, excellent citoyen, littérateur savant et judicieux, philosophe profond.

Avant lui, Montaigne et Charron avaient offert sur cette importante matière des idées saines et ingénieuses, que Rousseau a développées admirablement; mais, au milieu des priviléges qui étouffaient, en France, l'ordre social, ils n'ont pu s'occuper que de l'éducation particulière, et ont tracé plutôt des règles morales d'enseignement, qu'un régime complet, tel que Milton l'expose ici. Dans un pays libre, ce grand homme constitue l'éducation publique, avec une hauteur de vues dont l'Angleterre a eu l'habileté de faire son profit. Il considère son sujet sous le double rapport des études et des exercices; et, modifiant judicieusement les idées anciennes par les mœurs et les institutions modernes, dessine le plan d'une éducation tout à-la-fois littéraire, politique et religieuse, qui n'a pu sortir que de la plus forte tête et de l'âme la plus élevée.

Son système ressemble beaucoup à celui qui, sous l'empire, était adopté dans nos lycées, et auquel il ne manquait qu'un seul point pour être parfait, celui de rapporter l'éducation à la famille et à la patrie.

Ce mérite est surtout celui de Milton, qni s'attache essentiellement à former l'homme et le citoyen. Qu'on se figure, parmi les ténèbres qui régnaient encore en Angleterre au milieu du dix-septième siècle, le prodige de cette création, que rien n'a égalé, chez aucun peuple, dans les temps les plus éclairés du dix-neuvième! Il semble, au contraire, que, dans cette route importante et difficile, quelques peuples, aujourd'hui, s'attachent à marcher en rétrogradant.

FIN DE LA NOTICE.

DE L'ÉDUCATION.

A M. SAMUEL HARTLIB (1)

Monsieur,

« J'ai depuis long-temps la persuasion intime que, pour dire ou faire quelque chose digne de mémoire ou d'imitation, nous ne devrions être mus que par l'amour de Dieu et des hommes; cependant lorsque je me décide à écrire sur la réforme de l'éducation, ce dessein, l'un des plus grands et des plus nobles qui puissent agiter un auteur; cette pensée qui touche la plaie mortelle de notre pays, ne m'ont été inspirés, je l'avoue, que par vos vives instances et vos pressantes sollicitations. Mon esprit avait été distrait jusqu'à présent à la poursuite de quelques autres objets, dont la connaissance et l'usage ne peuvent qu'être éminemment utiles aux progrès de la paix, des bonnes mœurs et de la vérité. Je dois le dire : jamais les lois d'une amitié privée n'auraient eu le

pouvoir de partager ou de déranger ainsi mes premières méditations, si je n'avais pas été gagné par ces grandes vues et ces belles actions, qui me donnent de vous l'idée d'un homme envoyé de très-loin par la Providence, pour être l'occasion et le mobile d'un grand bien opéré dans cette contrée. Et, selon ce que j'entends dire, vous êtes placé de même dans l'opinion de plusieurs personnages d'une sagesse consommée, et d'une extrême autorité parmi nous. Je ne parle point de la correspondance savante que vous entretenez dans les pays étrangers, et de vos peines et diligences extraordinaires à ce sujet, tant ici qu'au delà des mers; soit qu'en cela vous obéissiez à la volonté expresse de Dieu, soit que vous cédiez au penchant particulier de la nature, qui est aussi l'ouvrage de la Divinité. Je vous reconnaîtrais volontiers le plus habile et le plus renommé des hommes, si votre haut discernement ne se trouvait en défaut par le fardeau que vous m'imposez, d'une tâche délicate et au-dessus de mes forces. Mais la satisfaction que vous déclarez avoir reçue de quelques discours de circonstance échappés à ma plume, vous a fortement frappé d'une idée qui s'est imprimée en vous avec le caractère, pour ainsi dire, de la contrainte; vous vous êtes persuadé que le travail que vous me demandiez, je ne devais ni ne pouvais en conscience le différer, lorsque le besoin public et l'opportunité se réunissent pour presser l'épreuve à laquelle Dieu a voulu me soumettre. Eh

bien! le sort en est jeté; que ce soit incitation humaine ou commandement céleste, je ne résiste plus. Je vais, selon vos désirs, jeter incontinent sur le papier, ce plan d'une meilleure éducation, qui depuis long-temps s'était présenté à moi spontanément et en silence, et d'après lequel la base et le développement des études seraient beaucoup plus larges, leur durée beaucoup plus courte, et leurs succès beaucoup plus certains qu'ils ne le sont aujourd'hui; je tâcherai d'être bref; car sur cette matière, les pressantes nécessités de la nation sont plutôt des faits que des paroles. Je vous ferai donc grâce de tout ce que j'ai acquis de lumières à cet égard dans les vieux classiques; et quant à ce qui peut en avoir été dit par plusieurs modernes champions de l'école, je ne me sens aucune envie de le rechercher. Mais s'il vous plaît de recevoir de courtes observations rapidement esquissées; si vous attachez quelque prix aux profondes réflexions de plusieurs années consacrées à des travaux religieux et civils, je vous en offre les fruits et vous les abandonne.

Le but de la science est de nous relever de la chute de nos premiers parens, et de nous faire remonter à cet heureux état de bien connaître Dieu, de l'aimer, de l'imiter, de lui ressembler. Lui ressembler est, en effet, ce que nous pouvons jusqu'à un certain point, en pénétrant notre âme de la vraie vertu, qui, réunie à la grâce céleste de la foi, nous conduit au plus haut degré de per-

fection que nous puissions atteindre. Mais comme, dans la prison de ce corps, notre entendement ne peut se porter que sur les objets sensibles, et que c'est par eux seuls que nous pouvons arriver à la connaissance de Dieu et des choses surnaturelles, une méthode fixe doit nécessairement être suivie dans tout enseignement judicieux. Lors donc que nous voyons chaque nation moderne laisser flotter ses études au hasard sans y apporter assez d'expérience et de tradition, nous reconnaissons combien il est indispensable d'apprendre les idiomes des peuples qui, en tous les temps, ont mis le plus d'habileté dans la recherche de la sagesse, puisque le langage est le seul instrument qui puisse amener jusqu'à nous les idées. Cependant en vain un *linguiste* s'énorgueillirait-t-il de posséder toutes les langues que Babel a répandues sur la terre; si, par le secours des lexiques, il n'avait pas étudié la solidité des choses avec la signification des mots, je ne ferais pas plus de compte de ce savant homme que de tout bon bourgeois ou marchand à qui sa langue maternelle est suffisante pour régler sa vie. De là viennent ces fréquentes méprises qui nous rendent généralement la science si déplaisante et si peu profitable. D'abord nous avons la sottise d'employer sept à huit ans à écorcher misérablement autant de grec et de latin qu'on pourrait, avec aisance et délices, en apprendre dans une année. Et ce qui retarde tous nos progrès, c'est la perte du temps dépensé en

partie dans les vacances des écoles et des universités, en partie dans des exercices déplacés, lorsque nous forçons les esprits jeunes et vides des enfans à composer ces thèmes, ces vers, ces oraisons qui sont les actes du jugement le plus mûr et l'ouvrage définitif d'une tête depuis longtemps approvisionnée par l'observation et la lecture. Ce ne sont pas là des choses susceptibles d'être exprimées par de pauvres petits garçons, comme le sang qu'un coup de poing fait sortir du nez ou le jus d'un fruit à moitié vert. Joignez à cela la mauvaise habitude qu'ils contractent de faire du latin et du grec avec des anglicismes odieux à lire, et qui ne pourraient être évités que par le commerce intime des auteurs dont ils ont à peine une connaissance superficielle. Aussi voyons-nous que si, après de vagues formules rassemblées confusément dans leur mémoire, ils veulent réellement approfondir quelques matières dans des livres substantiels et d'un enseignement spécial, ils sont obligés, pour comprendre ces livres, d'apprendre analytiquement les objets dont ils traitent; c'est seulement ainsi que le langage de la science peut être mis à leur portée. Or cette méthode d'analyse est la plus raisonnable et la plus avantageuse pour l'étude des langues, et celle qui peut nous permettre le mieux de rendre à Dieu un bon compte de l'emploi de notre jeunesse. Quant au système vulgaire d'enseignement, je le regarde comme une vieille erreur des universités encore encroutées de la rouille

scolastique des temps barbares. Au lieu de commencer par les arts les plus faciles, par ceux qui se présentent le plus vite à l'intelligence, elles transportent de prime-abord ces jeunes novices dans les plus subtiles abstractions de la logique et de la métaphysique. Il arrive de là que les jeunes gens fraîchement échappés des écueils et des bas fonds de la grammaire, d'où ils ont rapporté une petite cargaison de mots et de constructions déplorables, sont soudain jetés dans des parages tout différens. Balottés sans lest et tourmentés dans les profonds abîmes de la controverse, la plupart d'entre eux prennent la science en haine et en mépris, irrités qu'ils sont de se voir ainsi bafoués et trompés, et de n'avoir acquis au lieu d'un fonds d'utiles et délicieuses connaissances, que du babil et des lambeaux. Cependant les ardeurs du jeune âge ou les aiguillons de la pauvreté viennent les pousser précipitamment en diverses carrières. Les uns, grâce au crédit de leurs amis, avancés dans le ministère religieux, deviennent d'ambitieux, de mercenaires, ou de stupidement zélés théologiens; les autres, se façonnant au métier des lois, ne s'engagent point dans la céleste contemplation de la justice et de l'équité qui ne leur furent jamais apprises, mais se complaisent dans les attrayantes pensées de chicanes, de longues et vaines procédures et surtout d'abondantes épices. Ceux-ci se consacrent aux affaires d'État, et y apportent des âmes si dénuées de principes de vertu et de toute

généreuse nourriture, que les flatteries des cours et les aphorismes de la tyrannie leur paraissent le plus haut degré de la sagesse; la sécheresse du cœur les livre à une servitude que j'aime mieux appeler consciencieuse que simulée; ceux-là enfin d'un caractère plus enjoué, plus franc, plus ouvert, laissent là tout le bagage de l'école, et ne connaissant rien de mieux que les jouissances d'une vie mondaine, passent toutes leurs journées en fêtes et en divertissemens; ce qui est assurément bien plus sage que de se vouer aux professions sérieuses, lorsqu'on n'y apporte pas la plus haute et la plus exquise intégrité. Voilà les fruits de nos premières années perdues dans les écoles et dans les universités à n'apprendre que des mots, ou bien des choses tellement futiles qu'elles valent moins que l'ignorance.

Je ne vous retiendrai pas plus long-temps à faire voir ce qu'il convient d'éviter, et je vais vous conduire tout droit sur une hauteur d'où nous découvrirons les véritables sentiers d'une vertueuse et noble éducation. La première montée, j'en conviens, est difficile; mais elle offre un aspect si doux et si riche, et l'on entend de toutes parts de si suaves harmonies, que la lyre d'Orphée n'était pas plus ravissante. Je ne doute point que, si nos jeunes gens les plus stupides et les plus paresseux (2), avaient commencé par recevoir une si heureuse nourriture, il ne devînt beaucoup plus difficile de les arracher à ses délices, qu'il ne l'est aujourd'hui

de retirer nos meilleurs esprits de cette pâture *asinaire* de ronces et de chardons mise devant eux, comme l'aliment et le soutien de l'âge le plus tendre et le plus docile. Ce que j'ai donc à développer devant vous, c'est l'ensemble d'une complète et généreuse éducation, qui rende l'homme capable de remplir avec probité, habileté et grandeur d'âme tous les emplois privés ou publics de la paix ou de la guerre. Et pour que tout cela puisse se faire entre douze et vingt-un ans, en moins de temps qu'on n'en consacre aujourd'hui aux vétilles de la grammaire et de l'argumentation, voici l'ordre que je propose d'y introduire.

Il s'agit d'abord de trouver un édifice spacieux avec un terrain contigu, propre à une académie, et suffisant pour loger à peu près cent soixante personnes, dont vingt domestiques environ. Toute cette maison doit être sous le gouvernement d'un seul chef qui, par son mérite ou ses connaissances, soit en état ou de faire tout par lui-même, ou du moins de tout diriger et surveiller convenablement. L'institution serait à la fois école et université; il n'est nul besoin de faire passer les élèves d'un lieu d'enseignement dans l'autre, à moins qu'il ne s'agisse de quelques colléges de jurisprudence ou de médecine, pour ceux qui se destinent à la pratique de ces sciences. Mais à l'égard de ces études générales qui se partagent tout notre temps depuis le grade de bachelier jusqu'à celui de maître-ès-arts, elles doivent s'achever dans le

même lieu. Je n'ai donné cet édifice que comme modèle; plusieurs, déjà existans, peuvent dans chaque cité recevoir la destination indiquée. Le nombre de cent soixante, plus ou moins, ainsi réuni, de manière à former alternativement un bataillon d'hommes de pied ou deux escadrons de cavalerie, il s'agira de diviser la journée, selon l'ordre naturel, en trois parties : études, exercices, régime diététique.

ÉTUDES.

Elles doivent commencer par de bons élémens de grammaire, soit ceux actuellement en usage, soit de meilleurs; et, pendant cet enseignement, il faut s'attacher à donner aux enfans une prononciation claire et distincte, aussi voisine qu'il se puisse de la prononciation italienne, particulièrement pour les voyelles, car nous autres anglais, hommes du nord, nous ne pouvons pas, dans une froide température, ouvrir assez la bouche pour atteindre à la grâce des langues du midi : toutes les autres nations nous reprochent un parler sourd et serré; de manière que du latin sifflé par une bouche anglaise ressemble assez à du patois français.

Ensuite, pour rendre les élèves experts dans les points les plus usuels de la grammaire, et en même temps pour inculquer de bonne heure en eux l'amour de la vertu et la force dans les épreuves de la vie, il est nécessaire qu'avant toute amorce flatteuse, ou toute autre instruction que

ce soit, on leur mette entre les mains quelqu'un de ces faciles et délicieux livres d'éducation, comme les Grecs en avaient une foule : le tableau de Cébès, divers traités de Plutarque, et autres discours socratiques. En latin, il ne subsiste aucun ouvrage d'enseignement classique, si ce ne sont les deux ou trois premiers livres de Quintilien, et quelques autres morceaux choisis.

Le chef-d'œuvre et le fondement de l'éducation sera, selon le diverses circonstances, de faire pénétrer dans l'âme des étudians ces lectures et explications, de manière à leur inspirer une obéissance volontaire, à les enflammer du désir d'apprendre et de l'admiration de la vertu ; à faire en un mot que chacun d'eux aspire avec passion à vivre honnête homme, digne patriote, cher à Dieu et fameux dans tous les âges. Ce qu'il faut, c'est qu'ils aient en mépris et en dérision toutes les occupations puériles ou de mauvaise nature, et ne se plaisent que dans des exercices virils et libéraux. Or celui qui, par de douces et efficaces persuasions, quelquefois au besoin par le ressort délicatement ménagé, de la crainte, mais surtout par son propre exemple, sera assez habile et assez éloquent pour les amener à ce point, les élèvera, dans un court espace de temps, à un incroyable degré d'activité et de courage; il jettera dans ces jeunes âmes une ardeur si noble et si ingénue, qu'il ne pourra manquer d'en faire des hommes renommés et irréprochables.

Quelque autre heure du jour doit être employée à l'arithmétique, que suivront bientôt après les élémens de géométrie; tout cela en jouant, à la manière des vieux âges. Dans l'intervalle du souper au coucher, leurs pensées doivent être nourries de la lecture de l'histoire sainte et d'une explication simple et facile des dogmes fondamentaux de la religion; ensuite viendront les auteurs qui ont écrit sur l'agriculture, Caton, Varron, Collumelle, parce que la matière dont ils traitent est d'une intelligence aisée; et que leur langage, quoique difficile, peut très-bien être mis à la portée du jeune âge. On en prendra occasion de les exciter et de les rendre habiles à améliorer la culture de leur pays, en amendant les mauvaises terres, surtout en remédiant aux dégats que les désordres des temps ont commis; car ce fut là une des gloires d'Hercule.

Avant qu'ils aient lu la moitié de ces auteurs (ce à quoi ils arriveront bientôt par une application forte et journalière) on ne peut leur donner en anglais que des livres d'une prose ordinaire et courante. Ainsi il sera très à propos que dans quelque moderne auteur, ils apprennent l'usage des globes et qu'ils connaissent toutes les cartes de géographie; d'abord avec les noms anciens, puis avec les nouveaux, ou qu'on les exerce à lire quelque méthode abrégée d'histoire naturelle. On peut concurremment leur faire commencer la langue grecque, de la même manière qu'on les a

précédemment initiés au latin; et quand les difficultés de la grammaire auront été franchies, les traités d'histoire naturelle d'Aristote et de Théophraste seront ouverts devant eux, et mis par eux à contribution. De-là, ils pourront arriver à Vitruve, aux Questions naturelles de Sénèque, à Pomponius Mela, Celse, Pline ou Solin.

Après qu'ils auront ainsi passé les principes de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie et de la géographie, avec des notions générales de physique, ils pourront monter aux parties transcendantes des mathématiques, et de-là à l'architecture, au génie, à la mécanique, à la navigation. Dans la philosophie naturelle, ils peuvent, de l'histoire des trois règnes, s'avancer jusqu'à l'anatomie. Il serait bien qu'on leur fît lire incidemment les institutions de médecine de quelque auteur qui ne fût pas ennuyeux, afin qu'ils pussent connaître les tempéramens, les humeurs, les saisons, et savoir au besoin, comment une indigestion doit être traitée (3). Celui qui sait sagement et à temps y apporter remède, est non-seulement un bon médecin pour lui-même et pour ses amis, mais pourrait en certaines occasions, par des procédés simples et non coûteux, sauver une armée tout entière. Souvent, à défaut de ce régime, les corps florissans et vigoureux des jeunes gens sont détruits, au grand dommage de la société et à la honte extrême du directeur de l'institution. Avec cette connaissance des procédés de la nature et des

mathématiques, les jeunes gens seront sur la voie d'acquérir au besoin les utiles expériences du chasseur, de l'oiseleur, du pêcheur, du berger, du jardinier, de l'apothicaire, de même que celles de l'architecte, de l'ingénieur, du matelot, de l'anatomiste : quoi de plus utile pour eux-mêmes, quoi de plus avantageux pour l'établissement? Et ces connaissances qu'ils auront amassées de la sorte, loin de les oublier jamais, chaque jour ils les accroîtront avec délices. Alors il leur deviendra aisé et agréable de lire ces poëtes réputés aujourd'hui les plus difficiles, Orphée, Hésiode, Théocrite, Aratus, Nicandre, Oppien, Denys le Périégète; et en latin, Lucrèce, Manilius, et la partie rurale de Virgile.

Pendant ce temps-là, les années et les bons préceptes auront développé en eux cette faculté que les moralistes appellent *proérèse* ou volonté; ils auront acquis le jugement nécessaire pour discerner pleinement le bien et le mal. Il conviendra donc de renforcer les sages doctrines capables de régler et d'affermir leurs dispositions, et de les faire pénétrer plus avant dans la connaissance de la vertu et dans la haine du vice. Ce sera le cas de nourrir leurs jeunes et dociles penchans des œuvres morales de Platon, de Xénophon, de Cicéron, de Plutarque, de Diogène Laërce, et de tout le reste des philosophes de l'école de Locres. Il faudra aussi que, le soir, ils terminent les études de la journée par la lecture soit de quelques sentences

de David ou de Salomon, soit des évangiles et des actes et épîtres des apôtres.

Ainsi perfectionnés dans la connaissance des devoirs privés de l'homme, ils peuvent commencer les ouvrages d'économie. A travers toutes ces études, rien de plus facile que de glisser celle de l'italien. Bientôt après, mais avec beaucoup de prudence et de sages antidotes, on leur permettra de lire un choix de quelques comédies grecques, latines ou italiennes; ainsi que des tragédies d'un sujet domestique, telles que les *Trachiniennes*, *Alceste*, et autres semblables.

Ils aborderont ensuite la politique qui leur fera connaître le principe, le but et les ressorts des sociétés. Il ne faut pas qu'au grand péril de la république, ils se montrent des esprits pauvres et misérables, et des consciences flottantes, comme se sont fait voir dernièrement plusieurs de nos grands conseillers; la patrie a besoin de se reposer sur eux comme sur de solides colonnes.

Ces connaissances leur serviront d'introduction à la législation et à la jurisprudence, dont ils puiseront les premières et les meilleures notions dans Moïse; puis, aussi loin que peut aller la sagesse humaine, dans ce qui nous reste des législateurs si vantés de la Grèce, Lycurgue, Solon, Zaleucus, Charondas; d'où ils descendront aux douze Tables, aux édits et aux divers codes de Justinien

et termineront par les Établissemens saxons, les lois communes d'Angleterre, et les Statuts.

Les dimanches et quelques parties de chaque soirée pourraient être consacrés également aux plus hautes matières de théologie et à l'histoire ecclésiastique ancienne et moderne. Avant ce temps, il faut qu'on ait trouvé une heure convenable pour l'étude de l'hébreu, parce que les saintes écritures doivent maintenant être lues en original (4); et il ne serait pas impossible d'y ajouter le chaldéen et le syriaque.

C'est seulement quand toutes ces acquisitions auront été faites, qu'ils pourront méditer avec fruit les historiens choisis, les poëtes épiques, les tragédies grecques de l'ordre le plus haut, et quelques fameuses oraisons politiques. Et si l'on ne se bornait pas à lire ces chefs-d'œuvre, mais qu'on les apprît par cœur, et qu'on les prononçât solennellement avec grâce et surtout avec l'accent véritable (car c'est ainsi qu'on doit les enseigner), ce serait un excellent moyen de souffler dans l'âme des jeunes gens la vigueur et l'élévation de Démosthène ou de Cicéron, d'Euripide ou de Sophocle.

Alors il faudra les initier à ces préceptes organiques de l'art, qui rendent les hommes propres à discourir et à écrire avec finesse, et selon les règles de l'élocution élevée, tempérée, ou familière.

Quant à la logique, quelque utile qu'elle puisse être, elle ne peut venir qu'après, accompagnée de

tous ses théorèmes et ses topiques. Il faut, pour lui ouvrir les doigts qu'elle tient si étroitement serrés, se présenter avec les ornemens et les grâces de la rhétorique, qu'auront enseignée Platon, Aristote, Démétrius de Phalère, Cicéron, Hermogène et Longin.

La poésie doit suivre immédiatement ou plutôt précéder, comme moins fine et moins subtile, plus simple, et comme s'adressant aux sens et à la passion. Je n'entends pas par poésie la prosodie et les règles de la versification, naturellement jointes à la grammaire, mais cet art sublime par lequel Aristote, Horace, Castelvetro, Le Tasse, Mazzoni, et plusieurs autres, nous enseignent les véritables lois de l'épopée, du drame, du poëme lyrique et enfin les règles fondamentales du beau. Ces maîtres habiles apprendront bientôt aux jeunes gens à reconnaître combien le vulgaire de nos rimeurs et de nos faiseurs de comédies sont de méprisables créatures, et quel glorieux et magnifique usage pourrait être fait de la poésie dans les choses divines et humaines.

Maintenant qu'ils sont introduits dans les connaissances universelles, la saison favorable est venue de les former à l'art d'écrire, sur toute espèce de sujet; de manière que s'ils ont à prendre la parole, soit dans le parlement, soit dans les conseils, le respect et l'attention soient attachés à leurs lèvres. Grâce à cette excellente instruction, ils porteront aussi dans les chaires évangéliques d'au-

tres visages et d'autres gestes; et leurs discours seront tissus d'étoffes autrement travaillées que celles qui sont présentement étalées sous nos yeux, non sans de rudes épreuves pour notre patience.

Telles sont les études dans lesquelles notre jeune noblesse et notre jeune bourgeoisie doivent être exercées depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de vingt-un, à moins qu'ils n'aiment mieux s'en reposer de leur mérite sur leurs ancêtres qui sont morts, que sur eux-mêmes qui sont vivans. Bien entendu que, dans ce système méthodique, il faut procéder par degrés, et donner le temps à la mémoire d'enfermer dans sa forteresse, quelquefois même de rejeter à l'arrière-garde ses conquêtes, jusqu'à ce qu'elles soient unies en un seul corps de connaissances aussi parfait que l'organisation de la légion romaine.

EXERCICES.

Le plan d'études que je viens de tracer, m'a été suggéré par les anciennes et fameuses écoles de Pythagore, Platon, Isocrate, Aristote et plusieurs autres, et dans lesquelles furent formés un si grand nombre d'illustres philosophes, orateurs, historiens, poëtes et princes de la Grèce, de l'Italie et de l'Asie, sans parler des florissantes études d'Alexandrie et de Cyrène. Maintenant je vais aller au-delà, et suppléer à ce grand défaut que Platon a remarqué dans la république de Sparte, qui

n'élevait des citoyens que pour la guerre, tandis qu'au contraire, l'académie et le lycée ne s'attachaient à former que des philosophes. Moi, je veux que mon institution rende les hommes également habiles dans la guerre et dans la paix. Ainsi donc je consacre une heure et demie avant le repas de midi, pour les exercices du corps et pour le repos qui doit les suivre; et ce temps peut être étendu selon que les jeunes gens se lèvent plus matin.

Le premier exercice que je leur recommande, est celui des armes; il faut qu'un jeune homme sache très-bien se mettre en garde, et frapper d'estoc et de taille. Cela le tient frais, dispos, vigoureux, animé; c'est aussi le moyen de développer ses membres, et de lui inspirer un généreux et intrépide courage, qui, tempéré par de convenables lectures, et par des préceptes vrais de patience et de fermeté, constitue cette native et héroïque valeur, prompte à repousser avec indignation toute espèce de poltronnerie et de mal.

Les élèves doivent aussi être façonnés à toutes les ruses et à toutes les souplesses de la lutte, où les vieux anglais s'étaient rendus si fameux, et cela parce qu'il est souvent nécessaire dans les combats de tirer à soi, de cramponner et d'étreindre l'ennemi. D'ailleurs les hommes attachent beaucoup de prix à montrer et à exercer leur force personnelle. L'intervalle régulier de délassemens qui doit leur être laissé avant le repas,

peut être employé avec autant de profit que de délices, à recréer et soulager leurs esprits par les solennelles et divines harmonies de la musique, apprise ou écoutée; soit lorsque des fugues sublimes déploient la science et la riche imagination de l'organiste; soit lorsque le talent et la grâce de quelque compositeur distingué, éclatent par les admirables accords d'une brillante symphonie. Quelquefois des voix élégantes s'accompagnant sur le luth ou sur le doux clavecin, font entendre un chant martial, religieux ou moral, qui, à défaut des juges et des prophètes, dont nous n'entendons plus les voix, ont un grand pouvoir pour polir la rudesse des mœurs, et calmer les passions désordonnées. Ces concerts ne sont point inutiles non plus, après les repas, pour aider la nature dans le premier travail de la digestion, et pour préparer les esprits à retourner à l'étude avec plaisir et bonne disposition.

Après que, sous des yeux vigilans, les divers travaux et exercices ont été pratiqués jusqu'à environ deux heures avant le souper, soudain par un bruit d'alarme et un fort réveil, les élèves doivent être appelés à leurs évolutions militaires, sous un ombrage ou couvert, suivant la saison, ainsi que les Romains en avaient l'habitude, en commençant par les exercices des piétons, gradués selon les âges, et finissant par ceux de la cavalerie. Ce travail, fait en guise de divertissement, mais avec beaucoup d'exactitude et des re-

vues journalières, leur servira d'apprentissage dans l'art des batailles, des marches, des campemens, des fortifications, des siéges et des assauts; qu'à cela se joigne le secours des anciens et modernes stratagèmes, tactique, maximes de guerre; tous ces enseignemens réunis feront d'eux des chefs parfaits et renommés, propres à servir leur pays dans les guerres les plus longues. De tels hommes, s'il leur était confié de bonnes et vigoureuses troupes, ne souffriraient pas qu'à défaut d'une sage et solide discipline, elles se dissipassent comme la poussière, malgré la fréquence des recrutemens; ils ne souffriraient pas que de frivoles et ingouvernables colonels de vingt hommes par compagnie, épuisassent en débauches, ou détournassent en des bourses secrètes la solde d'un contrôle frauduleux, qui cacherait sous de vains noms quelques misérables débris; tandis que les corps entiers, maîtrisés par une vingtaine ou deux d'hommes dissolus, seraient obligés ou de se débander, ou de s'accommoder à leurs rapines et à leurs violences.

Mais, pour retourner à notre institut, outre ces constans exercices dans l'intérieur de la maison, les promenades sont encore une autre source d'instruction et de plaisir. Dans cette saison du printemps, où l'air est si calme et si doux, ce serait une mauvaise humeur et un outrage envers la nature, que de ne pas sortir pour contempler ses richesses, et se réjouir comme elle avec le ciel et

la terre. J'inclinerais donc pour que, deux ou trois années après que les jeunes gens auraient jeté les fondemens de leurs études, ils suspendissent leurs travaux sédentaires, et pour que, disciplinés en compagnies avec des guides sûrs et prudens, ils se missent à voyager dans les diverses provinces du pays, examinant toutes les places fortes, et toutes les commodités de construction et de sol pour bâtir des villes, faire des défrichemens, et donner des hâvres et des ports au commerce. Quelquefois même ils pourraient se mettre en mer jusqu'à notre flotte, et recueilleraient ainsi des connaissances pratiques sur l'art du marin et du pêcheur. Ces occasions seraient autant d'épreuves pour mettre en lumière les dons particuliers qu'ils ont reçus de la nature. S'ils sont doués de quelques talens secrets, ce serait un moyen de les développer, tant pour leur propre avancement, que pour la gloire de leur pays. Ainsi, ces vertus et ces qualités, jadis admirées dans notre nation, brilleraient d'un nouvel éclat, favorisées par la pureté des doctrines actuelles du christianisme. Alors nous n'aurions plus besoin que les *Monsieurs de Paris* (*) se fissent les superficiels et ruineux précepteurs de notre belle jeunesse, et nous renvoyassent nos enfans transformés en bouffons, en singes et en baladins. Au contraire, si à l'âge de vingt-trois ou de vingt-quatre ans, ceux-ci bien préparés,

(*) Mots écrits en français dans le texte.

désirent de voyager en d'autres contrées, non pour aller y chercher des principes, mais pour accroître leur propre expérience, et multiplier les objets d'une sage observation, ils seront sûrs de mériter, dans les pays qu'ils visiteront, l'attention et l'estime de tous les hommes, et de se faire des amis parmi les meilleurs et les plus éminens personnages. Et peut-être arrivera-t-il alors que les autres nations seront bien aises à leur tour, de venir observer nos méthodes d'éducation, et de les transporter chez elles.

RÉGIME DIÉTÉTIQUE.

Sur ce dernier objet, je n'ai qu'une seule chose à dire, c'est que le régime serait beaucoup meilleur qu'il n'est, s'il était concentré dans une seule maison; et que souvent dans le passage d'un établissement à un autre, il se perd beaucoup de bonnes habitudes, et il s'en contracte un grand nombre de mauvaises. Que dans notre institution la nourriture soit simple, saine et modérée, cela va sans dire.

Ainsi, M. Hartlib, j'ai rédigé par écrit, comme vous le désiriez, la substance de ce que je vous ai dit de bouche, mainte et mainte fois, sur le meilleur et le plus noble système d'éducation. Je n'ai point pris l'enfant, comme quelques-uns ont fait, depuis le berceau, ce qui pourtant aurait été

digne de beaucoup de considération, si la brièveté n'eût pas été mon but. J'aurais pu m'attacher aussi à plusieurs autres circonstances; mais ce que j'ai dit doit suffire. Seulement je crois que beaucoup de gens se donnent pour instituteurs, qui n'auraient pas la force de tendre l'arc que je leur présente, et qu'il faudrait pour cela des muscles presque semblables à ceux dont Homère gratifie Ulysse (5). Cependant je suis persuadé qu'à l'épreuve, ils y trouveraient plus de facilité et de gloire qu'ils ne se le figurent dans l'éloignement. Quant à moi, je crois que l'exécution de mon plan est aisée, et j'estime que rien ne serait plus heureux ni plus propre, avec l'aide de Dieu, à remplir les hautes vues auxquelles le temps présent est susceptible d'atteindre.

FIN DU TRAITÉ SUR L'ÉDUCATION.

REMARQUES.

(1) Samuel Hartlib, polonais d'origine, alla, en 1640, se fixer en Angleterre, où il imprima le mouvement le plus heureux à l'agriculture, aux sciences et aux arts, aux manufactures, au commerce. Toute sa fortune, tous ses soins étaient prodigués sans relâche pour le bien général; c'était le Lafitte, le Terneaux de l'Angleterre. Enfin, ses ressources personnelles furent tellement épuisées par l'activité de son dévouement, qu'il devint nécessaire que le gouvernement s'occupât de ses besoins. Il lui fut fait une pension annuelle de trois cents livres sterling, pension qu'il employait également à des objets d'utilité publique, et qui lui fut retranchée à la restauration. Celui qui avait augmenté de plusieurs millions les revenus de l'Angleterre et qui avait eu sur sa prospérité industrielle une influence signalée, mourut, sous Charles II, dans la misère et dans l'oubli.

(2) Le texte ajoute : « Nos buches et nos blocs. »

(3) Nous ne devons pas être trop prompts à nous moquer de cela, si nous considérons quelles étaient alors l'ignorance de la médecine, et l'activité de la gloutonnerie anglaise.

(4) Si l'on veut se faire une idée des graves contresens que renferment les versions de la Bible, on peut consulter, je ne dirai pas les auteurs protestans qui pourraient être suspects, mais le savant ouvrage de M. Pastoret, sur *la Législation des anciens;* ouvrage dans lequel plusieurs de ces contresens sont relevés.

(5) Allusion à l'épreuve de l'arc présenté aux prétendans, et qui ne put être tendu que par Ulysse. (*Odyssée*, liv. 21e.)

FIN DES REMARQUES.

COMUS,

PASTORALE-FÉERIE,

PAR MILTON.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

1634.

NOTICE.

Ce n'est pas seulement sous le rapport politique et moral que nous avons des injustices à réparer envers Milton. Son feu poétique, que nous croyions concentré dans le *Paradis perdu*, brille d'un vif éclat dans d'autres productions injustement négligées par nous. Pour ne parler ici que du *Comus*, ce petit poëme, empreint du génie à la fois énergique et gracieux des classiques anciens, placerait à lui seul son auteur sur les hauts sommets du Parnasse. « La plus importante des compositions de la jeunesse de Milton, a dit le célèbre Johnson, est *le Masque de Comus*, dans lequel on peut clairement apercevoir l'aurore du *Paradis perdu*. Milton paraît s'être formé de bonne heure ce système de diction et ce mode de vers, que son jugement plus mûr lui fit approuver, et dont il n'a jamais essayé ni même désiré de s'écarter. Non-seulement *Comus* offre un exemple de son langage; il montre en même temps son talent descriptif et sa force de sentiment, employés pour l'éloge et la défense de la vertu. Il est difficile de trouver un ouvrage plus vraiment poétique. Les allusions, les images, les épithètes descriptives embellissent et ornent presque toutes les périodes avec profusion. C'est pourquoi, comme série de

vers, on peut le juger digne de toute l'admiration avec laquelle il fut reçu par les enthousiastes. »

Lord Monboddo enchérit encore sur cet éloge; il regarde le *Comus* comme une des plus belles productions des temps modernes, et ne sait pas s'il doit en admirer davantage la poésie ou la philosophie.

Enfin Wakefield va jusqu'à dire qu'il regarde le *Comus* de Milton comme « le poëme le plus beau et le plus parfait de ce génie sublime. » Sans m'arrêter à cette exagération, je dirai que l'opinion générale des Anglais place cette pastorale à côté et à très-peu de distance du *Paradis perdu*.

Les enfans du comte de Bridgewater, président du pays de Galles, étant allés en visite chez un de leurs parens dans le comté de Héreford, furent surpris par la nuit en traversant la forêt de Haywood, où même la jeune lady Alicia Edgerton s'égara pendant quelque temps. Cette simple circonstance a fourni tout le sujet de la pastorale qui fut représentée devant le comte de Bridgewater, par les héros même de l'aventure. L'habitation et les biens du père de Milton étaient dans la mouvance du comte; et Milton vivait dans la société de ses enfans, pour l'éducation desquels ses conseils étaient d'une grande utilité; de sorte qu'il prit plaisir à faire briller leurs talens pour la déclamation dans une petite fête de famille, et à s'exercer lui-même, en écrivant un masque, sorte de poëme dramatique, alors très à la mode en Angleterre. (*Voy.* la Remarque 1re.) Celui-ci est un composé du drame satirique, tel qu'Euripide l'a traité dans *le Cyclope*, et de la pastorale héroïque, dont le modèle avait été fourni à l'Italie par Politien, Giraldi et le Tasse. Mais le *Comus*, pour l'élévation des sentimens,

pour l'énergie et la variété des peintures, est bien supérieur à l'*Orphée*, à l'*Églé* et à l'*Aminte*.

Le dieu Comus, tel que l'a conçu Milton, n'est point ce dieu bourgeois invoqué par nos pères, qui ne savaient lier l'idée des repas qu'à celle de la bonne chère et de la joie. C'est une personnification bien plus hautement philosophique des désordres de l'intempérance et de l'abrutissement qui en est la suite. Eschyle, peignant le festin parricide de Clytemnestre, appelle Comus le buveur de sang humain, et le fait marcher environné des furies; Milton, qui veut montrer seulement la laideur du vice et non l'horreur du crime, se borne à faire de ce dieu le fils de Circé, l'héritier de ses ruses et de sa baguette. Cette pièce, dans laquelle il ne faut chercher ni le mérite de l'invention, ni celui de la conduite dramatique, est toute calquée sur l'épisode d'Homère. Le poison et l'antidote y sont présentés de la même façon. C'est la même coupe magique, la même étable de pourceaux humains. Si Milton s'éloigne en quelques points de l'imitation du poëte grec, c'est pour tomber dans celle de deux poëtes anglais ses contemporains, Spenser, auteur de la *Reine des Fées*, et Fletcher, auteur de la *Bergère fidèle*. Il n'est pas jusqu'à l'*Ariel* et à l'*Oberon* de Shakspeare qui n'aient servi de modèle au génie protecteur introduit dans cette pastorale. Enfin, pour ne rien taire de ce qui peut lui être reproché, de longues dissertations sur le spiritualisme platonique si cher à presque tous les grands esprits d'alors, semblent, en quelques passages, en faire moins une pièce de théâtre qu'une thèse de philosophie. Mais ce n'est point sur leurs défauts, c'est sur leurs beautés que doivent être jugés les poëmes; et les beautés de celui-ci sont du premier ordre. Milton s'y est montré

préludant dignement au *Paradis perdu*. C'est la même sublimité de pensées et d'images; seulement, comme il ne s'était pas enfoncé alors dans l'étude des lettres sacrées, et qu'il était tout plein de ses auteurs grecs, c'est le Milton mythologique qui se fait voir ici, de même que le Milton biblique s'est manifesté plus tard. On peut juger, par cette seule remarque, combien le *Comus* est une importante production, et par quelle inconcevable négligence nous avons pu tarder jusqu'à présent à la faire entrer dans nos acquisitions littéraires.

FIN DE LA NOTICE.

COMUS,

PASTORALE-FÉERIE.

PERSONNAGES.

Un Esprit subalterne reparaissant ensuite dans le personnage de THIRSIS.

COMUS et sa Suite.

Une jeune Lady.

Le Frère aîné.

Le Frère cadet.

La Nymphe SABRINA.

Les principaux acteurs furent :

Le Lord BRADLEY.

M. Thomas EGERTON, son frère.

Lady Alicia EGERTON, leur sœur.

(La scène représente la forêt de Haywood, dans le comté de Hérefort.)

COMUS,

PASTORALE-FÉERIE (1).

L'ESPRIT descend ou entre.

DEVANT le seuil étoilé de la cour de Jupiter, en ces régions où les formes brillantes et immortelles des esprits aériens vivent enveloppées de calme et de sérénité, ma demeure est placée au-dessus de la fumée et du bruit de ce point nébuleux (2) que les hommes appellent la Terre (3). Là, parqués comme des troupeaux, ils s'agitent pour conserver une fragile et infirme existence, sans songer à la couronne qu'après la rupture des terrestres liens, la vertu réserve à ses fidèles serviteurs parmi les trônes éblouissans des dieux.

Toutefois, dans cette foule, il en est quelques-uns qui dirigent vers le ciel la rectitude de leur marche, et qui aspirent à poser une main irréprochable sur la clef d'or du palais de l'Éternité. C'est seulement à ceux-là que s'adresse mon message; pour tout autre que pour eux, je ne voudrais pas souiller la céleste ambroisie de mes ailes

dans les fétides vapeurs de cet amas d'impuretés (4).

Mais n'oublions pas ma tâche. Outre l'empire de l'Océan et des fleuves, Neptune, dans son partage du monde avec Jupiter et Pluton, reçut la souveraineté de toutes les îles qui, telles que des perles riches et variées, décorent le sein nu de la mer. Sous lui, des divinités tributaires régissent les diverses parties de son domaine; il permet à leurs fronts la couronne de saphir, et à leurs mains l'orgueil d'un trident subalterne. Pour cette île, la plus grande et la plus belle de ses liquides états, il la divise entre plusieurs de ses dieux aux chevelures azurées. Toute cette belle plage, que visitent les regards mourans du soleil, est soumise à un gouverneur puissant qui, d'une main modératrice, conduit une nation antique, fière, et vaillante. Sa brillante postérité, nourrie dans les arts des princes, vient ici pour faire cortège à la magnificence paternelle, et pour honorer le sceptre qui lui est nouvellement confié; mais leur route est difficile à travers les sentiers tortueux de ce bois sauvage, qui, balançant avec horreur ses cimes ténébreuses, menace le voyageur errant et abandonné. Leur tendre jeunesse pourrait être en péril dans cette profonde solitude; aussi l'ordre empressé de Jupiter m'envoie pour être leur défenseur et leur gardien. Écoutez contre quel danger: je vais vous apprendre des choses que jamais en histoire ou en ballade, dans les

salles ou dans les bosquets, barde ancien ou moderne n'a racontées (5).

Bacchus qui, le premier, exprima de la grappe purpurine le doux poison du vin, côtoyant, après la métamorphose des matelots toscans, le rivage de la mer Tyrrhénienne (6), fut jeté par le caprice des vents, dans l'île de Circé. Qui ne connaît Circé, cette fille du Soleil, dont la coupe magique changeait en pourceau grommelant quiconque en avait goûté les sucs enchanteurs? Cette nymphe, séduite par les cheveux du dieu, bouclés en grappes (7), par la guirlande de lierre dont ils étaient entrelacés, et surtout par sa pétulante et folâtre jeunesse, eut de lui, avant son départ, un fils qui ressemble beaucoup à son père, mais à sa mère bien plus encore. La déesse l'éleva et l'appela COMUS. Le jeune Comus grandissant, et brûlé des feux de la puberté, alla visiter les contrées du Celte et de l'Ibère, d'où il est venu se fixer dans cette sinistre forêt. Couvert ici de l'épaisse profondeur des ombres, il surpasse sa mère dans la puissance de son art. A chaque voyageur haletant sous les flèches du soleil, il offre dans un cristal brillant sa liqueur orientale (8), que l'ardeur insensée de la soif ne leur permet pas de refuser. Ils boivent, et soudain leur visage, cette ressemblance expresse des dieux, se change en une tête affreuse d'animal, ours, loup, panthère, tigre, ou chèvre barbue, tandis que tout le reste du corps retient la forme humaine (9). Mais voici le comble

à leur misère : loin de s'apercevoir de leur hideuse transmutation, ils se croient plus beaux que jamais, et, oubliant tous leurs amis et toutes les douceurs du toit natal, ils se vautrent avec délices dans la sensuelle étable où ils sont jetés. Lors donc qu'un favori du grand Jupiter aventure ses pas dans cette forêt fatale, je me précipite des cieux, aussi prompt que le scintillement d'une étoile (10), pour le conduire et le sauver, comme je le fais en ce moment. Mais il faut d'abord que je me dépouille de cette robe céleste, tissue des trames colorées de la jeune Iris, et que je prenne les habits et la figure d'un berger, serviteur de ces domaines ; d'un berger dont les doux pipeaux et les chants harmonieux imposent silence au bruit sauvage des vents et au balancement des grands bois. Sous ce déguisement de gardien des montagnes, je pourrai, avec non moins de fidélité et plus de vraisemblance, offrir mes secours aux pupilles de Jupiter. Mais cachons-nous ; j'entends des pas odieux ; il ne faut pas être aperçu.

(Comus entre, sa baguette magique dans une main, sa coupe dans l'autre. Il est accompagné d'une multitude de monstres, ayant des têtes d'animaux sauvages qui surmontent des corps d'hommes ou de femmes : leurs vêtemens sont brillans. Ces monstres, des torches à la main, accourent avec un bruit tumultueux et effréné.)

COMUS.

Je vois briller dans les cieux l'étoile qui rappelle les troupeaux aux bergeries; l'axe enflammé du

char du jour est déjà lavé (11) des eaux de la mer d'Atlas, et le soleil oblique heurte ses rayons contre les ténèbres du pôle, pour entrer dans son palais d'Orient. Accourez, joie et délices, bandes folâtres de minuit, réjouissances nocturnes, danses déréglées et bruyans plaisirs! Tressez avec des nœuds de rose et baignez de parfums et de vin les riches ondes de vos chevelures (12). Maintenant sont couchés les rigueurs austères et les conseils au front scrupuleux; maintenant l'aigre sévérité du vieil âge et tout l'essaim des graves sentences reposent dans les bras du sommeil. Pour nous, qu'un feu plus pur nous embrâse; imitons le chœur étoilé qui, dans la splendeur des sphères vigilantes, emporte en une ronde légère et les mois et les années. Les détroits et les mers, avec tous leurs troupeaux écaillés, se meuvent en cadence (13) vers la lune; et sur les sables et les écueils glissent les fées agiles et les lutins vigoureux. Au bord des fontaines rejaillissantes et des ruisseaux semés de fossettes, les nymphes des bois, parées de marguerites, se livrent à leurs doux passe-temps et à leurs veilles joyeuses. Qu'a de commun la nuit avec le sommeil? La nuit a bien d'autres plaisirs à goûter; voici Vénus qui s'éveille et qui réveille l'Amour.

Allons, commençons nos cérémonies; il n'est de péchés que ceux que le jour éclaire; pour les nôtres, l'ombre épaisse n'en dira rien. Salut, déesse des voluptés nocturnes, obscure Cotytto, pour qui brûlent les flammes cachées des torches

de minuit! O mystérieuse déité, que l'art ne peut évoquer que quand la terre et les airs, voilés des ténèbres du Styx, se condensent en une masse nébuleuse, arrête la course de ton char d'ébène, de ce char vaporeux où tu es assise auprès d'Hécate; et, jusqu'à ce que tous nos rites soient consommés, jette un doux regard sur tes prêtres! ne nous quitte que quand tu verras la pudibonde et indiscrète aurore, commençant à poindre aux rivages de l'Inde, montrer du doigt au soleil révélateur (14) le secret de nos solennités. Venez; entrelaçons nos mains, et frappons la terre d'une danse légère et fantastique.

(On danse.)

Ah! rompez-vous, rompez-vous; je sens avancer de chastes pas. Cachez-vous dans vos abris, sous ces arbres et ces fougères. Notre nombre pourrait effrayer. Quelque vierge sans doute (mon art m'apprend à la discerner) s'est laissé surprendre dans ce bois par les approches de la nuit. A moi, mes piéges; à moi, mes enchantemens. Je ne tarderai pas à me faire un aussi beau troupeau que celui qui broutait autour de ma mère. D'abord ma baguette magique répand ainsi dans le vide des airs es fausses apparences et les trompeuses illusions; sans cela, l'aspect du lieu et la forme bizarre de mes habits pourraient causer à la jeune vierge quelque étonnement, et déconcerter par sa fuite mes projets et mes habitudes. Puis, avec des pré-

venances amicales et d'adroites flatteries tout naturellement amenées, je me glisse dans ce cœur facile, et je l'enveloppe de mes filets (15). Dès que ses yeux auront pompé la vertu de mes brouillards magiques, je me présenterai comme un bon villageois que l'économie attache à ses rustiques travaux. Mais elle vient; tenons-nous à l'écart, et sachons, s'il se peut, quelle affaire la conduit ici.

LA JEUNE LADY entre.

Si mon oreille, devenue mon seul guide, ne me trompe, c'est de ce côté que partait le bruit. On dirait le tumulte d'une fête déréglée, pareil aux flûtes joyeuses et aux gais pipeaux que font résonner les grossiers villageois, quand leurs danses désordonnées célèbrent les louanges de Pan, leur protecteur, et remercient les dieux pour la richesse de leurs granges et la fécondité de leurs troupeaux. Je ne voudrais pas, à cette heure surtout, me voir exposée à la brutale insolence de gens ivres et crapuleux; et cependant quel autre secours puis-je trouver pour dégager mes pas du labyrinthe obscur de ces bois inconnus? Mes frères, me voyant fatiguée de la longueur de la route, et décidée à m'abriter ici sous l'ombrage hospitalier des pins, se sont portés aux prochains buissons pour me cueillir des baies sauvages, ou m'apporter quelques fruits rafraîchissans. Ils m'ont quittée au moment où le soir vêtu de gris, comme un triste pélerin qui va remplir un vœu (16), apparaissait devant le char fuyant

du soleil. Mais où sont-ils, et pourquoi ne viennent-ils point? voilà le travail soucieux de mes pensées. Il est probable qu'ils auront égaré trop loin leurs pas, et que l'envieuse obscurité me dérobe leur retour. Ah! si tu ne méditais quelque perfidie, pourquoi, nuit infidèle, couvrirais-tu de ton noir manteau les étoiles (17) que la nature a semées dans les cieux, lampes immortelles dont l'huile intarissable éclaire la marche solitaire du voyageur égaré? Voici la place, si je ne me trompe, d'où sortait ce tumulte joyeux d'une fête, dont mon oreille a été distinctement frappée; et cependant je ne trouve plus rien que ténèbres. Qu'est-ce que cela pouvait être? Il commence à errer dans ma pensée mille imaginations de fantômes qui appellent, d'ombres effroyables qui font des signes, et de voix aériennes qui articulent lentement les noms des hommes sur les sables, sur les rivages, et dans l'horreur des déserts (18). Mais quoique ces idées me fassent tressaillir, elles n'épouvantent pas un cœur innocent qui marche sous l'égide de la conscience. O foi céleste! et toi, doux ange aux blanches mains qui te balances sur tes ailes dorées, sainte espérance! et toi, chasteté, forme incorruptible, je vous vois de mes yeux, et je crois fermement que le dieu suprême pour qui le mal n'est qu'un esclave et un ministre de vengeances, enverrait à mon secours, s'il en était besoin, un gardien éclatant de ma vie et de mon honneur. Mais me trompé-je? ne vois-je pas un

nuage grisâtre se revêtir d'une lumière argentée qu'il oppose à la nuit (19), et qui se répand sur toute la forêt? Non, je ne me trompe point; je vois un nuage grisâtre se revêtir d'une lumière argentée qu'il oppose à la nuit, et qui se répand sur toute la forêt. Je n'ai pas la force de crier à mes frères, mais je vais me faire entendre le mieux que je pourrai; mon courage renaît; et peut-être ne sont-ils pas loin.

(Elle chante.)

Douce Écho, paisible nymphe, qui, cachée dans ta conque aérienne, habites, invisible, les bords touffus des ruisseaux et les vallons semés de violettes, où l'amoureuse Philomèle soupire, pendant la nuit, ses plaintes mélodieuses, ne peux-tu me dire où sont retenus deux jeunes hommes aussi beaux que ton Narcisse? oh! si c'est toi qui les as cachés dans quelque grotte fleurie, apprends-moi de grâce en quel lieu, déesse des sons répétés et fille des sphères immortelles (20). Ainsi puisses-tu être ravie dans les cieux, et prolonger par la grâce de ta voix le retentissement des angéliques harmonies!

COMUS entre en habit de berger.

(A lui-même.) Non, d'aucune terrestre substance ne peut sortir un si délicieux enchantement. Dans ce corps sans doute est caché quelque chose de céleste, manifesté par des accens divins. Comme ces sons glissent avec mollesse sur les ailes du si-

lence (21), à travers le vide de la nuit, et, à chacun de leurs accords, éclaircissent quelqu'une de ses ombres, jusqu'à la forcer enfin à sourire! J'ai entendu souvent Circé, ma mère, lorsqu'avec les sirènes et les naïades vêtues de fleurs, elle cueillait les herbes puissantes et les sucs vénéneux (22). A leurs chants, mon âme, enlevée de sa prison, semblait bercée dans les demeures élysiennes; Scylla pleurait et forçait au silence les aboiemens de ses flots; et la cruelle Charybde murmurait de sourds applaudissemens (23). Sans doute elles endormaient les sens dans un doux sommeil, et par un charmant délire, nous dérobaient à nous-mêmes; mais une extase si sainte et si pénétrante, mais une certitude si calme d'un vif bonheur, jamais jusqu'à ce moment je ne l'avais sentie. (Haut.) Salut, merveilleuse étrangère! Certes ce ne sont point ces sauvages solitudes qui vous ont nourrie, à moins que, déesse des forêts, vous n'habitiez ici avec Pan ou Sylvain (24), dans un temple champêtre, où vos chants divins défendent aux humides brouillards d'étouffer la sève heureuse de ces grands bois.

LADY.

Gracieux berger, la louange est perdue pour des oreilles qui ne l'écoutent pas. Si, réveillant la complaisante Écho, je l'ai priée de me répondre du lit de mousse où elle repose, je n'ai point voulu faire briller ma voix, mais appeler mes compagnons fourvoyés.

COMUS.

Quel accident vous a séparée d'eux?

LADY.

L'obscurité de la nuit et le dédale rameux de ces bois.

COMUS.

Comment vos guides, marchant si près de vous, ont-ils pu vous perdre?

LADY.

Ils m'ont laissée assise sur le gazon où m'avait jetée la fatigue.

COMUS.

Sont-ils donc traîtres ou discourtois?

LADY.

Oh! non; ils voulaient chercher dans la vallée quelque source rafraîchissante.

COMUS.

Quoi! si jeune et si belle, vous laisser ainsi sans gardien!

LADY.

Ils n'étaient que deux, et avaient promis de revenir bientôt.

COMUS.

Peut-être la nuit tombant subitement les en aura empêchés.

LADY.

C'est cela même.

COMUS.

Et, sans le besoin que vous avez d'eux, leur perte vous touche-t-elle?

LADY.

Ce sont mes frères.

COMUS.

Sont-ce des hommes ou des adolescens?

LADY.

Ils ont l'âge et le menton sans duvet de la fraîche Hébé (25).

COMUS.

J'en ai vu deux tels que vous dites, à l'heure où les bœufs fatigués quittaient à pas pesans la charrue, et où le robuste bûcheron allait prendre son repas du soir (26). Je les ai vus sous la vigne verdoyante qui rampe ici près, le long du monticule; l'un et l'autre détachaient les grappes des flexibles rameaux. Leur port était au-dessus de l'humain; je crus qu'un prestige magique enchantait mes yeux; il me semblait voir quelques-uns de ces riants esprits de l'air, qui vivent au foyer de l'arc-en-ciel, et se jouent dans les nues amoncelées. Frappé de respect, j'ai passé en les adorant (27). Si ce sont là ceux que vous cherchez, ce serait un voyage égal aux routes du ciel que de vous aider à les retrouver.

LADY.

Complaisant villageois, quel plus court chemin peut me conduire au lieu où tu les as vus?

COMUS.

Celui qui est là bas, à l'occident de ces buissons.

LADY.

Hélas! bon berger, ce lieu est si difficile à reconnaître dans une nuit presque sans étoiles, que le meilleur pilote de terre y perdrait sa peine, si l'habitude ne venait pas au secours de son art.

COMUS.

Je connais tous les sentiers, toutes les allées vertes, tous les vallons, tous les enfoncemens de ces bois; je puis me diriger sur toutes leurs lisières; ils sont mon ancien voisinage et ma promenade de chaque jour. Si vos compagnons sont encore égarés dans leur vaste enceinte, je promets de les découvrir, avant que l'alouette s'élève de son humble nid pour saluer le jour naissant; sinon, je puis vous conduire, Lady, dans une pauvre mais honnête chaumière, où vous attendrez en sûreté mes nouvelles recherches.

LADY.

Berger, j'accepte ton offre. Je me fie à cette honnête courtoisie, qu'il est plus facile de rencon-

trer sous les poutres enfumées des toits de chaume, que dans les salles de damas du palais des princes. Là, elle fut d'abord saluée; là, encore à présent, il est fait grand bruit de son nom (28). Mais il n'est guère pour moi de lieu moins sûr que celui où je me trouve; je ne dois donc pas balancer d'en sortir. Veille sur mon front, céleste Providence, et mesure l'épreuve à mes forces! Conduis-moi, pasteur; je te suis.

(Tous deux sortent.)

(Les deux frères entrent.)

L'AINÉ.

Écartez le voile qui vous couvre (29), étoiles défaillantes; et toi, bel astre des nuits, qui aimes à entendre les bénédictions du voyageur, fais voir à travers un nuage transparent la douce pâleur de ton visage, et dissipe le chaos qui règne ici sur des ténèbres redoublées (30). Ou si l'épais amas des vapeurs qui vous offusquent ne peut céder à vos efforts, que du moins, avec un long filet de traînante lumière, quelque lampe propice, quelque pauvre veilleuse, échappée d'un humble pertuis, s'en vienne nous visiter; ce sera notre étoile polaire.

LE CADET.

Ou si nos yeux sont privés de ce bonheur, que tout au moins nous puissions entendre ou le bêlement des troupeaux renfermés dans les claies de

leurs étables (31), ou le sifflet échappé de la maison du garde ; ou enfin le chant du coq, du coq vigilant qui proclame à son sérail emplumé les heures de la nuit. Ce serait une consolation, un léger encouragement dans cette inextricable prison de rameaux où nos pas sont embarrassés. Et cependant, hélas! qui sait où peut gémir, en ce moment, notre pauvre sœur que nous avons perdue? où peut-elle s'abriter contre la froide rosée? Peut-être, au milieu des chardons et des ronces; une motte de terre est-elle son seul coussin ; peut-être, en proie à mille terreurs, appuie-t-elle contre la rude écorce d'un ormeau sa tête languissante. Qui sait si, tandis que nous parlons, elle ne se débat pas sous la griffe de quelque bête féroce ou de quelque satyre effréné?

L'AINÉ.

Paix, mon frère; ne soyez pas trop ingénieux à vous figurer des malheurs incertains ; nous aurons le temps de pleurer quand ils seront venus. Quelle est cette fureur de l'homme, d'anticiper sur ses peines, et de se jeter à la rencontre de ce qu'il devrait le plus éviter? Si ce ne sont là que de fausses alarmes, l'illusion n'en est-elle pas cruelle? Non, je ne puis supposer à ma sœur assez peu de prudence et de vertu pour que, sans danger réel (comme je me plais à le croire), l'ombre et le silence suffisent à troubler le calme habituel de ses pensées, et à la livrer au désordre de ses sens.

Et quand le soleil et la lune s'éteindraient pour jamais dans l'Océan, la vertu ne serait-elle pas à elle-même un assez lumineux flambeau (32)? La sagesse n'aime-t-elle pas à se retirer dans la profondeur des solitudes où, avec la contemplation sa nourrice, elle rajuste ses plumes dérangées par le tumulte du monde, et laisse repousser ses ailes, qu'il a quelquefois endommagées? A celui qui porte dans son sein la lumière de l'âme, le jour brille du fond des plus obscurs souterrains; mais à celui qui cache de noires et coupables pensées, le soleil se change en ténèbres; il est à lui-même sa prison (33).

LE CADET.

Il est bien vrai que, loin du bruit réjouissant des hommes et des troupeaux, dans le secret asile d'une cellule solitaire, la méditation aime à se retirer, et s'y retire aussi sûrement que dans la salle d'un sénat. En effet, qui voudrait dérober à un pauvre ermite sa bure grossière, ses légendes, ses chapelets ou sa vaisselle de bois, et faire violence à ses cheveux blancs? Mais il n'en est pas de même de la beauté. Pareille à l'arbre d'Hespérie, elle a besoin que la garde d'un dragon dont l'œil ne puisse être enchanté, préserve de tout impur outrage et ses fleurs et ses fruits. Vous pourriez tout aussi bien étaler devant la caverne d'un brigand les trésors enfouis de l'avare, et croire qu'ils seront respectés, que de me dire que le

danger respectera l'occasion, et qu'une jeune fille seule et délaissée traversera sans insulte l'immensité de ce désert (34). Oh! ce que je crains pour elle, ce n'est ni la solitude ni la nuit, mais bien les accidens de la nuit et de la solitude; je crains que notre sœur, sans défense, ne soit en proie aux témérités de quelque main profanatrice.

L'AINÉ.

Je ne veux pas dire que ma sœur soit précisément hors de l'atteinte de tout danger; mais quand l'espérance et la crainte se balancent également, mon naturel incline à l'espérance, et repousse les sinistres soupçons. Que dis-je? ma sœur n'est pas aussi délaissée que vous vous le figurez : elle a un gardien secret auquel vous ne songez pas.

LE CADET.

Vous voulez sans doute parler du ciel?

L'AINÉ.

Oui, du ciel, assurément; mais aussi d'une autre puissance cachée qu'on peut dire lui être propre, outre le don que le ciel lui en a fait, la chasteté, mon frère, la chasteté (35). Il n'est casque ni bouclier qui soit une plus sûre défense. La femme qu'environne ce rempart peut, telle qu'une nymphe agile, armée de l'arc et du carquois, traverser les forêts profondes et les périlleuses solitudes. Un seul rayon de la sainte innocence suffit

pour contenir toute férocité. Il n'est sauvage, montagnard (36) ou bandit qui osât souiller sa pureté virginale. Aux lieux mêmes où règne la désolation, dans les cavernes et les grottes enveloppées d'horribles ombres, elle peut passer majestueuse et pure de toute offense, pourvu qu'elle ferme son cœur à la présomption et à l'orgueil. Il n'est, dit-on, nul malin esprit errant dans la nuit, dans les vapeurs ou dans le feu, sur les lacs ou les marécages, nulle sorcière hâve et décharnée, nul spectre vagabond brisant ses magiques chaînes à l'heure du couvre-feu, nul démon, nulle fée habitant la noire poussière des mines, qui aient quelque pouvoir sur la vraie virginité (37). Soyez convaincu de ce que j'affirme; ou, pour attester le suprême pouvoir de la pudique innocence, faut-il appeler à mon secours les doctes écoles de la Grèce, et les témoignages de l'antiquité? Ne figuraient-ils pas la chasteté même, ces traits et cet arc indompté de Diane, qui soumettaient les lions et les léopards, bravaient les flèches frivoles de l'amour, imposaient aux hommes et aux dieux, et régnaient sans opposition dans la profondeur des forêts? Avait-elle un autre emblême, cette Gorgone armée de serpens, que la sage Pallas portait sur son égide, et qui changeait en pierre quiconque osait la regarder? Tous ces symboles nous apprennent combien sont puissans les rigides regards d'une chaste sévérité (38), et quelle force est donnée à la sainte modestie pour rendre muets les plus insolens, et respectueux les

plus téméraires. La chasteté est si chère au Ciel, que, lorsqu'elle est sincère, des milliers d'anges, ses serviteurs (39), lui font cortége et bouclier. Dans le mystère des songes et des apparitions, ils lui disent des choses que des oreilles profanes ne peuvent entendre, jusqu'à ce que cette habitude de converser avec les esprits célestes répande son éclat jusque sur la forme extérieure du corps, ce temple pur de l'esprit, et finisse par communiquer à la matière l'essence même de l'âme et son immortalité. Si, au contraire, la convoitise ouvre la voix aux lascifs regards, aux jeux hardis et immodestes, aux paroles perverses, et enfin aux dernières dissolutions, l'âme, atteinte par degrés de la contagion du mal, change de nature, perd la subtilité de son premier être, et s'abrutit au point de devenir corps (40). Telles sont ces ombres vaporeuses et humides dont on voit souvent les nombreux essaims errer autour des tombes, surtout autour des tombes fraîchement creusées; tant elles s'attachent obstinément au corps qu'elles aimaient (41)! tant la sensualité charnelle les a jetées dans un état d'inertie et de dégradation!

LE CADET.

O charmes enchanteurs de la divine philosophie! Combien stupide est le vulgaire, qui la suppose âpre et chagrine! Sa voix est aussi douce que l'harmonie de la lyre d'Apollon; elle convie l'âme

humaine à un perpétuel banquet d'ambroisie qui ne s'épuise ni ne la rassasie jamais (42).

L'AINÉ.

Écoutons, écoutons; n'entends-je pas quelques cris lointains troubler le silence des airs?

LE CADET.

En effet; quels peuvent être ces cris?

L'AINÉ.

Sans doute ceux d'un voyageur égaré comme nous dans ces sombres forêts, ou de quelque bûcheron voisin; ou, ce qui serait affreux, de quelque chef de brigands cherchant à rallier sa troupe.

LE CADET.

O Ciel! sauve notre sœur! Mais la clameur recommence et s'approche. Tirons nos épées, et mettons-nous en garde.

L'AINÉ.

Je vais crier de mon côté. Si c'est un ami, tant mieux; sinon, c'est une bonne cause que la défense, et Dieu sera pour nous.

(L'Esprit aérien entre sous la forme d'un berger.)

L'AINÉ.

Il me semble connaître cette voix. Qui êtes-vous?

parlez. N'approchez pas, ou ces épées vous transpercent.

L'ESPRIT.

Ciel! est-ce bien la voix de mon jeune maître? Ah! répétez, répétez encore.

LE FRÈRE CADET.

Mon frère, c'est le berger de notre père; c'est lui!

L'AINÉ.

O Thyrsis! toi dont les douces chansons arrêtent souvent, pour t'entendre, le cours enchaîné des ruisseaux, et charment les fleurs même de la vallée, comment te trouves-tu ici, bon berger? Quelque bélier s'est-il échappé du parc? quelque jeune chevreau a-t-il perdu sa mère? quelque agneau égaré ne peut-il plus rejoindre le troupeau? Quel étrange hasard t'a pu conduire en ces lieux où nulle trace humaine n'est imprimée?

L'ESPRIT.

Cher héritier de mon maître et sa plus douce joie, ce n'est pas un si léger souci qui m'agite. Non, je ne cours point après une brebis perdue; je ne suis point occupé à poursuivre le loup dévastateur. Près du soin dont je suis ému, tous les trésors laineux de ces riches contrées ne sont rien. Mais grands dieux! pourquoi ne vois-je pas avec vous votre charmante sœur?

LE FRÈRE AINÉ.

A te parler vrai, berger, mais sans qu'il y ait de notre faute, nous l'avons perdue en chemin.

L'ESPRIT.

Ah! malheureux! mes craintes étaient trop justes.

LE FRÈRE AINÉ.

Quelles craintes, bon Thyrsis? dis-nous cela bien vite.

L'ESPRIT.

Volontiers. Vraiment ce ne sont point des fables, comme le croit la grossière et creuse ignorance, que ces antiques récits d'îles enchantées, de chimères qui vomissent des flammes, et de rocs crevassés dont l'entrée conduit aux enfers; rien n'est plus vrai que toutes ces choses révélées jadis aux sages poëtes par la muse céleste, et qu'ils ont répétées dans leurs vers immortels; mais l'incrédulité est aveugle.

Au centre de cette épouvantable forêt, qu'un mur de cyprès environne, habite un magicien, fils de Bacchus et de Circé, le puissant Comus, savant dans tous les sortiléges de sa mère. Aux voyageurs égarés ici par ses piéges adroits, il présente sa coupe pestiférée, qu'avec d'affreux blasphêmes il a remplie de doux poisons. L'effet rapide du breuvage est de transformer en vil museau

d'animal ce visage humain que la raison a marqué de sa glorieuse empreinte. J'ai appris cela en gardant mes troupeaux tout près des collines qui couronnent ces clairières. Là toutes les nuits on peut l'entendre lui-même ainsi que sa cour monstrueuse, hurler comme des tigres ou des loups sur leur proie (43), tandis que dans les profondeurs des plus inaccessibles retraites, sont célébrés par eux les horribles mystères d'Hécate. Ils ont plusieurs amorces et divers enchantemens pour surprendre et attirer l'imprudent voyageur qui passe, ignorant de leurs artifices. Ce soir, après que mes troupeaux ruminans eurent pris leur repas sur les gazons humides de rosée, et que l'étable les eut reçus, je m'étais assis sous un dôme entrelacé de lierre et de chèvrefeuille, et là, dans un doux accès de mélancolie, je répétais mes rustiques chansons, tant que la muse me les inspirait; quand tout-à-coup la forêt retentit de ses rugissemens accoutumés, et les airs se remplissent d'une barbare dissonance. Je m'arrête et j'écoute; à l'instant succède au bruit un silence morne; les chevaux engourdis traînant à pas lents la litière fermée du sommeil, ont pu respirer un moment de leur épouvante. Enfin j'entendis un chant suave et majestueux se répandre comme une riche vapeur de parfums distillés. Les airs en étaient pénétrés avec un tel charme, que le silence surpris désirait de changer de nature pour être toujours si délicieusement troublé. J'étais tout oreilles (44),

et ravi en des délices qui auraient pu créer une âme dans les flancs mêmes de la mort (45); mais hélas! j'ai bientôt reconnu que cette voix était celle de votre sœur, de ma maîtresse révérée. Glacé de crainte et de douleur : « ah! me suis-je dit en moi-même, pauvre petit rossignol, que tu chantes avec douceur, si près du piége mortel! » Alors je me suis mis à courir précipitamment dans ces bois, à travers des sentiers que j'ai souvent pratiqués pendant le jour. Guidé par le son, je suis arrivé au lieu où, sous un déguisement que j'ai su reconnaître, et malgré la rapidité de ma course, cet infernal magicien s'était rendu sans peine avant moi. Déjà il s'était saisi de sa proie, de la vierge innocente et délaissée, qui, le croyant un pasteur du voisinage, lui avait demandé des nouvelles de ses deux campagnons perdus. J'ai bien vu que c'était vous qu'elle cherchait; soudain j'ai pris ma course, et je ne me suis point arrêté que je ne vous eusse découverts. Je ne puis rien vous dire de plus.

LE FRÈRE CADET.

O nuit et ombres, par quel triste nœud vous êtes joints avec l'Enfer contre la faiblesse désarmée d'une vierge seule et sans secours! Est-ce là cette confiance que vous m'inspiriez, mon frère?

L'AINÉ.

Oui; et je la conserve constamment; je ne crains point de m'appuyer sur elle; je ne la renierai

jamais. C'est ainsi que je me tiens ferme contre la malice, soit des enchantemens, soit de ce pouvoir nommé Hasard par les aveugles mortels. La vertu peut être assaillie, jamais réduite (46); surprise par une force injuste, jamais jetée dans les fers. Tout le mal qu'on médite contre elle doit, dans l'heureuse épreuve, tourner définitivement à sa gloire; car les temps viendront où le mal finira par rebrousser sur lui-même sans pouvoir plus se mêler au bien : seul et séparé comme une impure scorie, il se servira de pâture et de destructeur. Si cela n'est pas, dites que la terre est édifiée sur le chaume, et que les piliers du firmament ne sont que pourriture et fragilité.

Suivez-moi; partons. Puisse cette épée vengeresse n'être jamais tirée contre la volonté ni contre la puissance du Ciel! Mais pour cet horrible sorcier, fût-il entouré de toutes les affreuses légions qui combattent sous les noirs drapeaux du Styx, des Hydres, des Harpies, et de toutes les formes monstrueuses répandues entre l'Afrique et l'Inde, je pénétrerai jusqu'à lui; je le forcerai de rendre sa proie, ou je le traînerai par les cheveux à une mort effroyable et maudite comme sa vie.

L'ESPRIT.

Hélas! bon et vertueux jeune homme, j'aime ton courage et ton audacieuse entreprise; mais ton épée te serait là d'un faible secours; ce sont d'autres armes qu'il faut opposer aux puissans

enchantemens de l'Enfer (47). Apprends que, de sa seule baguette, il peut briser tous tes nerfs et disloquer toutes tes jointures

LE FRÈRE AINÉ.

Mais, berger, comment as-tu osé t'approcher de lui d'aussi près?

L'ESPRIT.

L'ardent désir que j'avais de sauver ma jeune dame de ses infâmes entreprises, m'a remis dans la mémoire un certain jeune berger. Quoique d'une apparence chétive, il était très-savant dans la connaissance de ces végétaux bienfaisans et de ces herbes salutaires dont les feuilles verdoyantes se déploient aux rayons du matin. Il m'aimait beaucoup, et me priait souvent de chanter; et, lorsque je chantais, lui, couché sur le gazon, se tenait, comme ravi en extase, à m'écouter. Puis, en récompense, il ouvrait un petit sac de cuir, me montrait des milliers de simples dont il me disait les noms, et m'apprenait à connaître leurs puissantes et merveilleuses facultés. Parmi toutes, il m'en choisit une; c'etait une racine petite et désagréable à la vue, mais d'une vertu surhumaine; les feuilles en étaient noires et piquantes. « Dans d'autres climats, me dit-il, elle produit une belle fleur de couleur d'or; mais dans le nôtre, elle n'est ni connue ni estimée, et, sous sa chaussure armée de clous, le grossier pasteur va la

foulant tous les jours. Cependant les effets de cette plante surpassent ceux du fameux Moly que Mercure donna jadis au sage Ulysse. » Le berger l'appelait *Hémonie*. Il m'en fit présent, et me dit de la garder comme remède d'un souverain usage contre les enchantemens, la nielle, les brouillards et l'apparition des horribles furies. Je la pris et la conservai sur moi (48) sans y attacher beaucoup d'importance. C'est le péril de ce jour qui m'a fait connaître tout son prix. Par elle j'ai su distinguer l'enchanteur à travers le déguisement sous lequel il s'était caché; par elle, j'ai posé le pied jusque sur les gluaux de sa magie, et j'ai pu l'en retirer impunément. Avec cette plante que je vous remettrai, vous pouvez assaillir hardiment la retraite du nécromancien. Alors, l'épée brandissante, jetez-vous sur lui sans crainte, brisez sa coupe, répandez-en sur le sol la mielleuse liqueur; surtout emparez-vous de sa baguette, quoique ses monstres et lui se présentent en bataille, avec d'horribles hurlemens, et, tels que les fils de Vulcain, vomissent des torrens de fumées. Dès que vous aurez ébranlé leur chef, vous les verrez s'enfuir tous.

LE FRÈRE AINÉ.

Thyrsis, conduis-nous; je te suis; et puisse quelque bon ange étendre devant nous son bouclier!

(Ils sortent.)

(La scène se change en un magnifique palais où sont réunies toutes les délices; musique voluptueuse et table chargée de mets exquis. Comus paraît avec ses monstres, la jeune Lady est assise sur un siége enchanté. Il lui offre son breuvage; mais elle le refuse, et essaye de se lever.)

COMUS.

Non, jeune lady, restez assise. Si j'étendais seulement ma baguette, tous vos nerfs deviendraient albâtre, et vous-même statue; ou vous prendriez racine, comme Daphné fuyant Apollon.

LADY.

Furieux, cesse de te vanter. Tous tes charmes ne peuvent rien sur la liberté de mon âme, quoique le ciel te permette d'enchaîner pour quelques instans mon corps.

COMUS.

Pourquoi vous tourmenter, jeune vierge, et pourquoi froncer le sourcil? Ni les rigueurs, ni le courroux, n'habitent en ces lieux. Loin de ces portes le chagrin fuit. Voyez se rassembler ici tous les plaisirs que l'imagination peut faire naître en de jeunes pensées, quand le sang circule avec force et vitesse, et s'épanouit comme le bouton d'avril dans la saison des primevères. Et d'abord considérez cette joyeuse liqueur qui pétille et saute dans le cristal (49), et dont les esprits odorants sont encore excités par des mixtions savoureuses.

Jamais ce Népenthès, présent d'une reine d'Égypte à Hélène, fille de Jupiter, n'eut le pouvoir de réveiller une si grande joie dans les cœurs; jamais il ne sut, à ce degré, rafraîchir la soif ni faire circuler la vie. Pourquoi voudriez-vous, en le refusant, vous montrer si cruelle à vous-même et à ces membres délicats que la nature a créés pour les plus doux usages? Mais vous violez ses lois; et, tel qu'un mauvais emprunteur, vous mésusez du trésor. Vous rejetez cette condition nécessaire attachée au soutien de la faiblesse humaine : délassement après le travail, soulagement après la douleur; et vous aussi, belle vierge, à la suite d'une rude journée que les mets ni le repos n'ont rafraîchie, vous avez besoin de mets et de repos; prenez ce doux breuvage, il restaurera vos forces.

LADY.

Ah! traître, il ne pourra restaurer ni la vérité ni l'honneur, que les mensonges ont bannis de tes lèvres. Est-ce là cette pauvre chaumière, est-ce là ce modeste asile que tu m'avais promis? Quelles sont ces horribles figures, quels sont ces monstres à têtes hideuses? Défends-moi, céleste miséricorde! Et toi, vil imposteur, fuis avec tes pernicieux enchantemens! Déjà, par tes bas artifices et par ton hypocrite fausseté, n'as-tu pas trompé ma crédule ignorance? Et tu cherches encore à me saisir par tes attrayantes amorces, auxquelles des brutes seules peuvent se prendre? Ta liqueur

serait celle des banquets de Junon, que je ne voudrais pas la goûter. Le bon ne peut sortir que des bons (50), et ce qui n'est pas tel est sans délices pour un appétit sage et bien gouverné.

COMUS.

Oh! que l'homme est fou de prêter l'oreille à ces docteurs fourrés de l'école stoïcienne, qui vont chercher jusque dans le tonneau cynique les préceptes d'une pâle et maigre abstinence! Pourquoi la nature nous a-t-elle versé ses largesses avec profusion, couvrant la terre de fleurs, de fruits, de troupeaux, et peuplant les mers d'habitans innombrables, si ce n'est pour satisfaire et rassasier nos désirs délicats? N'est-ce pas pour vêtir ses enfans, qu'elle occupe à filer la soie, dans leurs verdoyans ateliers, des millions de vers industrieux? N'est-ce pas pour qu'un seul coin du globe ne reste point privé de richesses, qu'elle a caché dans ses propres reins l'or et les pierres précieuses, ornement de ses créatures? Si chacun, esclave d'une froide tempérance, devait se nourrir de légumes, étancher sa soif dans un clair ruisseau, et ne se vêtir que de bure, le grand distributeur de toutes choses resterait sans Hosannahs et sans louanges; plus de la moitié de ses dons demeureraient méconnus et méprisés; et nous le servirions à regret, comme un maître avare et parcimonieux. Nous serions les bâtards et non les fils de la nature, qui succomberait accablée de son propre poids et

étouffée sous son exubérante fertilité. La terre gémirait de son abondance; les airs seraient obscurcis d'un nuage d'oiseaux; les troupeaux déborderaient leurs maîtres; les mers gonflées méconnaîtraient les rivages, et les diamans dédaignés éclaireraient de tant de feux la surface des eaux, que les poissons, apprivoisés par degrés à la lumière, viendraient regarder insolemment le soleil. Écoutez-donc, jeune fille, cessez de vous laisser éblouir par ce vain titre de vierge. La beauté est la monnaie de la nature. Elle ne doit pas être enfouie, mais mise en circulation. Son prix consiste en jouissances mutuelles et partagées; le plaisir qu'elle goûte à jouir d'elle-même est insipide et misérable. Si vous laissez tristement s'écouler le jeune âge, rose oubliée, vous vous fanerez et pencherez la tête sur votre tige (51). La beauté est l'orgueil de la nature; elle doit briller dans les cours, dans les fêtes, dans les hautes solennités, partout où elle peut fixer avec plus d'éclat les regards des hommes. C'est aux laides à garder la maison; c'est aux tailles épaisses, aux joues sans fraîcheur, que conviennent l'aiguille et le fuseau de la ménagère. Mais des lèvres teintes de vermillon, des yeux qui lancent les flèches de l'amour, des tresses semblables à celles de l'Aurore, ont été donnés pour un autre emploi. Réfléchissez bien à cela, vous qui brillez de la fleur de l'âge.

LADY.

Le silence m'aurait seul convenu dans l'odieux

séjour que j'habite, si ce fourbe n'eût tenté de fasciner à la fois mes yeux et ma raison. Non ; il serait trop révoltant que le vice pût étaler complaisamment ses sophismes, et que la vertu manquât de paroles pour réprimer son insolence. Imposteur! n'accuse point l'innocente nature de vouloir prodiguer ses richesses à l'intempérance et à la dissolution. Sage économe, elle ne les destine qu'à ceux qui vivent sous les heureuses lois de la sobriété. Si chaque honnête homme que le besoin consume, avait seulement quelques faibles débris du superflu qu'amoncelle sur ses tables le luxe couronné de pampres et de fleurs, la nature verrait se répartir plus également ses richesses, et l'excès de son abondance ne la surchargerait pas (52). C'est alors que le dispensateur suprême serait mieux honoré; c'est alors qu'il recevrait toutes les bénédictions qui lui sont dues. Car au milieu de ses orgies dégoûtantes, l'ignoble gloutonnerie ne tourne jamais ses regards vers le ciel; mais, dans l'abrutissement de son ingratitude, elle se gorge de pâture et blasphême son nourricier. Dois-je poursuivre, ou en ai-je assez dit? En vérité, j'aurais beaucoup à dire encore à celui dont la langue profane s'arme de mépris contre la céleste chasteté; mais à quoi bon? Tu n'as ni âme ni oreilles pour entendre les hauts mystères, les sages et sérieuses doctrines de la virginité (53) ; et tu es bien digne de ne connaître d'autre bonheur que celui de la fange où tu croupis. Complais-toi dans

tes subtils argumens et dans ta fausse éloquence; il te serait trop affligeant d'être convaincu. Va, si j'essayais seulement de plaider cette cause divine, la force invincible de mes paroles allumerait dans mes esprits la flamme d'un si céleste enthousiasme, que même les choses muettes en seraient émues avec sympathie; on verrait la terre s'animer, et, dans sa violence, secouer assez haut son énorme masse pour que tes fraudes magiques, écrasées par ce poids, retombassent sur ta tête criminelle.

COMUS à part.

Elle ne ment point. A ses discours inspirés par quelque puissance supérieure, je sens la crainte se glisser en moi; quoique immortel, je sens une sueur froide me pénétrer sourdement, comme lorsque les éclats du tonnerre et les chaînes de l'Erèbe font entendre aux dieux la colère de Jupiter. N'en témoignons rien pourtant, et redoublons d'énergie, s'il est possible. (Haut.) Assez, assez; ce n'est là qu'une morale babillarde, qui offense nos canons et nos statuts (54). Je ne dois pas la souffrir plus long-temps; elle ne sert qu'à noircir les pensées des brouillards de la mélancolie. Mais cette liqueur va guérir le mal. Une seule gorgée suffit pour enivrer l'âme et la jeter dans des délices ineffables. Soyez sage, et buvez.

(Les deux frères se précipitent l'épée à la main, arrachant à Comus sa coupe et la brisant contre terre (55). Sa suite veut

faire résistance, mais ils sont tous repoussés. Pendant cela, l'Esprit survient.)

L'ESPRIT.

Que vois-je? vous avez laissé s'échapper le perfide magicien? O inconsidérés! il fallait rompre sa baguette, et le charger de chaînes. Si sa baguette n'est brisée, si l'enchantement de cette jeune dame n'est détruit par des paroles contraires (56), nous ne pouvons rendre le mouvement à ses formes, que le marbre oppresse et engourdit. Mais patience; ne vous troublez pas. Je crois avoir en ma possession d'autres secrets que m'a jadis appris le vieux Mélibée, le plus véridique des pasteurs qui aient jamais enflé les pipeaux.

Non loin d'ici, habite une nymphe bienfaisante qui dirige d'une main légère les paisibles ondes de la Saverne. Sabrina est son nom, vierge pure, fille de Locrin, qui reçut le sceptre de Brutus, son père. Elle, tout innocente, fuyant la colère insensée de sa marâtre Guendolène, recommanda aux flots sa pudique beauté, et les flots la protégèrent en l'enveloppant. Alors les nymphes charmantes qui se jouaient parmi les eaux, la reçurent mollement dans leurs bras ornés de perles, et la portèrent au vieux Nérée. Le dieu prend pitié de son infortune; il soulève sa tête froide et inanimée, et la remet à ses filles, qui la plongent en un bain de nectar parsemé d'asphodèles (57); et, infusant l'ambrosie dans tous ses sens, la rappellent

enfin à la vie. Sabrina, ainsi ressuscitée, devint immortelle, et déesse de cette rivière. Dans cet état, elle conserve toute sa douceur virginale ; souvent le soir, parmi les rosées du crépuscule, elle s'en va visitant les troupeaux, et, par le bienfait d'une précieuse liqueur, les délivre des sortiléges et des maléfices. Aussi, dans leurs joyeuses réunions, les bergers célèbrent-ils ses louanges en chansons rustiques, et s'empressent-ils de jeter dans le fleuve, en son honneur, des guirlandes de pensées, d'œillets et de brillantes asphodèles. Cette déesse, ainsi que le vieux berger me l'a dit, peut rompre le nœud puissant des charmes et fondre la glace des enchantemens, pourvu qu'elle soit invoquée en des hymnes mélodieux ; car elle aime les vierges ; et, vierge elle-même, elle est toujours prête à les secourir (58). Je vais donc faire l'épreuve de sa bienveillance, et joindre au pouvoir de mes chants, la force de quelques mystiques adjurations.

(Il chante.)

Belle Sabrina, écoute, du fond de tes demeures humides et transparentes ; cesse d'entrelacer les lis dans tes beaux cheveux parfumés d'ambre, qui tombent en boucles sur tes épaules. C'est l'honneur d'une vierge qu'il s'agit de secourir : déesse du lac d'argent, écoute et sauve !

Écoute, et apparais-nous au nom du grand Océan, par le trident de Neptune, agitateur de la

terre, et par les pas graves et majestueux de Téthys; par la chevelure hérissée et blanche de Nérée, et par la houlette du devin des antres de Carpathie; par la conque recourbée de Triton, et par les enchantemens du vieux prophète Glaucus; par les jolies mains de Leucothée et par son fils, gardien de plages océaniques; par les pieds éblouissans de Thétis, et par les doux chants des sirènes (59); par la tombe sacrée de Parthénope, et par le peigne d'or avec lequel Ligéa (60), assise sur des rocs de diamant, lisse et ondule l'ébène de ses cheveux; par toutes les nymphes aux regards séduisans, qui dansent la nuit sur tes ondes limpides, je t'adjure (61), lève-toi, lève-toi; qu'au-dessus de ton lit de corail, ton beau visage nous apparaisse; fais taire le murmure de l'onde pour entendre nos prières. Écoute et sauve!

SABRINA paraît, accompagnée de Naïades, et chante :

Ici près, sur les rives bordées de joncs, où croissent le saule et l'osier humide, j'ai arrêté la course glissante de mon char orné d'agathes, de turquoises et d'émeraudes, et du bord des eaux jusqu'ici j'ai posé sur la tête veloutée de la primevère un pied si agile et si délicat, qu'elle n'en a point été courbée, et que mes pas n'y ont laissé nulle empreinte (62). Gentil berger, je viens à ta prière; parle, que veux-tu de moi?

L'ESPRIT.

Divinité propice, nous implorons le secours de

ta main puissante pour dénouer les liens magiques qu'a jetés sur une vierge pure l'art d'un vil et odieux enchanteur.

SABRINA.

Pasteur, c'est ma plus douce fonction que de prêter assistance à la chasteté en péril. Vierge éclatante, tourne tes regards sur moi. Ainsi je répands sur ton sein des gouttes qu'avec un soin précieux j'ai puisées dans ma pure fontaine. Trois fois j'en arrose l'extrémité de tes doigts; trois fois j'en arrose le vermillon de tes lèvres. Ensuite, de la froide moiteur de mes chastes mains, je touche ce siége envenimé que souille la chaleur d'un suc visqueux... Maintenant le charme est détruit; et avant que le jour reparaisse, je me hâte de rentrer pour faire ma cour dans les bosquets d'Amphitrite.

(*Sabrina sort, la jeune Lady se lève.*)

L'ESPRIT.

O vierge, fille de Locrin, postérité du vieil Anchise (63), puisse, pour ce bienfait, ne jamais manquer à tes ondes le tribut de mille petits ruisseaux qui, avec un doux grondement, descendent des montagnes neigeuses! Que jamais les ardeurs de l'été, que jamais les embrâsemens de l'air n'offensent les belles tresses de ta chevelure! que jamais les torrens fangeux de l'automne ne troublent la pureté de ton cristal! mais que toujours tes flots

roulent jusqu'à ton rivage et les perles et l'or! Qu'autour de toi s'élèvent de toutes parts d'orgueilleux édifices et des terrasses verdoyantes! Et que, sur l'une et l'autre de tes rives, la myrrhe et le cinnamome exhalent, en des bosquets délicieux, leur haleine odoriférante!

Viens, belle lady; tandis que le Ciel le permet, abandonnons ce séjour exécré; n'attendons pas que le perfide magicien vienne t'enlacer dans de nouveaux maléfices. Abstenons-nous de discours inutiles, jusqu'à ce qu'un lieu plus pur nous ait reçus. A travers ces sombres et vastes solitudes, je serai votre guide fidèle, jusqu'à la prochaine habitation de votre père. Ce soir, plusieurs amis sont rassemblés autour de lui pour le féliciter de son heureux retour. Nous y trouverons aussi tous les pasteurs du voisinage réunis en des danses champêtres, et notre soudaine apparition redoublera leur plaisir et leur liesse. Venez; hâtons-nous, déjà les étoiles s'élèvent, quoique la nuit règne encore en souveraine au milieu du firmament.

(La scène change et représente la ville de Ludlow et le château du Président. Des paysans viennent former des danses. Ensuite arrive l'Esprit avec la jeune Lady et les deux Frères.)

L'ESPRIT chante.

Retirez-vous, joyeux bergers, retirez-vous. Suspendez vos jeux jusqu'à ce que demain le soleil ramène un grand jour de fête. En attendant, que

vos gambades et vos gestes fassent place à des danses plus élégantes et plus légères (64), telles que Mercure, sur les landes et sur les gazons, a coutume de les enseigner aux agiles dryades.

(Il présente les enfans à leur père et à leur mère, et chante encore.)

Noble seigneur et brillante dame, recevez de nouveaux objets de délices dans ces trois beaux rejetons si heureusement sortis de votre tige. Le Ciel a voulu de bonne heure éprouver leur jeunesse, et faire briller leur foi, leur patience, leur courage. Ils ont combattu et vaincu; leurs jeunes fronts sont parés d'une couronne immortelle; que des danses célèbrent leur triomphe sur les déréglemens effrénés et sur la folle intempérance!

(Les danses finies, l'Esprit prononce l'Épilogue.)

Maintenant je vais prendre mon vol sur l'immense Océan, vers ces heureux climats où jamais, dans les vastes champs du ciel, ne se ferment les yeux du jour. Là je pompe les subtils esprits de l'air, au milieu des beaux jardins d'Hespérus, et à côté de ses trois filles qui chantent auprès de l'arbre aux fruits d'or. L'agile et joyeux Printemps s'y réjouit sous des voûtes mobiles de feuillage; les Grâces et les Heures au sein de rose, y répandent tous leurs présents. Là réside un été qui ne s'éloigne jamais. Le Zéphyr léger, recueillant les parfums du nard et du cinname, les sème, en volant, dans les allées de cèdres. Iris, de son arc humide, arrose les rives odorantes, et les couvre de fleurs plus variées

que son écharpe elle-même, lorsqu'elle se dessine sur l'azur des cieux. De cette rosée élysienne (mortels purs, écoutez) naissent des lits de roses et d'hyacinthes où repose souvent le jeune Adonis, calmant par le baume du sommeil les aiguillons de sa profonde blessure, tandis que la reine de Syrie s'assied tristement près de lui. Un peu plus loin son fils fameux, le céleste Cupidon, rayonnant de splendeur, tient doucement enlacée dans ses bras sa chère Psyché, qu'après de longues et laborieuses épreuves, les dieux consentent enfin à lui donner pour épouse, et de sa couche éclatante et sans tache, naîtront deux fortunés enfans, Jeunesse et Joie : ainsi l'a promis le serment de Jupiter.

Mais maintenant ma tâche est heureusement finie. Je puis courir ou voler d'un agile essor aux confins verdoyans de la terre où s'arrondit la voûte des cieux, et de-là m'élancer d'un saut jusque dans le disque de la lune.

Mortels qui voulez me suivre, aimez la vertu. Elle seule est libre. Elle vous enseignera comment vous pouvez monter jusqu'au-dessus des célestes sphères : ah ! si la force manquait à la vertu, le Ciel même s'inclinerait pour lui tendre la main.

FIN DE COMUS, PASTORALE-FÉERIE.

REMARQUES.

(1) Le mot original est *mask;* les Anglais appelaient ainsi, dans leur vieux théâtre, une représentation dramatique écrite en style soutenu, et sans égard aux règles de la vraisemblance.

(2) *Spot.* Milton affectionnait cette expression, qui se retrouve deux fois au commencement du 8e livre du *Paradis perdu.*

(3) L'Esprit donne à entendre que les dieux nommaient la terre d'un autre nom. C'est la manière des poëtes anciens. Homère est plein de ces distinctions entre les noms divins et les dénominations terrestres des mêmes personnes ou des mêmes choses.

(4) Si nous voyons, au 5e livre du *Paradis perdu*, un ange venir manger avec Adam, c'était dans le paradis terrestre et avant la chute du premier homme.

(5) Imitation d'Horace, ode 1re, liv. 3.

> Favete linguis : carmina non priùs
> Audita, musarum sacerdos,
> Virginibus puerisque canto.

(6) Cette fable est racontée par Ovide, au 3e livre des Métamorphoses. Homère y fait allusion dans l'Hymne à Bacchus; elle est le sujet de la belle frise de la lanterne de Démosthènes.

(7) Milton était nourri de la substance des anciens. Cette image pittoresque de cheveux bouclés en grappes, il l'a trouvée dans Apollonius de Rhodes, liv. 2, v. 678; et dans l'Anthologie, liv. 2, épigr. 5.

(8) Cette épithète d'*orientale* appliquée à la liqueur, veut dire *extrêmement brillante*. Milton avait lu dans Pétrarque (sonnet 166) :

Di cinque perle *oriental* colore.

(9) Les métamorphoses de Circé étaient complètes. Mais Milton, écrivant pour la scène, avait besoin de formes humaines, sauf les changemens de visage, qu'il était facile aux masques d'exprimer. On n'avait pas encore trouvé le secret de faire mouvoir sur le théâtre des animaux de bois ou de carton; il n'existait pas alors d'artistes-éléphans qui, après dix ans d'honorables services dans les pieds de derrière, fussent admis à ceux de devant, par un *avancement* fort légitime.

(10) C'est ainsi qu'au 9e livre de la *Jérusalem délivrée*, l'archange Michel descend comme une étoile; et de même Uriel au 4e livre du *Paradis perdu*.

(11) C'est encore Pétrarque qui a fourni cette image :

Quando'l sol *bagna* in mar l'aurato carro.
(Sonnet 187.)

Ou plutôt Pétrarque et Milton l'ont également empruntée aux anciens poëtes. Et l'*axe enflammé* est dans saint Jérôme : *Qui postquàm ardentem rotam oceano tinxerit.* (Commentaire sur l'Ecclés., ch. 1er.)

(12) Cur non sub altâ vel platano vel hâc
Pinu jacentes sic temerè, et *rosâ*
Canos *odorati capillos*
Dùm licet, *Assyrio que nardo*
Potamus uncti? dissipat Evius
Curas edaces. (HORACE, ode 11, liv. 2.)

(13) Mot à mot : « En danse moresque. » La danse moresque fut portée en Angleterre, sous Édouard III, par Jean de Gaunt, à son retour d'Espagne, où il était allé combattre en faveur de son beau-père, Pierre-le-Cruel, contre Henri de Transtamare. Il est parlé de danses à la moresque, au 4e chant du *Morgante Maggiore*, de Pulci.

(14) Allusion au rôle que joue le Soleil dans la fable des amours de Mars et de Vénus, *Odyssée*, liv. 8. L'expression du soleil *qui dit tout* (*tell-tale sun*), se trouve aussi dans Spenser et dans Shakspeare.

(15) La singulière métaphore des paroles insidieuses considérées comme une chasse pour prendre la proie, est employée par Euripide dans *Hippolyte*, v. 960.

(16) Littéralement : « Comme un triste votariste dans les habits de deuil du pélerin. » Ce mot *votarist* est de la vieille langue anglaise. Shakspeare parle quelque part des *votaristes de Ste-Claire*. Il exprimait fort bien l'état, fort commun au moyen âge, de ceux qui s'étaient engagés par un vœu de dévotion à faire, soit un pélerinage, soit toute autre pratique pieuse, et qui, souvent, exigeaient d'être enterrés avec l'habit de leur vœu ; *graius amictus*, comme disait le rituel romain. M. Todd observe, dans ses notes sur le *Comus*, que Milton, malgré sa profonde horreur de toute superstition, revêt souvent ses pensées des couleurs du papisme, qui est, dit-il, une mythologie fort poétique.

(17) Le texte dit mieux que cela. Il dit : « Enfermerais-tu les étoiles dans ta noire lanterne ? » Il faut bien pardonner aux temps, à l'âge et au génie de l'auteur, quelques traits de mauvais goût ; mais par combien de beautés il les rachète !

(18) Toutes ces idées de spectres et de prestiges nocturnes étaient le continuel entretien du moyen âge, qu'on pourrait figurer lui-même comme une immense nuit, pleine d'illusions superstitieuses. Marc Paul, décrivant un des vastes et périlleux déserts de l'Asie, s'exprime ainsi : « Le jour, et le plus souvent la nuit, l'on y voit et l'on y entend diverses illusions d'esprits infernaux. Aussi les voyageurs doivent-ils bien prendre garde de ne point se séparer les uns des autres, et veiller à ce que personne ne reste trop long-temps en arrière. Autrement celui à qui la hauteur des monts et les détours des sentiers auraient bientôt fait perdre la vue de ses camarades, ne les retrouverait pas facilement. Car il entendrait des voix de démons qui, marchant dans la solitude, appellent les voyageurs par leurs noms propres, et imitent la voix

de leurs compagnons, afin de les détourner du droit chemin et de les entraîner à leur perte. » *De Regionib. oriental.*, liv. 1er, ch. 44.

Heywood (*Hierarchie of Angels*, éd. de 1635, p. 601) abrège en ces termes une merveilleuse aventure que rapporte Alessandro Alessandri dans ses *Geniales dies*, liv. 2, ch. 9 : « Un de mes amis, d'une véracité éprouvée, voyageant avec un de ses voisins du côté d'Arezzo, tous deux s'égarèrent et tombèrent dans des déserts dont le seul aspect faisait grand' peur. A la chute du jour et lorsque la nuit devint noire, ils s'imaginèrent entendre des hommes qui parlaient; et, s'avançant de ce côté pour s'enquérir de leur chemin, ils virent trois étranges figures humaines, d'une terrible et gigantesque stature, qui les appelèrent de la voix et du geste. Ceux-ci n'osaient approcher. Alors les larves se mirent à sauter et à s'accoupler dans des postures tellement indécentes, que les deux amis, demi-morts de peur, n'eurent d'autre ressource que de s'enfuir à toutes jambes, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à la cabane d'un pauvre paysan, où ils furent accueillis et réconfortés. »

(19) Cette forme de répétition, dont la grâce n'a pu être reproduite, a son modèle dans un vers d'Ovide. (*Fastes*, liv. 5, v. 145) :

Fallor? an arma sonant? non fallimur : arma sonabant.

(20) Milton suppose, avec une grande magnificence poétique, que l'Écho doit primitivement sa naissance au retentissement de l'harmonie des sphères célestes. Cette remarque est de Warburton.

(21) J'avoue que je ne peux partager l'enthousiasme du même Warburton sur la bizarre fiction du Silence portant la voix sur ses ailes.

(22) Allusion à ce charmant passage d'Ovide, l'un des poëtes favoris de Milton. Au 14e livre des *Métamorphoses*, Circé est peinte, avec ses compagnes, cueillant les plantes et examinant leurs propriétés :

Nereides, nymphæque simul, quæ vellera motis
Nulla trahunt digitis, nec fila sequentia ducunt,
Gramina disponunt; sparsosque sine ordine flore
Secernunt calathis, variasque coloribus herbas.

Ipsa, quod hæ faciunt, opus exigit : ipsa quid usus
Quoque sit in folio, quæ sit concordia mixtis
Novit; et advertens pensas examinat herbas.

(23) Scyllæi tacuère canes, stetit atra Charybdis.
(*Silius Italicus*, liv. 14, v. 467.)

Warburton fait remarquer ici la coupe savante et la suave harmonie des vers de Milton. La prose ne peut que déplorer son impuissance à rendre de pareils effets; vouloir les imiter, serait tomber dans le bizarre, sans jamais atteindre le beau. Voyez combien ce système a égaré Bitaubé, et défiguré sa traduction d'Homère, d'ailleurs si estimable!

(24) Il y a ici une imitation très-marquée du commencement du discours d'Ulysse à Nasicaa, au 6e livre de l'*Odyssée*. A propos de ce passage, lord Monboddo (dans son *Origin and progress of language*, t. 3, p. 99) rapportant ce que dit Cicéron, que si Jupiter voulait parler grec, il parlerait comme Platon a écrit; ajoute, ce qui est incontestable, que le même bonneur appartiendrait à Milton, si Jupiter voulait parler anglais.

(25) La brisure et le choc de ce dialogue, opposés aux longues et trop longues périodes de tout le reste, montrent, selon la remarque de Hurd, l'intention de reproduire en cet endroit les courtes et alternatives réparties si fréquemment employées par les tragiques grecs.

(26) Ceci est imité d'Homère; je ne puis plus me rappeler en quel lieu. La même peinture se retrouve au 4e livre des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, v. 1172.

(27) C'est ainsi que dans l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide, poëte que lisait beaucoup Milton, un berger dépeint à Pylade et à Oreste Iphigénie comme un objet surnaturel et digne de l'adoration des hommes. *Voy.* vers 246.

(28) Milton va plus loin qu'Arioste, qui, au 14e chant de l'*Orlando furioso*, se borne à dire que la courtoisie habite aussi les humbles toits :

Chè non pur per cittadi e per castella,
Ma per tugurii ancora, e per fenili,
Spesso si trovan gli uomini gentili.

Cette différence d'observation entre les deux poëtes tient à celle de leur situation et de leur caractère. Jamais Milton n'aurait souffert qu'un grand seigneur lui eût dit : « Dove avete preso tutte queste coglioniere ? » Et certainement le grand seigneur qui disait cela était plus grossier qu'un paysan.

(29) Textuellement : *Démouflez-vous*. Métaphore prise de l'usage, alors fréquent, des masques. Aussi le mot *mufle* était-il plus noble dans l'anglais de Milton que dans celui de nos jours.

(30) Le vers original est :

In double night of darkness and of shades,

que M. Gaetano Polidori, dans son élégante traduction du *Comus* en vers italiens, rend par celui-ci :

In doppio orror di tenebre, et di larve.

Je ne crois pas que l'intention de Milton ait été de placer ici les fantômes ; le jeune homme n'en a point entendu parler ; c'est le récit du berger qui va tout-à-l'heure les lui faire connaître. Le poëte n'a voulu peindre que les ténèbres épaisses, redoublées, de la même manière que Cicéron a dit, au 1er livre de la Divination, *Tenebræ conduplicantur ;* et Milton lui-même, au 1er livre du Paradis reconquis, v. 499.

Now began
Night with her sullen wing to *double-shade*
The desert.

Quant à la distinction d'obscurité et d'ombres, elle n'est point mise par opposition, mais par emphase, ainsi qu'il s'en trouve des exemples en d'autres endroits du poëme. J'ai pris plusieurs fois la liberté de différer d'opinion avec M. Polidori sur l'interprétation du sens, qui n'est pas toujours facile à saisir.

(31) Claudensque textis cratibus lætum pecus.
HORACE, *Epod.* 2, v. 45.

(32) Cette magnifique pensée a pu être fournie à Milton par Spenser :

> Virtue give herself light through darkness for to wade.
> *Faery Queene*, liv. 1er, str. 1re.

Mais ce qui suit, et qui n'est pas moins beau, n'appartient qu'à Milton lui-même, et a été imité par Pope et quelques autres.

(33) Notre poëte a pris plaisir à cette image; on la retrouve dans le *Samson agonistes*, v. 155. « Tu es devenu (ô le pire de tous les emprisonnemens!) le cachot de toi-même. »

> Thou art become (o worst emprisonnement)
> The dungeon of thyself.

(34) « Fille seule est toujours mal gardée, » a dit Guarini, act. 5, sc. 2, du *Pastor fido*.

> E donna scompagnata
> È sempre mal guardata.

Et Shakspeare, dans *As you like it*, act. 1er, sc. 3e.

« Hélas! pauvres filles que nous sommes, quel danger pour nous de voyager si loin! La beauté, plus que l'or même, attire les voleurs. »

(35) Il faut encore citer ici le *Pastor fido* :

> Mà più d'ogn' altro, e con più saldo scudo,
> L'onestade il defende :
> Chè sdegna alma ben nata
> Più fido guardatore
> Aver del proprio onore.

Dans ces temps de l'impuissance des lois contre le brigandage féodal, c'était un beau ministère qu'exerçaient les poëtes divins que celui d'entourer d'un rempart imposant de protection morale, la faiblesse et l'innocence. Les hommes d'état ne se doutent pas, pour la plupart, des services immenses que les poëtes ont rendus et rendent encore à la société. Ceux qui affectent de les dédaigner, se dédaignent eux-mêmes, et se montrent bien superficiels et bien petits.

(36) Tous les vieux poëtes anglais emploient le mot de *montagnard* comme synonyme de brigand ; ils en savaient quelque chose.

(37) Milton copie ici, en l'embellissant par l'expression, un morceau de la *Faithful Shepherdess* de Fletcher, act. 1er.

« J'ai ouï dire (ma mère me l'a dit et je commence à le croire) que si je garde ma fleur virginale intacte, pure, chaste et belle, il n'est sorcier, faune, satyre, fée, lutin, furie, ou autre puissance habitante des bois, qui puisse endommager mon corps, ou, par des voix fantastiques et de vaines illusions, m'attirer vers les feux trompeurs. » Ce n'est pas le seul emprunt qu'il ait fait à la même pièce. La démonologie supposait aux fées un grand pouvoir sur les mines. Olaüs Magnus, dans son Histoire des peuples septentrionaux, a un chapitre (le 10e du livre 6) qui traite spécialement *de Metallicis dæmonibus*, et où il est dit que des esprits infernaux, sous l'apparence d'ouvriers, se font souvent voir aux mineurs, et les attirent dans de fausses veines qui se trouvent être des précipices. George Agricola rapporte la même chose dans son Traité des *animaux subterranés ;* il raconte qu'en une mine d'Allemagne, un de ces esprits malfaisans tua un jour douze mineurs par son haleine empoisonnée. Il est superflu de faire observer que l'ignorance s'emparait ainsi de plusieurs phénomènes et accidens tout naturels, pour les travestir en miracles. Dans le pays de Galles, les démons des mines sont appelés *knockers* (marteaux). On les représente sous la forme de nains qui n'ont pas plus d'une demi-verge de haut.

(38) Thyer suppose, avec vraisemblance, que Milton a emprunté cette double interprétation mythologique du dialogue de Lucien, où Vénus reproche à son fils d'épargner Minerve et Diane, et où l'Amour répond que la première l'effraie avec ses regards de Gorgone, et que la seconde, chassant toujours, ne peut elle-même être chassée.

(39) Mot à mot : « Des milliers d'anges en livrée lui servent de laquais. » Je ne crois pas qu'il y ait de peinture plus grotesque que celle-là, ni d'association plus bizarre que celle de laquais et

d'anges. Milton montra plus de goût dans le *Paradis perdu*, lorsqu'il se contenta de dire (liv. 8, v. 559):

« About her, as a guard angelic plac'd. »

« La chasteté fait les anges, » a dit saint Ambroise, qui représente aussi les milices célestes combattant pour la défendre.

(40) Ce système des esprits qui deviennent corps, n'étant qu'une dépendance de la doctrine des corps devenus esprits, ne tient pas au matérialisme, ainsi que Warburton l'a faussement prétendu; Milton était si loin d'être matérialiste, qu'on peut plutôt remarquer en lui un spiritualisme raffiné. Les idées mystiques de la pétrification des âmes coupables, si je puis ainsi m'exprimer, idées empruntées du *Phédon*, se retrouvent dans le *Paradis perdu*, où elles sont moins à leur place qu'ici. Je suppose que, dans l'intention du poëte, elles doivent être entendues allégoriquement. Horace, qui n'était pas assurément un poëte mystique, n'a-t-il pas dit:

Atque affligit humo divinæ particulam auræ.
Satir. 2, liv. 2.

Ces transmutations sont un symbole, comme celles de Circé, comme celles de son fils. Mais les commentateurs qui prennent tout au pied de la lettre et qui tirent des inductions à perte de vue, ressemblent aux voyageurs attirés dans les piéges par des apparitions fantastiques.

(41) Vous voyez, dans l'*Iliade*, presque toutes les âmes des guerriers tués s'envoler en regrettant leur force et leur jeunesse. Le Tasse a dit de même avec une exquise élégance :

Dal giovinetto corpo usci divisa
Con gran contrasto l'alma, e lasciò mesta
L'aure soavi de la vita.
Gièrus. liber., c. 9, str. 33.

Cet attachement aux corps, lorsqu'il n'est point excessif, est le vœu de la nature. Nous sommes tous des Chrysalde :

Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Tous les efforts des stoïciens chez les anciens peuples, et des mystiques chez les modernes, se sont brisés contre cet instinct.

(42) Pétrarque a dit avec le même enthousiasme poétique :

Pasco la mente d'un si nobil cibo,
Ch' ambrosia, e nettar non invidio a Giove.

Sonnet 160.

(43) Magicis Hecaten ululatibus orat.

Ovide, *Metam.*, lib. 14, v. 405.

Hinc exaudiri gemitus, iræque leonum
... ac formæ magnorum ululare luporum ;
Quos hominum ex facie dea sæva potentibus herbis
Induerat Circe in vultus ac terga ferarum.

Virg. *Æneid.*, lib. 7, v. 15.

(44) Cette expression, devenue commune parmi nous, est traduite littéralement. Les langues modernes l'ont prise du latin. On connaît ces vers de Catulle :

Quod tu cùm olfacies, deos rogabis
Totum ut te faciant, Fabulle, *nasum*.

De *tout nez* à *tout oreille*, il n'y avait qu'un pas. Cette locution est également propre aux langues orientales, si W. Jones a été fidèle dans la version latine de deux vers d'un poëte persan, qu'il cite p. 137 de son *Poesios Asiaticæ commentarium*. Le poëte dit à Dieu :

Dùm laudes tuas modulatè canit luscinia,
Ex omni parte auris sum, tanquam rosæ frutex.

« Tandis que le rossignol module tes louanges, je suis oreille de tout mon corps, tel que l'arbrisseau de la rose. »

(45) Il semble que, par cette bizarre et dégoûtante image, Milton préludait à l'accouplement du péché et de la mort. M. Todd suppose qu'il en a puisé la première idée dans un poëme ascétique qui parut de son temps, dans les *Pia desideria* du jésuite Herman Hugo ; où il est dit, au 8e *soupir* de l'*âme amante* : « Qui me délivrera du corps de ce trépassé ? » Mais c'est aller chercher dans un rapprochement bien subtil ce que la seule imagination du poëte explique plus naturellement. L'ouvrage de Hugo, devenu très-rare,

a été traduit en français sous ce titre : « *L'Ame amante de son Dieu, représentée dans les emblèmes sur les pieux désirs.* »

(46) C'est le mot célèbre d'un philosophe à un tyran : « Tu peux me tuer, mais me convaincre, non. »

(47) Circé, au 10e livre de l'*Odyssée*, tient le même langage à Ulysse, qui voulait tirer l'épée contre Scylla.

(48) Warton rapporte que c'était la coutume dans les familles, de conserver des provisions de plantes, non seulement pour la cuisine et pour la pharmacie, mais encore dans des intentions superstitieuses. Dans plusieurs maisons, on gardait constamment de la rue et du romarin, pour porter bonheur. L'usage des buis bénits tient à cela, où plutôt remonte aux rameaux mystiques de l'antiquité.

(49) Mot à mot : « Qui danse. » Pourquoi Milton ne ferait-il pas danser le vin ? Boileau l'a bien fait rire.

(50) Euripide a dit dans *Médée*, v. 618 :

Les présens des pervers ne portent point profit.

(51) Ceci rappelle la fameuse stance d'Arioste tant de fois citée :

La virginella è simile alla rosa, etc.

(52) Shakspeare a exprimé le même vœu touchant, au 4e acte du *Roi Lear*, sc. 1re.

(53) Toute cette mysticité platonique, que Milton affectionnait beaucoup, est développée au 8e chant du *Paradis perdu*, dans le dialogue philosophique de l'ange et d'Adam. Mais on dirait que le poëte a voulu se moquer lui-même de son spiritualisme, lorsqu'il nous montre l'ange rougissant et souriant à plusieurs questions que lui fait le père des hommes. La jeune lady parle ici comme Armande et Philaminte.

(54) Warton présume, avec quelque raison, que Milton vent se moquer ici des canons ecclésiastiques : il en était bien capable.

(55) Milton imite en cet endroit, non seulement Homère et Ovide, mais Spenser en deux passages de la *Reine des Fées*, lorsque sir Guyon renverse le *porter du plaisir,* ch. 2, str. 12, et lorsque le même brise la coupe de la magicienne *Excesse*, quatre stances plus loin.

(56) Ce rituel des désenchantemens est pris d'Ovide :

> Percutimurque caput conversæ verbere virgæ,
> Verbaque dicuntur verbis contraria verbis.
> *Metam.*, lib. 14, v. 300.

(57) Homère nous montre à plusieurs reprises le corps de Patrocle plongé par Thétis dans un bain d'ambrosie, et Alcée, dans l'épitaphe du prince des poëtes, suppose que les Néréides firent à ses restes le même honneur.

(58) « Vierge, sois le rempart des vierges! » dit le chœur dans les *Suppliantes* d'Eschyle, v. 155.

(59) Les sirènes, selon Sandy, traducteur anglais d'Ovide, représentaient allégoriquement le bruit harmonieux des vents et des flots dans une certaine baie, et l'erreur fatale des marins qui, attirés par cette molodie, allaient se briser imprudemment contre les rochers. L'explication est ingénieuse et vraisemblable, mais aucune autorité ne la justifie.

(60) Parthénope et Ligea étaient deux sirènes.

(61) Dans toute cette longue adjuration, Milton étale une grande abondance de trésors mythologiques, puisés aux sources poétiques de l'antiquité.

(62) C'est la Camille de Virgile :

> Illa vel intactæ segetis per summa volaret
> Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas.
> *Æneid.*, lib. 7, v. 808.

(63) Locrin était fils de Mutus, qui l'était de Sylvius; Sylvius d'Ascagne; Ascagne d'Énée; Enée d'Anchise. Voyez, sur cette généalogie, l'*Histoire d'Angleterre*, par notre poëte, liv. 1er.

(64) « A des danses qui se feront sans dandiner la tête et allonger le cou. » Tel est le sens des mots *without duck or nod*, par lesquels nous reconnaissons que les paysans du temps de Milton dansaient précisément comme aujourd'hui. C'est le seul mot pour rire qu'il y ait dans tout l'ouvrage.

FIN DES REMARQUES.

HISTOIRE

DE NELLA RAJA,

ROMAN INDIEN, TRADUIT DU TAMOUL, SUR LA VERSION ANGLAISE

DE M. KINDERSLEY,

ATTACHÉ AU SERVICE CIVIL DE LA COMPAGNIE DES INDES.

1788.

NOTICE.

Le génie de Dupleix, l'héroïsme de Suffren et de Bussy destinaient à la France le sceptre de l'Orient; les irrésolutions, les lenteurs, l'ignorance de son ancien gouvernement trouvèrent moyen de le lui ravir et d'en gratifier nos vieux ennemis. C'est particulièrement sous le rapport de notre illustration littéraire que je m'afflige ici de cette perte. En effet, tandis que les conquérans désolent la terre pour lui arracher ses trésors, derrière eux viennent les philosophes, recueillant des moissons pacifiques et semant les lumières et la civilisation. Ce sont en quelque sorte les Prières boiteuses qui se traînent sur les pas de l'Injure au pied d'airain.

Déjà les Sonnerat et les Anquetil Duperron s'apprêtaient à nous enrichir de leurs lointaines recherches, lorsque leur zèle ardent fut contraint de céder aux destinées de leur pays, et d'abandonner la place aux William Jones, aux Colebrooke, aux Wilkins et à tout le collége des savans de Calcutta. A dieu ne plaise que je refuse à ces honorables étrangers le tribut d'estime et de reconnaissance qui leur est dû; mais qu'il me serait plus doux de le reporter vers les nôtres! Que dis-je? ah! les nôtres, moins heureux, ont plus de mérite peut-être! Il faut lire

dans la vie d'Anquetil tout ce qu'il a dû braver de fatigues et de périls pour nous rapporter son bagage oriental, tandis que, pour ses paisibles successeurs, tous ces obstacles furent changés en protection par la victoire; et par quelle victoire, juste ciel! A ces mêmes hommes qui calomniaient récemment la gloire de ma patrie, l'histoire demandera compte et des trahisons envers les traîtres qui les servirent; et du sceptre de fer sous lequel l'Inde est écrasée; et du coup ténébreux qui termina les jours de Tippo-Saëb; et de l'égorgement de ses femmes violées; et surtout du sang de trois millions d'Indiens dévorés sur la terre de l'abondance, par l'infernal artifice d'une famine. Mais j'oublie qu'il n'est ici question que de littérature.

Celle de l'Inde est immense. Sa richesse est, comme on sait, l'ouvrage de ces Bramines qui, énervant leur pays pour l'asservir, le livrèrent sans défense à l'épée de tous les barbares, et qui, partageant aujourd'hui l'oppression commune, sont devenus, à juste titre, les valets de tous les maîtres qu'ils se sont donnés.

Ils se vantent d'une antiquité prodigieuse, mais qui n'est point prouvée par des annales certaines. Aux yeux d'une saine critique, tous leurs temps antérieurs à l'ère chrétienne sont couverts de voiles impénétrables. Les écrivains qui leur accordent complaisamment les trois ou quatre millions d'années qu'ils réclament, s'appuient, non sur leur histoire ancienne dont aucun vestige ne subsiste, mais sur leur gigantesque mythologie.

Leur littérature, sans division possible d'époques, et, pour ainsi dire, sans noms d'auteurs connus avec certitude, se partage naturellement en sacrée et en profane.

La première est déposée dans six volumineux Chastras

ou corps de science; les deux plus renommés sont les Védas et les Pouranas, dont je parlerai dans les remarques. Là, toutes leurs connaissances divines et humaines, religion, astronomie, médecine, jurisprudence, art militaire, musique, architecture, grammaire, ont été rassemblées en un langage poétique tout particulier. Ce ne sont pas précisément des vers; c'est une prose rimée et cadencée dont les voyelles se marquent d'un accent musical. Le récitatif qui en résulte est assez semblable au ton que prennent les juifs pour chanter le Pentateuque dans les synagogues.

A ces Chastras il faut joindre, pour compléter les livres sacrés des Indiens, leurs deux plus anciens et plus célèbres poëmes épiques, le *Mahabarat* et le *Ramayan*, qui racontent les guerres et les aventures fabuleuses de leurs dieux, de leurs génies et de leurs anciens rois.

Quant à leur littérature profane, on peut la ranger en trois classes :

1°. Ouvrages en vers, savoir : épopées grandes ou petites; élégies; poésies érotiques; satires; poëmes scolastiques et moraux; odes; apologues, à la tête desquels est placé le célèbre *Hitopadèsa*, désigné mal à propos dans l'Occident sous le nom de Fables de Bidpai.

2° Ouvrages mêlés de prose et de vers, à la manière du Voyage de Chapelle et de Bachaumont, ou plutôt de nos opéras comiques. Cette division comprend les Natacs ou pièces de théâtre, dont le nombre est considérable.

3° Ouvrages de prose, qui ne sont autres que les contes ou romans. On conçoit, en effet, qu'une littérature où tout, jusqu'aux grammaires et aux dictionnaires, est écrit en vers, laisse à la prose un étroit domaine; encore même cette prose est-elle poétique, ou, si vous

voulez, bâtarde; le talent de séparer la prose des vers en leur laissant mutuellement le caractère qui leur est propre, suppose un goût exquis et une organisation raffinée, qui n'appartient pas aux peuples de l'Orient.

Les romans indiens sont mythologiques. Ce sont, en général, des épisodes pris des grandes épopées nationales et religieuses, et sur lesquels l'imagination de quelque bramine prend plaisir à s'exercer. Parmi ces épisodes, l'histoire de *Nella Raja*, tirée du Mahabarat, est particulièrement célèbre. Elle a donné naissance à plusieurs poëmes, qui ne l'embrassent que dans quelques-unes de ses parties. Ici elle est complète. L'original de ce petit ouvrage, dont on ne connaît point l'auteur, est écrit en tamoul, langue intermédiaire au sanscrit et à l'indoustani moderne, et qui a cessé depuis si long-temps d'être parlée, que le petit nombre de panditas ou docteurs qui en ont conservé l'intelligence, sont obligés de placer dans les manuscrits une version interlinéaire en langage commun. C'est sur une de ces versions littérales que M. Kindersley a fait sa traduction, dont la sévère exactitude est garantie par l'approbation des savans de Calcutta. Comme le tamoul a cessé d'être en usage depuis la conquête de l'Inde par les Persans, on peut supposer que le roman de *Nella Raja* se rapporte, pour sa date, au moyen âge.

La pensée de ce livre est éminemment morale. L'homme le plus heureux et le meilleur, s'il ne se surveille pas avec une attention scrupuleuse, finit par se lasser de son bonheur et de sa vertu; et il suffit de la plus légère porte ouverte au mal dans notre âme, pour que ses ravages puissent devenir effrayans. Telle est la grande leçon que ce récit présente aux hommes et particulièrement aux princes.

Quoiqu'à nos yeux, le premier mérite d'une telle production soit de nous faire connaître des choses nouvelles, peut-être trouvera-t-on que l'Histoire de Nella Raja a par elle-même de quoi plaire et intéresser. Au milieu des répétitions et de l'emphase particulières au génie oriental, elle offre, en plusieurs situations, un pathétique et une éloquence véritables. La plaisanterie même y est maniée, dans un endroit, avec assez de légèreté.

Cette histoire est surtout remarquable par les détails qu'elle renferme sur les mœurs du pays, et par la continuelle application du système mythologique des bramines. Je me suis attaché, dans mes remarques, dont la majeure partie m'a été fournie par M. Kindersley, à donner sur ces divers objets des explications suffisantes; mais, pour la parfaite intelligence du livre, ou plutôt de toute la littérature des Indiens, il est d'abord indispensable d'avoir une idée sommaire de l'ensemble de leur système religieux, tant théogonique que cosmogonique; et c'est encore M. Kindersley qui, de concert avec le docte William Jones, va m'aider à la présenter.

La théogonie de l'Inde suppose cinq ordres de divinités; ce ne sont pas seulement ces divers ordres, quoique fort compliqués, ce sont encore les noms multipliés de chacun des dieux selon les sectes et les localités, qui rendent ce chaos assez difficile à débrouiller. Tâchons toutefois d'y parvenir.

Le premier ordre se compose seulement de l'Être suprême, ou cause première, placé à une haute distance au-dessus de tous les autres, et qui reçoit le nom de Bram. Il est considéré, 1° dans son essence, comme un être immatériel, sans formes ni parties, sans commencement ni fin, d'où procèdent toutes choses, à qui toutes choses

retournent, et de qui dépendent toutes les modifications d'êtres, soit divins, soit terrestres, en un mot comme le seul Dieu proprement dit; 2° dans son pouvoir générateur, comme recevant une forme visible, réunissant les deux sexes, et enveloppé de quatorze mondes. Il n'a aucun temple dans celui-ci; trop de distance, trop d'intermédiaires le séparent des passions et des intérêts.

De cette grande et unique puissance génératrice, est sorti le deuxième ordre de dieux, savoir Bruma ou Brama, le créateur des formes; Vichnou, le conservateur; et Chiven, le transmutateur, qui sont le trimourti ou la trinité des Indiens, répétée depuis dans celle de Platon.

Le plus honoré des trois est Chiven. L'Inde est couverte de ses temples et de ses cérémonies. On rapporte de lui mille huit avatars ou incarnations, sous des dénominations et des formes diverses, dont chacune a ses autels. De là l'erreur de quelques Européens qui ont cru que c'étaient autant de dieux. L'emblême sous lequel il est le plus généralement adoré est le scandaleux Lingam, dont les Grecs ont fait leur Phallus, et les bons religieux Coftes de saint Antoine, le T ou croix renversée, qu'ils portaient dévotement sur leur robe sans en soupçonner l'origine.

Les deux femmes de Chiven sont Parvadi, la Junon de l'Inde, reine majestueuse et fière, dont la robe est jonchée d'yeux; et Gungi, déesse de la propreté, laquelle n'est autre que le Gange, et est représentée sous la figure d'une sirène. Huit vierges de sa suite sont les principales rivières personnifiées.

Chiven a deux fils adorés sous plusieurs noms. Le premier, appelé Ganesa, semble être le Janus des Latins. Le second, Soubramonien, est représenté avec les six têtes qu'il prit lorsqu'il extermina la race des Géans, grâce à la

valeur d'une petite armée de trois cent trente millions de dieux inférieurs.

Vichnou, deuxième personne de la trinité, partage avec Chiven, quoiqu'à un degré un peu moindre, les hommages et les adorations des Indiens. Le culte de chacun de ces dieux, a donné naissance à deux sectes rivales qui se haïssent mutuellement, comme les sectes savent se haïr. On attribue à Vichnou dix avatars; il en a déjà subi neuf; il est attendu pour le dixième à la fin du monde.

Ce dieu a pour femme Letchmi, qui réunit les attributions de Cybèle, de Vénus, de Cérès et de Vesta. C'est la déesse de la reproduction, du plaisir, de l'abondance, du bonheur, de la beauté. Elle est représentée assise, tenant dans les mains un lotus, image des fruits de la terre et des eaux. Elle porte sur le front le signe sacré du Lingam. Sa poitrine est nue; quelquefois elle tient un enfant et lui présente la mamelle. D'autres peintures en font une vierge charmante assise sur le lotus, et richement vêtue. On prétend qu'elle habite dans la gueule des vaches, symbole de la fécondité. Elle passe pour la protectrice du feu nocturne. Heureuse la maison où brûle incessamment une lampe en son honneur! Les jeunes filles qui souhaitent de devenir belles et fécondes, ont pour elle une dévotion particulière. Elle est opposée à Modive, déesse de l'infortune, femme noire, à l'œil louche, montée sur un âne, et portant une bannière où est peinte une corneille.

Boumdive, autre femme de Vichnou, déesse de la terre et de la patience, n'a point de culte, et ne se plaint pas.

Mais gardons-nous d'oublier le fils charmant de Vichnou et de Letchmi, Munmoden ou Camdéo, le Cupidon des Indiens. Rien de plus gracieux que les fables dont il

est l'objet. L'Affection est son épouse; le Printemps, son intime ami. Une canne à sucre ou une tige de fleur, forme le bois de son arc, et des abeilles en sont la corde. Ses cinq flèches, emblême des sens, sont ornées chacune d'une fleur aphrodisiaque. Un soir il osa lancer un trait à son propre père qui, pour le punir de sa témérité, consuma dans les flammes toute sa substance corporelle, et le réduisit à une pure essence : ingénieuse allégorie du spiritualisme mystique qui domine dans la philosophie des Indiens.

Enfin, la troisième personne de la trinité, pour l'importance, quoique la première dans l'ordre des attributions, est Bruma, le créateur ou mouleur de formes. A ce titre, c'est lui qui prévoit toutes les destinées, et les inscrit d'avance dans le crâne de chaque objet créé, sans qu'elles puissent être changées par les dieux mêmes. C'est Bruma qui prononce, après la mort, les récompenses ou les peines; et, malgré toutes ses grandes prérogatives, il n'a ni culte ni adorateurs. Voici la cause d'une si étrange disgrâce. Un jour Bruma et Vichnou s'étant disputé la prééminence, Chiven, pour abaisser leur orgueil, prit la forme d'une immense colonne de feu, du milieu de laquelle chacun des prétendans partit pour en atteindre, l'un la base, l'autre le sommet. Vichnou, après avoir pénétré, avec des peines incroyables, jusqu'aux entrailles de la terre, revint confesser humblement son impuissance; mais Bruma, dans une direction opposée, prétendit avoir touché le but, et s'aida du faux témoignage d'une fleur que Chiven avait placée insidieusement dans le chemin. Chiven, irrité de son imposture, le condamna à ne recevoir des hommes aucun culte extérieur, et à n'être adoré que dans les prières des Bramines. Cette fable veut dire,

seulement, que le fait de la naissance et celui du jugement après la mort, ne sont pas liés d'aussi près aux passions humaines, que ceux de la conservation et de la destruction.

La famille du malheureux Bruma ne se compose que de sa femme Sarasouati, déesse de la science et de la rhétorique, ou la Minerve indienne. Son image n'est placée dans aucun temple, et elle ne reçoit d'autre honneur qu'une fête annuelle, dans laquelle poëtes, professeurs et écoliers lui font hommage de leurs plumes et de leurs livres. Un célèbre ouvrage indien de grammaire porte le nom de Sarasouati, de même que chaque livre d'Hérodote est inscrit du nom d'une des muses.

Il serait trop long de faire connaître en détail toutes les autres divinités qui, selon les Indiens, font partie de la famille des grands dieux; telles que Diespetir ou Indra, dont les Occidentaux ont fait leur Jupiter, dieu de la foudre, des vents, des pluies; en un mot, du firmament, ou second ciel; Cartiguéa, l'Hercule indien, que sa mère Parvadi conçut, ou d'un embrassement adultère, ou seule et par l'énergie de ses propres désirs; Dourga ou Pallas d'Asie, la vertu héroïque, destructrice des géans et amie des hommes vertueux; Rama, ou Bacchus de l'Inde, conquérant célèbre, sujet des principaux poëmes sacrés, et qui délivra les nations de leurs tyrans; Crichna, l'Apollon oriental, élevé par des bergers, et qui danse avec les neuf Gopias dans les boccages poétiques de Madouré. Tous ces dieux semblent avoir été les modèles de ceux qui se retrouvent dans le Panthéon de la Grèce et de Rome, et même dans les sauvages mythologies du Septentrion.

Les Divaudes, espèces de démons, forment le troi-

sième ordre des divinités indiennes. Jadis, gardiens des champs, des villes et des villages, ils habitaient les régions bienheureuses, d'où les chassa leur orgueil et leur rébellion ; car c'est par les traditions orientales que s'est introduit dans le christianisme le dogme de la chute des anges. Relégués parmi les malins esprits, les Divaudes exercent sur eux un empire suprême, et sur les humains une grande influence. Aussi ces dieux infernaux sont-ils honorés par des temples nombreux et par d'annuels sacrifices, dont les principales victimes sont des coqs, des boucs et des pourceaux. Le plus terrible de ces démons est une femme appelée Cali, née de l'œil frontal de Chiven; beauté d'un noir de jais, avec une tête affreuse et dix bras monstrueux. Les sacrifices humains qu'on lui faisait autrefois, dit-on, sont remplacés aujourd'hui par ceux d'un buffle.

Quant aux vrais diables, antérieurs aux Divaudes, et appelés Paigols, ce sont les âmes des méchans soumises à un châtiment temporaire. Leur nombre, à ce qu'on assure, s'accroît tous les jours dans une effrayante proportion.

Au quatrième degré de la hiérarchie divine, sont placés les Dives ou génies, qui, sur la terre, n'ont point d'autels, et qui, dans les romans et poésies où ils figurent fréquemment, sont représentés avec les corps et les passions des hommes. Ce sont des héros de piété, devenus habitans d'un monde supérieur, jusqu'à ce qu'ils se soient rendus dignes du paradis de Chiven ou de Vichnou. Leur prince est Divuntren ou Indiren, ayant pour femme Inderani. Le fils de Divuntren est le greffier qui enregistre les actions d'après l'ensemble desquelles les hommes seront définitivement jugés; car, dans la Sorbonne de

Bénarès, ce n'est pas l'instant rapide et troublé de la mort, mais l'usage long et réfléchi de toute la vie, qui décide des futures destinées de l'homme. Le bien et le mal sont pesés par le grand juge Bruma dans une égale balance; et, selon le bassin qui l'emporte, l'âme est punie ou récompensée.

Le nombre des dives est immense. Plusieurs sont peints avec les ailes et la beauté de nos anges. Parmi eux sont les huit gardiens des huit côtés du monde.

Après les dives viennent les mounis, troupes de saints, et les richis, prophètes d'un ordre inférieur, qui, par d'austères mortifications, sont sur le point d'obtenir les régions célestes. Ils forment, à proprement parler, la transition des hommes aux dives. Ils ne mangent ni ne dorment et se transportent partout où il leur plaît. Leur demeure est dans la profondeur des forêts solitaires, d'où ils s'envolent au temps marqué dans le monde des dives, à la nature desquels ils sont alors élevés. L'un des plus remarquables entre ces mounis devenus dives, est Derma, dieu de la vertu et de la bienveillance. Il n'a point de culte particulier; mais souvent, dans les temples de Chiven, il est représenté sous la figure d'un bœuf : c'est l'Apis des Égyptiens.

Les anciens rajas, ou princes souverains de l'Inde, se faisaient souvent mounis dans leurs vieux jours, pour devenir dives ensuite, et de dives, dieux supérieurs.

Le dernier ordre céleste se compose de déités astronomiques appelées Nova Gregum ou les neuf grands luminaires, auxquelle on suppose une grande influence sur les destinées humaines. Il est remarquable que les sept premiers de ces dieux, correspondant au Soleil, à la Lune, à Mercure, à Jupiter, à Vénus et à Saturne,

ont donné leurs noms aux jours de la semaine dans un arrangement pareil à celui du calendrier romain. Le Soleil, Soria, est le père des cinq dernières planètes. Il n'a point de temples; mais chaque matin, les bramines, après s'êtres baignés dans les rivières ou étangs, prennent un peu d'eau dans leurs mains, et, avec certains mouvemens mystiques, adressent au Soleil une courte prière. La Lune est un dieu mâle, ayant sa femme, laquelle, comme toutes les déités femelles de l'Inde, partage le rang, les fonctions, les prérogatives et les honneurs de son mari.

Si de la théogonie des Indiens nous passons à leur cosmogonie, nous trouverons de nouvelles fictions bizarres, mises en rapport avec les précédentes. Ils supposent quatorze mondes, dont sept supérieurs sont le siége des différens degrés de béatitude; et sept inférieurs, les habitations du deuil et de la misère. L'univers supérieur, ainsi que chacun de ses mondes en particulier, forme une circonférence plate. Au centre est le monde de la terre, petite partie de la demeure des hommes, et qu'environne une mer d'eau salée. Au-delà de cette mer est placé le second monde, baigné d'une mer d'eau douce, et ainsi des autres, qu'enveloppent leurs océans de lait caillé, de beurre liquide, de calo, sorte de breuvage, de sucre et de lait. Le tout est enserré d'un large cercle d'or pur, au-delà duquel règne une impénétrable obscurité. Du milieu de la terre s'élève une immense montagne d'or, appelée Mairou, autour de laquelle se font les révolutions du soleil et de la lune, amenant les alternatives du jour et de la nuit, de la chaleur et du froid. Chiven, Vichnou, Bruma, sont chacun en possession d'un de ces mondes. Le reste est habité par les

Dives, et par tous ceux qui ont subi sur la terre les diverses transmigrations auxquelles les avait condamnés l'expiation de leurs fautes. Mais les célibataires ne peuvent y arriver qu'après avoir renouvelé leur jeunesse dans cette vie par la métempsycose. De même, les âmes des femmes, ainsi que celles des personnes au-dessous de la caste des guerriers et des prêtres, ne parviennent aux meilleurs mondes que lorsqu'elles ont été régénérées en passant dans le corps d'un bramine.

Quant aux mondes inférieurs, ils sont dressés et distribués sur le même modèle. C'est là, c'est au-dessous des entrailles de la terre, que les âmes des criminels sont précipitées, mais non pas pour toujours; l'horrible inscription du Dante ne convient pas à cet enfer. Le temps des expiations fini, les coupables reviennent sur la terre habiter les corps des animaux impurs; et, de métamorphose en métamorphose, ils peuvent enfin (dogme indulgent et consolateur!) être admis à leur tour à conquérir le ciel. Les transmutations désinfectent les âmes, comme la chimie désinfecte les eaux. Excepté Bram, l'être unique et invariable, tout, dans la création indienne, n'est que mouvement et métamorphose.

Mais la création elle-même est temporaire, ou plutôt les Indiens croient que la nature n'est qu'une suite éternelle de formations et de destructions des mondes. Ils croient qu'à l'épuisement de chaque création ou calpa, toutes choses sont absorbées dans la divinité; et que, durant l'intervalle d'un calpa à l'autre, l'Être suprême, l'Être unique, se repose sur un serpent dont le nom signifie *durée*.

Ils admettent quatre âges des mondes présens, auxquels ceux des Grecs et des Romains répondent par les

progrès successifs du crime et de la misère, mais non par l'étendue des temps; car les quatre âges de l'Inde embrassent, comme il a été dit, plus de trois millions d'années. A la fin de l'âge actuel, ou âge de fer, paraîtra le dixième avatar de Vichnou, monté, comme le vainqueur couronné de l'Apocalypse, sur un cheval blanc, et armé d'un cimeterre flamboyant à l'égal d'une comète, pour faucher, ainsi que des épis, les légions de pécheurs impénitens.

Telles sont les altérations principales que le délire de l'esprit humain fit subir dans l'Inde à l'idée primitive de l'unité de Dieu. La philosophie, de même que la religion, s'y est corrompue dans des sectes nombreuses qui correspondent aux écoles principales de la philosophie grecque; car les erreurs et les subtilités humaines tournent toujours à peu près dans le même cercle et aboutissent au même point. C'est ce spiritualisme raffiné qui, joint aux influences d'un climat brûlant et d'une vie paresseuse et subjuguée, nous aide à résoudre le problême des mœurs tout à la fois voluptueuses et tristes des Indiens. Ces mœurs, restées invariables depuis des siècles sans nombre, présentent, en effet, d'étranges disparates. Les bramines enseignent quatre genres de vie, qui se rapportent, avec diverses modifications, ou à la poursuite ou à l'oubli des affaires mondaines, et qui soumettent leurs divers sectateurs à une entière différence d'habitudes et de nourriture. Les uns mangent la chair des animaux, tandis que les autres repoussent avec horreur ces mets esnanglantés. Ici la morale la plus pure est mise en pratique, et l'absorbtion dans l'esprit universel est considérée comme le plus haut degré de la félicité; là des passions ardentes se satisfont sans pudeur comme

sans mesure; enfin, dans le même pays où s'exercent les austères macérations des pieux bramines, les lascives bayadères irritent la fièvre des sens, et des bandes errantes de saniasis et de fakirs, missionnaires corrupteurs attroupant la canaille des villes et des campagnes, se font un infâme revenu de superstitions et de crédulités.

Les remarques ajoutées à l'Histoire de Nella Raja, achèveront d'en éclaircir tous les passages; et, pour que la mémoire du lecteur ne soit pas fatiguée du soin de se rappeler le sens des mots indiens employés soit dans cet ouvrage, soit dans la notice qu'on vient de lire, un court vocabulaire alphabétique, placé à la suite des remarques, en donnera sommairement la signification.

FIN DE LA NOTICE.

HISTOIRE DE NELLA RAJA.

Après avoir présenté ma plus humble obéissance à l'illustre et divin Vichnou, je vais raconter l'histoire de Nella Raja.

Que tous les hommes mettent autant de soin à orner leur esprit de cette narration choisie, qu'ils en mettraient à parer leur personne d'un pectoral de pierres précieuses; car quiconque lira ou entendra ce récit, jouira de toute sorte de bonheur et de bénédiction planétaire. Ceux qui porteront respect à Nella Raja, ne pourront jamais être approchés par Chuni; et toutes les heureuses personnes qui écouteront ses revers, apprendront à marcher dans des sentiers libres de péché. Bref, Chuni n'aura pas le pouvoir d'affliger même les copistes de ce livre.

Les rois qui perdent la faveur de Vichnou sont, à son bon plaisir, dépouillés de leurs honneurs; telle est l'éclatante leçon que renferme cette recommandable histoire, les délices des poëtes et des sages de tous les temps.

Dans les anciens âges, le bon mais infortuné roi Derma Raja, errant dans un désert avec ses frères,

vit un certain Mouni s'approcher de lui d'un pas majestueux, ayant ses longs cheveux tressés et roulés en boucles et son front marqué de vibouti. De nombreux richis entouraient sa vénérable personne. Le raja se présenta humblement devant le saint personnage; il lui offrit ses complimens avec la plus grande révérence, lui essuya les pieds, le conduisit respectueusement à un siége de verdoyant gazon; et là, les mains jointes avec humilité, il lui parla en ces termes:

« O toi qui resplendis de ta lumière native, tutélaire appui de tous ceux qui reconnaissent ton pouvoir, toi qui peux remettre tous les péchés; toi, la perfection de la bienveillance, et qu'on voit sans cesse en méditation sur la pureté suprême, permets-moi de m'informer de ta santé et de celle de tes saints disciples. » A ce compliment, le mouni répondit de la manière la plus gracieuse: « Nous te remercions, Derma Raja, de ton attention amicale, quoique, en vérité, le plaisir et la peine nous soient égaux et indifférens. Quant à vous (1), bon roi, nous ne sommes point étranger à vos mérites. Votre nom répond très-bien à votre aimable naturel; mais dites, qui vous amène, vous et vos nobles frères, dans cette solitude écartée? Ce ne sont pas là les retraites des cours. » Derma Raja, poussant un profond soupir, et joignant toujours les mains, répliqua: « Je vais te rapporter en deux mots les cruelles infortunes qui m'ont conduit dans le fond de ces déserts.

« Le raja Terioten m'a dépouillé de tout mon royaume; et, je le confesse à ma honte, il me l'a gagné au jeu (2). En ce moment, ô pieux solitaire, il en est en possession; mais comme je ne vois là aucun motif légitime d'allumer la guerre, j'ai, avec ma femme et mes enfans, quitté notre pays; et, résignés à notre sort, nous habitons, en ermites, dans cette solitude. Nous jadis élevés avec tant de luxe et de délicatesse par notre tendre mère, nous sommes maintenant réduits à nous nourrir de fruits et de racines sauvages qu'il nous faut arracher ou piocher péniblement. Nous qui reposions naguère sur des lits moelleux où les doux chants du couyl nous invitaient au repos, nous n'avons plus que des nuits sans sommeil, que nous passons sur la dure, effrayés par les tristes hurlemens des jackals. Avez-vous jamais été visités, ou jamais ouï parler de personnes que les décrets de Bruma aient rendues si complétement misérables? »

Le mouni consola le malheureux monarque; mais il mêla quelques remontrances à ses caresses: « Convient-il qu'une personne d'un caractère aussi élevé que le vôtre, se laisse abattre comme le vulgaire des rois? Vous avez autour de vous votre femme, vos parens et quatorze mille fidèles serviteurs. Un nombre encore plus grand de bramines, les uns gardiens de la flamme sacrée, les autres glorifiés par le feu, s'attachent à votre fortune. De plus, vous êtes accompagnés de richis et de mou-

nis, grands et saints personnages, qui, par de délicieux récits, charment pour vous la longueur des jours. Les revers supportés par les rois, même dans les premiers âges de bonheur, surpassent autant vos maux légers, que l'éléphant est au-dessus de l'atome. Avec autant de circonstances atténuantes que vous venez de m'en raconter, s'affliger est tout-à-fait inconvenable. Dites, ô raja, pourriez-vous, même dans votre capitale, jouir d'autant de plaisirs naturels ou intellectuels, que vous en avez à votre portée dans cette solitude? Je suis vraiment surpris qu'entouré de tels personnages, vous puissiez vous désoler. Quelle comparaison, par exemple, de vos souffrances avec celles de Nella Raja; de ce prince, si éminemment célèbre, et resplendissant de tant de gloire; souverain de Nichti; fils de Vérachain; riche en justice et en sagesse; maître de sept des huit divisions de la terre! Tumanti, sa royale épouse, joyau de piété et de chasteté, lui avait donné deux fils, un garçon et une fille, lorsque, tel que vous, hélas! ce puissant monarque fut, par son imprudence, frauduleusement dépouillé de son royaume; et, tel que vous, dut au jeu sa ruine. Séparés de leurs enfans, de leurs palais, de leurs propriétés, de leur peuple, sa femme et lui furent chassés publiquement de leur ville dans une horrible forêt, où un seul vêtement servit pour les couvrir tous deux. Là, ils ne vécurent que d'herbes et de racines, et furent ensuite obligés de se faire les serviteurs do-

mestiques des rois anciennement leurs tributaires. Cependant, après tous ces désastres accumulés, la faveur renaissante de Vichnou leur rendit et leur royaume et leur bonheur. Dites, maintenant, vos souffrances peuvent-elles se comparer aux siennes? »

Derma Raja, surpris, répondit avec soumission: « Saint mouni, daigne me raconter les particularités d'une histoire qui paraît avoir une si étroite ressemblance avec la mienne! Quoi! la passion du jeu dominait aussi dans ces temps bienheureux (3)! S'il en est ainsi, quelle raison aurais-je, en nos jours de dégénération, de blâmer Terioten, ou de me plaindre de lui? Je t'en supplie, raconte-moi cette histoire en détail. » Le mouni y consentit de bon cœur, et commença dans les termes suivans:

« Jadis, par la bénédiction de Letchmi, florissait une ville éclatante. Aucune sur la terre ne pouvait lui être comparée. Elle abondait en vaillans héros. Dans tous ses quartiers, on ne voyait qu'éléphans, chevaux superbes et chars magnifiques. Là, les hauts arbres et les fortes murailles élevaient à l'envi jusqu'au ciel leurs orgueilleux sommets. Là, brillaient les vénérables assemblées de poëtes élégans. Ses portes même étaient couvertes d'or et de joyaux. Ses boutiques splendides étalaient en abondance tout ce que l'imagination peut désirer. Des femmes d'une chasteté sans tache, et des danseuses charmantes y déployaient

des séductions de genres différens (4), tandis que les accens de la joie et de la musique faisaient retentir les airs. D'inexpugnables citadelles environnaient des temples immenses, dont les portes majestueuses inspiraient un saint respect, et où les devoirs religieux étaient continuellement accomplis. Cette ville, appelée Nichti, avait pour prince Nella Raja. Dans son royaume, le gouvernement se contentait d'imposer le dixième des produits de la terre, et laissait les habitans jouir en paix de tout le reste (5). Ceux-ci n'abandonnaient aux jeunes veaux qu'un seul côté du pis de leurs vaches, dont ils prenaient pour eux l'autre part; et ces petits nourrissons avaient assez d'intelligence pour ne jamais attirer à eux les trayons réservés aux habitans. Toute l'administration de Nella Raja était conduite avec une équité semblable; sa surveillance s'étendait jusque sur les animaux.

» Il arriva, par exemple, qu'un jeune bœuf s'étant égaré dans les bois, s'approcha d'un tigre, et, bondissant gaîment tout auprès, frappa par hasard de sa queue le farouche animal. Transporté de rage à cette insulte présumée, le tigre féroce s'écria (6): « Oses-tu bien, misérable insensé, traverser cette forêt, et te jouer ainsi en ma redoutable présence, plus indifférent aux terreurs que j'inspire, que n'est le robuste éléphant? Je sens fort bien que la toute-puissante protection de Nella Raja te met à l'abri de ma vengeance immédiate; mais combien de temps cela durera-t-il? De même que tous les

autres rois, il doit mourir un jour. Alors, sois sûr que je ne perdrai pas l'occasion de me venger. » A peine le tigre avait-il ainsi exhalé sa fureur, que la terre trembla; et resplendissant d'une lumière extraordinaire, annonça l'approche du formidable CHUCRUM de la divinité. Le glaive descendit des nues, et sous l'œil des assistans frappés de stupeur, punit la sacrilège insinuation du tigre en séparant sa tête de son corps.

» En un mot, l'excellence du roi préservait son peuple du péché même et des maux qui en sont la suite.

» Un jour, dans la fleur de ses ans, ce merveilleux prince reposait en un jardin, sur un lit de fleurs, à l'ombre du parasada, tandis que le mougri, le chumpak, le myrte et le vati répandaient à l'entour leurs parfums. De charmans oiseaux gazouillaient et sautaient légèrement çà et là; parmi leurs concerts, les tendres sons du couyl se faisaient surtout remarquer; et les zéphyrs éventaient le printemps nouvellement éclos. Le cœur du prince, amolli par cette scène, se fondait en pensées amoureuses; l'image de Tumanti, fille de Bim Raja, vint tout-à-coup se présenter à son âme (7). « Tous mes sujets, s'écriait le jeune monarque enflammé, déclarent qu'elle seule est digne de ma couche; je suis sûr qu'elle égale la déesse Letchmi; accorde-moi, gracieux Vichnou, de pouvoir jouir avec cette beauté, des dernières délices de l'amour! » Tandis qu'il poussait

les élancemens de cette ardente prière, une troupe d'anais, blancs comme le plus pur laitage, et pareils à une guirlande onduleuse de perles, effleura, en volant, le raja surpris qui, par un mouvement rapide, saisit brusquement un de ces aimables oiseaux. Les autres, cependant, loin d'être effrayés, voltigeaient autour de leur frère captif, tandis que celui-ci adressait au roi des représentations sur son injuste rigueur. Le prince tâcha d'apaiser son brillant prisonnier, et ce ne fut pas sans succès; car bientôt, prenant un ton plus solennel, le céleste oiseau lui parla ainsi :

« O Raja, nous nous apercevons que votre sein est enflammé d'amour; sachez donc que nous accomplirons vos désirs, en vous mettant en possession de la jeune Tumanti. » Le raja enchanté témoignait cependant quelque doute qu'un simple oiseau si merveilleusement doué de la connaissance et de la parole, fût capable de mettre à fin cette grande aventure. « Apprenez, seigneur, dit l'anai, que nous appartenons au monde des Dives; à la vérité nous n'avons point ici d'habitations fixes, mais les pensées des hommes nous sont néanmoins découvertes. Ne vous méfiez point de mes paroles. Tumanti et vous, êtes seuls dignes l'un de l'autre; et jusqu'à ce que nous vous ayons unis, nous ne retournerons point dans le monde qui nous est propre. Soyez convaincus que les oiseaux-dives sont incapables de tromperie. Nous allons fuir à l'instant vers Tumanti, la prévenir en

votre faveur, et accourir vous rendre compte de notre succès. »

»Le roi, transporté d'allégresse, relâcha l'oiseau en lui disant : « Prince des anais, vous êtes libre. Mais avant de me quitter, charmez mon oreille, je vous en supplie, par une fidèle description de la personne et des parens de cette beauté célèbre. »

« Très-volontiers, dit l'orateur emplumé.

» Elle possède le doux éclat de la lune; le dieu du feu, que dis-je, le majestueux soleil lui-même n'est pas plus resplendissant. Bim Raja, le fameux souverain de Viderapour, voyant qu'il n'avait pas d'enfans et désirant d'atteindre à ce suprême bonheur (8), accomplit les dévotions et les sacrifices accoutumés du feu; mais il reconnut avec peine que c'était sans succès. Il assembla donc ses nobles, ses bramines, et autres principaux officiers, et s'étant assis sur un trône de pierres précieuses, placé dans sa salle de cérémonie, il leur adressa la parole en ces termes : « Nobles, et vous mes autres respectables sujets, écoutez le discours de votre roi. Vous savez que ceux-là seuls sont heureux, qui possèdent des enfans, tandis que les personnes qui n'en ont point sont rejetées loin du monde de la félicité. Depuis long-temps j'en désire avec ardeur; le bonheur d'en avoir est d'une évidence qui frappe les yeux. En effet, lorsqu'on s'informe de la situation d'un homme, quelle est la question qu'on lui adresse? on ne lui demande point quels sont ses biens, ses trésors, son pou-

voir, mais quel nombre il compte de garçons et de filles. A l'oreille paternelle que des enfans enchantent par l'harmonie de leurs voix, combien la plus délicieuse musique est insipide! En un mot, le père seul est un mari complétement heureux. Ces considérations m'ont déterminé à entreprendre un pèlerinage de pénitence pour obtenir une telle bénédiction, la première de toutes. Je délègue mon autorité durant mon absence à mes principaux nobles, et requiers l'obéissance de tout mon peuple à leurs commandemens. »

« Bim Raja termina son discours par des expressions de tendresse envers ses sujets, et se prépara au départ avec la reine, son épouse. Tous deux étaient habillés comme des ermites ordinaires, portant leurs cheveux tressés et roulés en boucles (9), et vêtus chacun d'un simple habit de pèlerin. Leur peuple, qui les aimait, les suivit en versant des larmes; enfin le raja insista pour qu'on se séparât de lui.

»Le roi et la reine poursuivirent leur voyage, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la cellule d'un célèbre mouni à qui ils présentèrent leurs respects; ils le servirent long-temps en qualité d'humbles disciples et de serviteurs (10), et marchèrent dans tous les sentiers de la foi et de la vertu. Un jour qu'ils conversaient avec leur saint maître, le raja hasarda d'exprimer son ardent désir d'avoir un enfant, et, pour obtenir ce bonheur, supplia le saint de lui accorder la faveur de sa puissante in-

fluence. Le mouni, hautement satisfait de sa dévote et humble conduite, promit d'accomplir ses désirs, et l'assura même qu'il aurait un fils que nommerait le mouni lui-même, ainsi qu'une fille, qui s'appellerait Tumanti. Après cette gracieuse assurance, il congédia le raja et la reine, qui, ravis de leur succès, le remercièrent avec les plus humbles expressions d'une vénération reconnaissante, et, prenant congé de lui, retournèrent dans leurs états, où ils reprirent en grande pompe leur royale autorité.

« Conformément aux promesses du saint, ils eurent, au temps convenable, un fils et une fille. Celle-ci, pour ses aimables qualités, surpassait même son charmant frère. Le roi enchanté se regardait comme possédant, en elle, les délices de la mer de lait, et de la sublime montagne Mairou. Il déclara avec transport que sa fille, resplendissante comme la lune, le rendait le plus heureux des mortels.

» Ainsi, ô Nella Raja, dit l'oiseau en finissant, je vous ai fait connaître les détails de la beauté et de la naissance de cette princesse. Nous vous répétons qu'à tout événement nous sommes déterminés à vous unir avec elle; n'en doutez point; comptez sur nos paroles, que nous allons incontinent mettre à exécution. »

Alors le raja : « Comment pourrai-je reconnaître une telle faveur? Disposez cette charmante fille à me rendre heureux; hâtez-vous et revenez vite. »

A ces mots, pressant l'oiseau sur son sein, il le laissa s'envoler.

L'anai, s'élevant dans les cieux, joignit ses brillans compagnons, et tous, unis dans la ferme résolution de remplir leur promesse envers le raja leur favori, voyagèrent sans s'arrêter. Le plus éclatant lotus (11), flottant sur la surface des étangs, ne put tenter leur convoitise, ni les fraîches ombres des verdoyans bosquets les exciter à fuir les ardents rayons du soleil, jusqu'à ce que leur inconcevable vitesse les eût portés à la cité de Tumanti. Ils la trouvèrent dans une situation précisément semblable à celle du raja, c'est-à-dire, couchée sur un lit de fleurs dans un jardin de plaisance. Son imagination émue se remplissait, en ce même instant, de l'idée du jeune prince, dont on lui avait beaucoup vanté le mérite. L'approche des anais la fit sortir de ses tendres rêveries. Ils se mirent à jouer délicatement autour d'elle; et, comme s'ils eussent désiré d'accroître la grâce de leur port en imitant celui de cette aimable princesse, on les voyait par intervalles voltiger devant elle, puis derrière, puis à côté. « Sûrement, s'écria Tumanti frappée de surprise, Munmoden, le dieu d'amour, qui a brûlé mon cœur, envoie ici ces charmans oiseaux ! » Dans le désir de s'emparer de celui qui volait le plus près, la princesse et ses femmes se mirent à leur donner la chasse, et s'engagèrent si vivement à leur poursuite, qu'elles laissèrent tomber de leur sein leurs

habits négligés, et leurs tresses parfumées flotter au caprice des vents. Enfin quelques-unes d'entre elles, heureuses dans leur chasse, portèrent leurs doux captifs à leur maîtresse qui en prit un dans ses mains, le caressa, et trouvant son corps moite de transpiration, par l'effet du long voyage, demanda aux oiseaux avec une curiosité badine la cause de cette agitation extrême, et le motif de leur visite.

Les oiseaux souriant l'étonnèrent beaucoup en lui répondant en sons articulés : « O fille de Bim Raja, qui es toi-même la véritable extase d'amour, toi qui éblouis comme un brillant poignard subitement dégaîné, retiens soigneusement nos paroles. De même qu'aucune femme ne peut vous être comparée, soyez assurée qu'aucun mortel n'est digne de posséder le trésor de vos charmes, si ce n'est l'irréprochable Nella Raja; chacun de vous est seul digne de l'autre. Apprenez, aimable fille, que, par toute la terre, il n'est point de contrée que nous n'ayons fréquentée; point de prince dont nous n'ayons intimement étudié le caractère, et cependant nous répétons que le seul Nella Raja mérite d'être l'heureux possesseur de votre beauté. Mais pourquoi insister sur ce sujet? il doit être à vous. Souvenez-vous que nous appartenons au pays des Dives, et qu'à ce titre nous sommes incapables, par quelque considération que ce soit, de proférer des paroles trompeuses. C'est notre affection désintéressée pour vous deux, qui seule occasione

notre médiation. Pourrions-nous vous laisser tomber en la possession d'un autre raja qui n'apprécierait pas suffisamment son bonheur? Vous seriez dans de telles mains, ce qu'est un bouquet odorant dans les pattes d'un singe, indignement jetée à l'écart. En ce monde terrestre ne voit-on pas, par de longues prières, des jeûnes et des pèlerinages, les femmes implorer du Ciel un mari désirable? mais aucune ne saurait s'en procurer un si aimable, ni si puissant que Nella Raja. Il est beau comme le dieu d'amour. La seule différence entre eux, c'est que l'un a un corps substantiel, que l'autre n'a pas. Ah! certes Munmoden, pour posséder des formes pareilles, entreprendrait un pèlerinage de siècles. Les bénédictions de Vichnou et de Chiven sont sur lui. Son visage est majestueux comme la pleine lune (12). Il est brillant et puissant comme Chiven. C'est le favori de Letchmi; et encore bien que la déesse de l'éloquence elle-même fût impuissante à exprimer ses perfections, je vais essayer de les décrire. Toutes les nations ne reconnaissent que lui qui soit digne d'être le souverain du monde; que lui, dont le pouvoir est égal aux conquêtes des grands gardiens des huit coins de la terre. Les dieux mêmes se glorifient de ses prouesses. O Tumanti, ce roi fut certainement introduit dans le monde pour quelques desseins particuliers! Jusqu'à présent il était étranger à l'amour; mais à peine a-t-il ouï parler du pouvoir de vos charmes, qu'il en est devenu soudainement amou-

reux. Sa force, quand on l'excite, est terrible comme la tempête. Fameux par sa véracité et par sa justice, il se montre un lion contre les rois oppresseurs. Son mérite est le délicieux entretien des richis et des pèlerins les plus élevés en piété. Il est orné d'une pureté sans tache. Dans tout son royaume il a aplani les inégalités de la terre, et l'a rendue une superficie plate et unie (13). Il le gouverne tout entier avec la justice infaillible et irrésistible du divin Chucrum. Il n'existe sur la terre aucun prince qui ne se reconnaisse son tributaire. Malheureuse la femme qui, aspirant à un tel époux, succomberait dans ses espérances. Cependant, vous n'avez rien à craindre; vous êtes pour lui une digne compagne. Munmoden lui-même et son épouse Ruti, s'ils savaient combien vos charmes sont en harmonie avec les perfections de Nella Raja, seraient jaloux du bonheur mutuel qui vous attend. Oui, Munmoden lui porterait envie; lui dont l'arc formé d'une canne à sucre, subjugue l'univers, et dont le magique pouvoir enchante tout le genre humain. Véritablement, on peut dire aujourd'hui qu'il existe deux déités de l'amour. Ceci doit suffire pour votre satisfaction; quant à l'époque précise à laquelle vous serez unis, nous-mêmes avouons que nous ne la connaissons pas. »

Durant ce discours, des pleurs de ravissement et de défiance coulaient des yeux de Tumanti. Tout son corps était agité d'une extase pénible; et, la tête languissamment inclinée sur son sein enchan-

teur, elle répondit : «J'ai souvent, et de différentes parts, entendu les louanges de la beauté, de la grandeur et du pouvoir de ce prince. Cet universel témoignage, confirmé par vous, oiseaux du ciel, ne me permet plus de douter de ses mérites. Je vous confesserai donc sans détour que je suis profondément blessée des traits de Munmoden, et j'avouerai que, dès mon enfance, ma constante prière à Sirasouati, a été de me rendre l'heureuse épouse de Nella Raja. Faites donc, doux oiseaux, qu'il connaisse mon attachement pour lui. Faites que nous nous appartenions l'un à l'autre! N'avez-vous pas vous-mêmes déclaré que mes grâces virginales sont dignes de ce prince accompli, et dignes de lui seul? Hâtez-vous donc; prévenez-le en ma faveur; il n'est aucun médiateur à qui je puisse m'en rapporter autant qu'à vous. Je n'ai point de suivante à l'amitié de laquelle j'osasse confier mes peines, rendues plus douces en les communiquant. Je sens que je viens de franchir les bornes de la délicatesse, en vous ouvrant ainsi tout mon cœur. Si vous me rendez un tel service, quel digne retour pourrai-je jamais vous en offrir? la terre et le monde des Dives, s'ils étaient en ma possession, ne seraient pas une récompense suffisante. Quand la pluie tombe sur les campagnes désséchées, qui peut reconnaître ce bienfait? aucune créature terrestre, assurément. De même je serai hors d'état de m'acquitter de vos bons offices; mais soyez certains que, tant qu'un souffle animera

ce corps, jamais je ne les oublierai. Croyez, doux anais, que cette assurance est sincère. Faites connaître mon amour au raja, et favorisez mes désirs. Mais si, définitivement, mes vœux étaient trompés, sachez que je n'y survivrais pas. Encore moins serais-je capable de me donner à un autre. Non, si mon attente n'est point réalisée, les flèches de Munmoden; le doux bourdonnement des gracieux vondous; la musique des couyils; la lumière sereine de la lune; le souffle du zéphyr, le son de la viole, rien de tout cela n'aura plus d'attraits pour moi. Soyez-en bien sûrs, et que vos succès auprès de lui empêchent mon âme de s'envoler de ce monde. »

« Douce fille, répondirent les anais, si nous ne pouvions vous rendre un service si facile, combien notre puissance serait-elle donc insignifiante? N'êtes-vous pas notre sœur? nous vous aimons comme si une mère commune nous avait engendrés; quoique nous supposions que la vôtre vous a donné naissance avec peine et travail, tandis que notre mère nous a enfantés sans douleur. O notre sœur chérie, ne vous désespérez point; nous vous unirons certainement à Nella Raja. Nous ne goûterons pas un instant de sommeil que la chose ne soit faite. Réjouissez-vous donc et fiez-vous à notre promesse. Ne sommes-nous pas des oiseaux célestes? sommes-nous capables de fausseté? »

En disant ces mots, ils reprirent leur vol vers le pays de Nella Raja, et trouvèrent ce prince profon-

dément blessé des traits de l'amour. Toutes ses pensées étaient ensevelies dans l'idée charmante de Tumanti. Il reposait sur une couche aussi resplendissante que le soleil, et surmontée d'un dôme que formaient les branches entrelacées de l'arbre punai, qu'avoişinait un étang d'ondes parfumées, dans un jardin de mougrais et de myrthes. « Que sont devenus les anais? pensait-il. Peut-être attirés par quelque étang couvert de lotus, ils dissipent leur temps en badinages. » Tandis que son esprit s'égarait dans ces soupçons, les fidèles messagers de l'air apparurent, et l'un d'eux lui dit : O raja, Tumanti est à vous. Nous l'avons abordée dans un moment propice (14); la description que nous lui avons faite de vous l'a enflammée; elle est à vous; vos désirs seront couronnés. Nous n'avons jamais vu beauté semblable. Aucune femme mortelle, ni même les anges femelles de Vichnou, ni les épouses des dieux, ni leurs belles musiciennes, ne sont égales à Tumanti. Sûrement Bruma, comprenant qu'une seule lune n'était pas suffisante pour éclairer le monde, l'a gratifié de cette nouvelle lumière. Je n'exagère point ; Bruma seul connaît toutes ses perfections. La plante de ses pieds ressemble à des grappes de fleurs écarlates (15). Ses jambes, bien proportionnées, fermes et douces comme le tronc lisse du plantain, s'amincissent délicatement par le bas, ainsi que le petit doigt de sa belle main. Sa taille est plus déliée que le centre du Oudoukai, son nombril est pareil aux cercles

que forme le courant dans le cristal d'une eau pure. Le duvet délicat répandu sur son aimable personne, est régulier et fin, comme un cordon d'industrieuses fourmis, vu dans l'éloignement. Son sein est brillant et globuleux comme deux coupes d'or. Ses mains sont blanches et mouchetées comme la fleur de lumière. Sa figure a précisément la proportion et la vive splendeur du fruit kovai, d'un rouge ardent. Ses dents semblent des boutons de la fleur mougrai, égalant la blancheur du lait. Son col arrondi est lisse comme le chank. Son nez a la forme de la fleur coumilum. Ses yeux éblouissans rayonnent dans leurs orbites lumineux comme l'éclatant voundou perché sur une feuille de lotus. Ses sourcils sont cintrés de même que l'arc des dieux, d'où s'échappent des flèches mortelles. Son front proéminent est tourné comme la lune dans son enfance. Ses cheveux ondulent avec les nuances variées des ailes du voundou. Son visage a le doux éclat de la pleine lune. Sa personne est pure et resplendissante comme l'or de cent carats. Son port est plus gracieux que celui des anais ; et, pour couronner le tout, son cœur est l'asile de la chasteté même. En un mot, dans vos embrassemens, elle surpassera Munmoden lui-même, qui subjugue tout l'univers. Telle est Tumanti, dont je ne vous ai décrit que faiblement les attraits. La peindre dignement, exigerait un millier de langues éloquentes. O prince, tandis que nous lui parlions de vos charmes, ses yeux s'enflammaient d'amour, et elle

s'écria passionnément que sa résolution était formée, d'être à vous ou de mourir. Nous prenons à témoin de la vérité de notre récit, ce conservateur de tous les êtres créés, le divin époux de la déesse Letchmi, et même le suprême Narayen. Lorsque vous serez uni à elle, vos tendres doutes seront dissipés; vous reconnaîtrez que nous ne vous avons point déçu. »

A ces mots, les anais se retirèrent, et le roi, toujours défiant, épuisé par les veilles et par l'agitation de l'âme, tomba dans un profond sommeil. Cependant ses songes présentaient toujours à son imagination l'aimable Tumanti; et, après un repos court et troublé, il se leva. Oppressé d'amour et d'anxiété, il ne parlait plus à personne; il refusait la nourriture et le sommeil. Sa seule occupation était de chanter les louanges d'Ari. Il ne touchait pas à ses instrumens de musique, et chaque moment lui semblait un siècle. Laissons-le en cet état, pour retourner auprès de Tumanti.

Depuis le moment que les anais l'avaient quittée, son cœur était abîmé d'amour et tourmenté d'inquiétude. Au seul nom du raja, tous ses nerfs vibraient; elle tressaillait comme la pauvre biche privée de son compagnon. Elle négligeait entièrement sa musique, ses récréations, ses parfums, sa parure. Elle avait pris les alimens en dégoût, et ne pouvait dormir. Ses perroquets favoris n'obtenaient plus d'elle aucune attention. Elle ne parlait pas aux personnes de sa suite. Son jardin avait perdu

pour elle toutes ses délices; elle oubliait même ses bains accoutumés. Sa tête penchée reposait continuellement sur son bras; ses larmes ne cessaient de couler; Nella Raja était sa pensée éternelle. Elle ne regardait plus personne; ou si par hasard ses yeux s'arrêtaient sur quelque femme, ce n'était plus que pour la critiquer, chose si contraire à ses précédentes habitudes! Quelquefois la violence de sa passion était telle qu'elle la renversait par terre. Elle ne pouvait plus souffrir le bourdonnement musical du voundou; le cri de ses perroquets lui était importun; et même les chants mélodieux du couyil n'étaient plus récompensés que par des mouvemens de colère. « Ces anais, s'écriait-elle, sont-ils vraiment retournés vers Nella Raja, ou m'auraient-ils trompée? ou peut-être sont-ils fidèles, mais lui, se montre insensible à mon amour. Peut-être possède-t-il plusieurs femmes aussi belles que moi. Cependant, après tout, il n'est pas impossible que la description de ma personne l'ait séduit. Délicieuse pensée! Combien je voudrais connaître la distance de sa capitale à ce séjour! »

Quelquefois elle tâchait de flatter sa passion et de satisfaire ses recherches en conversant avec ses suivantes. Si elles tardaient de paraître à son appel, la princesse s'écriait d'un ton chagrin : « Est-ce ainsi, femmes, que vous vous moquez de moi? Je le vois; c'est là votre dessein; mais prenez garde à vous. »

Le moindre zéphir qui souffle lui cause de l'épouvante. Que, dans son jardin où elle consent à peine à se promener, une fleur ou une feuille tombe, elle tressaille avec effroi. Une chanson mélodieuse lui met les nerfs en irritation, et des discours joyeux allument sa colère. Elle enverra suivante sur suivante pour la moindre bagatelle; et, avant qu'elles aient rempli leur insignifiante commission, de nouveaux ordres seront donnés. Toutes ces aigreurs, toutes ces inégalités, si contraires à sa douce humeur, ne proviennent que d'une seule cause, de la crainte de n'être point aimée (16).

Ses femmes ne voyant aucune fin à ces caprices extraordinaires, se hasardèrent enfin de lui dire : « O maîtresse chérie, d'où peut provenir cet excessif chagrin? quelle est la cause d'un tel désespoir? Sûrement, sous la forme de ces méchans anais, quelques démons sont venus causer vos tourmens. Oui, se disaient-elles l'une à l'autre, ce sont eux qui l'ont enflammée par l'image de ce Nella Raja. Ah! ces anais, ces lotophages ont, par leurs enchantemens, ensorcelé notre douce fille. Voyez-vous, chères amies, les terribles effets de ce charme? Elle ne mange plus, ne dort plus, ne nous parle plus. Elle cesse de s'amuser avec nous; son Nella Raja est sa seule et continuelle rêverie. Que ferons-nous, que pouvons-nous faire? »

Alarmées du progrès de sa passion, ces fidèles suivantes, après s'être consultées entre elles, pri-

rent la résolution de raconter toutes ces circonstances au roi son père. Elles allèrent donc le trouver, et lui dirent : « Depuis long-temps vous avez confié à nos soins votre fille unique, et nous l'avons élevée avec une tendre sollicitude, de l'enfance à la nubilité; mais, hélas! nous sommes obligées de résigner notre emploi. Ceci vous surprend, seigneur; nous allons vous en dire les raisons. Il y a peu de temps que de beaux anais descendirent des cieux, et, volant joyeusement autour de votre fille, cherchèrent à exciter son attention. Elle prit soudain l'un de ces traîtres oiseaux, prompte à saisir les entraves qui devaient si cruellement la blesser (17)! Son captif volontaire sut vite profiter de l'occasion. Il lui peignit avec de si séduisantes couleurs les perfections de Nella Raja, qui l'envoyait, que l'image de ce prince, nous en sommes convaincues, ne peut jamais être effacée de son cœur. Nous ne pouvons réellement souffrir de voir notre chère enfant abîmée à ce point dans sa passion nouvelle, qui surpasse tout ce que nous avions vu ou entendu dire sur ce sujet. Ah! seigneur, c'est en vain que nous avons essayé toute espèce de remèdes, d'amusemens, de distractions; rien ne peut la soulager. La fièvre de son amour est si violente, qu'elle dessèche le myrthe et le lotus dont son lit se compose. Elle ne peut supporter la vue ni de ses perles, ni de son bois de sandal, ni de ses autres parfums. Sûrement il faut que Vichnou lui-même ait pris la forme de Nella

Raja, pour avoir allumé dans son sein cette flamme immodérée. Toutefois, dans ces circonstances, permettez-nous de faire sentir à Votre Majesté combien serait utile l'annonce publique du dessein de marier votre fille. Tous les rois de la terre vont accourir à la recherche d'un tel trésor. Parmi eux, on verra certainement paraître le raja; c'est sur celui de tous qui vous paraîtra le plus digne et le plus acceptable, que vous pourrez faire tomber l'honneur de votre choix. En attendant, aucune espèce de folie n'est égale au délire de cette pauvre enfant. »

Le vieux raja, après y avoir bien réfléchi, approuva et suivit ce conseil. Son intention ne fut pas plutôt connue, que soixante-six monarques parurent (18) et couvrirent de leurs chariots, de leurs éléphans et de leur suite, la contrée environnant la capitale de Bim Raja. Parmi eux, Nella Raja se fit voir, ainsi qu'on s'y était attendu.

Les choses étaient ainsi, lorsque le grand mouni Ichuver Narda se rendit au monde des Dives, et s'approchant de leur souverain Divuntren, qui était assis dans sa salle de réception, entouré de myriades de déités, il bénit le roi céleste, et dit: « Selon vos désirs de connaître par nous tous les événemens extraordinaires qui peuvent se passer dans le monde terrestre, j'ai à vous rendre compte d'un fait singulier. Bim Raja ayant rendu publique sa volonté de marier sa fille, il a paru, pour disputer l'honneur de sa main, jusqu'à soixante-six

rivaux couronnés. La beauté de cette princesse est au-dessus de toute description ; elle surpasse en un mot celle même de votre divine épouse Indirani. »

La curiosité de Divuntren fut vivement enflammée par ce récit. A peine Narda venait-il de se taire, que le dieu se leva avec trois des huit gardiens de la terre, et, montant sur son char doré, descendit aux lieux témoins de cette grande scène. Il n'eut pas plutôt aperçu la belle Tumanti, qu'il s'écria : « Quelle est cette splendeur vivante? Est-ce un fil délicat d'or pur? est-ce l'arc fleuri du dieu d'amour? est-ce un éclair de lumière? » L'amoureux Divuntren la fit remarquer à ses trois compagnons, en disant : « Regardez-la, et dites quel être peut mériter le bonheur de la posséder. » Puis bientôt, apercevant Nella Raja : « Voilà, s'écria le roi des Dives, voilà le seul homme digne d'une telle épouse. Parmi les mortels, c'est Munmoden, le dieu d'amour lui-même. Il ressemble au soleil levant. Si nos épouses célestes le voyaient, elles ne voudraient plus de nous. Ne me parlez plus de la beauté de la lune. Voyez si, sous cette ombrelle, ce n'est pas la pleine lune dans sa gloire? La faveur particulière de Vichnou a pu seule produire une telle merveille. Voilà l'homme qui mérite vraiment Tumanti. pourquoi tous ces autres petits rajas s'attachent-ils vainement à le suivre, comme un cordon de chétives fourmis s'efforcerait de suivre un éléphant ? Osent-ils se flatter que

Tumanti les endure? Mais, que dis-je? ô mes compagnons, elle est digne de notre amour même; c'est un de nous qui doit la posséder. Oui, la chose est résolue. Cependant, pour garantir le succès de nos desseins, il nous faut user de stratagême. Ainsi, puisque nous ne pouvons l'empêcher de voir le raja, employons le raja lui-même comme notre émissaire auprès d'elle. Un semblable ministère va le déshonorer à ses yeux; et, quand cette charmante fille viendra résider dans notre monde de délices, ses attraits abaisseront l'orgueil de mon épouse Indérani. Allez donc, et faites venir ici le raja. »

Un des grands gardiens partit incontinent; et, apercevant Nella Raja qui dominait sur le groupe des rois comme la lune au milieu des étoiles étincelantes, il lui ordonna d'aller trouver Divuntren. Nella Raja obéit à l'instant; et, paraissant devant le roi des Dives, il lui offrit à mains jointes ses respects, en s'écriant avec révérence : « Quelles bonnes actions ai-je faites dans une précédente vie, qui me procure le bonheur de contempler le roi des Dives? Ordonne, je t'en supplie; que veux-tu de moi? car ceux qui sont appelés à servir les Dives sont véritablement fortunés. »

Divuntren répondit gravement : « Le service que vous pouvez nous rendre est d'une telle importance, qu'à lui seul il en vaut mille; et il est de telle nature, que vous seul pouvez satisfaire nos désirs. Apprenez donc que c'est l'amour pour Tu-

manti, qui nous a conduits en ces lieux ; et c'est pour que vous soyez, en cette occasion, notre messager et notre avocat, que nous vous avons appelé près de nous. Allez donc, Nella Raja, et décidez cette beauté à choisir un de nous pour son époux céleste. Ne soyez point arrêté par la crainte d'être découvert dans cette négociation (supposé qu'une telle crainte puisse vous agiter); car nous allons prendre des mesures pour déguiser tellement vos traits et votre maintien, que vous serez inconnu à tous, excepté à Tumanti elle-même. Allez, nous nous reposons du succès sur votre fidélité. »

Le raja, déconcerté, avait d'abord été loin de croire qu'on lui demandât ses services pour une fonction aussi dégradante que celle d'entremetteur. Après avoir déploré en secret sa cruelle destinée, il s'adressa ainsi à Divuntren : « O roi des Dives, on nous apprend dans ce monde que ceux qui s'engagent dans de basses intrigues, qui ont recours au masque et à de semblables déceptions, sont considérés comme des jongleurs (19) et des malheureux, affranchis de toute crainte de péché; et tu me proposes cet office criminel! Mais il y a plus. Je suis venu moi-même ici comme poursuivant de cette dame; et puis-je, monarque et amant, oublier ce double caractère jusqu'à descendre au rôle de négociateur amoureux? Tous mes sujets me regarderaient avec un juste mépris. D'ailleurs, je n'ai pas, pour cette tâche, moins d'inhabileté que de dégoût. Accoutumé au ton im-

périeux des princes, je suis tout-à-fait étranger à l'art insinuant de gagner, par de douces harangues, le cœur d'une femme. O souverain d'Amarapati! convient-il à la dignité de ta nature et à l'élévation de ton séjour, de dégrader ainsi ton serviteur? Bienfaisant prince des Dives, est-il possible que ce soit un pareil projet qui t'ait fait quitter le paradis? Je te répète, toutefois, que je refuse absolument cette étrange commission, et que je te supplie de m'en excuser. »

Mais Divuntren : « Est-ce bien vous, dont la véracité et la bonne foi sont si hautement vantées; vous, qui nous offriez vos services volontairement et sans réserve; est-ce bien vous qui, maintenant, retirez votre royale parole solennellement engagée en ma présence? Dis-moi; manquer à sa promesse, est-ce chose réputée honorable parmi les rois de la terre? Parlons franchement; nous savons que cette femme est tellement éprise de votre caractère, qu'elle ne refusera rien de ce que vous lui proposerez, pas même cette demande. Aucune considération pourrait-elle induire Nella Raja à violer la parole qu'il nous a donnée? refuserait-il d'accomplir un acte de complaisance auquel il s'est offert, lorsqu'il a les moyens de l'exécuter? Mais vous imaginez-vous que nous ne puissions pas exiger impérativement, contraindre même les services de ceux que nous employons à quelque message que ce soit? Apprenez que Chiven lui-même ne peut refuser de satisfaire

à nos demandes. Et vous, vous, oseriez-vous bien balancer? oseriez-vous parler avec mépris de nos déterminations? Apprenez, seigneur, que les autres rois regarderaient comme un surcroît d'honneur pour eux la confiance qui nous porterait à les employer pour quelque ordre que ce pût être. Enfin, si vous nous rendez cet agréable service, votre renommée sera exaltée au-dessus de la sublime montagne Mairou, et votre gloire sera éternelle comme la sainte colonne de feu (20). Pouvez-vous ignorer que, d'obliger les Dives en une seule circonstance, est pour vous un plus grand bonheur que ne pourraient être un million de mariages contractés par vous sur la terre? Ne vous avisez-donc pas, tel qu'un prince ignorant et inconsidéré, de négliger les désirs des Dives. »

Ce discours éveilla les réflexions de Nella Raja. « Il m'est impossible, pensait-il, de prévoir, encore moins de rendre nulles les impénétrables intentions de Bruma sur ce sujet; et qui suis-je, après tout, pour lutter contre la volonté des Dives? » Retournant donc vers l'amoureux monarque, il lui déclara qu'il était prêt à obéir à ses commandemens. « Allez, répondit Divuntren; mais si Tumanti et ses femmes témoignaient quelque admiration de votre personne, souvenez-vous d'imprimer efficacement dans leur esprit la pensée que vous n'êtes qu'un simple messager; ne vous occupez pas de votre propre gloire, mais exaltez notre grandeur. » Le raja prit congé d'eux, en

leur donnant l'assurance, parfaitement sincère, de s'acquitter avec fidélité de sa commission. Cependant il observa qu'il ne pouvait répondre des résolutions de la princesse, qui, après tout, n'était soumise qu'à l'influence des décrets de Bruma.

Lorsqu'il arriva devant Tumanti, la jeune princesse ne l'aperçut pas plutôt (c'était la première fois qu'il s'offrait à sa vue), qu'elle fut frappée d'admiration et d'étonnement. « Ah! s'écria la vierge surprise, vois-je Munmoden, le dieu de l'amour, ou bien le sacré Vichnou? » Ses jambes tremblantes ne purent pas plus long-temps la soutenir, et elle tomba évanouie dans les bras de ses femmes.

Aussitôt qu'elle eut assez recouvré l'usage de ses sens pour écouter Nella Raja, il lui parla en ces termes : « Vous voyez devant vous, Madame, le souverain de Nichti ; mais il ne vient ici que pour le compte des autres, et en qualité de messager; veuillez donc écouter l'objet de ma merveilleuse ambassade. Divuntren, roi des dives, Gouberen, dieu des richesses, Varounen, dominateur de l'océan, et Imen, seigneur de la mort, sont descendus sur terre, uniquement amenés par leur amour pour vous; et c'est pour savoir duquel d'entre eux il vous plaît d'être la femme, qu'ils m'ont prescrit de venir vous trouver. Ces personnages sont suréminens en grandeur et en puissance. Ce sont des Dives; ils sont au nombre des gardiens des huit côtés du monde : ils sont invin-

cibles. Et cependant, il n'est pas moins vrai que miraculeux, qu'ils daignent vous proposer de choisir l'un d'eux pour époux. Vous peindre le bonheur dont vous êtes appelée à jouir, est au-dessus de mes forces : tout ce que je puis vous dire, c'est que, si vous acceptez cette offre, une glorieuse immortalité devient votre partage. Il n'y aura point dans le monde des dieux, de femme qui vous égale en dignité ; et quant aux femmes terrestres, aucun pèlerinage, aucune pénitence ne peut leur procurer un tel excès d'honneur. Dans ces divines retraites, habite, pour toute l'éternité, la sainte Kamaden ; les arbres gurpica et parasada y étendent leurs immortels feuillages : là réside en un mot la perfection absolue. Je suis chargé, en outre, de vous assurer que les Dives congédieront leurs favorites actuelles, pour ne s'attacher qu'à vous seule. Quant à leurs célestes qualités, voici l'énumération qu'ils en font eux-mêmes. « Dites-lui, s'est écrié Divuntren, que je suis le roi des Dives ; et que, pouvant commander à toute chose, je ne veux éprouver d'elle aucune résistance. Imen vous annonce que, comme il porte sur terre l'honorable nom de Derma Raja, vous serez avec lui étrangère à toute espèce de besoin. Varounen, roi de l'océan et de la pluie, m'a recommandé amoureusement de murmurer à votre oreille qu'étant la source de la richesse et de la grandeur, aucun époux ne peut lui être comparé. Enfin Gouberen vous assure que ses pâlais regor-

gent de pierres précieuses des neuf différentes sortes (21); que vous y vivrez avec lui dans une splendeur infinie, et dans les délices d'un amour sans égal. O femme (22), suivez mon conseil, et choisissez pour votre glorieux époux une de ces divinités. »

Tumanti confondue à cette harangue, que cependant elle ne pouvait croire sérieuse, lui répondit : « Vous, raja, qui, par l'intermédiaire des magiques anais, avez gagné ce cœur palpitant sous les traits de l'amour, pouvez-vous bien vous amuser par la supposition d'un étrange message? est-il de votre caractère de vous jouer ainsi des espérances et des craintes d'une faible femme? A peine est-il besoin de vous dire que c'est la seule espérance de vous attirer ici, qui a engagé mon vénérable père à convier les rois de la terre dans sa cour. Est-ce pour confirmer ce proverbe discourtois, « que l'esprit d'une femme ressemble à celui des paigols (23), que vous êtes venu, par cette feinte bizarre, éprouver mes sentimens? Si le proverbe est vrai, du moins vous en trouverez dans moi une éclatante exception. Quant à votre prétendu message, s'il est besoin d'y répondre, je vais le faire en deux mots : Je suis une femme, ce sont des Dives; comment une pauvre fille terrestre pourrait-elle recevoir des dieux une pareille proposition? Je considère les Dives comme mes pères, et c'est en cette qualité que je les ai constamment priés d'accomplir mes vœux à votre

égard. Oui, ce sont mes pères, comment donc une telle conduite pourrait-elle leur convenir? De plus, pourrais-je croire qu'un monarque aussi éminent que vous, s'abaissât jusqu'à faire l'office d'un messager ordinaire; et cela dans une cause si peu noble pour lui? Non, vous auriez refusé un pareil emploi, lors même que les Dives auraient été capables de vous le proposer. Mais supposons, pour un moment, que ces paroles soient sérieuses, et que vos propres sentimens aient dû céder à la dignité de ceux qui vous envoient; dans ce cas, apprenez de moi que cette démarche des Dives, qui, possédant des femmes célestes, viennent dans le monde de la terre en chercher une mortelle, est bien peu digne de leur nature exaltée. Laissons-là cette absurde supposition, et faites-moi la grâce de me dire si c'est pour m'honorer de votre choix que vous avez pris la peine de venir ici; ou, si votre intention n'est pas telle, déclarez-le sur-le-champ, et alors laissez-moi mourir; car jamais, non jamais, je ne donnerai ma main à un autre. Souvenez-vous, je le déclare solennellement, que je ne considère comme mon époux que vous seul, et que tous mes autres poursuivans, dieux ou rois, ne seront jamais à mes yeux que des pères dignes de mon respect. »

Tandis que Tumanti proférait ces paroles animées, Nella Raja la regardait avec des émotions étouffées de tendresse et de ravissement. « Oh! Madame, reprit-il, je dois vous assurer de nou-

veau que je ne viens ici que comme messager des Dives, et je ne puis, en cette qualité, que désapprouver entièrement un langage si extraordinaire. Considérez de nouveau en faveur de qui je plaide. Ces personnages ne sont rien moins que Divuntren, souverain de tous les Dives; Imen, le répresseur et le destructeur de toute iniquité; Gouberen, qui possède une vertu parfaite, et a le pouvoir d'effacer les péchés; Varounen enfin, dont les forces irrésistibles peuvent surmonter tous les obstacles. Pouvez-vous parler sérieusement de rejeter des offres de mariage faites par des êtres doués de si hautes qualités? par des êtres continuellement en rapport avec ce divin Narayen, qui repose sur le sacré serpent Ati Chaisun? et tout cela pour qui, pour un homme mortel! Persister dans une si indigne préférence, vous rendrait le mépris du genre humain. Quel époux sur la terre pourrait, ainsi que ces Dives, vous assurer l'hommage, non-seulement des hommes, mais des Achurers, des Kinnerers et de toutes les autres intelligences supérieures? Nous, faibles humains, ne recherchons-nous pas, au prix des plus longues et des plus laborieuses pénitences, d'être admis dans les plus humbles demeures du monde des Dives? Et qui pourrait vous approuver de préférer à une glorieuse union avec eux, la main d'un être qui n'est pas même égal à la poussière de leurs pieds? Laissez-vous donc persuader, et corrigez votre fatale erreur. »

Tumanti épouvantée de l'énergie et du sérieux de ce discours, ne put d'abord répondre que par un déluge de pleurs. Enfin, recouvrant quelque force : « O raja, dit-elle, j'ai déjà déclaré que j'honore et révère les Dives comme mes parens célestes, pourquoi donc vous obstiner à me les présenter sous l'aspect odieux et inconvenable d'amans? Vous seul êtes mon époux. Je me regarde comme étant à vous, et à vous seul. Répondez à mes vœux et je suis au comble de la félicité. Mais si vous rejetez celle dont vous avez subjugué le cœur (faites bien attention à mes paroles, et n'attribuez qu'à vous-même le crime de ma mort prématurée), ma résolution est prise de n'y pas survivre. Le trépas d'une femme innocente, qui n'est coupable que de trop vous aimer, retombera sur votre conscience avec un poids intolérable. Vous connaissez trop bien la nature humaine pour ne pas savoir que les femmes ne sont point effrayées de mourir; pourquoi donc voudriez-vous attirer sur votre âme un si pesant fardeau? Retournez, Nella Raja, retournez auprès des Dives, répétez-leur ce que je vous ai dit, que je les regarde comme mes pères, et qu'il m'est absolument impossible de croire qu'ils aient jeté les yeux sur la couche de leur propre fille et d'une fille terrestre. »

Le raja, la voyant déterminée, prit congé d'elle, et alla reporter aux dieux sa réponse. Quelque contrariés qu'ils fussent, ils rendirent justice à la fidélité de leur mandataire. « En faveur de nous,

lui dirent-ils, vous vous êtes soumis à une mortifiante et pénible épreuve, et vous avez déployé dans cette circonstance une intégrité que nous confessons franchement ne pouvoir pas reconnaître. Mais nous ne sommes pas assez déraisonnables pour exiger que, par rapport à nous, vous renversiez les décrets de Bruma et sa suprême volonté. Lorsqu'un agent réussit, on lui donne des louanges; mais doit-on le réprimander quand il ne réussit pas? Non, assurément. Retirez-vous en paix, et soyez sûr que nous n'oublierons jamais votre belle conduite envers nous. »

Le raja retournait à son camp, l'esprit troublé des circonstances extraordinaires dont il venait d'être témoin, lorsqu'il fut tout-à-coup interrompu par des joueurs d'instrumens, qui vinrent en grande cérémonie l'introduire lui et les autres prétendans royaux dans la capitale de Bim Raja. Les habitans montaient jusque sur les toits de leurs maisons pour voir passer le cortége, tandis que les matrones et les vierges répandaient autour de Nella Raja le riz matrimonial, teint de jaune (24), et que les femmes saintes apportaient pour lui leurs enchantemens les plus efficaces contre la malice des nécromanciens (25). Tous, à l'aspect de Nella Raja, furent saisis de joie et de surprise. « Il est beau comme la pleine lune, disaient-ils; jeune, vertueux, plein d'assurance. Son maintien est bienveillant et favorable comme celui de Letchmi. Beaucoup de rajas sont arrivés ici, mais nous n'en

voyons pas un qui mérite de lui être comparé. » Pendant que les vieilles femmes exprimaient ainsi leur juste admiration, les vierges éprises d'amour poussaient en silence de doux soupirs. Elles mettaient tant d'ardeur à voir, fut-ce dans sa plus petite partie, la personne de l'aimable étranger, qu'elles ne laissaient pas leurs yeux se détourner de lui un seul moment, tandis que de leurs poitrines émues tombaient à demi leurs vêtemens négligés! « Bruma, pensaient-elles, a-t-il bien pu créer un mortel semblable? Sûrement c'est le soleil ou la lune, ou Gouberen, ou Divuntren, ou c'est le dieu du feu; ou Munmoden, plus probablement? Non, il faut que ce soit Vichnou lui-même. Lorsqu'il est monté sur un éléphant blanc (26), nous le prenons pour le roi des Dives. Si sa main était armée d'un éclair de lumière, nous reconnaîtrions en lui le dieu d'amour. Enfin, s'il portait le chank et le chucrum, ce serait certainement Narayen. »

Cependant Nella Raja, accompagné de soixante-six autres rois, traversait avec grâce la foule éperdue d'admiration, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent au palais de Bim Raja, qui fit l'accueil le plus aimable à cette foule de souverains. Il leur assigna des appartemens, où ils étaient somptueusement entretenus; et, par ses ordres, le bétel (27), les danses, et toute espèce de luxe (28) leur furent prodigués. La ville entière fut décorée pour honorer leur présence.

Le jour suivant, le roi ordonna aux femmes de sa fille de la parer et de l'amener devant lui. Après l'avoir plongée dans le bain, elles la revêtirent de tissus d'or; bouclèrent avec grâce ses cheveux; introduisirent le maï au bord de ses paupières; collèrent le tellertum sur son front; attachèrent des joyaux à son front et à son nez; lui mirent des bracelets, des pendans d'oreilles, un collier de pierres précieuses, des guirlandes de perles, une riche ceinture, et chargèrent d'ornemens la cheville et les doigts de ses pieds. Enfin, après qu'elles eurent complétement habillé la charmante Tumanti dans son plus splendide appareil, elles la conduisirent devant un miroir pour contempler ses charmes, puis, la plaçant sous une ombrelle de perles, elles la menèrent doucement à son père, qui l'embrassa, et l'assit sur un somptueux palanquin.

Après les cérémonies d'usage, il s'écria : « Venez, ma fille, faites librement votre choix dans cette assemblée de souverains. » Alors il fit marcher devant elle les grands et les officiers de son palais, et la suivit lui-même en grande pompe. Les femmes de la princesse, qui environnaient son palanquin, lui désignaient les différens rajas, et, à mesure qu'elle passait, lui indiquaient les divers mérites et la dignité de chacun d'eux.

Mais lorsqu'elle arriva au lieu où se tenait le souverain de Nichti, et que les suivans du prince proclamèrent le nom célèbre de Nella Raja, elle

aperçut tout-à-coup cinq personnes se tenant l'une à côté de l'autre, et dont chacune reproduisait avec une parfaite exactitude les traits et le maintien du raja. Tumanti stupéfaite, se rejeta un instant en arrière pour recueillir ses esprits, lorsque tout-à-coup il lui vint à la pensée que ce devait être là une déception de ces Dives qui avaient recherché sa main. « Je ne dois pas, se disait-elle, leur faire l'affront de rejeter directement leurs amours, de peur qu'ils ne me maudissent; mais je veux tâcher par adresse, de les amener à se prononcer pour moi contre eux-mêmes. » En conséquence, sans hésiter davantage, elle sortit de son palanquin, comme saisie de respect à la présence reconnue des dieux ; puis elle se prosterna devant les Dives et leur parla ainsi : « Je suis certaine que, sous ces apparences, mes vénérables Dives ont daigné visiter leur enfant. Recevez donc l'hommage de votre simple et innocente fille, qui vous révère comme ses pères divins. Consentez à vous manifester à elle dans vos formes véritables, et mettez le comble à vos bienfaits en lui donnant gracieusement Nella Raja pour époux. »

La présence d'esprit de Tumanti, et la tournure de sa prière plurent tellement aux Dives (car c'était eux-mêmes, c'étaient les personnages qui l'avaient recherchée en mariage), que reprenant leurs formes naturelles, ils bénirent solennellement par ces mots la princesse et le raja : « Mariez-vous, et soyez heureux l'un et l'autre. »

Tandis que cette scène se passait, les autres rajas s'extasiaient devant Tumanti avec un étonnement qui croissait à chaque regard : « Est-il bien possible, s'écriait l'un d'eux, que Bruma ait créé une beauté si parfaite? Sûrement elle est venue dans ce monde terrestre, armée des flèches de Munmoden pour enflammer les cœurs. » Un autre disait : « N'est-ce pas la lune dans son premier éclat? ou bien est-ce un éclair de lumière? ou contemplé-je les brillans jets de clarté de quelque diamant enfanté par les eaux des mondes supérieurs? » Un troisième ajoutait : « Ce qui frappe nos yeux ne peut être que mortel, sans doute c'est le javelot fleuri ou l'arc de canne à sucre du dieu d'amour? ou n'est-ce pas le céleste perroquet de Ruti, son épouse? A moins que ce ne soit ce dieu lui-même, *embrâseur* des hommes. Mais si c'était un jeune anai? ou plutôt Indirani, reine des Dives? Il se peut que ce soit quelque magique apparence, formée exprès pour nous priver de toutes les puissances de la raison. Quelles pénitences Bim Raja doit avoir accomplies pour qu'il ait obtenu une telle fille! Hélas! qui parmi nous a, par de semblables épreuves, acquis un mérite suffisant pour atteindre à ce prix? »

Les cieux en même temps étaient peuplés d'Achurers, de Kinnerers, de Gainderers, et de semblables esprits qui venaient être témoins de ce spectacle extraordinaire. Alors Tumanti, habile à saisir le moment favorable, s'avança vers Nella

Raja, et, pour montrer qu'elle fixait sur lui son choix, suspendit gracieusement à son cou une guirlande de fleurs qu'elle tenait dans la main.

En ce moment résonnèrent les chœurs des aériennes harmonies; et, de tous les cieux à-la-fois, s'échappèrent des pluies de fleurs. Narda fit retentir les cordes de son divin instrument, tandis que les Rombais célestes entrelaçaient des danses éthérées.

Quant aux malheureux rivaux, confondus de leur disgrâce, ils se regardèrent entre eux avec un profond silence; et tel qu'un orgueilleux vaincu fuit du champ de bataille avec honte devant le triomphateur, de même ces rajas se retirèrent l'un après l'autre du théâtre de leur humiliation. Leur départ n'empêcha point le bon vieux Bim Raja de saluer immédiatement Nella Raja comme son gendre.

Cependant les Dives, pour compléter sa victoire, versaient leurs célestes présens sur ce prince modèle de toute perfection. Divuntren le doua de cette prérogative digne d'envie, que les feux sacrés (29) qu'il pourrait allumer, soit par dévotion, soit dans tout autre dessein, seraient exempts de la malice de ces démons, qui cherchent en les éteignant, à en détruire les miraculeux effets. Le dieu du feu, également présent à la cérémonie du mariage, assura le raja que toutes les fois qu'il serait évoqué par lui, il ne manquerait pas d'apparaître. Imen dota d'une immortelle renommée

et d'une entière efficacité toutes les bonnes actions qu'il pourrait faire. Gouberen le gratifia du pouvoir de faire éclore des richesses quand il voudrait (30). Varounen déclara que la pluie tomberait à son commandement. Munmoden, envisageant le roi avec une admiration jalouse, ne lui accorda aucun don, mais fut forcé d'avouer, quoique avec répugnance, que Nella Raja l'égalait en beauté, et en toute espèce de séduction.

Les Dives ne furent pas plutôt partis, que Bim Raja dont les préventions en faveur de son gendre étaient devenues, d'après tout ce qui venait de se passer, une véritable vénération, ordonna que la cérémonie du mariage fut faite avec une grande pompe. La mariée fut placée sur un siége élevé. Des matrones chantèrent des poëmes à sa louange. Les bramines allumèrent des feux propices, tandis que des femmes choisies répandaient à l'entour le riz matrimonial. Mais ce qui, sans aucune comparaison, réfléchit sur cette union la splendeur la plus éclatante, ce fut la présence des divinités supérieures qui daignèrent apparaître dans cette occasion solennelle. Le redoutable Chiven, lui-même, avec son illustre reine Parvati; Vichnou et Letchmi, son épouse; Bruma et son éloquente déesse Sirasouati, se rendirent visibles dans ce palais trois fois honoré. Ils étaient suivis d'un grand nombre de divinités moindres, parmi lesquelles étaient le Soleil, et sa femme Sayadivi, ainsi que la Lune avec Roguni son beau compagnon. Tous

avant de quitter la foule prosternée, prononcèrent individuellement une bénédiction sur ce couple radieux. Bim Raja, selon l'usage, offrit d'une main libérale, des présens et du bétel à tous les terrestres assistans, et plus particulièrement aux bramines; et fit distribuer avec profusion, aux bardes et aux danseurs, des friandises, du bois de sandal, des parfums et du bétel.

Tandis que les choses se passaient avec tant de joie et de magnificence dans la cité de Bim Raja, Divuntren, environné des Dives ses sujets, retournait à sa divine habitation. Il était déjà très-avancé dans son voyage aérien, lorsqu'il rencontra Chuni qui, n'étant pas moins sensible, que Divuntren lui-même (ainsi qu'il le fit voir dans la suite) aux charmes incomparables de Tumanti, précipitait sa course vers Viderapour, dans le dessein de s'offrir comme prétendant.

Il traversait les airs en grande hâte. Ses regards enflammés, sa chevelure en désordre et ses habits négligés, qui flottaient au gré des vents, marquaient fortement son impatience. Le gracieux Divuntren, souriant à cet aspect désordonné, lui demanda la cause de son extrême diligence; et le malin esprit, les yeux rayonnans d'un plaisir peu ordinaire à son espèce, lui répondit: « O roi des Dives, je viens d'apprendre tout à l'heure que Bim Raja doit accorder aujourd'hui sa fille à celui des poursuivans qu'elle préférera. Je sais que sa beauté est supérieure même à celle des femmes célestes.

Mais je n'ai pas le temps de m'occuper de la description de ses charmes; voici, grâce à vous, le jour que j'attendais avec une si vive ardeur. » Quelque pressé que fut Chuni de poursuivre son voyage, il ne put s'empêcher d'allonger ce petit dialogue, en communiquant aux Dives ses alarmes de quelques fâcheux présages qu'il avait rencontrés dans sa route, et qu'il leur détailla. « Néanmoins, ajouta-t-il, aucun obstacle sans doute ne peut s'opposer à mon mariage; sans doute aucun autre rival n'est encore accepté. Mais je ne puis endurer une plus longue incertitude; adieu donc; et toi, Divuntren, fais-moi le plaisir d'ordonner au gardien de tes jardins toujours fleuris de me laisser entrer, quand j'amènerai ici cette beauté terrestre. »

Les gardiens des huit côtés du monde ne purent entendre ce langage extravagant, ni voir la mine affreusement burlesque de Chuni, sans frapper des mains et sans partir d'un éclat de rire immodéré. Enfin, composant un peu leur visage, ils lui dirent : « Est-il possible, Chuni, que vous ignoriez qu'aujourd'hui même, dans le monde terrestre, Tumanti a été mariée à Nella, raja de Nichti? Épargnez-vous donc toute espèce de trouble à ce sujet : sachez que nous-mêmes sommes de retour en ce moment d'un voyage infructueux, entrepris pour obtenir sa main. » Alors ils lui racontèrent brièvement les circonstances de leur aventure.

A cette nouvelle, l'odieux Chuni, grinçant les

dents de rage, et les yeux étincelans des éclairs de la vengeance, s'écria : « Ce mortel, ce Nella Raja, peut-il donc, sous aucun rapport, être comparé à moi? et quelle a été l'étrange démence de cette jeune fille? Insensible à votre beauté, à vos perfections, à l'élévation extrême de votre rang, elle a été assez folle pour vous rejeter en faveur d'un homme! Confiante dans votre indulgence, elle vous a donné artificieusement le titre de pères, voulant sans doute insinuer, par cette expression, l'inconvenance ou plutôt l'impossibilité de vos poursuites amoureuses; et voilà comment vous êtes tombés dans ses piéges, et vous vous êtes désistés de votre concurrence! Qu'est-ce à dire? mais je ne souffrirai pas que, dans son union téméraire, ce couple présomptueux s'enivre tranquillement de délices. Ils n'auront pas impunément trompé mes vœux, comme ils ont frustré les vôtres. Je vais préparer la ruine complète du raja; il perdra tout son royaume. Séparé de sa nouvelle épouse, il sera réduit à errer avec abandon à travers d'immenses solitudes. Ses traits brillans de beauté se changeront en un visage dégoûtant; et, les débris d'un vase de terre à la main, il ira mendier sa vie dans les cuisines des rois, aujourd'hui ses tributaires. O Dives! si je n'accomplis pas toutes ces choses, et bien plus encore, ne me reconnaissez plus comme le rejeton du puissant soleil. Quant à l'extravagante Tumanti, quoiqu'elle ne soit pas en état de calculer toute l'étendue

de sa folie et de son crime, je veux néanmoins la tourmenter aussi, pour l'amener à ne s'occuper que de moi. Nous verrons alors comment ils réaliseront les songes passionnés de leur félicité mutuelle. Ignorent-ils donc qui je suis? Eh quoi! Bruma, Vichnou, Chiven lui-même tremblent à mon seul nom, et ce raja mortel ose rivaliser avec moi? »

Quittant les Dives à ces mots, il poursuivit sa route, jusqu'à ce que la pleine confirmation de ses craintes l'eût livré sans partage aux pensées de sa vengeance. Il fit usage en conséquence de sa faculté de se rendre invisible, et observa soigneusement Nella Raja. D'abord, à l'aspect de ce cœur pur et bienveillant, qui opposait à ses mauvais desseins une barrière invincible, il se laissa abattre par le désespoir. Résolu cependant de saisir et d'élargir la plus petite ouverture favorable, que la fragilité de Nella Raja pourrait lui présenter, il continua d'épier de très-près toutes ses pensées et toutes ses actions.

Cependant l'heureux époux, qui ne se doutait point de l'inimitié de Chuni, goûtait avec enivrement, dans la possession de sa femme, les plus exquises voluptés que puisse faire naître l'union de la beauté, de l'amour et des vertus. Après quelque temps passé dans les caresses les plus tendres et dans de continuels amusemens, Nella Raja rappela à l'aimable reine qu'il lui devenait urgent de retourner dans son pays. « Car qui sait,

ajouta cet excellent prince, quelles oppressions et quelles misères mon peuple peut supporter en mon absence? Allez donc, ma chère Tumanti, trouver votre mère, et, dans les termes les plus doux, communiquez-lui mon intention de quitter incontinent ce royaume. »

Tumanti se leva respectueusement; et, docile aux ordres de son seigneur, se rendit à l'instant même aux appartemens de sa mère, pour lui annoncer son prochain départ et celui de son royal époux. Empressée, cependant, de chercher la tournure la plus gracieuse pour lui donner cette mauvaise nouvelle, elle entra en matière ainsi qu'il suit : « Ma respectable mère, nous avons un proverbe qui dit qu'une fille ne doit jamais considérer comme sa dernière habitation la maison où elle est née. Et maintenant, hélas! ajouta-t-elle, en versant un torrent de pleurs qu'il lui fut impossible de retenir, je reconnais la vérité de cette observation. Mais je m'aperçois que vous devinez l'objet qui m'amène; vous voyez que je viens vous demander la permission d'accompagner mon mari dans son royaume. — O ma fille, s'écria la reine, ma vie, ma douce tourterelle, il faut donc nous séparer! oui, je reconnais, hélas! qu'il le faut. Mais, du moins, reviendrez-vous quelquefois consoler vos tristes parens?» Elle ne put achever, et tomba évanouie. A ce désespoir d'une tendre mere, Tumanti sentit également ses forces l'abandonner; et les femmes de leur suite, presque aussi défail-

lantes que leurs maîtresses chéries, étaient tristement occupées à leur rendre l'usage de leurs sens, quand le bon vieux Bim Raja entra dans l'appartement, et joignit ses soins aux empressemens des femmes.

Aux douloureuses approches de la séparation, le vieux roi prit à part Nella Raja et Tumanti, et, après les avoir comblés de présens d'une immense valeur, il dit à sa fille : « Mon enfant, vous savez que, pour accomplir vos vœux, j'ai attiré ici soixante-six rois, dans la seule vue de vous unir à Nella Raja; et, comme j'approuve entièrement votre choix, je ne puis que me réjouir de cet événement. Vous n'oublierez pas, néanmoins, que vous êtes le fruit de mes longues et difficiles pénitences, quoique la gloire et le bonheur que je vous dois m'en aient suffisamment récompensé.. Je me flatte que vous considérerez toujours mon palais, non moins que celui de votre époux, comme votre maison propre, et que vous viendrez de temps en temps visiter votre mère et moi. De mon côté, je ne manquerai pas de vous donner fréquemment de nos nouvelles. »

Tumanti écouta ce discours affectueux avec une tendresse filiale; et se tournant vers son frère, qui se tenait près d'elle en silence, et versant des pleurs, elle lui parla en ces termes : « Ne vous affligez pas pour moi, mon cher frère; mais montrez combien vous est cher le bonheur de notre père, en exécutant tous ses ordres avec joie et ponctualité.

Si vous attachez quelque prix à l'amitié de mon respectable époux, de ce favori des dieux, vous vous pénétrerez des instructions de nos parens, et vous les changerez, pour ainsi dire, en votre propre substance. Ne méprisez point cet avis, comme venant de votre jeune sœur, mais qu'il soit reçu et apprécié de vous comme mon dernier adieu. Ne vous chagrinez pas, mon frère... » Alors, abîmée dans sa tendresse, elle laissa tomber sa tête sur son sein, jusqu'à ce qu'elle fût soulagée par une nouvelle abondance de larmes. Mais elle-même avait grand besoin de la consolation qu'elle s'efforçait de donner aux autres. Bim Raja, avec plus de courage, mais non moins de sensibité, lui représenta qu'elle trouverait une autre mère dans celle de son mari, et lui fit sentir délicatement qu'il serait inconvenable qu'elle eût l'air de suivre le roi avec répugnance.

Enfin le moment fatal arriva. Bim Raja plaça sa fille sur un palanquin d'ivoire, tandis que l'amoureux époux montait sur son char. Le vieux roi, avec une suite éclatante et nombreuse, les accompagna à quelque distance de la ville. Avant de quitter sa fille bien-aimée, il s'entretint encore particulièrement avec son gendre, pour les hautes qualités duquel il montrait non-seulement des égards, mais le plus grand respect, et termina en ces mots : « O mon royal fils, chérissez, je vous en conjure, ma pauvre enfant. Rappelez-vous son extrême jeunesse ; rappelez-vous que, comme une

plante délicate, elle a été élevée à l'ombre d'une douce indulgence. Ayez pour elle, à cause de moi, de la complaisance et de l'amour. Vous savez, mon fils, que notre fille est la récompense de mes longues pénitences, et des services dévots que j'ai rendus à un saint Mouni. C'est en son nom sacré que je vous recommande solennellement de la chérir et de la protéger. Mais à quoi bon ces instances, comme si je doutais de votre bonté? Adieu donc, mon enfant! adieu, mon fils!... Encore une fois, Nella Raja, ne laissez pas ma belle plante se flétrir sous les rigueurs de l'oubli!... »

C'en est fait, la dernière séparation est consommée. Le tendre couple ne fut pas plutôt resté seul avec sa suite, que Nella Raja invita sa brillante compagne à monter sur son char, où il lui présenta le bétel; et, durant tout le voyage, il chercha, par les plus douces caresses, à la consoler de la perte de ses parens. Lorsqu'ils arrivèrent près de la capitale de Nichti, des ordres furent envoyés pour les préparatifs de leur réception, qui se fit avec la plus grande pompe. Comme le cortége marchait très-lentement, Nella Raja eut le loisir de montrer à la reine surprise toutes les beautés de cette ville éclatante, particulièrement les remparts, les palais et les portiques, où l'or massif était répandu avec profusion. Les rues étaient remplies d'une foule innombrable d'habitans, dont quelques-uns portaient des lampes d'huile camphrée; d'autres présentaient de sacrés

antidotes contre les enchantemens et l'influence des mauvais regards. Les bramines étaient prodigues de bénédictions. Les officiers du palais, décorés des cannes d'or de leurs charges (31), proclamaient les titres de leurs souverains, tandis que les rois tributaires, marchant à pied, environnaient ceux-ci de toutes parts. En même temps, des matrones choisies répandaient sur eux le riz matrimonial, mêlé de fleurs et de perles. Tous les yeux, tous les cœurs étaient dirigés vers le couple charmant qui, à son arrivée au palais, distribua avec une libéralité sans bornes le bétel et les présens aux bramines, aux poètes, aux nobles et autres personnes de leur suite.

Tumanti, de son côté, remise par degré de sa douleur momentanée, jouissait pleinement de son bonheur; ses sentimens et ses actions s'élevèrent bientôt à la dignité d'une personne mariée depuis long-temps. Son époux et elle étaient absolument inséparables; on eût dit deux corps animés par une seule âme. Ils buvaient à pleine coupe les charmantes délices de l'amour (32); mais non pas pourtant avec assez d'excès pour interrompre dans Nella Raja le ponctuel exercice des devoirs de la royauté. Au contraire, sa justice impartiale et son active bienfaisance redoublaient l'affection de ses nombreux sujets, et les faisait fleurir dans la paix et dans la prospérité.

[Ici le saint narrateur s'arrêta, ayant, hélas!

atteint cette période de son histoire, où il avait à développer une série d'événemens bien différens des heureuses scènes qu'il venait de décrire. Puis, après un intervalle de repos, reprenant le fil de son récit, le mouni parla comme il suit à Derma Raja, qui l'écoutait avec une profonde attention :]

Cet excellent couple passa ainsi environ deux années d'une inconcevable félicité, accrue encore par la naissance de deux beaux enfans; d'un garçon, l'image de son père; et d'une fille, dont la ressemblance avec Tumanti n'était pas moins frappante. Dans ces deux occasions, Nella Raja invita de se rendre à sa cour l'éminent mouni Vudichter, qui accomplit les cérémonies convenables, et tira l'horoscope des enfans. Les sages-femmes furent magnifiquement récompensées, et de grands présens furent distribués à la cour en bétail, grains, toiles, argent, etc.

Mais, durant cette longue période, l'implacable Chuni, qui pouvait à peine endurer d'être le témoin de leur extrême bonheur, surveillait impatiemment son rival qui ne s'en doutait pas, et cela dans la vue de découvrir la plus légère fragilité qui viendrait se manifester en lui; mais à sa grande confusion, il avait été jusqu'alors complétement déçu dans ses espérances. Souvent cet extravagant esprit s'abandonnait à d'amères réflexions. « Vraiment, s'écriait-il dans les angoisses de son cœur, vraiment j'ai bien opéré de me répandre devant

les Dives en d'orgueilleuses jactances! Je croyais que ce n'était rien que ce Nella Raja; mais maintenant je suis contraint d'avouer qu'il n'a pas son pareil parmi les rois de la terre; il est véritablement parfait en bienveillance et en vertu. Je n'ai d'autres chances d'accès dans son esprit ou dans son corps, que l'omission qu'il pourrait faire, par un très-grand hasard, de quelque cérémonie religieuse.»

Dans cette attente perverse et presque désespérée, il continua d'épier incessament le raja durant ces deux années entières, sans se permettre un seul moment de relâche; mais ce fut en vain. « O dieux! s'écriait le malin esprit, devais-je avec tant d'absurdité manifester à Divuntren ma folie et mon impuissance? Comment ai-je pu arriver à me laisser captiver si misérablement par une femme? Je me suis vanté de ma puissance en termes immodérés et blasphématoires, et maintenant je suis puni de l'orgueil de mon cœur. Tant il est vrai que nos tourmens sont notre propre ouvrage! O dieux! je vais être pour vous tous un objet de dérision. Comment reparaîtrai-je devant vous?»

Dans ces tristes réflexions le temps s'écoulait, et sa haine acharnée contre le raja s'irritait encore de son impuissance à se satisfaire, lorsqu'enfin sa malveillance éprouva quelque joie d'un incident que voici. Un jour, Nella Raja, après avoir fait ses ablutions accoutumées, négligea de laver un tout petit coin de son pied, pas plus grand, véritable-

ment, que la pointe d'une épine. A l'instant même Chuni s'introduisit par ce point; et les fatales conséquences de son introduction ne tardèrent pas à se manifester.

Les sujets du raja étaient heureux et florissans, et les rois, ses tributaires, mettaient leur gloire à exécuter ses ordres avec promptitude; soudain au milieu de cette prospérité, cet aimable prince forma le dessein d'exécuter une grande chasse, la plus extraordinaire qui eût encore été ordonnée, pour détruire toute chose ayant vie (33). Cette résolution fut solennellement proclamée; et le roi, montant sur son char, se rendit, accompagné de la reine, dans la profondeur des forêts. Il était suivi d'un cortége brillant et pompeux, et de chasseurs choisis, armés de lances, de filets, et de piéges de diverses sortes. Ils avaient aussi des faucons, des chiens dressés, en un mot toute espèce d'appareil de chasse. Les chasseurs s'étant dépouillés de leurs larges habits, et revêtus de caleçons et de ceintures de peau, se mirent, selon leurs habitudes fanfaronnes, à faire friser avec orgueil leurs moustaches, et se vantèrent hautement des exploits qu'ils allaient consommer. Quelques-uns jurèrent qu'ils amèneraient un lion aux pieds du roi; et tous, en un mot, se répandirent en bravades et en jactances. Le raja, dont l'esprit, comme on peut le croire, venait déjà d'être imperceptiblement gâté par les suggestions de Chuni, se jeta avec plaisir dans cette scène insensée et turbulente.

Lui-même donna le signal de la chasse. A l'instant, les chasseurs lancèrent dans la forêt une nuée de dards sous lesquels tombèrent des tigresses, des sangliers, des muses, et enfin toutes sortes d'animaux, soit quadrupèdes, soit reptiles. On vint présenter cette chasse à Nella Raja qui, sans pitié des souffrances de tous ces êtres innocens, s'amusait à les percer de ses flèches jusqu'à ce qu'ils tombassent morts ou cruellement blessés. Tandis que le raja se livrait à cet indigne passe-temps, d'autres chasseurs revenaient chargés des perles(34) tombées des défenses d'ivoires des éléphans, à mesure que les barbares chasseurs avaient frappé ces nobles animaux. Nella Raja, enchanté de cette expédition, récompensa magnifiquement ses chasseurs, et retourna en grand appareil à sa capitale.

Cependant l'impitoyable Chuni, qui observait avec un infernal plaisir les progrès du mal cruellement fomenté par lui-même, poussa rapidement le prince dans les voies de l'infortune, et ne perdit pas de temps pour consommer sa ruine. Dans cette vue, il alla trouver immédiatement le raja Pouchcara. Il lui apparut sous la forme d'un vieux bramine, et lui dit : « Que mon chétif extérieur ne vous empêche pas d'écouter les choses importantes dont j'ai à vous entretenir; car soyez sûr que vous y êtes puissamment intéressé. Sachez que je ne suis pas un moindre personnage que Chuni, fils du soleil, et de sa divine épouse Sayadivi. A mon nom, Dives, kinnerers et hommes, tremblent égale-

ment; leurs sceptres inférieurs se baissent devant ma toute-puissante magie. Ma renommée est répandue dans tous les mondes. Cependant, de cette hauteur où je suis placé, il me convient d'employer vos services; écoutez donc mes paroles avec une joie respectueuse.

« Nella Raja, souverain de Richti, m'a cruellement outragé. Il a eu la présomption d'épouser Tumanti, que je convoitais; et la beauté de cette femme est si ravissante, qu'il est impossible d'en supporter patiemment la perte. Ce mortel a eu l'arrogance de la ravir aux Dives eux-mêmes; et, ce qui est insupportable à penser, les deux époux jouissent depuis long-temps de leurs odieuses délices. Je suis toujours éperduement amoureux de cette femme. En vérité, Munmoden m'a enveloppé dans ses inextricables réseaux. Faudra-t-il donc m'abaisser jusqu'à voir un malheureux, qui sans doute a gagné par des artifices magiques les affections de Tumanti, se vanter parmi ses sujets d'être le rival heureux de Chuni? Dis; as-tu jamais entendu parler d'un tel excès d'insolence, d'un affront si impardonnable? Depuis son enfance, cette beauté de la terre avait capté mon cœur; et me voir ainsi supplanté! Appelle-moi, si tu veux, malveillant, implacable; imagine tout ce que pourront te suggérer le respect pour mon rival et l'horreur pour moi; mais sache que je te forcerai d'admirer avec stupeur les extrémités auxquelles je réduirai ces insolens mortels. Maintenant, en

effet, ils sont élevés au sommet des prospérités; mais bientôt leur gloire tombera en poussière; bientôt ils vont être séparés, et chacun d'eux ne pourra, que par ses misères personnelles, se faire idée des souffrances de l'autre. Quant à vous, je vous charge d'aller en diligence trouver Nella Raja, sous prétexte de rendre hommage à ses hautes qualités, et de parvenir à l'engager avec vous dans quelque jeu de hazard. Je pénétrerai l'intérieur des dés (35), et détournerai la victoire en votre faveur. Alors tout son royaume, toutes ses propriétés deviendront la récompense de vos peines. Partez; hâtez-vous »

Pouchcara, trop prudent pour offenser un tel personnage, entra volontiers dans un complot dont le succès devait lui apporter des gains aussi considérables, et se rendit aussitôt à Nichti. La capitale de ce royaume lui fournit de fréquens sujets d'admiration. Introduit en présence de Nella Raja, il le trouva assis dans une immense salle de réception, entouré d'une foule d'officiers, parmi lesquels les soixante-six rois tributaires se tenaient en silence, les bras respectueusement pliés devant eux. Pouchcara ne manqua pas d'offrir les complimens les plus flatteurs à Nella Raja, qui, dans les nouvelles dispositions de son âme, fut hautement flatté d'une telle visite.

Après quelques jours écoulés dans un échange empressé de politesses, Pouchcara saisit une occasion pour proposer l'amusement des dés; ajou-

tant qu'un des motifs de son long voyage était d'avoir l'honneur d'essayer les chances de la fortune avec un si grand souverain. Nella Raja fit d'abord de vives objections à cette prière, et exprima gravement sa surprise qu'une personne d'un rang si élevé descendît à un amusement indigne d'un prince. « Néanmoins, ajouta le roi d'un ton plus doux, je m'aperçois que vous êtes mortifié; et comme il semblerait discourtois de vous refuser un plaisir acheté par un si long voyage, je veux pour une seule fois satisfaire votre désir. » Consentement fatal! Effet des secrètes machinations de Chuni!

Les deux champions se retirèrent donc dans un appartement particulier, et là se mirent au jeu. D'abord les chances furent entièrement contraires à Pouchcara, jusqu'à ce que l'esprit de l'enragé Chuni entra dans le dé, et changea complétement la fortune. Nella Raja, qui ne soupçonnait aucunement la secrète influence de Chuni, commença, pour la première fois, à oublier sa modération, et bientôt sa raison même. Il hasarda des coups désespérés, et les répéta si bien, qu'enfin il perdit absolument tout ce qu'il possédait, sauf sa souveraineté. Quant à ses éléphans, ses chevaux, ses danseurs, ses trésors de toute sorte, il ne lui en resta rien.

Bientôt le bruit de sa mauvaise fortune se répandit dans toute la ville et aux environs. Déjà ses nobles avaient fait de vains efforts pour le détour-

ner de sa perte ; alors ses cultivateurs désolés, qu'il affectionnait, et qui avaient trouvé constamment un accès facile jusqu'à lui, s'assemblèrent en toute hâte ; et, s'étant présentés en corps devant le roi, ils lui adressèrent ce discours : « Daignez, puissant souverain, daignez écouter les représentations de votre fidèle peuple. Jusqu'à présent, votre conduite a été la perfection de la sagesse et de la bénignité ; et comme durant votre règne fortuné vous avez sans cesse pratiqué toutes les vertus, nous reconnaissons avec gratitude que vos heureux sujets ont été étrangers à toute espèce de calamité. Mais maintenant, hélas ! nous craignons que, pour nos péchés, cette prospérité ne se soit évanouie. Ah ! seigneur, quand nous voyons Nella Raja plongé dans des habitudes si indignes de lui, nous ne pouvons pronostiquer que désastres. Notre imagination vous voit déjà privé de votre royaume, et réduit à errer en mendiant. Déjà, nous l'apprenons avec douleur, vous avez perdu toute l'immense richesse de votre trésor royal. Vos nobles et les officiers de votre palais fondent en larmes à l'aspect de cette triste opiniâtreté ; et malheureusement pour vous et pour votre peuple, le saint Mouni Vudichter, qui pourrait éclairer Votre Majesté de ses avis, n'est pas ici dans ce moment critique. Écoutez-donc, écoutez gracieusement nos vives instances, et cessez de poursuivre votre mauvaise fortune. Quant à vos pertes présentes, elles peuvent se réparer. Les bons rois ont coutume de

prêter plus d'attention aux représentations de leurs humbles cultivateurs, qu'aux flatteries de leurs courtisans. Prenez donc sur vous de vous arrêter avant qu'il soit trop tard; car, hélas! notre devoir est d'ajouter que nous avons tous observé aujourd'hui des présages désastreux, que puisse le ciel détourner dans sa miséricorde! »

Nella Raja, dont la raison semblait aliénée par ses pertes, ou plutôt par l'influence toujours croissante de Chuni, au lieu de recevoir avec une attention bienveillante cette prière affectionnée des bons laboureurs, demanda, d'un ton impérieux, par quelle suggestion ils avaient l'audace de dicter des lois à leur souverain; et, sans attendre leur réponse, il les congédia brusquement.

Tumanti n'eut pas plutôt appris l'étrange conduite du roi envers ses cultivateurs, jusqu'alors si chéris, et qui, dans cette circonstance, se montraient si affectionnés, qu'elle éprouva le plus vif chagrin. La sagacité de son esprit lui fit comprendre aussitôt que tout ce malheur ne pouvait être que l'effet d'une intervention surnaturelle. « Quand les hommes de bien, s'écria-t-elle, commettent de mauvaises actions, quels désastres ne sont pas à redouter? Mais, hélas! comment arrêter la furie d'une mer qui déborde ses rivages? Je n'aurai pas la hardiesse de m'interposer dans cette occasion. La volonté de mon seigneur, quelque fatale qu'elle puisse être, doit s'accomplir; et tout ce que j'ai à faire est de me soumettre en silence. Seulement

mon devoir est de prendre toutes les précautions possibles contre une série d'infortunes dont je prévois que celles-ci ne sont que le commencement. »

Sès premières pensées se tournèrent alors sur ses enfans. Elle envoya chercher le plus fidèle de ses cochers; et, confiant les deux enfans à ses soins, elle le chargea de les conduire en sûreté près de sa mère; voulant, autant qu'il était en son pouvoir, les soustraire aux prochaines calamités qu'elle-même était préparée à supporter avec calme.

Pendant ce temps, le forcené Nella Raja venait d'ajouter la perte de son royaume entier à celle de toutes ses propriétés particulières. Il ne lui restait plus que sa femme et ses enfans; et son cruel antagoniste n'était pas disposé à lui laisser la plus faible part des richesses et de la puissance que lui-même venait d'acquérir si injustement. Dans l'agonie de son désespoir, ce monarque, autrefois puissant, envoya chercher son aimable compagne, et, plutôt par ses regards que par ses paroles, lui fit entendre qu'il ne lui restait pas, en ce moment, une poignée de riz qu'il pût dire être la sienne. A la vue de leur peuple affligé, qui n'osait plus leur exprimer ouvertement sa douleur, encore moins leur offrir aucun soulagement, ces infortunés époux se préparèrent à quitter leur triste capitale, tandis que non-seulement chaque créature humaine, mais les brutes elles-mêmes, sem-

blaient compatir en secret à leur cruelle destinée (36).

Accablé de honte et d'angoisse, le raja, seul avec sa fidèle épouse, se retira, près de la ville, en un lieu désert, où ils passèrent trois jours dans une muette agonie, s'occupant à peine de soutenir leur misérable existence. Enfin Tumanti, avec ce courage calme qu'inspirent l'innocence et la sagesse, surtout à une âme depuis long-temps résignée, parla ainsi à son époux abattu : « O mon souverain, songez que le passé ne peut être rappelé. Aucun être, à quelque ordre qu'il appartienne, ne saurait se dérober aux conséquences naturelles et légales de ses erreurs. Mais ici, quelle faute avez-vous commise? Vous avez joué contre votre inclination, et par de purs motifs de politesse. Vous n'aviez aucune raison de soupçonner que Pouchcara violât aussi cruellement les droits de l'hospitalité. Pourquoi donc vous désoler comme si vous aviez à vous reprocher un crime prémédité? Calmez-vous, mon cher amour; consolez-vous, en pensant que vous n'êtes que malheureux, et non coupable. Quel être, dans l'univers, quelle que soit sa haute nature, peut éviter la destinée écrite dans l'intérieur de son crâne? Aucun, pas même Bruma, qui enregistre les arrêts du sort. N'a-t-on pas vu Chiven, dans les jours d'autrefois, couper à Bruma l'une de ses têtes (37). Vichnou n'a-t-il pas foulé aux pieds, dans les entrailles de la terre, le corps de Baili (38)? Le

soleil et la lune, condamnés au travail d'un perpétuel mouvement, peuvent-ils suspendre une seule minute leurs fatigues éternelles? Des hommes abjects, des esprits étroits se laissent aisément enfler par la bonne fortune et comprimer par la mauvaise; mais cela sied-il à des princes? non; nous devons nous instruire à attendre et à supporter avec *équanimité* les prospérités et les revers; car il est évident que les uns et les autres, sans exception, ont été attachés par Bruma, comme un partage universel, à l'existence de tout être raisonnable. Mais vous connaissez les chastras et les pouranas (59). Pourquoi donc cette douleur immodérée? Pourquoi, la tête penchée et les yeux abattus, vous, mon amour, tel qu'un homme oppressé sous le fardeau d'un crime, détournez-vous vos regards de votre compagne fidèle? O mon bien, mon cher époux, ces pleurs, cet accablement, ne peuvent vous convenir sous aucun rapport. Ici, nous sommes absolument seuls, sans aucun témoin de notre détresse; recueillez donc les puissances dispersées de votre noble esprit, et dirigez pour votre service l'emploi de toutes mes facultés. »

Attendri et fortifié par les discours consolans de sa femme, Nella Raja tourna sur elle des yeux noyés d'amour, et lui dit : « O ma vertueuse compagne, voilà trois jours que nous sommes réduits aux dernières extrémités, sans qu'un seul de mes nombreux sujets se soit approché pour offrir à

nos besoins seulement une goutte d'eau. Mais ce qui me consterne plus que tout, c'est de réfléchir que ma coupable opiniâtreté vous ait plongée dans des infortunes que vous méritez si peu. Durant tout ce long temps de notre abandon, vous n'avez pas pris le moindre rafraîchissement. Oh! pourquoi votre cœur si pur s'est-il uni à mes coupables destinées? Sûrement, dans nos précédentes formes d'existence, nous avons réduit quelque personne à un pareil état de misère et de dénûment; car, nous seuls exceptés, je suis persuadé que, dans cette immense ville, la femme la plus abandonnée ne périt pas du besoin de nourriture; quelle terrible leçon sur l'indispensable devoir de la charité!

» Je ne sais quel chemin suivre, ni à quelle ressource m'attacher. Ce serait chose vaine que de demander assistance à nos anciens amis, car nous avons déjà éprouvé que le monde évite les malheureux. Nous adresser à des étrangers serait nous exposer à des insultes, tant c'est un grand crime, à ce qu'il semble, que la pauvreté! Mais, en ce qui me concerne personnellement, je dois me reconnaître coupable autant qu'infortuné. Mes nobles, et particulièrement mes cultivateurs, jaloux de maintenir l'honneur de ma caste, ma haute renommée et mes véritables intérêts, me conjurèrent avec instance de renoncer au jeu; insensé! j'ai rejeté leurs bienveillans avis! Ils auront raison, maintenant, de changer mon nom et de m'appeler non plus Nella Raja (40), mais l'indigne roi. Quand

celui qui cultivait des plantes rares et curieuses est réduit pour sa subsistance à arracher du gazon (41); quand celui qui montait sur un éléphant est réduit à gagner sa misérable vie en vendant des pièces de bétail, le changement est grand; mais, hélas! combien ma chute est plus profonde! N'oublions pas cependant que l'ordre inaltérable de la nature est que nous endurions les maux que nous avons attirés sur nous-mêmes. Oui, je veux m'enfoncer dans cette forêt, me nourrir de ses fruits sauvages, et y fixer ma demeure solitaire. Mais vous, ma chère Tumanti, comment serait-il possible que ce genre de vie devînt le vôtre? Pourriez-vous, élevée comme vous l'avez été dans des appartemens où l'or étincelait, trouver le repos sous une misérable cabane de branches et de feuillages? pourriez-vous, accoutumée à la plus délicate nourriture, n'avoir pour alimens que les fruits grossiers et malsains des bois? C'est impossible. Allez donc, ô ma vie, allez auprès de votre respectable mère; et là, vivez aussi heureuse que notre cruelle situation le permet. Pensez quelquefois à moi; racontez à votre bon père la triste histoire de mes infortunes; et, par-dessus tout, chérissez nos enfans. Moi, je vais traverser l'immensité de ce désert, et poursuivre ma destinée. Adieu, ma douce Tumanti, adieu! »

Il lui dit, en effet, un adieu qui, dans sa pensée, devait être long. Mais il s'aperçut bientôt que sa tendre compagne suivait ses pas en silence. En vain il la pressa de le quitter; elle persista

fermement dans la résolution de partager son sort, jusqu'à ce qu'enfin, voyant que les prières et les ordres étaient également sans effet, il cessa de la presser sur ce point. On eût dit que, dans cette situation désespérée, il portait tout le poids du courroux de Letchmi, justement offensée de son indifférence pour les faveurs dont elle l'avait comblé; on eût dit que la déesse le regardait comme non moins ingrat envers elle, que Pouchcara s'était montré impitoyable envers lui.

Mais tandis que ces malheureux époux voyageaient dans les solitudes où s'étaient dirigés leurs pas, leurs mélancoliques rêveries furent interrompues par l'aspect de deux oiseaux d'un plumage et d'une forme de la plus ravissante beauté. Comme ils s'arrêtaient avec étonnement à ce spectacle merveilleux, les oiseaux s'approchèrent de Nella Raja. Leur vue lui rappela immédiatement ces bienveillans anais qui avaient été de si doux médiateurs de son mariage. Écartant néanmoins les tristes réflexions que cette ressemblance excitait naturellement en lui, il fit observer à Tumanti, qu'à leurs sautillemens, ils avaient l'air d'être blessés, et s'écria dévotement que sans doute Chiven, pour appaiser leur faim, leur envoyait avec bonté cette nourriture. Animé par une si douce pensée, Nella Raja s'efforça de saisir les oiseaux, qui semblaient continuellement prêts à tomber entre ses mains, mais, qui sautant de buisson en buisson et de rocher en rocher, épuisèrent bientôt le peu de

forces qui lui restaient. Enfin, dans l'espoir certain d'atteindre sa proie, le raja jeta sur eux avec dextérité le seul vêtement qui couvrît ses épaules; mais les oiseaux, déployant tout-à-coup une force surnaturelle, s'envolèrent avec le vêtement du pauvre monarque; et, se balançant dans l'air à une distance convenable, lui adressèrent ce discours :

« A présent que vous errez dans ces déserts, il ne convient pas que vous conserviez de fins tissus dont nous venons, en conséquence, de vous débarrasser. Nous croyons qu'il appartient mieux à votre situation actuelle que vous couvriez de vos mains vos épaules nues. La réputation de votre royale libéralité envers les poètes, et envers les hommes ingénieux en quelque art que ce soit, est parvenue jusqu'à nous; c'est ce qui nous a fait venir ici vous rendre les hommages dûs à cette splendide munificence; et vous avez justifié la renommée en nous gratifiant avec générosité de votre unique vêtement. Salut, prince magnifique! »

Après avoir donné ainsi bassement carrière à leur méchante ironie, ils prirent un ton plus sérieux pour lui déclarer qu'il devait ses pertes, non pas au hasard, mais au redoutable esprit qui s'était emparé d'eux ; que la colère de Chuni n'était pas encore appaisée, et qu'il avait résolu de poursuivre encore sur lui sa vengeance. Après cette menace, ils s'éloignèrent du raja stupéfait qui leva les yeux au ciel avec une muette résignation; puis

ils s'envolèrent vers Chuni, dont ils étaient, en effet, les émissaires et dont l'esprit s'était logé en eux. Ils lui racontèrent le succès de leur aventure, et produisirent le vêtement dont ils avaient dépouillé le raja demeuré presque nu. Cette vue causa un plaisir extrême à l'esprit malfaisant, qui manifesta sa joie par les expressions d'un ravissement et d'un orgueil immodérés.

Le raja, revenu de sa première surprise, s'adressa en ces termes à Tumanti : « Il paraît donc que nos pertes et nos revers doivent être attribués non à l'adresse ou à la méchanceté de Pouchcara, mais à ces trompeurs oiseaux. O Tumanti, c'est à l'intervention des anais que nous avons cru devoir notre heureuse union ; maintenant, à ce qu'il semble, nous devons à de pareils oiseaux les malheurs dont nous sommes accablés. Le malfaisant Chuni les aurait-il employés dans ces deux occasions, pour que le contraste aggravât nos souffrances? Mais nous devons nous soumettre à la volonté de Dieu. Lui seul sait quels autres maux nous sont préparés. Et nos enfans, que ne souffrent-ils pas, peut-être? Notre fidèle cocher, Puvouchen, ce suivant de Vichnou, ne nous a rapporté d'eux aucune nouvelle ; et dans le débordement de nos infortunes, je suis porté à tirer de chaque circonstance des présages sinistres. Lorsqu'ensuite, de mes enfans, je porte mes pensées vers toi, ma bien-aimée, mes réflexions deviennent encore d'une plus cuisante amertume. Mes

enfans, insensibles à leurs pertes, peuvent être en sûreté sous le toit de leur royal grand-père, mais votre visage blême et creusé par la faim, semble étendre autour de moi de mortelles ténèbres. Votre corps délicat succombe sous les brûlans rayons du soleil; je vous vois haleter en vain après un ombrage; en vain vos lèvres desséchées implorent une goutte, une seule goutte d'eau. »

Tumanti tourna sur son époux consterné ses beaux yeux brillans à la fois de tendresse et de courage. « O mon respectable seigneur! s'écria-t-elle, ne vous abandonnez pas ainsi à cette douleur avilissante. Quand même le tonnerre destructeur dirigerait contre vous ses flèches enflammées, un roi devrait les recevoir avec calme et résister à ce redoutable assaut. Le courage, seigneur, est lui-même une divinité; et soyez certain que les princes qui en manquent sont en butte au mépris des intelligences supérieures. Jamais, oh! non, jamais, ne succombez sous vos revers. Si vous faites cas de votre repos et de votre dignité, ne vous arrêtez pas à considérer votre grandeur déchue; mais, avec une noble constance, poursuivez votre route, et affrontez intrépidement tous les maux prêts à vous assaillir. Est-ce un lâche abattement qui détournera la punition des fautes commises dans notre première existence? Au contraire, vous devez savoir que la sainteté de l'yogue le plus abîmé dans la contemplation, ne le dérobe pas à cet inévitable décret; que « comme nous avons

fait dans nos précédentes vies, de même il nous est fait en celle-ci. » Et comment déclarerions-nous en notre faveur une dérogation aux lois de Bruma? Pourquoi nous abaisserions-nous à des reproches contre Pouchcara, qui ne fut que l'instrument insignifiant de nos infortunes? Tant que la période de notre grandeur n'était pas finie, aurait-il pu nous renverser? Et quand le terme en est venu, l'inimitié, la fraude, doivent-elles nous trouver sans préparation? Quoique les destinées soient hors de notre portée, garder le courage dans le malheur est toujours en notre pouvoir; et tant qu'il demeure en nous sans atteintes, de quelle conséquence est le progrès de nos adversités? Celui qui, par son habileté et sa présence d'esprit, peut nager toujours à la surface des ondes, qu'a-t-il à craindre de leur profondeur? Étouffez-donc, ô mon cher amour, les feux rongeurs du chagrin, et confiez-vous au suprême Vichnou. Sa faveur renaissante peut vous rendre vos honneurs perdus. Par son aide, vous pouvez surmonter Pouchcara, et rentrer en triomphe dans votre immense empire. Réfléchissez, seigneur; les Dives eux-mêmes n'ont-ils pas éprouvé des revers de fortune? Leur puissant souverain Divuntren n'a-t-il pas gémi captif sur la montagne de Nichtegeri, jusqu'à ce que le compatissant Vichnou, détruisant les ratcheders, ses puissans ennemis, l'ait délivré et rétabli dans son royaume? C'est ainsi que vous-même, après avoir passé dans cette

affreuse solitude, le temps fixé pour vos épreuves, vous remonterez avec splendeur sur votre trône royal. N'en doutez point. Là, grâce à la divine assistance, il me semble déjà vous voir, entouré de tous les rayons de votre gloire passée. »

A ces mots, Tumanti, détachant une partie de son propre vêtement, en couvrait les épaules nues de son époux (42). Ainsi ce royal couple traversa les horribles déserts avec un seul habit pour les revêtir tous deux; jusqu'à ce que, parvenus à un lieu où la route se séparait en quatre embranchemens, Nella Raja, sur l'inspection du soleil, observa que le chemin tracé vers l'est devait conduire à la mer; que la direction opposée menait probablement aux états de son beau-père, et les deux autres routes à Jyoti-aporam et à Cochel. « De quel côté, dit-il, ma Tumanti, désirez-vous que nous tournions nos pas? »

Tumanti, joignant respectueusement les mains, et faisant un profond salut à son seigneur, répondit qu'il ne semblait pas qu'il y eût à balancer entre l'un ou l'autre de ces deux partis, ou d'errer misérablement dans un désert, au milieu de venimeux serpens, de lions, de tigres et de monstres de toute espèce; ou de chercher un paisible refuge sous le toit de leurs parens et dans les bras de leurs enfans bien-aimés.

Nella Raja, quelque raisonnable que lui parût cette proposition, ne voulut pas y acquiescer. « Eh quoi! s'écria-t-il, moi qui dernièrement visitai

en si pompeux appareil la capitale de votre père; moi dont l'approche ébranlait les fondemens mêmes de la terre, je reparaîtrais dans cette cour magnifique, seul, à pied, et presque nu! J'exciterais, par le piteux récit de mes infortunes, la compassion et peut-être le mépris des courtisans hautains? Non, Tumanti, cette épreuve est au-dessus de mes forces. Votre âme aimante et sans défiance a encore à apprendre cette triste vérité, que le malheureux, accablé sous le poids des revers, est rarement encouragé à chercher l'assistance de ses propres parens et de ceux qui lui tiennent de plus près. Pour vous, cependant, la situation est matériellement différente. Allez donc trouver vos respectables parens; veillez sur nos enfans chéris; protégez-les; et, quand les circonstances le permettront, je vous rejoindrai. Oui, ma chère Tumanti, le spectacle des extrémités auxquelles vous êtes réduite me rend mes peines plus poignantes. Croyez-moi, vous n'avez pas la force de résister à tant de coups. Votre sexe délicat ne fut point formé pour cet excès d'infortune et de dénûment. Cédez donc à mes vives instances, et retournez immédiatement auprès de votre père. Ne croyez pas que, par ces paroles, je veuille bassement mettre à l'épreuve votre attachement pour moi; je prends à témoin Vichnou, que mes prières sont sérieuses; et que de toutes mes douleurs, celle de vous voir souffrir à tous les instans est pour moi la plus accablante.»

Mais Tumanti : « Pouvez-vous imaginer que

tandis que mon bien-aimé seigneur, l'âme rongée d'amertume, est errant dans cet effroyable désert, je voulusse goûter la paix d'une ville? que, quand vous ne subsistez que de baies sauvages et n'êtes couché que sur la terre humide, je pusse trouver le repos sur un lit moelleux? Le dauphin, quand ses petits sont jetés sur le rivage, prend-il le même plaisir à darder les feux de ses brillantes écailles à travers les ondes transparentes de l'Océan? Et pourrais-je, moi qui jamais un seul moment ne me suis vue séparée de vous, consentir à vous délaisser dans cette solitude inhospitalière? Non; la seule proposition en est cruelle et injuste pour mon amour. »

Nella Raja, vivement sensible à cette magnanime affection de sa fidèle épouse, l'embrassa tendrement; et essuyant les pleurs qu'il voyait couler de ses beaux yeux : « A la bonne heure, lui dit-il. A dire vrai, je ne sais pas comment je serais capable de me séparer de vous; il me semblerait que ce corps se séparât de sa vie. Tant que vous me restez, ma bien-aimée, je puis me croire heureux comme par le passé. En vous, je possède toujours mes vrais trésors, mon royaume, ma consolation, mon tout. Tandis que votre céleste présence répand autour de moi les doux rayons de l'amour, j'oublie que je suis errant dans ces affreuses retraites. »

C'est ainsi que, par de flatteuses assurances, entremêlées et doucement fortifiées de tendres

embrassemens, il relevait les esprits abattus de sa douce compagne. Tous deux poursuivaient leur chemin, quand Chuni, dont la méchanceté n'était point encore assouvie, prit soin de mettre le comble à leurs désastres. Il répandit tout-à-coup autour de ces infortunés voyageurs un amas d'impénétrables ténèbres. Tantôt ils se voyaient arrêtés par des masses de roches escarpées, tantôt jetés dans de redoutables précipices.

Malgré les horreurs multipliées qui l'environnaient, le roi, animé par les remontrances et par l'exemple de la reine, conservait sa fermeté d'âme; et tous deux adorant avec ferveur le grand conservateur Vichnou, furent conduits invisiblement par lui jusqu'à des étangs où ils se reposèrent de leurs fatigues, et calmèrent les ardeurs brûlantes de leur soif. Là, perdus dans une profonde obscurité, ignorant quelle route ils devaient suivre, et succombant à leur épuisement, ils se couchèrent sur la terre, où le sommeil vint insensiblement fermer les yeux de Tumanti. Pour le roi, il continua de veiller, et s'abandonna aux douloureuses réflexions que le lieu et sa situation lui inspiraient. Son aveuglement et sa folie; l'insolente cruauté de Poucheara; l'aventure des oiseaux trompeurs; tous ces tristes souvenirs vinrent assiéger sa pensée. Mais rien n'enfonçait plus profondément en lui les aiguillons de la douleur, que l'aspect des souffrances imméritées dans lesquelles il avait enveloppé Tumanti. Tournant des regards

languissans vers son épouse endormie : « ô dieux! s'écria-t-il, ici, sur la froide terre, est tombée mon aimable compagne, oppressée de fatigue et de douleur, et pareille au lotus malade, dont la sève a été desséchée par les flammes verticales du soleil. Les plus vulgaires princesses reposent à cette heure sur des couches moelleuses; une foule de mains empressées préviennent ou satisfont leurs besoins réels ou imaginaires, tandis qu'une reine dont le port céleste est celui des anais, est étendue là sans assistance et sans alimens! O ciel! comment souffrir l'aspect des misères que j'ai attirées sur cette femme irréprochable? Si je la quittais maintenant, il serait possible, et même fort naturel, qu'ainsi abandonnée par moi, et se rappelant le chemin de Viderapour, elle tournât ses pas de ce côté, ce qu'elle ne voudra jamais faire tant que je serai avec elle. Là, dans les bras de ses parens et de ses enfans, elle sera du moins délivrée des fatigues de cette vie vagabonde. »

Plus il s'appesantit sur ce sujet, plus il se confirma dans la pensée de quitter Tumanti durant son sommeil. Enfin résolu de mettre à exécution ce dessein, il se leva brusquement; et, déchirant environ quatre coudées de longueur de l'unique vêtement qui leur restât pour tous deux, il se prépara, presque étouffé par l'excès de son angoisse, à se séparer de sa seule consolation, d'un bien qui lui était infiniment plus précieux que la vie. Mais à peine s'était-il arraché de ce lieu chéri, qu'il

sentit son cœur défaillir, et ses pieds rebelles le ramenèrent insensiblement auprès de sa compagne, toujours plongée dans le sommeil. « Pourquoi, ma Tumanti, s'écriait-il en contemplant ses charmes, pourquoi, en faveur d'un coupable mortel, avez-vous follement rejeté la main du roi des Dives? Hélas! quels crimes ai-je donc précédemment commis, qui me rendent ainsi l'instrument des souffrances de cette innocente colombe (43)? Mais, mon âme, tais-toi; aucun être, quel qu'il soit, ne peut contrôler les décrets de Bruma; est-ce à un mortel terrestre à se révolter contre eux? » Alors voyant son beau col exposé aux injures de l'air, il le baisa d'abord, puis le couvrit doucement, et fit un nouvel effort pour la quitter; mais, trahissant toujours les résolutions de l'amoureux monarque, ses pieds le reconduisirent encore à sa Tumanti. Cet éclat resplendissant, ces rayons de beauté qui perçaient encore à travers tant d'épais nuages; ces formes plus gracieuses et plus pures que celles même des anais célestes; ce mélange singulier de courage et de sagesse mâle, combinés avec un attachement et une obéissance sans bornes, tout cela conspirait à élever dans son cœur de violentes tempêtes, jusqu'à ce qu'enfin la nature épuisée ne pouvant plus suffire à cette continuelle tourmente de passions contraires, défaillit sous leur effort; et le malheureux raja tomba sans connaissance sur le gazon.

Bientôt recouvrant ses esprits et honteux de sa

faiblesse, il fit, pour s'éloigner, une nouvelle tentative; mais toujours, toujours en vain. Ainsi pendant trois heures l'amoureux prince se vit poussé et repoussé par des passions opposées, comme une escarpolette agitée par le choc des vents. A la fin pourtant, ramassant tout son courage, il partit, après avoir appelé en ces termes, sur sa bien-aimée, les bénédictions du Ciel : « O puissant Vichnou, qui vois accablée de souffrance cette innocente créature, défends-là, je t'en supplie, de tous les périls de cette scène d'horreurs! Préserve-la du serpent caché, du tigre féroce, du sauvage éléphant, et de tous les terribles habitans de ces forêts! Protège-la particulièrement contre les attentats, plus cruels encore, de la perversité humaine; et conduis-la en sûreté à ses parens et à ses enfans chéris!.. »

Après cette fervente prière, il quitta définitivement Tumanti, qui ne se doutait pas de cet abandon; et il s'était déjà enfoncé très-avant dans l'immense solitude, quand son ennemi puissant et invétéré, Chuni, prépara une nouvelle épreuve à son courage.

Ce malfaisant esprit (que les Dives eux-mêmes jugent prudent de ne pas irriter) commanda au dieu du feu d'exercer contre le dévot raja l'énergie de ses brûlantes facultés. Agni, quoique bien disposé envers le prince, craignant d'offenser un si puissant esprit, se vit dans la fâcheuse nécessité de paraître au moins complaire à ses barbares

désirs. A la voix du dieu, des masses énormes de bambous flottans qui, depuis des siècles, élevaient dans ces déserts leurs têtes orgueilleuses, furent violemment agités les uns contre les autres, jusqu'à ce que, du frottement de ces bois arides, sortissent des étincelles enflammées qui, se communiquant aux feuilles, eurent bientôt, à perte de vue, changé toute la forêt en un immense incendie (44). Cet affreux spectacle était rendu dix fois plus horrible encore par les hurlemens et les sifflemens des innombrables monstres et reptiles du lieu.

Nella Raja, dont le courage et la vertu semblaient croître avec ses épreuves, contempla sans pâlir cette vaste conflagration. Ses premières pensées se dirigèrent vers sa femme; et, résolu à tout prix de la rejoindre, s'il était possible, il commençait hardiment à se frayer un chemin à travers les buissons enflammés, quand sa course fut arrêtée soudain par un prodigieux serpent. Le monstre, se roulant d'arbre en arbre avec toutes les apparences de la terreur et de l'agonie, ne l'aperçut pas plutôt, qu'à sa profonde surprise, il l'implora par ces accens articulés : « O toi, dont les bras tutélaires sont toujours ouverts à quiconque réclame ton appui, assiste-moi dans cette cruelle détresse! Ah! viens m'arracher à la destruction qui m'environne! » Nella Raja, qui s'était toujours attendri sur les souffrances des autres, oublia, en cette occasion, ses propres périls. En-

veloppant sa poitrine des plis serrés de son étroit vêtement, il se précipita au milieu des masses embrasées de bambous, et parvint, non sans plusieurs graves blessures, à saisir la queue du monstrueux serpent, qu'il retira ainsi de l'horreur des buissons en feu. Mais qui pourrait peindre son douloureux étonnement? L'affreux reptile, à peine délivré d'un cruel trépas, récompensa ce généreux service en s'élançant avec furie sur son royal bienfaiteur, et le piqua de ses dents envenimées, de manière à rendre toute sa personne noire et hideuse. « Monstre inconcevable d'ingratitude, s'écria le prince, est-ce là le retour dont tu payes mon dévoûment? Tout accablé que j'étais sous un poids énorme de maux, mon oreille n'a pas été sourde à vos cris, mais j'ai sauvé votre vie aux dépens de la mienne. Cette bassesse surpasse l'ingratitude du Bramine envers Mungous (45). »

A ce reproche, le serpent (ou plutôt le dieu bienveillant du feu qui se manifesta bientôt à travers ce déguisement) partit d'un violent éclat de rire, et répondit : « Vous avez noblement risqué votre vie pour me retirer de flammes presque aussi terribles que celles que l'œil dévorant du front de Chiven lança jadis sur ce pâle univers (46). Comment serait-il possible que je payasse de cruauté cet éclatant service? Non, Nella Raja. Le fait est que je n'ignore point vos infortunes passées, et que je connais assez l'avenir pour savoir que vous courez le danger le plus imminent de mourir de

faim. Voulant donc vous préserver de ce mal, que ni habileté ni courage ne peuvent détourner, j'ai déguisé ainsi votre personne, de peur que, lorsque vous serez aux prises avec le besoin, votre royale apparence ne dévoile ce que vous êtes, et ne rende les hommes timides à soulager le réprouvé des dieux. Quand vos épreuves seront finies (car le terme en est limité), il vous suffira de penser à moi; j'accourrai soudain effacer le poison qui noircit maintenant votre peau, et qui, je le dis à regret, doit gâter pendant quelque temps la beauté de vos formes. Allez donc, et supportez votre sort avec patience et courage. »

Le raja, ranimé par ce discours, prit congé du favorable Agni, et continua sa marche parmi des forêts presque sans limites. Le temps manquerait pour raconter toutes les merveilleuses aventures qui l'assaillirent avant qu'il sortît enfin de la forêt; il suffit d'observer qu'en différentes parties du désert, ses souffrances furent momentanément soulagées par la vue des saints richis qui, depuis des siècles, y résidaient sans être vus des hommes. Enfin il se trouva sur la lisière de cette incommensurable solitude.

Mais, à peine rentré dans les habitations humaines, ce puissant souverain, dont l'autorité naguère enveloppait le monde, se vit un objet de dérision pour la classe la plus misérable. Son teint noir et sa taille déformée excitèrent les moqueries des enfans. Soutenu néanmoins par la conscience

de sa dignité, il atteignit la grande ville d'Alikapour, soumise alors au raja Ritupa. Maîtrisé par la destinée et par l'irrésistible pouvoir de la faim, il se présenta devant le prince, autrefois son tributaire, et, sous le nom de Bagen, lui offrit ses humbles services en qualité de cocher et même de cuisinier. A cette étrange figure, à ce triste maintien, le roi ne put s'empêcher de sourire ; mais naturellement bon, il le reçut à ses gages.

Ce fut à peu près vers le même temps que Puvouchen (ce fidèle cocher de Nella Raja) parut à la cour de Ritupa, dont il paraît qu'il avait été jadis le serviteur. Cet adorateur de Vichnou, après avoir soigneusement déposé entre les mains de leur grand'mère les enfans de sa reine, était retourné à Nichti. Là, apprenant la chute et le bannissement de son royal maître, et ne pouvant découvrir sa retraite, il prit le parti de retourner auprès de celui qui l'avait primitivement employé. Quelque avide que fût Nella Raja d'apprendre de lui des nouvelles de ses enfans, il crut convenable de s'imposer le plus rigoureux silence, et de ne point se révéler à l'honnête Puvouchen qui, dans l'altération de ses traits et de sa taille, était hors d'état de le reconnaître.

Mais maintenant, Derma Raja, dit le saint narrateur de ce conte, nous allons quitter le raja quelque temps, pour retourner à son épouse abandonnée, dont il est impossible d'exprimer la

détresse, lorsqu'à son réveil, elle reconnut que son bien-aimé seigneur l'avait quittée.

En effet, la pauvre Tumanti ne se vit pas plutôt seule, qu'un frisson sinistre se répandit dans tout son corps. Elle se hâta de chercher dans tous les coins, jusqu'à ce que, ramenant par hasard ses yeux sur elle-même, elle vit son vêtement déchiré par moitié. Cette circonstance, qui changeait ses doutes en certitude, anéantit son courage; et renversée à terre comme la délicate fleur ali, quand elle succombe sous les atteintes du soleil, elle exhala ainsi ses chagrins : « O Nella Raja! avez-vous pu délaisser votre malheureuse femme? Elle croyait naïvement que sa présence était une consolation pour son époux; mais il semble, au contraire, que sa compagnie ait été pour lui un fardeau qu'il n'a pas pu supporter plus long-temps. Devait-il aggraver la violence des coups qui la frappent, en l'abandonnant pendant son sommeil?.... O mon souverain! mon protecteur! mon époux bien-aimé! Toi, plus grand que Divuntren, toi, favori de Letchmi, plus parfait qu'un mortel, océan de bienveillance, est-il bien possible que tu aies laissé périr dans un horrible désert celle qui ne savait pas ce que c'était que d'être séparée de toi un seul moment? — Voyez, criait la foule admiratrice quand nous passions ensemble dans les rues, voyez ces deux corps animés par une seule âme! — Oh! mes pauvres amis, vous étiez déçus, et moi aussi. Peut-être, néanmoins, votre remar-

que est-elle exacte en quelque chose, car je sens, oui, je sens que l'âme véritable de mon existence s'étant enfuie, la vie elle-même va bientôt abandonner ce corps. Il est vrai, je suis coupable de m'être laissée aller au sommeil, tandis que vous étiez souffrant, ô mon bien-aimé! De longues veilles, la faim, la fatigue, ne sont peut-être pas une excuse suffisante. Mais ma faute méritait-elle une punition si cruellement sévère? ou au moins était-ce à Nella Raja de juger avec tant de rigueur les faiblesses de sa Tumanti? Avec mon gardien près de moi, que j'eusse traversé joyeusement cette forêt redoutable! Tous les misérables mets qu'elle me fournit m'auraient semblé du luxe et de la magnificence. Je m'étais vainement flattée que le doux, le grand, le juste Nella Raja, n'aurait, en aucune circonstance, délaissé sa trop heureuse Tumanti. L'idée qu'il eût pu la quitter ici, semblait à elle seule être un crime.

» Mais mon cœur déréglé doit-il se révolter de la sorte? Ma langue téméraire doit-elle condamner mon seigneur? Ne devons-nous pas tous supporter les conséquences de nos péchés préexistans? Hélas! je crains que ce ne soient mes anciennes fautes qui aient causé non-seulement mes propres infortunes, mais les tiennes; car autrement, l'homme bon aurait-il pu être ainsi affligé par le Ciel? O mon époux, quand vous avez daigné recevoir cette main criminelle, avec moi vous embrassiez une série d'affreuses calamités. Hélas! cette terrible

solitude porte l'épouvante jusqu'au fond de mes entrailles. Je suis donc coupable, puisque je tremble.

» La femme qui ne s'attache pas à étudier les goûts et les dispositions de son mari, ne vaut pas mieux qu'une plante qui végète; celle qui ne met aucune importance à lui plaire, est une malheureuse digne de mépris; enfin celle qui le traite avec dédain, est une épine perçante enfoncée dans ses flancs. Mais moi, ai-je jamais dit à mon Nella Raja un seul mot irrespectueux? ai-je jamais négligé de satisfaire, de prévenir même avec la plus scrupuleuse attention tous ses désirs? ai-je rien fait jamais qui ait pu affliger son esprit? Mon cœur m'absout, à ce qu'il me semble; ou si réellement j'ai failli en quelque chose à mon devoir, les dieux doivent-ils punir si sévèrement une faute involontaire? Et quant à vous, mon cher époux, convenait-il à la douceur et à la dignité de votre caractère d'appesantir vos vengeances sur votre faible et triste compagne? Cependant, j'ai ouï dire qu'il ne sied pas aux hommes éminens en grandeur et en bonté, de se complaire dans la ruine de leurs inférieurs et de leurs dépendans.

» Que dis-je? Ah! je dois me rappeler que c'est pour mes fautes que vous souffrez. Que ma langue impie se taise! Compatissant Vichnou, pardonne mon audacieux et injuste emportement? Mon seigneur, mon époux, où es-tu? Quand reverrai-je ce beau visage qui brille du doux éclat de la lune? Quand

pourront mes regards affamés se repaître de votre présence chérie? Ah! pardonnez mes offenses; pardonnez les fléaux qu'elles ont attirés sur vous, et venez vous jeter encore dans mes bras passionnés. La vraie bonté ne peut être éternellement sévère. La canne à sucre ne peut contracter l'amertume du mergosa. Rappelez-vous les heures ravissantes que nous avons passées, quand, les mains entrelacées ensemble, nous nous promenions dans nos jardins; n'oubliez pas les tendres vœux que vous m'exprimiez alors d'une voix si douce. Mais ma raison se trouble. Les dieux m'ont abandonnée. Cependant toi aussi, toi, ne m'abandonne pas! reviens, et rends-moi la paix de mes sens, rends-moi ma vie qui me quitte! En quels lieux, en quelles retraites es-tu donc caché? »

Ainsi, par des discours sans ordre et sans suite, Tumanti déplorait ses infortunes. Elle ne cessait d'errer çà et là sur la place même où elle avait perdu son époux, jusqu'à ce qu'elle vit pâlir et s'éteindre les derniers rayons du soleil. Charmés par l'éclat de sa beauté et frappés d'étonnement aux violentes expressions de sa douleur, les animaux mêmes de la forêt, oubliant le soin continuel de chercher leur nourriture, s'arrêtaient pour contempler la belle affligée. Les quadrupèdes formèrent insensiblement un cercle autour d'elle, tandis que les tribus emplumées se balançaient avec admiration au-dessus de sa tête. Les couyils, pour cette fois, entendirent des sons mélanco-

liques, dont la touchante mélodie surpassait leurs tendres gazouillemens; et le perroquet aux éclatantes couleurs fut surpris de les trouver éclipsées par les rubis de ses lèvres. Insensible à leurs hommages et non à leur présence, Tumanti leur demanda en mots désordonnés des nouvelles de son époux. « Vous, sauvages et formidables habitans de ce vaste désert, s'écria-t-elle, et vous, oiseaux plus doux, avez-vous vu le premier des hommes, l'excellent Nella Raja? Parlez, arbres et buissons, parlez; ne le cachez-vous point? Ah! ne dérobez pas mon fugitif à ces yeux affamés de le voir. »

Déconcertée par le silence de ses muets auditeurs, elle renouvelait ses recherches dans tous les recoins vainement parcourus, quand tout-à-coup un énorme serpent enfanté par le magique pouvoir de Chuni, déroula vers elle avec furie la longueur démesurée de ses anneaux, jusqu'à ce que le pied éclatant de la reine fût entrelacé de ses innombrables replis. Saisie de terreur, elle appela à grands cris ce mortel bien-aimé, qui jamais jusqu'alors n'avait manqué à sa détresse; mais, hélas! elle n'avait plus d'ami ni d'époux.

Les affreuses clameurs qu'elle poussait, allèrent frapper les oreilles d'un des monstrueux sauvages habitant les rochers de ces redoutables régions. Il se dirigea sur la voix, et, paraissant tout-à-coup en présence de Tumanti, se déploya presque aussi effrayant que le reptile même dont les contours enchaînaient son pied délicat. Son visage était

hideux par de-là toute idée. Une flamme nébuleuse s'échappait de ses larges yeux; et ses lèvres de pourpre, ouvertes comme un gouffre béant, laissaient voir les terribles dents d'un lion. Son col ridé, que défigurait un goître énorme, se renversait tellement, que son visage épouvantable pendait sur ses épaules. Cet animal à peine humain portait un arc brillant et des flèches, instrument de sa précaire nourriture; sa taille était enveloppée d'un habillement trop fin pour celui qui le portait; son front horrible étalait l'ornement déplacé d'un beau tellertum; tandis que sa tête se cachait plus convenablement sous un bonnet de peau de chèvre (47).

Frappé de l'aspect imprévu d'une telle beauté, le sauvage perdit un moment l'usage de la voix. Bientôt remis un peu de sa surprise, il s'adressa d'un ton rude et discordant à la malheureuse Tumanti, qui tressaillit d'épouvante : « Reine d'amour! (car sûrement c'est Ruti elle-même que je vois), permettez-moi de demander quelles circonstances extraordinaires ont conduit une beauté si délicate et si exquise en des lieux capables d'inspirer l'horreur, même à leurs sauvages habitans. Quel nom, dans le monde de la terre, doit porter cette beauté céleste? D'où est-elle descendue? Qui cherche-t-elle? Où va-t-elle? Mais avant tout, dit-il, jetant les yeux sur ses pieds, laissez-moi vous délivrer en hâte de cette odieuse captivité. » En disant ces mots, il attira par sa magique puissance

le serpent qui s'était attaché à Tumanti, et il le tua.

Tumanti, que nul événement, excepté l'absence de son époux, n'avait le pouvoir de troubler longtemps, après l'avoir gracieusement remercié de ses bienveillans secours, répondit ainsi à ses questions : « Ami, mon père s'appelle Bim Raja, et gouverne le royaume de Viderapour. Mon nom est Tumanti. Je traversais avec mon respectable époux ce terrible désert, lorsque j'ai été malheureusement séparée de lui. Dites-moi, mon frère, avez-vous vu une personne qui ressemble moins à un mortel qu'au fils de Vichnou, habitant du Vigunda? Ses yeux brillent comme la fleur éclatante du lotus aux joyeux rayons du soleil; et ses traits rappellent l'éblouissante sérénité de la lune à son enfance. Si vous avez vu celui dont l'aspect doit vous avoir frappé comme celui du monarque du monde et comme le digne sujet de la louange des dieux, des bramines et des bardes; dites-le moi vite; car c'est celui que je cherche. »

Cependant le brutal sauvage, enflammé par l'aspect de Tumanti, ne connaissait plus ni décence ni raison. Les charmes de la reine le transportèrent d'une sorte de fureur; et, ne considérant que la fortune inappréciable qui la jetait en son pouvoir, il fixa sur elle ses horribles yeux étincelans d'un féroce désir, et lui parla ainsi : « Rayonnante perfection! pourquoi ces vaines recherches d'un homme qui paraît vous avoir cruellement aban-

donnée? Ne nourrissez pas plus long-temps la fausse idée que ce monde ne puisse vous offrir des amans égaux sous tous les rapports à votre raja. Je me flatte, pour mon compte, que mes énergiques séductions vous paraîtront au moins aussi dignes de votre attention et de votre faveur; et apprenez, madame, que mon pouvoir magique est suffisant pour fasciner des déesses même. Venez, mon enchanteresse, venez avec moi, et régnez en souveraine sur mon cœur et sur ma maison. Ma femme sera soumise aveuglément à vos volontés; elle satisfera tous vos besoins; vos ordres, votre seule présence la feront pâlir et rentrer sous terre. Quand vous verrez mes sauvages sujets, ma caverne qui resplendit de ses rurales magnificences; quand vous serez témoin du joyeux cercle de plaisirs ravissans dans lequel tournent nos paisibles journées; quand vous verrez les merveilleuses qualités de mes chiens durant les chasses glorieuses, votre petit cœur bondira d'allégresse. Je prends les dieux à témoin que tous vos désirs seront accomplis et que je ne vous abandonnerai jamais. Dégagée des liens de votre méprisable époux, vous consacrerez à l'amour et aux délices le précieux printemps de votre vie. Bénissez donc votre heureux destin, beauté enchanteresse; accompagnez-moi dans les secrets détours de ces bois, et rendez heureux votre amant; bientôt, dans mes bras, vous oublierez votre méprisable époux.

» Quoi donc? vous hésitez! Connaissez mes puis-

santes facultés, et que les apparences ne vous abusent pas. Apprenez, avec une juste épouvante, que je puis me rendre invisible à tout regard, en jetant dans les yeux certaine poudre enchantée; ainsi je puis sans peine et impunément faire ma proie soit des imprudens voyageurs, soit des craintifs et prévoyans casaniers, et nul misérable ne peut défendre de moi ses trésors. Que dis-je? Ce n'est pas sur l'homme seul que j'étends mon magique pouvoir; les oiseaux, les brutes obéissent aussi à ma science. Ou robustes ou légers, mes piéges et mes filets m'assurent une savoureuse variété de nourriture, et commandent l'admiration des chasseurs et des brigands de ma suite. Justes cieux! quelles pieuses actions faut-il que j'aie faites autrefois, pour en être récompensé par un semblable trésor! Venez donc, ma reine, et enivrez-moi de voluptés par votre complaisant amour. »

A cette hideuse invitation, le chaste cœur de Tumanti se souleva de courroux et d'horreur. « Mes oreilles sont-elles donc condamnées, pensait-elle, à être souillées par le lascif langage de ce monstre audacieux? Quoi! quelque subite destruction ne viendra pas fondre sur cet impie? » Jugeant toutefois qu'il était sage de ne pas allumer sa colère, elle tâcha de le désarmer par la douceur et la persuasion. « Mon ami, lui dit-elle, ne gâtez pas le mérite de votre service en me tenant de si inconvenables discours. Souvenez-vous que soit la femme d'un roi, soit celle d'un prêtre,

doivent être aussi sacrées à tous les autres hommes, que le seraient leurs propres mères. Je vous rappelle que je suis reine. Sans doute ceux qui, par aveuglement ou par ignorance, commettent un crime, peuvent, à l'aide des prières, en obtenir le pardon; mais quant au pécheur endurci, ses précédens actes de vertu ne le sauveront pas. Il est écrit qu'il sera précipité dans les régions infernales.

» Ne convoitez donc pas la femme d'autrui; songez au châtiment qui attend l'adultère. Ses anciens mérites sont effacés; ses richesses se fondent insensiblement; sa vie est subitement tranchée, et sa bonne renommée noircie pour jamais. Au terrible moment du trépas, les messagers d'Imen le saisiront. D'abord la pointe aiguë de leurs poignards et de leurs fourches de fer tourmentera les victimes abandonnées à leur furie; puis les misérables adultères seront condamnés à embrasser, au lieu des objets de leur sacrilége convoitise, une colonne rouge de fer embrasé. Enfin, ils seront jetés dans les plus profonds abîmes de Narika, dans une mer de feux et d'ordures liquides, océan sans rivages, où ils endureront toutes les horreurs de l'angoisse, de la famine et de la fétidité, et d'où ils ne seront retirés que pour animer sur la terre le corps de quelque bête abjecte. N'avez-vous pas vu ces terribles menaces proférées dans les Chastras? Ne les avez-vous pas recueillies de la bouche respectable des vieux prédicateurs?

O mon ami, je vous en conjure par la femme dont vous êtes né, rentrez en vous-même, et considérez-moi comme une mère, comme une sœur! »

L'insensible monstre fut peu touché de cette pieuse remontrance; mais poussé en aveugle vers sa ruine et brûlé des feux d'une horrible concupiscence, il répliqua : « Ne prétendez pas par de vaines paroles ébranler mes invariables résolutions. Mais pourquoi toutes ces inutiles grimaces? Aucun œil, si perçant qu'il soit, ne peut être témoin de nos jouissances. Quant à l'avenir, laissons cela. Ce qui est certain, c'est qu'au moins le moment présent est placé sous mon empire, que votre beauté est irrésistible, et que vous ne m'échapperez pas. Imen, je méprise et défie ton pouvoir. Quand déjà nous sommes presque enlacés dans les bras l'un de l'autre, quand je ne vois autour de nous qu'amour et privauté, les délicatesses affectées sont-elles de saison? Fi de ces bégueulleries! Venez, ma charmante; je ne puis endurer un plus long délai. Dieux! les richis eux-mêmes, à ma place, ne résisteraient pas à une tentation si forte. »

— « Encore une fois; s'écria Tumanti avec dignité, encore une fois je vous avertis de votre péril. En faveur de vos services, je veux bien pardonner vos outrages; cessez donc, et retirez-vous en paix. » Mais, de ses yeux brûlans, le sauvage dévorait la chaste Tumanti; son horrible passion allait s'assouvir par la violence, quand la trem-

blante beauté s'élevant jusqu'à Chiven de toutes les forces de son âme, lança sur l'audacieux cette imprécation : « Par ma chasteté sans tache, par mon inviolable fidélité ; par mon entière obéissance envers mon époux ; par les éclatantes vertus de cet homme, le plus éminent et le plus aimable entre les hommes ; par son amour et sa complaisance pour moi, puisse ce monstre exécrable être, à l'instant et pour jamais, plongé dans les gouffres de Narika ! » A peine la malédiction était-elle prononcée, que le scélérat, comme si la foudre l'eût frappé soudain, tomba mort aux pieds de la reine, et que sa vilaine âme roula dans le plus profond de l'enfer.

Cette frappante protection du Ciel suspendit un moment les alarmes de Tumanti ; mais bientôt son esprit s'abîma de nouveau dans les douloureuses réflexions que sa situation lui inspirait. « Si mon respectable époux, se disait-elle, avait daigné rester avec moi, cet odieux forcené n'aurait pas osé souiller ma personne de l'ardeur sacrilége de ses regards. Une femme séparée de son mari n'est qu'un pauvre être abandonné, en proie à toutes les insultes. En vérité, si l'on considère les maux auxquels notre sexe est sujet, la naissance d'une fille est plutôt une malédiction qu'un bonheur. Quant à moi, il ne m'est pas plus possible d'exister dans cet état de séparation, qu'aux habitans écaillés de la mer, de respirer à sec sur le rivage. A quel anathême particulier du Ciel, dois-je attri-

buer l'horreur de ma situation présente? Arrachée à la fois à mon époux et à mes enfans; exposée à la rage des bêtes féroces, et de monstres non moins effroyables que celui qui gît à mes pieds, suis-je perdue à jamais dans ces inaccessibles retraites? » L'infortunée désirait et implorait la mort; dans l'espoir de l'obtenir, et l'âme constamment fixée sur son seigneur bien-aimé qui, malgré son abandon, lui était toujours cher, elle hâta sa marche vers l'embrâsement qui commençait à gagner les lieux où elle se trouvait; et, se jetant à travers les flammes, tâcha de mettre un terme à sa déplorable existence.

Mais les Achurers, les Kinnerers, les Gainderers et toutes les femmes du monde des Dives, qui avaient pris un vif intérêt aux destinées de ce malheureux couple, ne purent voir, sans le plus poignant chagrin, le bel objet de leur admiration courir ainsi à sa ruine. Le dieu du feu lui-même, qui ne voulait pas être l'instrument d'une telle perte, arrêtant dans les bois enflammés l'irrésistible puissance de la destruction, laissa Tumanti saine et sauve devant les feux qui se retiraient. Quand cette femme désespérée, toujours résolue à mourir, se présentait devant les tigres, ou les buffles sauvages, ou les éléphans, ils fuyaient à son approche, ou tendaient familièrement leur cou, pour être foulés par elle. Essayait-elle de se précipiter dans les eaux? Les eaux s'évanouissaient soudain, et ne présentaient plus qu'un lit moel-

leux de sable pour recevoir la sainte qui tombait. Suçait-elle quelque plante vénéneuse? Cette nourriture, devenue inoffensive et même substantielle, ne servait qu'à soulager sa faim. Découragée et surprise à cette succession de miracles, la désolée Tumanti, dont rien n'eût pu ébranler le courage tant qu'elle était avec son époux, se mit à errer au hasard à travers les vastes solitudes, ses cheveux flottant sans ordre au gré des vents, et les yeux consumés de l'amertume de ses larmes.

Enfin, quand cet accès de désespoir se fut un peu calmé, et après une longue route suivie dans l'immensité des bois, ses pieds fatigués la conduisirent aux habitations infréquentées de saints ermites qui, depuis nombre d'années, s'étaient sequestrés du commerce des hommes. Là, ses yeux consolés furent réjouis par l'aspect des mounis et de leurs saints disciples; et des richis, hommes célestes, dont chaque parole était dans une harmonie intime avec les sacrés védas (48). Encouragée par le doux accueil de ces vénérables personnages, Tumanti leur fit le triste récit de ses infortunes, et implora respectueusement leurs conseils. Ces hommes pieux, doués d'une divine inspiration, l'exhortèrent à prendre courage, en lui disant qu'un temps viendrait où Chuni oublierait son ardente colère contre elle et contre son noble époux; ils l'assurèrent qu'elle goûterait de nouveau le bonheur d'être unie à lui, et que tous deux seraient réintégrés dans leurs royaumes. Ils

répondirent aux questions qu'elle leur fit sur la durée de ses malheurs, que le cours en était limité à trois années, et terminèrent cette assurance en lui donnant avec solennité la bénédiction appelée Abeyestum. Tumanti tâcha de se pénétrer de la confiance due à ces promesses, et en effet elle en reçut quelque consolation. Elle demeura un temps considérable au service de ces hommes célestes, jusqu'à ce que la période de leur pèlerinage dans les déserts étant achevée, le moment fut venu pour eux de se retirer de cette terre. Alors ils avertirent Tumanti de se rendre dans le royaume de Chubakou Raja; et, après lui en avoir montré le chemin, ils s'élevèrent dans les airs et se perdirent de sa vue.

Tumanti, remplie de respect et de foi pour ce qu'elle avait vu et appris dans les sacrées habitations de ces êtres divins, obéit ponctuellement à leurs injonctions, et dirigea ses pas vers le lieu qu'ils lui avaient recommandé. Quoiqu'elle ne se permît pas de douter que leurs prédictions ne dussent être accomplies à la lettre, cette aimable femme, séparée de l'époux à qui seul elle désirait de paraître agréable, négligeait entièrement le soin de sa personne. Ses beaux yeux devinrent gonflés et rouges, à force de pleurer; les boucles flottantes de ses cheveux étaient mêlées avec désordre et souillées de poussière; enfin, son aspect offrait quelque chose de si rebutant que, quand elle retourna dans les habitations des hommes, certains

marchands qui l'observaient dans l'éloignement, s'enfuirent effrayés à son approche, croyant voir quelque malin esprit, ou du moins quelque misérable insensée. Un seul homme de la troupe eut le courage de rester sur le lieu, jusqu'à ce qu'elle y arrivât. Mais quand il vit de plus près cette céleste beauté qui brillait à travers toutes les disgrâces de son déguisement, il se convainquit bientôt que si ce n'était pas en effet une mortelle, ce devait être quelque bienfaisante divinité. « O la plus belle des formes féminines, s'écria-t-il, oserai-je demander si mes yeux contemplent une beauté mortelle, ou si je dois rendre hommage soit à Ruti, maîtresse du monde, soit à Sirasouati, déesse de l'éloquence, soit à la favorable Letchmi? Au moins êtes-vous l'une des épouses des Kinners. Daignez m'instruire; et si vous n'êtes qu'une mortelle, me dire pourquoi vous offrez cette misérable apparence, et pourquoi je vois couler des flots de larmes de ces yeux faits pour allumer le plaisir et l'amour. »

Tumanti répondit à ces louanges enflammées du marchand, qu'elle n'était qu'une mortelle, fille de la terre, non seulement exposée, mais en butte à tous les maux de l'humanité. Elle lui fit un court récit de son histoire, et lui demanda la permission d'accompagner les femmes de sa caravane jusqu'à la capitale de Chubakou, qu'elle apprit être le lieu de leur destination. L'honnête marchand souscrivit avec joie à son désir; et, après qu'il l'eut

introduite parmi les femmes et les enfans de sa troupe, ils continuèrent leur voyage.

Ils avaient parcouru une distance considérable, et malheureusement sans rencontrer une goutte d'eau, inconvénient d'autant plus cruel que la chaleur était dévorante. Enfin, après beaucoup de fatigues et de souffrances, causées par cette privation, leur joie fut extrême de découvrir un tank. Ils se hâtèrent d'étancher leur soif; puis se reposèrent sous l'ombrage d'un bosquet voisin, tandis que les bêtes déchargées de leur bagage se rafraîchissaient dans les eaux. Le repas et la conversation occupèrent toute la troupe, excepté Tumanti, dont l'âme déchirée par une longue et cruelle séparation, soupirait toujours après cette mort qu'elle ne pouvait rencontrer.

Mais le soleil, comme s'il n'eût pu endurer plus long-temps de voir les affreuses misères d'une femme de sa tribu (49), se retira enfin, rougissant de honte, derrière les nuages de l'occident. Bientôt les voyageurs fatigués tombèrent dans un doux repos; et la nature épuisée prévalut même sur les tristes réflexions de Tumanti, qui, s'abandonnant aux charmes du sommeil, oublia pour un moment ses affreux soucis. Cependant cette suspension fut très-courte; car à minuit, lorsque les marchands étaient endormis profondément, un cordon d'éléphans sauvages sortis des bois voisins, se dirigea par hasard sur le lieu où la malheureuse troupe s'était arrêtée; et se précipitant sur eux,

les foula tous aux pieds jusqu'à la mort, excepté la seule Tumanti, qui ne reçut pas d'eux la plus légère atteinte. Les bêtes de somme elles-mêmes, n'échappèrent pas à la rage de ces terribles animaux, qui, finissant par s'entre-détruire, coururent avec furie s'engloutir dans l'étang voisin. Le bruit de leur passe-temps insensé réveilla Tumanti, qui s'aperçut bientôt de l'horrible carnage amoncelé autour d'elle, et qui regretta douloureusement que cette vie qui lui était odieuse eût été seule épargnée. « Pourquoi, pécheresse que je suis, s'écriait-elle, aï-je seule échappé au trépas qui m'environne? Quelles sont les nouvelles souffrances que le sort a inscrites dans l'intérieur de ma tête? »

Ce fut dans de telles lamentations, qu'elle passa la nuit jusqu'à ce que la lueur défaillante des étoiles, perdue dans la splendeur plus vive de la planète Chuckra, cessât d'être visible, et que le resplendissant héraut du matin, se levant dans les cieux avec éclat et sérénité, ouvrit la porte au vigoureux soleil dont les rayons puissans ne tardèrent pas à pénétrer tout l'horizon. Tumanti se leva tristement; et, selon les avis des richis, tourna ses pas vers le royaume du raja Chubakou. Elle y arriva enfin; et, jugeant convenable de se couvrir d'un nom supposé, elle prit celui de Chinderia. Son premier soin fut, dans cette immense capitale, de faire des recherches, presque sans espérance, pour découvrir son époux. Dans sa

compagnie, elle eût avec fermeté et même avec courage épuisé la période de leurs infortunes, mais sans lui la vie, en quelqu'état que ce fût, lui était insupportable.

Quelque négligé que fût l'extérieur de Tumanti, elle ne put parcourir les rues de cette royale cité sans attirer généralement l'attention. « Quelle femme des cieux est descendue sur ce monde terrestre? se disait-on l'un à l'autre. Est-ce par la belle Arunturi ou par la charmante Chundramuti (50) que nous sommes visités? » Mais la chaste reine, sans prendre garde à l'admiration universelle que sa présence excitait, poursuivait ses recherches avec une infatigable sollicitude, jusqu'à ce qu'enfin la mère du roi, l'apercevant du fond de ses appartemens supérieurs, ne fut pas moins frappée que le peuple de son port majestueux et de son éclatante beauté. Elle dépêcha sur-le-champ quelques-unes des personnes de sa suite pour la prier de se rendre auprès d'elle. Tumanti obéit, et la reine mère lui parla en ces termes : « Quand je considère la dignité de votre maintien et l'exquise beauté de votre personne, je suis presque tentée de croire que vous êtes l'épouse renommée du puissant Nella Raja; permettez-moi, cependant, d'apprendre de votre propre bouche à qui je m'adresse en ce moment, et d'où peut naître cette apparence de malheur extrême et de pauvreté. »

Tumanti, qui ne voulait pas se faire connaître,

de peur que, rendue à ses parens, elle ne fût privée des moyens de rechercher Nella Raja, répondit : « Chinderia, ô reine, est le nom que je porte. Je fus jadis orgueilleuse de m'appeler l'épouse d'un personnage éminent de la race des Gainderers, mais, hélas ! ce cœur inconstant m'a délaissée en faveur d'une autre, et m'a cruellement chassée de sa présence. Ainsi les dieux l'ont voulu. Voilà, Madame, en deux mots, quelle est mon histoire. Si votre majesté daignait m'engager à son service, je crois qu'elle n'aurait pas occasion de le regretter. Je puis me vanter d'une habileté plus qu'ordinaire dans la mixtion des parfums. Personne, peut-être, ne sait, par un si judicieux assortiment, donner un brillant effet aux neuf sortes de pierres précieuses. Je puis introduire le maï dans les yeux avec une telle puissance de séduction, que nul homme n'est en état d'y résister. Bref, j'ai le talent de parer les femmes de manière à leur attirer les égards de Munmoden lui-même. Je puis ajouter avec vérité que je n'ai ni l'habitude de sortir dans la ville, ni le défaut d'une gaîté étourdissante, ni celui d'un babil fatigant. » La reine mère, captivée par les dehors et la franchise de Tumanti, la prit volontiers sous sa protection. « Demeurez avec moi, lui dit-elle, aussi longtemps que vous le jugerez convenable; soyez sûre d'être chérie comme une fille, et estimée comme une institutrice. Votre heureuse présence m'est aussi douce que me le serait celle de la grande

Letchmi. » Tumanti reçut avec reconnaissance l'asile qui lui était offert; elle y demeura long-temps ignorée, et tendrement chérie.

Mais maintenant, dit le saint Mouni à l'attentif Derma Raja, il est temps de retourner à son époux.

Nous l'avons laissé engagé au service de Ritupa, dans les humbles fonctions de cocher et d'intendant des cuisines. Il ne tarda pas à gagner la confiance de son maître par une habileté et une fidélité peu communes dans l'accomplissement de ses devoirs. Cependant, rien ne pouvait le consoler de la perte de Tumanti, qu'il se reprochait d'avoir abandonnée si précipitamment. Il ne prenait d'alimens que ce qui était nécessaire à la conservation de sa vie, et s'abstenait même de l'usage du bétel. Ses pensées se reportaient sans cesse vers l'incendie dont il avait été témoin aussitôt après sa séparation d'avec Tumanti; il tremblait, non sans de grandes probabilités, que l'embrâsement ne fût arrivé jusqu'à elle.

Dans une des rêveries où le plongeait la paisible lumière de la pleine lune, brillant à minuit sur sa couche, son cœur oppressé se soulagea tout haut par ces tendres plaintes. « Il est vrai, ma Tumanti, que c'était dans la vue de te rendre à ton toit paternel, que j'ai quitté mon unique consolation; mais combien de fois je me suis reproché avec amertume un expédient si cruel et si insensé! Hélas! peut-être en ce moment ma bien-aimée n'est plus. Les flammes dévorantes ou les mons-

tres encore plus horribles du désert, peuvent s'être jetés sur elle, au moment où elle déplorait, sans se plaindre, l'absence de celui qui n'aurait jamais dû cesser d'être son protecteur. O Tumanti, Tumanti! pourquoi, avec tant d'imprudence et de noblesse, as-tu préféré un pécheur terrestre, aux Dives immortels? Cette faute exclut jusqu'à la faible espérance que tu sois arrivée saine et sauve chez tes parens. Certainement tu es la proie de quelqu'affreuse destinée. »

En ce même moment, le raja Ritupa goûtait le calme et la sérénité de la nuit, dans une promenade voisine du lieu ou Nella Raja faisait entendre son plaintif monologue. Il ne put, sans éclater de rire, se figurer à lui-même le ridicule contraste que présentaient les pathétiques gémissemens et la mine effroyable de son cocher. Décidé à se divertir aux dépens de son triste serviteur, Ritupa s'approcha de Nella Raja, et lui dit gravement : « D'où viennent, ami Bagen, ces piteuses doléances? Apparemment vous déplorez l'absence de quelque aimable épouse? Vraiment, dans cette saison amoureuse, quel être n'appelle pas sa tendre compagne? Si les charmes de la vôtre sont dignes de vous, je vous plains. Quels tourmens doit endurer la malheureuse princesse privée d'un amant si noble et si enchanteur! Hélas! Bagen, peut-être en ce moment votre illustre beauté est-elle occupée à lier gracieusement des fagots dans la forêt vers laquelle se tournent vos soupirs; la fortune cruelle a ravi

à leurs doux embrassemens les deux amans les plus accomplis que jamais Munmoden ait enlacés de ses chaînes de fleurs. »

A ces piquans sarcasmes, Nella Raja fit prudemment une réponse plus accommodée à sa situation qu'à ses sentimens. « Votre Majesté, dit-il, est disposée à badiner. Le fait est que, pour charmer les heures ennuyeuses, je répétais un morceau de l'histoire d'un certain monarque infortuné. Quant à moi, disgracié comme je suis, quelle femme voudrait condescendre à accepter ma main? Ma malheureuse figure m'inspire du dégoût à moi-même; et s'il était possible qu'une femme s'en accommodât au point de consentir à m'épouser, elle deviendrait un objet universel de dérision. Votre Majesté le sait fort bien; mais son royal plaisir est de s'amuser aux dépens de ma difformité. » Le roi, qui n'était pas d'un mauvais naturel, se mit à sourire, et, sans prêter plus d'attention à ce discours, s'éloigna de Nella Raja, dont les joues rouges et le cœur gonflé se soulagèrent par des larmes abondantes.

Maintenant il est nécessaire de retourner vers Bim Raja, le bon vieux père de Tumanti. Ce prince, depuis l'arrivée de ses petits enfans sous la conduite du fidèle Puvouchen, n'avait pas eu de nouvelles de leurs infortunés parens. Il avait consulté sur ce sujet les plus éminens bramines, et en avait dépêché plusieurs sur divers points pour tâcher de les découvrir. Quoique la reine et lui frissonnas-

sent à la pensée des extrémités affreuses auxquelles leurs chers enfans avaient pu être réduits, la connaissance qu'ils avaient du caractère de Nella Raja les encourageait à présumer que la honte seule l'avait empêché de chercher auprès d'eux son asile naturel. Cependant les messagers envoyés par eux avaient traversé les montagnes les plus éloignées, et pénétré dans les plus sauvages solitudes, même jusqu'à l'habitation des Mounis; mais le tout en vain. Enfin un jeune bramine, appelé Bruma Nodama, offrit ses services; et, comme il n'était pas seulement versé dans la connaissance des Chastras et des Védas, et dans la composition des almanachs astrologiques (51), mais très-habile dans tous les arts des messages, son offre fut acceptée avec joie. Confiant dans le succès, il se mit en route avec une compagnie de bramines, se déguisant lui-même comme un individu d'un ordre plus pauvre. Entr'autres contrées qu'il parcourut à la recherche de sa princesse chérie, il arriva dans le royaume de Chubakou Raja. Il comprit que Tumanti, en qualité de reine, devrait naturellement se trouver à la cour, et s'occupa, en conséquence, d'acquerir les bonnes grâces des portiers, qui lui procurèrent bientôt un libre accès dans le palais du monarque, parmi les bramines nombreux jouissant de ce privilége.

Vers le même temps survint l'anniversaire du décès du père de Chubakou. Le cérémonial exigea que le raja se rendît aux appartemens intérieurs

de sa mère, et l'actif émissaire de Bim Raja parvint à s'y glisser dans le cortége. Là ses espérances furent couronnées par l'aspect de Tumanti; mais combien il la trouva changée! « Est-ce là, pensait-il, est-ce là cet éclatant lotus qui embellissait la capitale de notre souverain trois fois béni? Est-ce là cette princesse éminente qui, entourée de suivantes innombrables, brillait par sa beauté non moins que par son rang au-dessus de tout son sexe; cette princesse digne, en un mot, de la haute situation où l'avait portée le puissant Nella Raja? Elle qui jamais un seul instant n'avait été séparée de son amoureux seigneur, dois-je la voir arrachée aujourd'hui à ses embrassemens, et reléguée ici dans l'oubli et l'abandon, ses beaux cheveux mêlés et sales de négligence, ses yeux enflés et rouges de pleurs, sa personne éblouissante, maintenant souillée de poussière, et son misérable vêtement trop étroit pour couvrir en entier l'éclat de ses formes? Oh! que ma destinée est malheureuse, d'être condamné à contempler de mes yeux cet excès de calamité! »

Tumanti reconnut bientôt le bramine, aux signes qu'il faisait pour être remarqué d'elle; et, pour la première fois depuis qu'elle était séparée de Nella Raja, un rayon fugitif de joie resplendit dans son cœur. « O mon ami, lui dit-elle, vous fûtes témoin de l'ancienne gloire de mes jours, depuis l'instant même de ma naissance; et maintenant, vous voyez mon abjection! Ce changement est

l'ouvrage des dieux. « Elle fondit en larmes en proférant ces mots.

La mère de Chubakou, dont l'affection pour Tumanti n'avait fait que s'accroître à mesure qu'elle l'avait connue davantage, remarqua son agitation; et, lorsqu'elle en eut demandé la cause, elle se trouva elle-même non moins troublée d'apprendre que sa belle hôtesse n'était autre que l'épouse de Nella Raja, le maître du monde. Jetant les bras autour du col de Tumanti, la bonne vieille reine s'écria : « Ma fille, ma fille! est-ce bien Tumanti que je vois? Pourquoi vous être si rigoureusement cachée de moi? Pourquoi ce misérable déguisement? Qu'est devenu ce roi des rois, ce Chiven de la terre, votre puissant époux? Les royaumes terrestres ont-ils long-temps encore à pleurer son absence? Nous avions appris vos pertes, votre expulsion, l'arrivée de vos enfans à la cour de Bim Raja; mais sans acquérir aucune lumière sur la personne de nos vénérables souverains. O ma fille! votre mère et moi sommes nées et avons été élevées dans la même chambre; je vous connus intimement dans votre enfance; mais déguisée comme vous l'étiez de vêtement et de nom, comment aurais-je pu vous deviner? Venez ici, dit-elle à ses suivantes; apportez des habits et des ornemens dignes de l'hôtesse élevée que je reçois. »

Bientôt le plus splendide appareil, les joyaux, les parfums, furent présentés à Tumanti; mais, quoique vivement émue des empressemens de sa

vénérable amie, elle ne voulut point changer les habits qui la couvraient. « Cette superbe parure, dit-elle, ô ma respectable mère, aurait pu convenir à ces heureux jours où mes yeux étaient charmés par la vue de mon seigneur; mais son joyeux éclat sied mal aux profonds chagrins qu'elle aurait à couvrir aujourd'hui. Non, jusqu'au retour de celui qui règne dans mon cœur, de celui qui, en effet, est le plus digne de régner sur le monde, de celui qui connut et pratiqua toutes les vertus, jamais le désordre de mes cheveux ne sera réparé; jamais mon front ne sera parfumé de sandal. Mon palais ne goûtera jamais le bétel, ni mes membres ne reposeront sur un lit; jusque là mon corps ne sera ni rafraîchi par le bain, ni couvert d'autres vêtemens que de ceux que je porte. Une femme séparée de son époux n'a point à s'occuper de pompe, de suite, de parure, de parfums ni de bains; encore moins la légèreté et la joie doivent-elles trouver accès jusqu'à elle. »

La vieille reine, au lieu d'insister sur ce point, comprit sagement que, pour une personne telle que Tumanti, les plus puissans moyens de consolation seraient une prompte réunion avec son père, sa mère et ses enfans. Dans cette idée, la bonne vieille dame, sacrifiant son propre plaisir au bien-être de sa jeune amie, hâta son départ pour la cour de Bim Raja, et la fit escorter par un train magnifique, digne de l'élévation de son rang.

Le terme fixé pour les souffrances extérieures de Tumanti étant expiré, elle atteignit sans accident le lieu de sa destination; ses tendres parens et ses deux enfans que l'émissaire avait prévenus de son retour, arrivèrent à sa rencontre. Le raja et la reine tombèrent dans les bras de leur fille bien-aimée. Ah! quelle fut leur douleur de la voir non-seulement privée de tous les ornemens convenables à son rang, mais dans un état complet de désordre et de dénûment! Après le premier choc de passions tumultueuses et contraires, excité par les circonstances de leur réunion, Tumanti fit à ses parens un court récit de ses aventures. Elle prit un soin particulier de représenter la désertion de son mari comme un effet de sa tendresse pour elle, et termina par ces mots: « Ainsi, madame, tels que des matelots naufragés, nous avons été presque engloutis dans une mer de désastres, sans qu'il se présentât devant nous aucun rivage ami. Partout nous étions repoussés du port comme par un courant irrésistible. »

Après que Tumanti eut achevé sa déplorable histoire, sa mère l'embrassant de nouveau, lui répondit: « Celle que je vois, est-ce bien en effet la brillante reine du puissant Nella Raja? Tandis que vous gémissiez, mon enfant, presque dénuée de nourriture et d'habits, vos derniers serviteurs florissaient ici dans la paix et dans l'abondance. Combien est sévère le destin qu'a inscrit Bruma dans votre crâne! mais que ma propre destinée est plus

rigoureuse, de me voir témoin d'une chute si terrible en elle-même, et encore aggravée par l'extrême élévation de votre ancienne fortune! Pourquoi, ma Tumanti, n'avez-vous pas pris naissance dans quelque sein moins malheureux? Depuis l'arrivée de vos enfans, votre père frappé au cœur, n'est pas entré dans sa salle d'audience, mais il s'est entièrement séquestré des regards du public. Ces chers petits ont été sa seule compagnie, son unique consolation. Votre frère aussi n'a pas été moins affecté de vos infortunes; le pauvre jeune homme depuis ce temps est tombé dans un tel chagrin, qu'à peine prend-il assez de nourriture pour soutenir sa vie. Jadis hélas! insensée! je m'imaginais être heureuse en enfans; je ne formais pas un désir qui ne fût accompli. Maintenant que de pénitences il nous faudrait faire pour saisir ce bonheur que je m'étais figuré! Et lorsque avec des oreilles énivrées de joie nous écoutions les promesses du saint mouni, que nous étions loin de penser que ces enfans mêmes, objet de nos vœux ardens, deviendraient notre plus cruel chagrin?»

Cependant le retour de Tumanti et sa réunion avec ses chers parens, adoucit par degrés leur commun désespoir et le changea en une douce et tendre mélancolie. Les assurances que les richis donnèrent à la jeune reine du retour de son époux, ranimèrent dans son sein l'espérance que la douleur y avait jusqu'alors étouffée. Le premier soin du bon vieux roi fut de dépêcher à la recherche de

son gendre de nouveaux messagers bramines auxquels Tumanti en personne donna les instructions suivantes : « Mes vénérables pères ! que les difficultés qui pourront s'offrir à vous ne vous détournent pas de votre poursuite. Sans doute, j'en prévois plusieurs; l'une des plus grandes est que vous ne devez pas vous attendre à retrouver dans Nella Raja cet extérieur éclatant, qui jadis frappa d'admiration tout notre pays; probablement le pouvoir magique de Chuni a changé et défiguré son beau visage, et peut-être même est-il réduit à chercher sa subsistance au service de quelques-uns de ses anciens tributaires. Souffrez donc que je vous avertisse, en quelque contrée que vous portiez vos pas, de vous placer sur une éminence, auprès des palais, ou dans quelque lieu public qui soit remarquable; et là, de crier d'une voix forte: « Le monarque autrefois puissant et juste, Nella Raja, suivi de sa noble épouse dans le désert où Pouchcara l'avait chassé, a récompensé sa foi par un lâche abandon. Il l'a laissée dans la forêt la proie des bêtes féroces; et, pour compléter cette scène d'ingratitude, il a dérobé à ses membres délicats la moitié du seul vêtement dont ils fussent couverts. Si cette femme outragée devient victime de quelque fatale catastrophe, quelle tête, si ce n'est celle de son époux dégradé, peut être responsable d'un crime aussi révoltant? »

» Dès que vous verrez quelqu'un se troubler à ce langage, remarquez bien sa personne; assurez-vous

de sa demeure, et, autant que vous le pourrez, faites vous rendre compte de son histoire; alors revenez en toute hâte recevoir des instructions ultérieures. O mes respectables amis, ne plaignez pas vos peines en cette occasion. »

Les bramines, après lui avoir promis zèle et obéissance, se séparèrent et suivirent des directions différentes. Un d'eux enfin arriva au pays de Ritupa où il prit soin de proférer publiquement en différens lieux, le discours qui lui était recommandé. Il le tint en la présence du raja, en y joignant même quelques circonstances aggravantes; car, profitant du privilége de son ordre sacré, il s'adressa ainsi à Ritupa (ce raja siégeait alors dans son cutcheri, entouré de ses officiers et serviteurs, parmi lesquels son humble favori Nella Raja, se trouvait par hasard):

« Peut-être, dit le bramine, votre majesté n'a-t-elle pas eu connaissance de l'odieuse conduite du prince autrefois puissant, Nella Raja, envers sa fidèle épouse; je suis autorisé à la proclamer. Nella Raja venait d'être chassé de ce trône d'où jadis ses ordres allaient se faire entendre à presque tout l'univers prosterné; à l'univers pleurant encore la chute de son indigne monarque. Suivi seulement de sa femme, il alla chercher refuge et retraite en d'effroyables solitudes. Là, insensible à l'incomparable attachement qu'elle lui montrait, ce cœur inhumain imagina de l'abandonner au milieu de l'horrible désert. Il profita lâchement de son som-

meil pour s'éloigner d'elle, et même pour lui dérober un lambeau de son unique vêtement. Il ne serait pas étonnant que tant de honte, ou plutôt le jugement des dieux, eût empêché depuis ce temps le monarque déchu de reparaître dans le monde; mais qui aurait pu croire qu'une cruauté si raffinée, qu'une si monstrueuse ingratitude eût été pratiquée envers la chasteté même, par Nella Raja; par celui dont le seul nom portait à l'imagination de ses tendres sujets les idées de parfaite justice, de bienveillance et de sagesse? Heureusement l'innocente victime, après avoir souffert les plus douloureuses extrémités, rendues plus affreuses encore par la brutale déloyauté de son mari, est parvenue à regagner en sûreté la cour de son père. Là elle languit, et déplore toujours la perte de celui qui l'a délaissée. Combien sont odieuses les circonstances de cet abandon! L'amour et la fidélité l'avaient conduite en d'effroyables régions déjà si rudes à la délicatesse de son tempérament; la barbarie l'y laisse périr. Après de longues veilles, l'excessive fatigue, la faim, l'anxiété ferment un instant ses yeux; c'est ce court relâche donné à la nature, que choisit la plus basse désertion! Enfin cette chaste reine renonçant à toute espèce de luxe, accompagne son époux avec un seul vêtement; et ce vêtement même, il ne veut pas qu'elle le conserve entier! L'horrible tigresse a beau sentir les pressans aiguillons de la faim, du moins ne dévore-t-elle pas ses propres petits; mais lui, plus impi-

toyable, il fait sa proie de celle que la nature et la reconnaissance lui ordonnaient de chérir ! Qui ne tremblera pas désormais de livrer sa fille à un époux ?... »

Mais Ritupa Raja, après avoir salué respectueusement le bramine, en joignant les mains, lui reprocha ainsi la violence de son discours : « Considérez, mon père, quel est celui que vous prenez sur vous de décrier ; c'est le plus juste et le plus vertueux, aussi bien que le plus élevé parmi la race humaine ; celui qui a gouverné le monde circulaire avec une rectitude et une sagesse inaltérable ; en un mot, Nella Raja. Je ne croirai jamais que notre infortuné souverain, dont la restauration est le plus ardent de mes vœux, ait pu agir aussi indignement que vous le dites. Les péchés de son premier état d'existence peuvent seuls avoir causé ses infortunes actuelles ; et quelle classe d'êtres peut échapper aux conséquences de ses fautes préexistantes ? C'est sans doute aux vertus de Nella Raja que Tumanti doit d'avoir échappé merveilleusement aux périls qui l'environnaient. Au lieu donc de blâmer le plus juste des hommes, joignez plutôt vos efforts aux nôtres pour découvrir sa retraite. »

Le bramine, ainsi congédié avec une juste réprimande, se retirait de la présence du roi, quand il fut arrêté par Nella Raja lui-même qui, pénétré d'une honte et d'une douleur inexprimable, avait entendu l'odieuse interprétation de sa conduite.

Résoludene sepoint découvrir encore, il lui parla en ces termes : « Si Nella Raja laissa sa femme dans le désert, soyez assuré, seigneur, que ses motifs étaient excellens, et les seuls qui pussent la décider à se retirer à la cour de son père, au lieu de partager obstinément avec son époux les calamités qu'il lui fallait attendre. J'ajouterai que l'épouse de ce malheureux prince, en vous autorisant à l'exposer ainsi publiquement à l'exécration de l'univers, est bien plus à blâmer que luimême. »

A ces mots, il se retira précipitamment, laissant le bramine en proie à ses réflexions, auxquelles se rapportèrent les instructions précises de sa maîtresse. Mais l'extérieur dégoûtant et la basse apparence qui déguisaient le raja, éloignaient du bramine la pensée que ce fût à Nella Raja lui-même qu'il eût parlé. Décidé néanmoins à obéir ponctuellement aux ordres qu'il avait reçus, il retourna en toute hâte à Viderapour, où il reporta à Bim Raja son mauvais succès.

Cependant la pénétrante Tumanti lui ayant demandé un détail plus circonstancié de ses recherches, il la satisfit en ces mots : « J'avais en vain parcouru divers royaumes; en vain je m'étais enfoncé dans les forêts les plus solitaires, et même jusqu'aux habitations sacrées des plus éminens mounis. Je m'étais avancé dans les montagnes aussi loin qu'Émora, sans avoir obtenu aucune nouvelle; mes recherches sur les côtes avaient été également

infructueuses, lorsqu'un jour, dans la capitale de Ritupa Raja, après avoir proclamé vos griefs de la manière que vous m'aviez prescrite, je fus subitement gourmandé par un misérable tout déformé et d'un visage noir et hideux, qui me déclara que la conduite de votre époux avait été dictée par sa seule tendresse, et blâma sévèrement l'autorisation que vous m'aviez donnée d'avilir son caractère. »

Il n'en fallut pas davantage à la judicieuse Tumanti, pour lui persuader que l'humble personnage en question n'était autre que son époux lui-même, déguisé par la funeste magie de Chuni. Elle fit part de sa conjecture à son père, et lui suggéra l'expédient que voici, comme le meilleur moyen de forcer son époux à se découvrir et reparaître auprès d'elle. Ce fut d'envoyer à Ritupa un messager, avec invitation, au nom du roi, de venir se présenter à l'occasion d'un second mariage qui se préparait pour sa fille (52). « Il n'est pas douteux, observa Tumanti, que Ritupa ne survienne, et très-probablement son cocher l'accompagnera; et lorsqu'il sera en ces lieux, nos enfans seront les médiateurs de notre réconciliation. »

Bim Raja approuva ce plan, et choisit pour l'exécuter un bramine d'une habileté et d'une industrie peu commune, qu'il envoya à la cour de Ritupa. Admis dans une publique audience, il rendit compte à ce prince de l'objet de sa mission. Il lui dit que Nella Raja, par son insensibilité aux bénédictions de Letchmi, avait été réduit aux der-

nières infortunes; qu'il avait particulièrement, avec une cruauté inouie, abandonné sa trop fidèle épouse, et laissé son tendre corps, ce fil délicat d'un or pur, exposé à toutes les horreurs d'un désert sauvage, d'où elle n'avait pu être délivrée que par son incorruptible chasteté; que son père avait vainement épuisé pendant trois ans toutes les tentatives pour découvrir son gendre déchu; qu'enfin ses mauvais succès, joints à l'odieuse conduite de Nella Raja, l'avaient déterminé à proclamer son intention de remarier sa fille, et qu'enfin l'objet de son ambassade était d'inviter Ritupa à venir se présenter comme l'un des prétendans à la main de cette belle et illustre princesse.

Ritupa était trop sensible à cet excès d'honneur et à la félicité qu'une telle union lui promettait, pour hésiter d'accepter l'invitation de Bim Raja. Cependant Nella Raja était présent à cette cérémonie; et, ne pouvant cacher qu'avec peine les émotions de douleur et d'indignation que les paroles du messager faisaient naître dans son sein, il était réduit à reconnaître qu'à l'avenir il n'était pas une seule femme sur la fidélité de laquelle on pût compter. Ses réflexions furent bientôt interrompues par Ritupa, qui, le visage animé, s'adressa en ces termes à son cocher favori : « Vous avez appris, Bagen, quel important objet j'ai maintenant à poursuivre. J'ai besoin de tout votre zèle pour une expédition dont le succès peut dépendre en grande partie de votre diligence; hâtez-vous donc, et faites à l'instant les

préparatifs de mon départ. » Le malheureux prince, étouffant les sentimens qui l'oppressaient, et confiant dans son habileté surnaturelle en tous les arts du manège, assura Ritupa qu'avec une célérité qui pourrait sembler incroyable, il le conduirait en un seul jour, malgré l'énorme distance, à la capitale de Bim Raja.

Comme il entrait aux écuries pour faire les dispositions nécessaires, il rencontra par hasard son ancien cocher, le fidèle Puvouchen, qui, ayant entendu la triste nouvelle annoncée par le message de Bim Raja, s'écria en le voyant : « Mon digne ami, sais-tu que Bim Raja annonce l'intention de donner un nouvel époux à sa fille, à ce trésor de fidélité conjugale? Oh! si la vue de mon maître révéré venait de nouveau charmer mes yeux, quelles seraient ses souffrances de trouver sa Tumanti disposée à lui donner un successeur? »

Le bon vieillard termina cette exclamation par un torrent de larmes, qui émurent puissamment Nella Raja. Ce dernier venait déjà de ranger sous le joug un attelage de chevaux de très-médiocre apparence, mais dont les qualités secrètes lui étaient parfaitement connues. Il les avait attachés au char doré du raja, que décoraient de somptueuses bannières et une brillante armure. Son royal maître ne put s'empêcher de remarquer avec mécontentement que son cocher semblait avoir choisi pour cet important voyage les plus misérables chevaux de ses écuries ; mais Nella Raja

persista dans son choix, déclarant qu'il avait fait l'épreuve de leur vitesse, égale à celle des éclairs, et de leur aptitude à voyager nuit et jour sans prendre ni repos ni rafraîchissement. Il dit cela avec un air de confiance qui suffit, sinon pour convaincre le raja, du moins pour lui fermer la bouche. Le prince, montant sur son char, se trouva bientôt emporté dans sa route avec une impétuosité telle que son cerveau en était presque affecté; il se croyait placé sur le char même du soleil conduit par Arouren. Il était à peine revenu de l'excès de son étonnement, qu'il fut frappé d'une suprise encore plus grande, lorsqu'ayant voulu relever son manteau qu'il avait laissé tomber par hasard, il s'en trouva tout-à-coup à une telle distance que l'œil ne pouvait plus l'apercevoir. Son rapide élan ressemblait en quelque sorte à l'essor céleste de Munmoden, lorsqu'il accourut au secours de ses adorateurs outragés, et accabla de sa puissance Chuni leur persécuteur.

On conçoit aisément que le voyage, quelque longue que fût la distance, ne tarda pas à se consommer. Ritupa, entré dans les faubourgs de Viderapour, et trouvant qu'il lui restait du temps, ordonna une halte. Ce prince, après que Nella Raja eut donné des preuves de son talent extraordinaire dans l'art du cocher, voulut offrir, en retour, des témoignages de son adresse non moins miraculeuse à tirer de l'arc. En conséquence, il descendit de son char, lança une flèche contre un

tanri, arbre placé très-loin; et, ordonnant à Nella Raja de s'approcher, lui fit remarquer que pas une des feuilles n'avait échappé aux atteintes du bois.

Nella Raja surpris avait à peine reconnu qu'en effet toutes les feuilles étaient pénétrées par le vol infaillible de la flèche, qu'il fut soudain frappé de l'aspect de son ennemi mortel, de Chuni, qui se tenait sous l'arbre, et qui, d'un air triste et d'un son de voix exprimant le plus vif repentir, montra au raja le serpent dont la morsure dans le désert avait si horriblement déformé sa personne. Le reptile, prompt à obéir aux nouveaux ordres de Chuni, se mit à extraire du corps de Nella Raja tous les sucs vénéneux qu'avaient déposés ses aiguillons, n'y laissant subsister d'autres traces qu'un extrême affaiblissement. Tel que le laboureur accablé, qui par la chaleur brûlante a poussé le lourd fardeau de la charrue, se réjouit quand le soir lui permet de s'en affranchir, de même Nella Raja ressentit, débarrassé de ses poisons, une ravissante impression d'allégement et de liberté.

Cependant Chuni ne tarda pas à fixer de nouveau son attention par le discours suivant: « O resplendissante image de Munmoden! délices de ce monde que vous êtes appelé à gouverner! vous, la lune qui éclaire et réjouit les rois de la terre! j'avoue, à ma confusion, que toutes vos infortunes sont mon ouvrage. Ce fut moi qui falsifiai le dé qui vous priva de votre royaume; ce fut mon esprit qui excita les malveillans oiseaux du désert à

vous dérober votre vêtement; c'est moi qui vous tiens depuis si long-temps séparé de votre femme et de votre famille, et qui vous ai réduit à offrir aux rois, vos propres tributaires, les services de la domesticité; enfin, tout l'enchaînement de vos revers vous vient de moi. Un amour contrarié est ma seule excuse. Ah! ne me maudissez point. Laissez-moi pour seule punition, la conviction que j'ai acquise de mon impuissance criminelle à prolonger au-delà des termes fixés par Bruma les souffrances de l'innocent. En retour, je rends hommage à vos vertus, et voudrais manifester hautement la sincérité de mon repentir par quelque don qu'il fût en mon pouvoir de vous faire. »

Nella Raja, dont le cœur avait toujours été l'asile même de la bénignité, salua d'abord son divin antagoniste avec tout le respect dû à l'élévation de sa nature; ensuite il lui répondit: « Puissant Chuni, je vous pardonne sans peine. Comment se fait-il, en effet, que nous ayons jamais été ennemis, vous, le rejeton immédiat du Soleil, et moi, qui me vante également de descendre de lui? Je ne demande point de grâce pour moi-même; tout ce que je sollicite en faveur du genre humain, c'est que vos nuisibles facultés ne puissent jamais approcher des écrivains, des lecteurs ou des auditeurs de ma déplorable histoire. » Chuni lui promit avec solennité l'entier accomplissement de cette prière, et le quitta en lui donnant l'assurance qu'il n'avait plus ni volonté ni pouvoir de nuire, et que, pour lui rendre son trône

et sa gloire, sa puissance allait se confondre avec celle des dieux. Et il est à observer que, depuis que Chuni apparut à Nella Raja sous le tanri, aucun voyageur prudent n'ose passer sous son ombre sinistre; mais que tous, au contraire, font un grand circuit pour l'éviter.

Mais revenons. Une montagne que quelque mauvais esprit eût placée sur les épaules de Nella Raja, en aurait été subitement éloignée par quelque main amie, qu'il n'aurait pas été plus soulagé qu'il ne le fut par cette entrevue. Le cœur bondissant d'espérance et le corps rendu à sa vigueur accoutumée, il se hâta de rejoindre Ritupa, à qui il raconta avec admiration l'effet extraordinaire de la flèche sur les feuilles de l'arbre, et qu'il pria de l'initier, à son loisir, dans les mystères de cet art. Alors ils remontèrent sur leur char splendide, et leur course impétueuse les porta bientôt dans la capitale de Bim Raja. Au bruit soudain du char, la pénétrante Tumanti, qui voyait que la période prédite par les richis venait de s'accomplir, s'écria, dans sa prophétique confiance, que nul autre que son époux n'était capable de conduire un char avec cette merveilleuse rapidité.

La royale visite de Ritupa ne fut pas plutôt annoncée au monarque hospitalier, qu'il s'empressa de le recevoir avec toute les attentions imaginables. Il lui fut assigné de nobles appartemens; et comme il avait été plus expéditif que tous les autres prétendans, l'intervalle de leur arrivée fut rempli

par des divertissemens de musique. Pendant ce temps-là, Tumanti prit des mesures pour découvrir si le cocher miraculeux n'était pas en effet Nella Raja déguisé; car nous devons remarquer ici que les prophétiques richis avaient, entr'autres particularités, fait précisément connaître que Ritupa serait l'instrument du retour de ce prince. Elle saisit donc la première occasion d'envoyer au logement du roi quelques-unes de ses femmes les plus intelligentes, comme si elles ne s'étaient proposé d'autre but que de satisfaire une vaine curiosité; mais en effet avec ordre de recueillir sur le cocher toutes les lumières qu'elles pourraient réunir.

Quelque choquées qu'elles fussent de la faible complexion et de la mine chétive de l'objet de leurs recherches, elles lièrent conversation avec lui; et, venant à lui parler de son frêle extérieur, elles se hasardèrent à lui demander s'il était ainsi disgracié de naissance, ou par accident. « Peut-être cependant, ajoutèrent-elles pour adoucir l'incivilité de leur remarque, une forme défectueuse est-elle nécessaire aux excellens cochers; en effet, les Chastras nous informent que la personne d'Arouren, qui guide le char du Soleil, n'est qu'à demi formée, et que sa complexion est débile et imparfaite. » Après avoir donné à cette matière délicate la meilleure tournure qu'elles purent imaginer, elles amenèrent avec art le discours sur le mariage projeté de Tumanti, prenant soin de don-

ner à entendre à leur nouvelle connaissance que le seul motif du message envoyé à Ritupa était le désir de hâter le retour de Nella Raja lui-même; car une obscure prophétie disait que c'était par le moyen de Ritupa, qu'aurait lieu enfin la réunion des deux époux. Elles conclurent tout naturellement par le faire juge lui-même, comme si c'eût été une personne indifférente, de la cruauté que Nella Raja, soit fausse honte, soit ressentiment, mettait à se cacher aux regards de sa tendre épouse. « Pour le ressentiment, dirent-elles, quel en serait le motif? Le seul crime de Tumanti est, en vérité, de l'avoir follement préféré aux dieux. La conduite qu'il tient sied-elle à celui dont le nom seul présentait au monde enchanté l'idée de tout ce qui est vrai, humain et généreux? »

Nella Raja, quoiqu'il ne comprît pas le but de leur discours, ne fut pas médiocrement charmé d'apprendre le véritable objet de l'invitation faite à Ritupa. Toutefois, déguisant le plaisir qu'il en ressentait, il insista vivement sur ce qu'on avait, d'une façon choquante et cruelle, dénaturé les motifs qui l'avaient porté à laisser sa femme dans la forêt. « Mais, s'écria-t-il en les quittant brusquement, qu'avez-vous besoin d'entrer avec moi dans ces détails, comme s'il était en mon pouvoir de rendre ce raja à votre maîtresse? »

Les suivantes ayant complétement rempli leur commission, allèrent en raconter à Tumanti le résultat, dont elles-mêmes ne savaient que penser.

Cependant les espérances de la jeune reine s'en accrurent. Apprenant en même temps par ses femmes que le même personnage avait la surintendance des cuisines aussi bien que celle des écuries, elle les envoya examiner de quelle manière il s'acquittait de cet office, et obtenir de lui, s'il était possible, une faible part des mets qu'il préparait. Elle espérait, en les goûtant, être amenée à des découvertes ultérieures.

Ses fidèles suivantes retournèrent donc auprès de Nella Raja, dont l'habileté surnaturelle dans l'art de la cuisine ne les étonna pas moins que son merveilleux talent de cocher. Elles remarquèrent avec une surprise inexprimable qu'à peine les marmites vides et sèches étaient-elles placées sur la terre, que l'eau y montait comme si elle fût sortie d'une fontaine, et qu'elle bouillait sans le secours du feu. Les curis et les autres mets, assaisonnés par ce singulier procédé, étaient aussi supérieurs en fumet aux mets ordinaires, que les moyens de les préparer étaient différens. Elles le prièrent, dans les termes les plus pressans, de leur permettre de porter à leur maîtresse une faible portion de ces viandes délicieuses. « Toutes les délicatesses de la cour de son père, lui dirent-elles, ne pouvaient l'amener à prendre d'autre nourriture que du riz et de l'eau. » Le bienveillant monarque y consentit aussitôt, exprimant en même temps sa surprise de ce qu'elles mettaient tant d'instance à demander une chose si simple. « Vous

croyez sans doute, dit-il, que je ne connais point les Chastras, où il est dit à presque toutes les pages que celui qui refuse de la nourriture à quiconque en demande, descendra infailliblement dans les régions infernales. » Les suivantes, frappées de ces nobles manières, qu'elles ne pouvaient concilier avec la mesquine apparence de l'intendant, allèrent porter à leur maîtresse les mets qu'elles avaient reçus; et, en lui rendant compte de ce qui s'était passé, exprimèrent plus de désir que d'espérance de succès, dans les recherches auxquelles se livrait leur maîtresse bien-aimée. « Oh! dirent-elles, puissent les bénédictions des saints mounis que vous avez rencontrés dans le désert; puisse le mérite du long pèlerinage de vos parens; puissent les vertus de votre état, soit préexistant, soit actuel; puisse la faveur des dieux plus doux, se réunir pour vous faire retrouver votre époux en ce personnage extraordinaire, et pour le rétablir dans son ancienne gloire et dans son ancienne beauté! »

Tumanti ayant goûté des mets qu'elles lui avaient apportés, reconnut avec ravissement l'ouvrage de son seigneur. Elle jugea que c'était le cas de lui envoyer ses enfans, espérant par cette dernière épreuve vérifier complétement ses conjectures. En conséquence, les deux enfans furent remis aux suivantes, qui eurent ordre de les conduire, comme par hasard, au lieu où résidait Nella Raja. Elles obéirent. A la vue de ces charmantes créatures, il

lui fut impossible de se contenir plus long-temps; abîmé dans un océan de joie et de douleur, il les pressait contre son sein, les asseyait sur ses genoux, et, la tête penchée sur leurs cols éclatans, les couvrait de baisers répétés, et les inondait d'un déluge de larmes.

Les femmes de la reine ne manquèrent pas d'observer la violence de ses émotions. Pour lui, se détachant tout-à-coup de ces embrassemens indiscrets, il se recueillit en lui-même et chercha à les expliquer sans se trahir. « Vous êtes surprises, dit-il, de l'intérêt que m'inspirent ces jolis enfans. La vérité est qu'ils ressemblent beaucoup à deux des miens dont je suis depuis long-temps séparé. Hélas! il n'y a pas moins de trois ans qu'arraché à ma femme, à mes enfans et à mon pays, j'ai été forcé, pour ma seule subsistance, de m'engager dans cet ignoble emploi; et tel est mon dénûment, que je n'ai rien à offrir à ces chers petits, excepté mes embrassemens réitérés. — Ah! seigneur, s'écrièrent les femmes, époux et parent tendre comme vous l'êtes, que devez-vous penser du père de ces enfans dont nous vous avons rapporté, soit à leur égard, soit envers son aimable femme, la conduite odieuse et inhumaine? Ne croirait-on pas que même un cœur de pierre, séparé d'une telle femme et de tels enfans, dût se fondre en eau? Hélas! nous sommes bien convaincues que si le raja ne reparaît pas immédiatement, leur mère ne peut plus vivre; et si elle meurt, ses

bons vieux parens ne lui survivront pas. Concevez donc quelle serait la déplorable situation de ces aimables orphelins, qui semblaient nés pour commander à l'univers ! »

Ces réflexions affectèrent profondément Nella Raja. Ses genoux chancelans refusaient presque de soutenir son corps agité. Il voulut répondre; la parole expira sur ses lèvres, et il ne put que baisser en silence vers la terre ses yeux noyés de pleurs. Les femmes qui l'observaient, se hâtèrent alors de reporter à leur maîtresse les remarquables circonstances dont elles venaient d'être témoins. Tumanti, confirmée dans ses soupçons, pressa son père d'appeler au palais Nella Raja. Il le manda en effet, prétextant le désir de connaître le merveilleux cocher dont la célérité surprenante avait conduit Ritupa jusqu'à Viderapour. Nella Raja reçut cet ordre avec une secrète satisfaction; son ressentiment contre l'oubli prétendu de sa femme venait de se changer en admiration de son invincible attachement.

Cependant la situation où se trouvait la cour ne put long-temps être cachée au peuple qui, avec la plus tendre sympathie, partagea les espérances et les craintes de son souverain. Le peuple connaissait cette prédiction, qu'après la révolution de trois années, Nella Raja devait reparaître, et il savait que ce jour-là même achevait la période, encore bien qu'il fût loin de s'imaginer que, sous la chétive et triste figure du cocher de Ritupa,

pût être caché le divin favori des hommes. Toute la ville était dans le tumulte du doute et de l'agitation; quelques-uns blâmaient sévèrement Nella Raja de se tenir si long-temps caché aux regards de sa famille. « Est-ce là, s'écriaient-ils, un juste retour de cette préférence inouïe et désintéressée que lui accorda Tumanti sur Divuntren et sur les autres dieux? Quand même, en punition peut-être de ses fautes préexistantes, il aurait perdu son royaume, est-ce une raison pour qu'il se séquestre lui-même de sa tendre femme et de sa famille, et aille errer comme un vagabond à travers d'horribles solitudes? » D'autres le défendaient, observant que cette séparation n'était probablement pas moins involontaire que la perte de son royaume. « Car qui ne sait, disaient-ils, que ni les dieux ni les hommes ne peuvent échapper aux conséquences du céleste arrêt qui punit leurs offenses préexistantes? Le redoutable Chiven lui-même n'a-t-il pas subi la prison sur la célèbre montagne d'Amourti? Trois saints, Rama, Sidi et Letchmen, n'ont-ils pas erré pendant quatorze longues années dans des forêts désertes? Divuntren, quoique seigneur de trois mondes, n'a-t-il pas souffert, à l'occasion de la belle Ageli, d'innombrables calamités, causées par le ressentiment de Givedum, son époux? Et quels maux Ari Chundrun n'a-t-il pas supportés (53)? Qu'y a-t-il donc d'étonnant que Nella Raja paie aussi son tribut à l'infortune?

Ces raisonnemens n'empêchaient pas les autres de regarder sa conduite comme souverainement injuste et cruelle. « Nous savons, observaient-ils, avec quelle ardeur Tumanti chercha à se détruire elle-même, après qu'il l'eut abandonnée dans le désert; nous savons que cette résolution désespérée ne put être détournée que par l'interposition immédiate des dieux et les prédictions consolantes des richis. Oh! puissent ces prédictions ne pas être vaines! Voici le jour fixé pour leur accomplissement, dont la plus légère apparence, hélas? ne se fait pas apercevoir. Cependant, jamais les prophéties des richis ne furent en défaut. »

»Si pourtant la chaste Tumanti était enfin tombée victime de son désespoir, à qui devrait-on imputer le crime de sa mort? Est-ce aux parens dont elle reçut le jour? est-ce à Pouchcara, qui priva fraudulcusement les deux époux de leur royaume? est-ce aux malencontreux anais qui les premiers enflammèrent leurs cœurs? ou n'est-ce pas plutôt à l'homme qui ne reçut sa main que pour la délaisser? Il est certain que la mort prématurée d'une telle sainte n'eût pu manquer d'appeler sur quelque tête une terrible responsabilité. Nous savons combien il a été nécessaire d'éloigner d'elle, par une vigilance absolue, soit le poison, soit tout autre moyen de se détruire; nous savons qu'il a fallu placer pour cela des sentinelles à tous les puits et à tous les étangs circonvoisins. Si cependant son ardeur de mourir eût malheureusement trompé

leur surveillance, sa perte eût été bientôt suivie de la mort de ses parens et de celle de son frère. Mais qui peut expliquer la volonté suprême des dieux? ou quel être est assez parfait pour que les conséquences des fautes commises dans une autre vie ne puissent pas l'atteindre? » Tel était le langage du peuple, qui, retentissant aux oreilles blessées de Nella Raja, le perçait jusqu'au fond du cœur, et réveillait injustement dans son sein des sentimens de colère, en partie étouffés par l'inaltérable attachement de sa femme.

Il ne fut pas plutôt arrivé au palais, que Bim Raja l'invita à s'asseoir près de lui. Pour Tumanti, dès qu'elle vit sous quel extérieur hideux était déguisé son bien-aimé seigneur, elle ne put cacher les plus violentes émotions du désespoir. Nella Raja, comprimant les sentimens qui l'oppressaient, affecta d'être vivement surpris de l'invitation de s'asseoir en présence du raja; et, se tournant vers Tumanti, il prit la liberté d'observer que ses pleurs semblaient déraisonnables, puisque son désir d'un second mariage était sur le point de s'accomplir. « Ah! s'écria-t-elle, mon seul motif, en suggérant cette idée, fut de vous attirer ici, mon respectable seigneur; j'en prends à témoin Boumdive, cette scrutatrice des actions humaines; j'en atteste le Soleil, la Lune et les huit grands Gardiens du monde. Mais considérez ma personne, ajouta-t-elle en lui montrant ses cheveux mêlés et ce vêtement en lambeaux dont il ne lui avait laissé dans le dé-

sert que ce qu'exigeait impérieusement la décence. Regardez. Sont-ce là les parures avec lesquelles une femme cherche à capter l'admiration des hommes? Si jamais j'ai eu d'autres pensées que de recouvrer mon souverain, puissent tomber sur moi toutes les horribles malédictions qui suivent le meurtre d'un bramine, ou l'égorgement d'une vache, ou le crime de l'adultère, du voleur, du menteur, du dresseur d'embûches! Sûrement mon Nella Raja me connaît trop bien pour douter de la pureté de mon cœur et de ma conduite; mais si quelques fâcheux soupçons troublent encore son âme, qu'il me permette de les dissiper en passant au milieu des flammes ardentes; et, lorsqu'il m'en verra sortir intacte, il daignera peut-être recevoir de nouveau sa fidèle épouse, et reconnaître ses innocens enfans! »

En achevant ces mots, Tumanti embrassa tendrement les pieds de son époux. Les spectateurs étaient profondément émus de cette scène, lorsqu'en cet instant critique, l'attention de l'assemblée fut soudain saisie par la présence des dieux immortels. Au plus haut des airs parurent, dans une éblouissante majesté, le tout puissant Bruma, Vichnou et Chiven, suivis d'un cortége magnifique de divinités inférieures. Tandis qu'avec le vif sentiment d'une épouvante religieuse, la foule contemplait ce sublime spectacle, les saints Moumourtigols parlèrent ainsi à Nella Raja:

« Favori des mortels, digne souverain des rois

de la terre, écoutez et obéissez. N'hésitez pas plus long-temps à recevoir votre chaste et fidèle épouse. La période décrétée de la haine de Chuni vient d'expirer. En effet, songez au venin qui noircissait votre peau; maintenant le charme est dissipé, et toute votre beauté première vous est rendue. A l'égard de Tumanti, apprenez qu'il n'a fallu rien moins, pour l'empêcher de se détruire, que notre sollicitude et notre protection directe durant les trois années qui viennent de s'écouler. Recevez-la donc de nos mains. Pour ce qui regarde le reste, allez; et, sous nos auspices, reprenez à Pouchcara le royaume dont il lui a été permis de vous dépouiller pour un temps. Régnez et soyez heureux; et, dans le cours nouveau de vos prospérités, soyez fidèle au culte des dieux; faites monter jusqu'à nous les feux divins des sacrifices; et lorsqu'enfin la mort viendra vous saisir, soyez certain que vous et votre épouse serez reçus dans le Sorgum. »

A ces mots, une pluie de fleurs tomba du ciel, où les dieux s'en retournèrent; tandis que Nella Raja, le cœur brûlant de dévotion, le corps prosterné, et les yeux levés au ciel, suivit, en les adorant avec ferveur, leur ascension et leur disparition dans les airs. Alors relevant sa chère Tumanti, il l'embrassa avec tendresse elle et ses enfans, qu'il quitta un seul moment, pour aller rendre ses devoirs les plus doux à Bim Raja, à la reine, et à leur fils.

Ritupa ne fut pas plutôt informé de ces événe-

mens extraordinaires, qu'il se hâta d'aller s'humilier devant ce royal maître dont il s'imputait à crime d'avoir accepté, quoique involontairement, les services de domesticité. Ses excuses agréées, comme il était juste, il s'en retourna, plein de respect, dans son royaume. Bim Raja présenta, selon l'usage, à son gendre recouvré des guirlandes de fleurs; et après lui avoir offert, avec son peuple, toutes les marques possibles de respect, il reçut les adieux de Nella Raja, qui se hâta de reprendre le chemin de ses états avec sa femme et ses enfans.

Confiant dans les assurances des dieux, Nella Raja défia de nouveau Pouchcara à tenter la fortune aux jeux de hasard; et lui fit proposer, par l'intermédiaire de la reine son épouse, un enjeu que, grâce à la protection de Chuni, celui-ci se crut certain de gagner; mais l'événement lui fit voir sa fatale erreur. Non-seulement Chuni ne s'opposait plus aux succès de Nella Raja, mais, au contraire, il s'unit avec les dieux pour lui assurer la victoire; de sorte que Pouchcara fut bientôt mis aussi complétement à nu que lui-même avait dépouillé son royal adversaire; et, dans son revers de fortune, il n'eut pas même la consolation d'avoir fait un bon usage du pouvoir temporaire que les dieux avaient mis dans ses mains.

Nella Raja, reprenant sa royale autorité, ordonna que son rival fut amené devant lui, et avec beaucoup de solennité, il lui tint ce discours :

« Pouchcara, il y a trois ans que vous avez rendu ma situation aussi triste qu'est aujourd'hui la vôtre ; et, dans cet état de dénûment et d'abandon, quelle a été votre conduite envers moi ? Non-seulement vous avez exigé avec une rigoureuse exactitude tout ce que vous aviez frauduleusement gagné ; mais, par une cruauté sans exemple, vous avez défendu à mes sujets, sous les peines les plus sévères, de donner le moindre secours à leur monarque, réduit presque à mourir de faim. Ce traitement était-il convenable envers moi qui, tel que vous, descends du brillant soleil? Quoique Chuni fût mon ennemi, deviez-vous me persécuter avec un si cruel acharnement? Mais laissons là les reproches; une seule réflexion m'occupe, celle que font naître des événemens si prodigieux, savoir : que dans ce monde, ni rang ni pouvoir ne sauraient exempter les plus élevés d'entre les hommes de recevoir la part qui leur est assignée de bonne et de mauvaise fortune, et qu'ainsi nul orgueil n'est excusable. Quant à vous, j'aime à vous considérer comme l'instrument involontaire d'un courroux surnaturel. Retournez donc dans votre royaume, et vivez en paix. »

Nella Raja qui avait pris la précaution de rentrer dans son palais en un moment de favorable augure, et de distribuer aux bramines des présens convenables, fut reçu par ses nobles et par son peuple avec des acclamations de ravissement. Leurs gestes et leurs paroles exprimaient des senti-

mens mêlés de honte et de joie; de honte, d'avoir pu céder à la menace au point de laisser leur souverain mourir de faim dans un désert; de joie, de le voir remonté sur son trône. Telle que l'obscurité de la nuit pendant l'absence de la lune, telles que les feuilles fermées du lotus quand le soleil retire à l'occident ses derniers rayons, telle avait été la triste situation des peuples en l'absence de Nella Raja; et maintenant son retour, soleil intellectuel du monde, ouvrait leurs cœurs à une nouvelle lumière et à une nouvelle vie.

Le bon Nella Raja dissipa bientôt leurs craintes, en donnant à entendre que, loin de leur attribuer aucune part de ses infortunes, il n'avait considéré Pouchcara et Chuni lui-même que comme les agens de l'irrésistible destinée, et cette destinée que comme la conséquence des péchés qu'il avait commis dans son existence précédente; il ajouta que peut-être c'était aux prières adressées par eux à Vichnou qu'il devait la fin plus prompte de ses infortunes. « Retirez-vous donc en paix dans vos maisons respectives; que le passé soit oublié, et continuez à me servir comme vous avez fait précédemment. »

Les cinquante-six rajas, ses tributaires, vinrent présenter bientôt de semblables apologies qui furent reçues avec une égale bonté. Ils ne pouvaient comprendre les motifs de la douceur qu'il venait de témoigner à Pouchcara, son inférieur, dont il

avait été outragé avec tant d'aûdace et de barbarie, et ils lui demandaient la permission d'aller l'exterminer. Nella Raja ne voulut pas accéder à cette prière, mais il les congédia tous en leur offrant le bétel, le sandal, et les présens accoutumés.

Il ne reste plus à parler que de son fidèle cocher, Puvouchen, qui ne manqua pas de se présenter devant lui; on ne peut douter qu'il n'en ait été accueilli fort gracieusement.

Cet illustre raja règna long-temps dans les cœurs des hommes qui, d'un accord universel, reconnurent son pouvoir et obéirent à ses commandemens.

« Maintenant, Derma Raja, s'écria le saint Mouni, gardez précieusement ce récit dans votre mémoire, et recueillez-en cette assurance, que, de même que vous imitez Nella Raja dans son respectueux amour envers les dieux, dans sa justice et sa bienveillance envers les hommes, de même votre vertu sera finalement couronnée comme la sienne par le glorieux recouvrement de votre royaume. Fiez-vous à la prophétique bénédiction d'un mouni. »

Bénis sont les auditeurs, les lecteurs et les écrivains de cette histoire sacrée. Libres à jamais de la malicieuse puissance de Chuni, ils jouiront de

la santé et du bonheur dans ce monde, et d'une éternelle félicité dans les autres.

Puisse la faveur du grand Vichnou ne nous point quitter!

FIN DE L'HISTOIRE DE NELLA RAJA.

REMARQUES.

(1) Le passage de *toi* à *vous* est fréquent dans les langues des Indiens. Ils commencent ordinairement par la forme la plus affectueuse, la plus expansive; puis, arrivent à la plus cérémonieuse et à la plus recueillie.

(2) Cette manière de jouer les royaumes tient à la nature du despotisme, qui regarde les peuples comme un meuble, un bétail. Jeu pour jeu, celui des guerres est plus cruel pour les nations que celui des dés. Les despotes ruinés à ce dernier jeu se soumettent tranquillement à leur sort, sans ensanglanter le monde pour leur cause personnelle.

(3) Derma Raja est supposé avoir vécu dans l'âge d'airain, ou troisième âge; quant à Nella Raja, son existence se reporte à l'âge d'argent. L'âge d'or était celui des grands dieux sur la terre.

(4) L'état moral des femmes est à peu près le même dans l'Orient, qu'il était dans l'antiquité : femmes honnêtes et insipides, femmes déshonnêtes et séduisantes. Le christianisme, en faisant pour elles des attraits de leurs vertus mêmes, a produit en leur faveur et à l'avantage de l'espèce humaine, une immense révolution.

(5) Les chartes de l'Occident coûtent beaucoup plus cher, et ne tiennent pas toujours ce qu'elles promettent. Aussi, par amour du bien public, beaucoup de gens cherchent-ils à leur substituer le despotisme oriental.

(6) Les animaux parlent dans les vieux livres orientaux, y compris la Bible. Tout ce qui n'est pas le dieu unique n'étant que des formes, des apparences, est, pour eux, de même nature.

(7) Beaucoup de fictions romanesques de l'Orient sont fondées sur ces passions de princes et de princesses qui ne se sont jamais

vus. L'oisiveté des hommes, la clôture des femmes, la mollesse du climat, les entretiens des serviteurs, tout concourt à allumer et à fomenter ce délire de l'imagination.

(8) Suivant l'opinion populaire des Indiens, les biens extérieurs sont classés dans cet ordre : enfans, richesses, pouvoir. Aussi l'amour paternel a-t-il chez eux cette brûlante énergie que M. de Jouy a si heureusement exprimée dans sa tragédie de *Tippo Saëb*.

(9) Les cheveux tressés et roulés sont, parmi les Indiens, les signes d'une grande mortification, propre à diverses classes de religieux. Comme ils ne sont point humectés d'huile (luxe particulier eux profanes), ils forment une croûte desséchée qui devient, contre l'ardeur du soleil, une espèce de hideux turban.

(10) Ce n'est pas dans l'Orient seul que les faibles rois se font les serviteurs des prêtres, au grand dommage de l'état et de la société.

(11) Le lotus ou tamaray dont il s'agit ici, est le nelumbo de Linné. Cette plante, image de la fécondité de la terre et des eaux, est célèbre dans la mythologie de l'Inde. Les lotophages d'Homère sont connus.

(12) Il ne faut pas être surpris du rôle important que joue la Lune dans les compositions des Indiens ; c'est presque uniquement à sa douce lumière qu'il leur est possible de respirer.

(13) Les plaines sont nécessaires pour la culture du riz.

(14) Nous retrouverons plusieurs fois, dans cet ouvrage, les momens d'heureux augure ; nous y verrons aussi les horoscopes tirés à la naissance des princes, comme ils l'étaient encore au dix-septième siècle en Occident. Les Indiens ont une grande foi aux présages et à l'astrologie judiciaire ; ce n'est pas pour nous une raison de nous moquer d'eux.

(15) Les pieds des femmes de l'Inde sont teints de henné ; se moucheter les mains fait également partie de leur parure. On peut comparer cette description d'une beauté orientale à celle de l'épouse dans le Cantique des Cantiques.

(16) M. Kindersley remarque, avec raison, que cette vive pein-

ture des effets de l'amour sous un ciel et dans un temps si éloignés de nous, est curieuse à observer.

(17) Phrase proverbiale de l'Inde.

(18) Ces soixante-six monarques étaient censés tous ceux de la terre. Nous verrons plus loin que cinquante-six d'entre eux étaient tributaires de Nella Raja.

(19) Les Indiens considèrent les jongleurs de toute sorte comme étant en intelligence avec les malins esprits; et véritablement quelques-uns de leurs prestiges sont si merveilleux, que cette opinion parmi le peuple est fort naturelle. D'ailleurs, toutes les superstitions se tiennent; les sorciers commencent à revenir en Occident.

(20) Allusion à l'aventure du débat de Vichnou et de Bruma, rapportée dans la notice.

(21) Ce sont : le corail, la perle, l'œil de chat, l'émeraude, le diamant, le saphir, la topaze, le rubis, et une autre, dont M. Kindersley dit avoir oublié le nom. La réunion de ces neuf précieux joyaux porte chez les Indiens le nom de Nova Rettum.

(22) Cette dénomination, dont M. Kindersley dit avoir conservé exprès la simplicité, est fréquente dans Homère. Dans les temps primitifs, les noms d'homme et de femme étaient supérieurs à ceux de roi et de reine. L'espèce humaine avait alors toute sa dignité.

(23) Dans le proverbe indien, femme et diable font ensemble un jeu de mots.

(24) Dans les mariages indiens, on répand sur la tête des époux quelques grains de riz teints d'une substance jaune appelée munjal.

(25) Les enchantemens dont il s'agit ici consistaient en amulettes, dont l'usage est très-grand chez les Indiens, de même que chez les Mahométans. On les attache au cou des enfans, des chevaux, etc., pour les préserver des mauvais sorts qui pourraient être versés sur eux : ces superstitions, ou d'autres analogues, ne nous sont pas étrangères.

(26) L'éléphant blanc est, chez les Orientaux, le signe de la puissance suprême.

(27) On sait que le bétel est une sorte d'épice dont les Indiens mâchent habituellement les feuilles.

(28) M. Kindersley avertit que l'original, en cet endroit, porte : « six sortes de mets ; » et que ce nombre est toujours employé pour désigner le dernier degré du luxe de la table, dans les temps de l'ancienne simplicité.

(29) Ces feux s'appellent, dans l'Inde, yaigum et omum ; on leur attribue des propriétés miraculeuses ; il faut une grande pureté de vertu pour les allumer et les entretenir.

(30) M. Kindersley remarque judicieusement que ce don fait à Nella Raja ne l'empêcha pas de tomber dans une extrême pauvreté. Peut-être, en perdant son trône et son innocence, perdit-il aussi les présens des dieux.

(31) Ces cannes d'or des officiers des cérémonies, s'appellent aujourd'hui *chuledars*, nom qui vient des Maures. Elles ont pour objet de repousser le peuple et de faire faire silence. Les officiers des cours européennes en portent de semblables.

(32) Le traducteur anglais avertit qu'en cet endroit, comme en plusieurs autres, les expressions de l'original sont trop licencieuses pour être littéralement rendues. Les écrivains orientaux peignent, en général, avec beaucoup de nudité des mœurs très-dissolues.

(33) Rien n'excite plus l'indignation des bramines, dans les livres indiens, que les chasses des rois et des guerriers. Cette destruction de *choses ayant vie* leur est en exécration. D'ailleurs, la chasse tendait à rendre les rois et les peuples plus aguerris, et conséquemment moins dociles au joug des prêtres.

(34) Métaphore usitée dans le style poétique des écrivains de l'Inde.

(35) C'est, dit M. Kindersley, l'expression même de l'original. Il semblerait que les échecs, dont les Indiens sont les inventeurs, eussent été un jeu plus convenable à la dignité royale ; mais il s'agissait ici d'indiquer les chances les plus soudaines du hasard, celles qui prêtaient le moins au calcul et à la réflexion ; et les dés sont fort bien choisis pour peindre ce rapide et aveugle entraînement qui précipite les joueurs dans l'abîme, sans qu'ils aient eu le temps de se reconnaître.

(36) Plus les rois furent absolus dans la puissance, plus ils sont abandonnés dans le malheur. C'est une leçon terrible et infructueuse que présentent sans cesse les révolutions d'Orient, et quelquefois celles d'Europe. La seule ressource des princes déchus est alors de descendre aux plus humbles conditions. Orgueil et bassesse sont deux choses qui vont fort bien ensemble.

(37) Chiven et Bruma, primitivement, avaient chacun cinq têtes. Cette ressemblance ayant été cause qu'un jour Parvadi fut au moment de recevoir les embrassemens de Bruma qu'elle prenait pour son époux, Chiven prévint le retour de cette erreur en coupant à Bruma l'une de ses têtes, qu'il joignit aux siennes propres; de sorte que l'un en eut six, tandis qu'à l'autre il n'en restait plus que quatre.

(38) Vichnou voulant détruire la puissance de Baili, se présenta à lui sous la forme d'un petit nain de bramine, et le pria de lui accorder autant de terre qu'il pourrait en mesurer en trois pas. Le géant y consentit. Alors Vichnou se déployant sur les quatorze mondes dans toute l'immensité de sa nature, parcourut en deux pas la terre et les cieux, et demanda à Baili comment il accomplirait sa promesse à l'égard du troisième. Baili s'inclinant devant le dieu, lui présenta le cou en signe de soumission, et fut enfoncé par lui, pour un certain temps, dans les entrailles de la terre, de manière à ce que sa tête seule restât dehors. Cette fable a quelque rapport avec les trois pas de Vulcain dans l'Iliade, et avec le châtiment de Tévétat, dans la Vie de Somona Codam, traduite du siamois par Laloubère.

(39) Wilkins a donné sur les Pouranas des détails particuliers. Ces poëmes sont en très-grand nombre, chacun d'eux d'une étendue immense et embrassant cinq différens sujets, savoir : la création première, ou émission de la matière prise abstractivement; la création secondaire, ou production des êtres subordonnés, spirituels et matériels; l'histoire des grandes périodes mythologiques; la généalogie des familles royales; et enfin les détails historiques relatifs aux familles privées. Chaque Pourana s'attache plus spécialement à quelqu'une de ces diverses parties.

(40) Nella, en indien, veut dire bon.

(41) Cette chétive industrie est celle d'un grand nombre d'Indiens. Le gazon ainsi arraché est lavé ensuite pour servir de fourrage.

(42) Cette situation est sublime, et le discours qui précède offre de grandes beautés.

(43) Ce dogme du châtiment ou de la récompense mérités dans une vie antérieure, revient sans cesse à l'imagination des Indiens. « Le destin, dit l'Hitopadesa, n'est autre chose que les actions commises dans une précédente existence; il faut donc employer avec activité les facultés qu'on possède. »

(44) L'imagination de l'auteur convertit ici en miracle un phénomène tout naturel, et très-fréquent dans les forêts de bambous qui couvrent la Carnatique.

(45) Allusion à une histoire rapportée dans un recueil de fables et contes indiens que M. Kindersley annonce l'intention de publier.

(46) L'œil frontal de Chiven, qui se retrouve dans les cyclopes, est, selon l'opinion du docte W. Jones, un emblême des volcans ou des fanaux.

(47) Cette *chose* à demi-humaine ressemble beaucoup au Caliban de la Tempête, de même que les anais retracent l'idée d'Ariel.

(48) Les Védas, les plus révérés des livres sacrés de l'Inde, étaient autrefois très-multipliés. Ils ont été revus et resserrés de telle sorte, qu'aujourd'hui leur nombre est réduit à quatre, formant seulement onze volumes in-folio, qui comprennent onze cents branches de doctrines, en diverses divisions et subdivisions.

(49) On voit, par divers passages de ce roman, que certaines tribus de l'Inde étaient, de même que les Incas du Pérou, réputées enfans du Soleil. Cette circonstance, jointe à celle des feux sacrés, dont il est parlé plus haut, peut fortifier la conjecture de quelques savans, qui font dériver de l'Inde le culte des Gaures ou Parsis.

(50) Personnages de quelques contes, dont M. Kindersley dit n'avoir pas connaissance.

(51) Chaque village de l'Inde a son Matthieu Laensberg. La fonction d'astrologue, ainsi que celle de messager, est généralement

remplie par les bramines. On sait combien les messagers sont honorés dans l'Orient.

(52) Les seconds mariages n'ont plus lieu aujourd'hui dans l'Inde, du moins parmi les castes inférieures. Au contraire, les buchers des veuves se rallument avec une nouvelle frénésie. Il semble que l'univers entier retombe dans la barbarie des superstitions.

Chacun connaît la division des Indiens en quatre grandes castes, premier principe de leur servitude. Ces castes, selon les récits sacrés, sont sorties de quatre membres de Bruma, savoir : les bramines, ou prêtres, de sa bouche, pour prier, lire et enseigner; les kehetris, ou rois et guerriers, de ses bras, pour tirer de l'arc, gouverner et combattre; les visias, ou laboureurs, de ses cuisses, pour fournir à tous les besoins; les soudras, ou artisans, de son pied, pour travailler et pour servir. Ces grandes castes se subdivisent en plusieurs particulières. En dehors de toutes, sont les misérables parias, qui ont leurs prêtres particuliers appelés gourous, et même de pauvres dieux à leur usage. M. Kindersley a remarqué, pendant son séjour dans l'Inde, que la caste des bramines a fini, grâce aux priviléges, par dévorer presque toutes les autres.

(53) Toutes ces aventures se rapportent à des histoires racontées dans les poëmes sacrés.

FIN DES REMARQUES.

VOCABULAIRE

POUR L'INTELLIGENCE DE LA MYTHOLOGIE

ET DE LA LITTÉRATURE DES INDIENS.

Achurers, servans des Dives.

Agni, dieu du feu, l'un des gardiens des huit côtés du monde.

Anais, oiseaux blancs du monde des Dives, messagers célestes, doués d'une grâce remarquable et de plusieurs brillantes qualités.

Ari, l'un des noms de Vichnou.

Arouren, cocher du soleil.

Ati Chaisun, serpent à mille têtes, qu'on représente flottant sur la mer de lait, et soutenant de ses innombrables replis le corps de Vichnou pendant le repos du dieu dans l'intervalle d'un calpa à l'autre.

Avatars, incarnations, ou formes nouvelles des dieux.

Baili, géant qui s'était rendu maître de toute la terre.

Boumdive, femme de Vichnou, déesse de la Terre et de la Patience.

Bram, être unique ou cause première, premier ordre des divinités.

Bramines, ou prêtres; première des quatre grandes castes de l'Inde.

Bruma ou Brama, création des formes, première personne quant aux attributions, et dernière quant à l'importance, de la Trinité dont se compose le second ordre des dieux.

Cali, démon femelle, la plus redoutable des Divaudes, née de l'œil frontal de Chiven.

Calpa, durée de chaque création des mondes.

Camdéo, voyez Munmoden.

Cartiguéa, l'Hercule indien.

Chank, poisson de mer doux et lustré, l'un des symboles de Vichnou.

Chastras (les six), corps de science sacrée, espèce d'encyclopédie.

Chiven, transmutation des formes, troisième personne quant aux attributions, et première quant à l'importance, de la trinité dont se compose le second ordre des dieux.

Chuckra, ou planète de Vénus, l'un des neuf grands luminaires.

Chucrum, glaive circulaire de feu, sans commencement ni fin, et faisant, de lui-même, l'office de l'ange exterminateur.

Chuni, l'un des neuf grands luminaires présidant à la planète qui correspond à celle de Saturne.

Couyil ou Couyl, oiseau dont le chant, d'une ravissante harmonie, charme les belles nuits de l'Inde. C'est le rossignol de l'Orient.

Crichna, l'Apollon oriental.

Cutcheri, salle publique où, dans chaque village ou district, se traitent les affaires de la communauté. C'est aussi un lieu d'audiences et de cérémonies.

Derma, mouni devenu dive, dieu de la vertu et de la bienveillance. Il s'appelait sur la terre Derma Raja.

Diespetir ou Indra, le Jupiter de l'Orient, dieu de la foudre, des vents, des pluies, en un mot du firmament, ou second ciel. Il n'est ici que du second ordre des dieux, de même que toutes les autres grandes divinités, excepté Bram.

Divaudes, démons formant le troisième ordre de divinités. Ce sout des génies déchus.

Dives, ou génies, quatrième ordre de la hiérarchie céleste, ayant conservé les corps et les passions des hommes. Ils se sont élevés par leurs vertus du monde de la terre à d'autres mondes supérieurs, qu'ils quitteront un jour pour habiter les mondes des grands dieux.

Divuntren ou Indiren, prince des Dives, premier gardien de l'un des huit côtés du monde.

Dourga, la vertu héroïque, destructrice des géans et amie des hommes vertueux; c'est la Pallas ou Minerve armée.

Gainderers, esprits ailés qui exécutent les ordres de Vichnou.

Ganesa, premier fils de Chiven, ressemblant au Janus des Latins.

Gardiens des huit côtés du monde. *Voy*. Dives.

Gopias (les neuf) ou Muses, dansant avec Crichna dans les boccages poétiques de Madouré, situés à la pointe méridionale de l'Inde.

Goubeben, dieu des richesses, l'un des huit gardiens des côtés de la terre.

Gourous, prêtres des Parias.

Gungi, seconde femme de Chiven, déesse de la propreté, ou personnification du Gange.

Houdoukai, instrument de musique, dont le milieu est fort délié. Il ressemble à une horloge de sable.

Ichuver Narda, grand mouni, l'un des musiciens des Dives. Ces qualités de mounis, de prophêtes, de bardes, de musiciens, se confondent souvent dans les compositions orientales. Le saint roi David jouait de la harpe.

Imen, roi de la mort et des régions infernales, l'un des huit gardiens des côtés de la terre.

Inderani, femme de Divuntren ou Indiren, prince des Dives.

Indiren. *Voy*. Divuntren.

Indra. *Voy*. Diespetir.

Kamaden, vache céleste représentée avec des ailes, et dont le lait coulant à volonté suffit abondamment à la nourriture du monde des Dives.

Kehetris, ou rois et guerriers, seconde des quatre grandes castes de l'Inde.

Kinnerers, musiciens des Dives.

Letchmi, première femme de Vichnou, déesse de la reproduction, du plaisir, de l'abondance, du bonheur, de la beauté; réunissant les attributions de Cybèle, de Vénus, de Cérès et de Vesta.

Lune (la), dieu mâle, la seconde des neuf grandes planètes.

Maï, composition noire faite avec de la suie et de l'huile, et que les Indiennes introduisent légèrement au bord de leurs paupières, pour rendre leurs yeux plus animés.

Mairou, montagne placée au centre de la terre, et autour de laquelle le soleil et la lune font leurs révolutions. La pureté de l'or dont elle est formée est égale à mille karats.

Mergosa, bel arbre, dont quelques espèces portent une fleur qui ressemble beaucoup au lilas, soit pour l'odeur soit pour la forme.

Modive, déesse de l'Infortune.

Moumourtigols, nom de la Trinité. Gols est une terminaison du pluriel.

Mounis, saints qui se sont retirés dans les forêts pour accomplir des pénitences, à l'expiration desquelles ils deviennent Dives et sont transportés dans les mondes de ces dieux.

Munmoden ou Cambdéo, fils de Vichnou et de Letchmi, le Cupidon des Indiens.

Narayen, un des noms de Vichnou.

Narda. *Voy.* Ichuver.

Narika, enfer.

Nova Gregum, ou les neuf grands luminaires, déités astronomiques formant le cinquième et dernier ordre céleste.

Paigols, diables. Ce sont les âmes des méchans, soumises à un châtiment temporaire dans les mondes inférieurs.

Parasada, arbre merveilleux des anciens âges, qui ne se trouve plus dans les siècles dégénérés.

Parias, caste misérable, en dehors de toutes les autres.

Parvadi, première femme de Chiven; la Junon de l'Inde.

Pouranas, immense réunion de poëmes sacrés faisant partie des Chastras.

Rajas, souverains de l'Inde. Il y en a de suzerains et de tributaires.

Rama, ou Bacchus de l'Inde, conquérant célèbre qui délivra les nations de leurs tyrans.

Ratcheders, race nombreuse de géans qui, par de longues et sévères pénitences, ayant obtenu des dons puissans de Chiven, en abusèrent pour opprimer les hommes, et jusqu'aux Dives eux-mêmes, contre lesquels ils soutinrent long-temps une guerre heureuse. Enfin, ayant poussé l'impiété jusqu'à refuser d'adorer la Trinité même, ils furent anéantis par Vichnou.

Richis, mounis ou saints d'un ordre supérieur.

Rombais, suivantes des Dives.

Ruti, épouse de Munmoden, représentée une lance à la main, galoppant sur un perroquet. C'est elle qui blesse les cœurs des

femmes, de même que ceux des hommes sont blessés par son époux.

Sarasouati, femme de Bruma; déesse de la science et de la rhétorique, ou la Minerve indienne.

Soubramonien, second fils de Chiven, dieu à six têtes; exterminateur des géans.

Soleil (le) ou Soria, le premier des neuf grands luminaires et le père des cinq premiers.

Soria. *Voy.* Soleil.

Sorgum, paradis des Dives.

Soudras, ou artisans, dernière des quatre grandes castes de l'Inde.

Tanks, réservoirs d'eau formés pour alimenter les rivières pendant les temps de sécheresse.

Tellertum, pâte que les Indiens s'appliquent sur le front, et dont l'espèce différente fait reconnaître les diverses tribus. Les plus recherchées se composent de riz battu, de sandal, etc.

Varounen, dieu de la mer et des pluies, l'un des huit gardiens des côtés de la terre.

Védas, bible des Indiens.

Vibouti, cendres de la fiente de vache, dont quelques castes indiennes se mettaient jadis un emplâtre sur le front.

Vichnou, conservateur des formes, seconde personne de la trinité dont se compose le second ordre des dieux.

Vigunda, paradis de Vichnou.

Visias, ou laboureurs, troisième des quatre grandes castes de l'Inde.

Vondou, belle espèce d'escargot dont le corps est nuancé de brillantes couleurs, et dont les ailes sont mêlées de vert et de jaune.

Yogues, moines.

FIN DU VOCABULAIRE.

OPUSCULES
BADINS ET POÉTIQUES
DE MACHIAVEL.

TRADUIT DE L'ITALIEN.

*Fin du quinzième Siècle
et commencement du seizième.*

NOTICE.

Si l'admiration publique élevait un temple aux génies universels, Machiavel y serait placé au premier rang. Que le même homme, après avoir sondé jusqu'à une effrayante profondeur les abîmes de la politique, ait ouvert à l'histoire de voies aussi larges que nouvelles; qu'il ait tracé avec l'ongle du lion des préceptes à l'art de la guerre, et avec la griffe du renard des modèles à la diplomatie, déjà sans doute il y a matière à s'étonner; mais la surprise est au comble, quand nous le voyons encore créant la bonne comédie et le conte philosophique, et mêlant quelques feuilles des lauriers du Parnasse à tant de palmes immortelles.

Les œuvres politiques et historiques de cet homme extraordinaire, qui ne fut ni meilleur ni pire que ses contemporains, sont répandues et appréciées dans l'Europe entière; mais ses opuscules poétiques ou badins, que nulle traduction ne nous a fait connaître, ne comptent parmi nous qu'un très-petit nombre de lecteurs. Ceux que je présente ici sont *Belfégor*, satire en prose; *l'Ane d'Or*, satire en vers, qui pourrait mieux être intitulée : *la Ménagerie*; et quelques *Chapitres* ou *Discours moraux*, en vers également.

Belfégor est une de ces productions neuves qui ne ressemblent à rien de ce qu'on connaissait auparavant, et dont les romans de Voltaire offrent seuls une imitation sensible, quant au genre de narration moqueuse et de plaisanterie d'un sens profond. Le conte que Lafontaine en a fait ajoute pour nous au désir d'avoir quelque idée de l'original. De même qu'après la *Joconde* d'Arioste, nous lisons avec plus de plaisir celle du bonhomme, de même il est agréable de voir quels sont, dans *Belfégor*, les traits de pinceau qu'il doit à Machiavel, et ceux qu'il a omis de lui emprunter. Ces derniers sont assez nombreux; l'épisode de la fille du roi de France n'a pas été reproduit par le conteur français.

Les dictionnaires biographiques qui ont parlé de *l'Ane d'Or* comme d'une imitation de Lucien et d'Apulée, ont prouvé par-là ce qu'ils prouvent souvent, que les rédacteurs n'avaient point lu ce dont ils parlaient. Rien n'est plus étranger à la fable de ces deux auteurs, que celle qu'a imaginée Machiavel. S'il imite quelqu'un, c'est Homère dans l'épisode de Circé. Il est vrai que sa petite épopée satirique n'est point finie; il annonce dans l'exposition une métamorphose asine et des aventures dont nous ne possédons que le prélude.

Les chapitres ou chants de son poëme, ainsi que ses discours moraux, sont écrits en tercets, et terminés chacun par un vers unique correspondant à la rime boiteuse du tercet précédent. C'est le rythme du Dante dont Machiavel retrace quelquefois, dans ses vers, l'énergie et l'aspérité.

Dans les *Chapitres moraux*, il a semé plusieurs traits qui font reconnaître le commentateur de Tite-Live et l'auteur du *Prince*. Lorsqu'il dit que tous les hommes

qui changent les états et donnent les royaumes sont punis par l'exil ou par le trépas, et lorsqu'il ajoute : « Si donc tu es auteur d'une révolution, méfie-toi du prince quo tu as fait; » il s'élève à une hauteur de vues que nul autre de ses écrits n'a surpassée. Lorsqu'ensuite il peint l'ambition comme une des misères de l'homme, et demande à celui qui ne peut s'en affranchir, d'avoir du moins de l'habileté, du courage, de la férocité même, il dessine d'un seul coup de pinceau les temps affreux où il vivait, ainsi que sa propre philosophie, et jette une grande lumière sur l'esprit dans lequel son fameux ouvrage fut écrit. Ce que Machiavel méprisait par-dessus tout, c'était la faiblesse et la versatilité; et quand des velléités de despotisme venaient s'y joindre, il n'avait plus de termes pour exprimer son dégoût. En effet, son âme était aussi forte que son génie. Les avortons, les êtres mixtes et douteux lui inspiraient une invincible répugnance. Il ne voulait que des choses complètes, tyrannie ou liberté. « J'ai enseigné aux princes, disait-il, à tyranniser les peuples, et j'ai enseigné aux peuples à renverser les tyrans. » De ces deux leçons, la première n'a pu valoir que dans des siècles d'ignorance; l'autre s'apprend toute seule, quand la mesure est comblée, et quand les temps sont venus.

FIN DE LA NOTICE.

NOUVELLE

DE L'ARCHIDIABLE BELFÉGOR.

ARGUMENT.

L'archidiable Belfégor est envoyé par Pluton (1) en ce monde avec l'obligation de prendre femme. Il vient, se marie; et, ne pouvant souffrir l'orgueil et l'humeur acariâtre de sa moitié, il aime mieux retourner en enfer que de se remettre avec elle.

On lit dans les vieux mémoires des annales de Florence, la relation de la vie d'un très-saint homme, fort célèbre de son temps. Il y est dit que les visions extatiques qu'il avait à la suite de ses oraisons, lui permettant de contempler cette foule d'hommes malheureux plongés aux enfers pour être morts dans la colère de Dieu, tous, ou du moins presque tous se plaignaient d'être réduits à une si grande infortune, uniquement pour avoir pris femme pendant leur vie. Minos, Rhadamante, et les autres juges des enfers en étaient confondus de surprise, et regardaient cela comme

des calomnies envers le sexe féminin. Cependant les plaintes redoublaient de jour en jour; le rapport en fut fait à Pluton, et il fut résolu que le cas serait soumis à un mûr examen des puissances infernales, qui prendraient le parti jugé le meilleur, pour reconnaître si cette accusation était mensonge ou vérité. Toutes étant donc réunies en assemblée générale, Pluton parla en ces termes.

« Je sais fort bien, mes féaux et bien-aimés, que l'arrangement des choses célestes et les arrêts du sort m'ont dévolu la possession irrévocable de ce royaume, et que je ne suis soumis, dans mon gouvernement, à aucune remontrance divine ou humaine; néanmoins, comme il est prudent à ceux qui peuvent tout, de reconnaître volontairement des lois et de s'en rapporter plus au jugement d'autrui qu'à leurs propres idées, j'ai décidé de recevoir vos conseils sur la manière dont je devais me conduire dans une circonstance par suite de laquelle mon autorité pourrait se trouver bafouée et avilie. Tous les hommes qui arrivent dans mon empire, prétendent que les femmes en sont cause; cela me paraît impossible; je crains donc, en ajoutant foi à cette déclaration, de passer pour cruel; mais aussi j'appréhende, en refusant d'y croire, de me montrer peu sévère et peu amateur de la justice. Et comme de ces deux torts, l'un est celui des caractères légers, et l'autre, celui des esprits de travers, voulant éviter ces deux reproches

et n'en découvrant pas le moyen, je vous ai convoqués pour recevoir vos avis et votre assistance, et pour que, grâce à votre sagesse, ce royaume continue de fleurir avec gloire, comme il a fait jusqu'à présent. »

Tous les princes de l'enfer jugèrent le cas d'une haute importance, et digne d'une extrême considération; mais chacun d'eux, en concluant qu'il était nécessaire de découvrir la vérité, différait sur les moyens d'y parvenir. Les uns voulaient qu'on envoyât en ce monde un ou plusieurs émissaires, revêtus d'une forme humaine, pour s'assurer par eux-mêmes de l'exactitude du fait. Plusieurs autres pensaient que, sans tant de travail, on pourrait, par divers tourmens, contraindre les âmes à des aveux précis. Mais la majeure partie fut pour l'envoi d'un député; et, comme il ne se trouvait personne qui se chargeât volontairement de cette entreprise, on résolut de s'en remettre au sort qui tomba sur l'archidiable et ex-archange Belfégor. Ce fut bien à contre-cœur qu'il reçut cette mission; mais l'ordre impérieux de Pluton le contraignit de se soumettre à la délibération du conseil, et aux conventions solennellement délibérées. Ces clauses portaient qu'il serait remis au commissaire infernal cent mille ducats avec lesquels il se rendrait dans ce monde sous une forme humaine, s'y marierait, vivrait auprès de sa femme pendant dix ans; et, au bout de ce temps, feignant de mourir, viendrait rendre compte à ses supé-

rieurs des joies et des peines du mariage. Il fut arrêté aussi que, durant ce temps, il serait sujet à tous les chagrins et à tous les maux auxquels sont exposés les humains, et que traînent après elles la pauvreté, la captivité, la maladie, ou toute autre espèce d'infortunes, à moins que, par ruse ou par adresse, il n'eût l'art de s'en affranchir.

Belfégor, ayant donc pris la commission et la bourse, s'en vint en ce monde, et, avec une suite nombreuse de cavaliers et de serviteurs, fit une entrée brillante dans Florence. Il choisit cette ville pour son habitation, de préférence à toute autre, comme celle dans laquelle il pouvait le mieux faire travailler usurairement ses deniers; se fit appeler Roderigo di Castiglia, et loua une maison dans le faubourg de Tous-les-Saints. Il annonça être parti récemment d'Espagne, et s'être rendu à Alep en Syrie, où il avait gagné toute sa fortune; et que de là il était venu en Italie, pour se marier en un pays plus civilisé et plus conforme à ses inclinations. Roderigo était fort bel homme, et paraissait avoir trente ans. Peu de jours lui suffirent pour étaler toutes ses richesses, et pour manifester la douceur et la libéralité de ses mœurs; de sorte que plusieurs nobles citadins, riches de filles et pauvres d'argent, recherchèrent à l'envi son alliance. Roderigo choisit parmi elles une fort belle personne appelée Onesta, fille d'Amerigo Donati, qui en avait trois autres encore, ainsi que trois garçons; tous les sept bons à marier. Cet Amerigo était d'une

très-noble famille et fort considéré dans Florence, mais extrêmement pauvre, eu égard au grand nombre de ses enfans. Roderigo fit des noces magnifiques, et ne négligea rien de ce qui, dans de semblables fêtes, peut satisfaire la vanité : les lois de l'Enfer le soumettaient à toutes les passions humaines. Il commença dès-lors à être flatté des honneurs et des pompes du monde, et à désirer d'être loué parmi les hommes; ce qui n'était pas un petit article de dépense. De plus, il n'eut pas habité quelque temps avec sa dame Onesta, qu'il en devint éperduement amoureux, et la vie lui était odieuse chaque fois qu'il la voyait triste ou éprouvant le moindre déplaisir.

Madame Onesta avait apporté dans la maison de Roderigo, avec sa noblesse et sa beauté, un si féroce orgueil, que celui de Lucifer n'était rien auprès; et Roderigo, qui avait éprouvé l'un et l'autre, jugeait celui de sa femme bien supérieur. Mais il augmenta encore avec le temps, à mesure qu'elle s'aperçut de l'amour qu'avait pour elle son mari; et, dès qu'elle eut vu qu'elle pouvait être maîtresse en tout point, elle se mit à lui commander sans pitié ni respect. Au moindre refus qu'elle éprouvait, c'étaient des paroles injurieuses et mordantes qui désolaient le pauvre Roderigo. Néanmoins le beau-père, les frères, la famille, les devoirs du mariage, et par-dessus tout son amour, étaient pour lui des motifs de patience. Je ne parle point des grosses dépenses qu'il fit, pour la satisfaire,

valets ni servantes qui pussent y tenir quelques jours seulement ; aussi Roderigo, dans l'impossibilité de s'attacher aucun serviteur qui prît à cœur ses intérêts, se voyait-il en proie à mille et mille embarras. Il n'était pas jusqu'aux diables même que, sous l'habit de domestiques, il avait amenés avec lui, qui n'aimassent mieux retourner brûler en Enfer que de vivre ici-bas sous la domination de leur maîtresse.

Roderigo était jeté dans cette vie inquiète et tumultueuse ; et, après avoir épuisé ses capitaux en de folles dépenses, il commençait à n'attendre de ressources que des rentrées d'Asie et d'Occident. Cependant il avait toujours bon crédit ; et, ne voulant rien diminuer de son train, il emprunta, fit des lettres de change, et ne tarda pas à être noté sur les tablettes des usuriers. Sa situation était déjà délicate, lorsqu'il arriva tout à la fois des nouvelles d'orient et d'occident. Celles-ci portaient que l'un des frères de madame Onesta avait perdu au jeu toute sa pacotille ; celles-là, que l'autre s'en revenant sur un vaisseau chargé de marchandises, mais qui n'était point assuré, s'était noyé avec son bâtiment. La connaissance de ces revers ne fut pas plutôt répandue dans le public, que les créanciers de Roderigo se concertèrent ensemble. Ils jugèrent qu'il était ruiné ; mais, ne pouvant pas éclater encore parce que l'échéance de leurs billets n'était pas arrivée ; ils conclurent à le faire observer de très-près, de peur qu'il ne prît la fuite. Roderigo,

de son côté, ne voyant point de remède à sa situation, et sachant à quelles extrémités il était soumis par la loi de l'Enfer, pensa sérieusement à s'évader à tout prix. Un beau matin donc, il monta à cheval, et s'enfuit par la porte au Pré, dont il était voisin. Mais on ne l'eut pas plutôt vu partir, qu'une grande rumeur s'éleva parmi ses créanciers; ils eurent recours à l'autorité des magistrats, et non-seulement la brigade des recors, mais la foule même du peuple se mit tumultuairement à sa poursuite. Roderigo, qui n'était pas à plus d'un mille de Florence, voyant le mauvais parti qu'on se disposait à lui faire, résolut, pour assurer sa fuite, de se jeter hors de la grande route, et de chercher fortune à travers champs. Les fossés ne lui permettaient pas de suivre sa route à cheval; il prit donc le parti de s'éloigner à pied, et, laissant sa monture sur le chemin, il traversa les vignes et les roseaux dont le pays abonde, et arriva tout auprès de Peretola, chez un certain Giovan Matteo del Bricca, laboureur. Il le trouva heureusement qui portait à manger à ses bœufs, et se recommanda à lui, promettant que s'il le sauvait des mains de ses ennemis qui le poursuivaient pour le faire pourrir en prison, il le rendrait riche; il ajouta qu'avant de le quitter, il lui donnerait des preuves évidentes de son savoir faire. Quoique paysan, Giovan Matteo était homme de sens; et, jugeant qu'il ne courait aucun risque à sauver cet étranger, il accueillit sa prière; en conséquence,

il le cacha sous un gros tas de fumier qu'il avait devant sa maison, et le couvrit de roseaux et de diverses broussailles qu'il avait rassemblées pour brûler. A peine Roderigo s'était-il tapi dans sa retraite, que ceux qui le poursuivaient arrivèrent; et, quelque peur qu'ils fissent à Giovan Matteo, ils ne purent lui arracher l'aveu qu'il eût vu le fugitif. Si bien qu'ils continuèrent leur battue; et, après plusieurs jours de recherches inutiles, s'en retournèrent à Florence tout découragés.

Cependant, le péril étant passé, Giovan Matteo tira Roderigo de son trou, et le somma de remplir sa parole. « Oui, mon frère, répondit Roderigo, je t'ai une grande obligation; je veux certainement la reconnaître; et, pour que tu sois bien sûr que j'en ai le pouvoir, je te vais dire qui je suis. » Alors il lui raconta ce qu'il était, les conditions qui lui avaient été imposées en sortant de l'Enfer, son mariage; puis il vint au moyen qu'il se proposait d'employer pour l'enrichir. « Quand tu apprendras, lui dit-il, que quelque femme est possédée du démon, sois sûr que c'est moi qui serai dans son corps, et qui n'en déguerpirai pas que tu ne viennes me chasser, ce qui te donnera occasion de tirer des parens de grosses sommes d'argent. » La chose ainsi convenue, ils se séparèrent.

Peu de jours après, le bruit courut dans Florence qu'une fille de messire Ambrogio Amedei, qui avait épousé Bonajuto Tebalducci, était possédée de l'esprit malin. Les parens ne manquèrent

pas de faire les remèdes qui se pratiquent en pareille occasion, c'est-à-dire, qu'ils lui mirent sur le crâne la tête de saint Zanobi et le manteau de saint Jean-Gualbert, toutes choses dont Roderigo se moquait. Ce diable rusé, pour faire voir que le mal de la jeune fille était une possession véritable et non point un rêve de son imagination, parlait latin et soutenait des thèses de philosophie. Il découvrait aussi les péchés cachés de plusieurs; il révéla notamment la paillardise d'un moine qui, pendant plus de quatre ans, avait tenu dans sa cellule une femme déguisée en petit frère; tout cela excitait une surprise universelle. Cependant messire Ambrogio n'était point content, et, après avoir éprouvé tous les remèdes, il commençait à perdre l'espérance de guérir sa fille, lorsque Giovan Matteo l'alla trouver et lui promit la guérison de la jeune personne, s'il voulait lui donner cinq cents florins pour acheter une ferme à Peretola. Messire Ambrogio accepta le marché. Alors Giovan Matteo commença par faire dire certaines messes, et par pratiquer diverses cérémonies, pour l'embellissement de la chose; puis il s'approcha de l'oreille de la jeune fille, et dit : « Roderigo, je suis venu te trouver pour que tu acquittes ta promesse. » A quoi Roderigo répondit : « Volontiers; mais ceci ne suffira pas pour t'enrichir; lors donc que j'aurai délogé d'ici, j'entrerai dans le corps de la fille de Gharles, roi de Naples, et je n'en sortirai qu'à ta voix. Alors tu te feras donner quelle

récompense tu voudras, et je ne me mettrai plus en peine de tes affaires. » Cela dit, il décampa du corps de la demoiselle, au grand plaisir et à l'extrême admiration de tout Florence.

Il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps, lorsque l'Italie retentit tout entière du bruit de l'accident survenu à la fille du roi Charles. L'exorcisme des moines fut employé sans succès. Alors le roi, à qui l'on vint à parler de Giovan Matteo, l'envoya chercher. Arrivé à Naples, celui-ci couvrant son jeu de quelques simagrées, guérit radicalement la princesse. Mais Roderigo, avant de s'échapper, lui dit : « Tu le vois, Giovan Matteo, j'ai rempli la promesse que j'avais faite de t'enrichir ; ainsi, sans ingratitude, me voilà dégagé envers toi. Je te recommande donc de ne plus me conjurer à l'avenir ; car, autant je t'ai fait de bien, autant je te ferais de mal. »

Giovan Matteo s'en retourna très-riche à Florence ; il avait eu du roi plus de cinquante mille ducats, dont il se proposait bien de jouir paisiblement, ne croyant pas que Roderigo voulût jamais réaliser ses menaces. Mais ses pensées furent troublées tout-à-coup par la nouvelle qui arriva qu'une fille de Louis VII, roi de France, était possédée au plus haut degré. Cette nouvelle jeta un grand désordre dans l'esprit de Giovan Matteo, lorsqu'il vint à penser à l'autorité de ce roi, et aux paroles que Roderigo lui avait dites.

Cependant le roi, ne trouvant point de remède

au mal de sa fille, et entendant parler de l'habileté de Giovan Matteo, lui envoya d'abord un de ses courriers pour le supplier de venir; mais il allégua quelques empêchemens; de sorte que le roi fut contraint de s'adresser à la seigneurie (2), qui força Giovan Matteo d'obéir. Celui-ci, tout désolé, se rendit à Paris. Il dit au roi que, parce qu'il avait eu le talent de guérir quelques démoniaques, ce n'était pas une raison pour que son art parvînt à les guérir toutes, et qu'il se trouvait des diables de si maligne nature, qu'ils ne craignaient ni menaces, ni enchantemens, ni religion quelconque; que cependant il allait faire de son mieux, mais que, s'il ne réussissait pas, il en demandait pardon d'avance. Le roi, troublé à ce discours, déclara que, s'il ne guérissait pas sa fille, il s'en repentirait. Ce discours causa à Giovan Matteo une profonde douleur. Cependant il fit bonne contenance; ordonna qu'on lui amenât la malade, et, s'étant approché de son oreille, se recommanda hublement à Roderigo, lui rappelant le service qu'il lui avait rendu, et lui faisant sentir quelle ingratitude il y aurait à lui de l'abandonner en cette extrémité; mais Roderigo répondit: « Eh! vilain traître, as-tu bien l'audace de venir m'importuner encore? crois-tu pouvoir te vanter d'être enrichi par moi? Je veux te prouver, et prouver à tout le monde, que je sais donner et reprendre selon qu'il me plaît; avant que tu sortes d'ici, mon désir est de te faire pendre. »

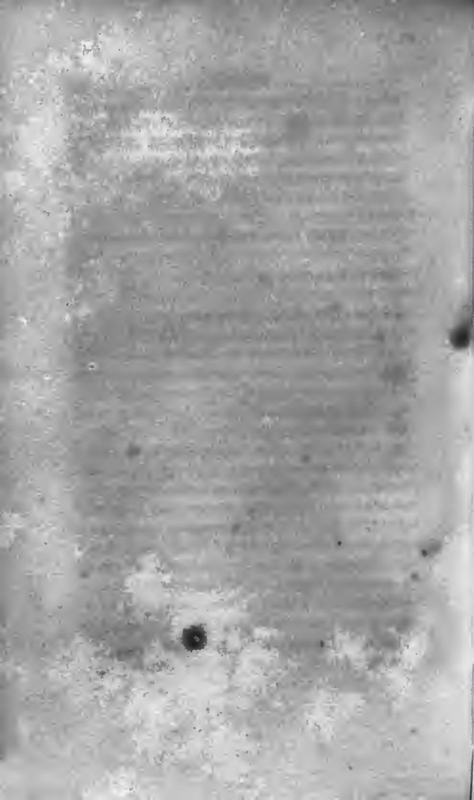
Le pauvre Matteo ne voyant pour l'heure aucun remède, imagina d'éprouver sa fortune par une autre voie ; il fit retirer la malade, et dit au roi : « Sire, ainsi que je vous le disais, il y a des esprits d'une telle malignité, qu'il est impossible d'en tirer bon parti, et celui-ci est du nombre ; toutefois je veux faire une dernière expérience qui, si elle réussit, donnera contentement à votre majesté et à moi. Si elle échoue, ô roi ! je suis en ton pouvoir, et tu éprouveras pour moi la pitié que mérite mon innocence. Tu vas faire construire sur la place Notre-Dame un immense amphithéâtre capable de contenir tes barons et tout le clergé de cette ville ; tu le feras tapisser de drap de soie et d'or ; on élèvera au milieu un autel, et je veux que, dimanche matin, tu t'y rendes avec ton clergé, tes princes et tes barons, dans tout l'éclat de la pompe royale ; là, après qu'il aura été célébré une messe solennelle, tu feras venir la démoniaque. Je veux, outre cela, que, sur un coin de la place, se tiennent vingt personnes au moins avec des trompettes, des cors, des tambours, des cornemuses, des cymballes, des tambours de basque et autres instrumens bruyans, et qu'au signal que je ferai avec mon chapeau, tous ces gens s'avancent à la fois vers l'amphithéâtre en donnant de leurs instrumens. Je crois que ces choses, réunies à quelques secrètes opérations, parviendront à faire déloger l'esprit obstiné. »

Le roi donna des ordres en conséquence ; et, le

ainsi le nom de sa moitié. Cette terreur fut si forte, que, sans penser s'il était possible ou raisonnable de croire qu'en effet ce fût la dame elle-même, sans proférer une parole, il s'enfuit tout effrayé, laissant libre la jeune princesse, et il aima mieux retourner en Enfer, rendre compte de sa mission, que de subir encore, avec tant de dégoûts, de chagrins et de périls, le joug pesant du mariage.

Ainsi, Belfégor, rentré aux sombres royaumes, rendit témoignage des maux qu'entraîne une femme dans une maison; et Giovan Matteo qui, dans ce moment, en avait su plus long que le diable luimême, reprit tout joyeux le chemin de son logis.

FIN DE LA NOUVELLE DE BELFÉGOR.

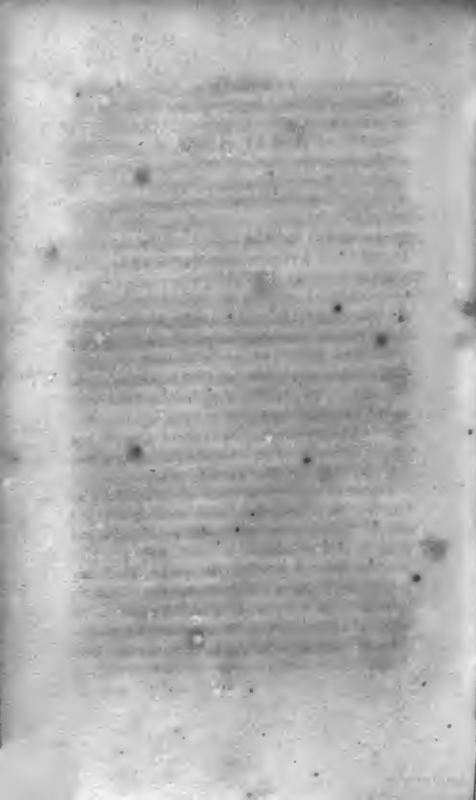


REMARQUES.

(1) Il est bisarre de voir figurer Pluton, Minos et Rhadamanthe avec les archanges déchus; mais il est à observer que les Italiens confondent volontiers la mythologie avec le christianisme; encore aujourd'hui le pape va officier pontificalement dans l'église de la Minerve.

(2) C'est-à-dire, aux magistrats de Florence.

FIN DES REMARQUES.



L'ANE D'OR.

CHAPITRE PREMIER.

Je chanterai, si fortune le veut, les divers accidens, la peine et le chagrin que j'éprouvai sous la forme d'un Ane.

Je ne demande point que l'Hélicon m'arrose de ses eaux, ni qu'Apollon, déposant l'arc et le carquois, m'accompagne avec sa lyre;

De telles faveurs ne s'obtiennent plus de nos jours; et d'ailleurs les sons du luth s'accordent mal avec le braire d'un baudet.

J'ajouterai que je n'espère de cette œuvre ni honneur ni récompense, mais aussi que je me moque des censures publiques ou secrètes qui pourraient la déchirer.

Je sais combien la reconnaissance est sourde aux prières des hommes; et quelle est, après tout, la mémoire d'un Ane pour les bienfaits reçus.

Quant aux morsures ou bastonnades, depuis que j'ai subi la nature asine, je ne m'en inquiète plus autant.

Mais, avant que je commence à rapporter les divers accidens de mon Âne, trouvez bon que je raconte une nouvelle.

Dans Florence vivait un jeune homme, dont les vieux contemporains n'ont pas encore tous disparu.

En grandissant, il contracta un singulier mal; c'était de courir, courir en tout temps et en tout lieu, sans aucune mesure.

Le père se désolait d'autant plus, que la cause de cette maladie lui était inconnue.

Il voulut écouter là-dessus les opinions de divers sages, et fit à son fils mille remèdes de mille espèces différentes.

Il le voua, qui plus est; tout cela n'y faisait rien; l'enfant courait de plus belle.

Enfin, un certain charlatan, espèce qui n'est jamais rare; promit au père de le guérir.

Qui présage du bon, se fait toujours croire; delà vient cette grande confiance accordée aux médecins;

Confiance qui prive souvent le malade du bénéfice de nature; aussi est-ce le privilége de cette engeance, de vivre et de se repaître du mal d'autrui.

Le père donc ne douta point des promesses de celui-ci, et lui remit dans les mains la guérison de son enfant.

L'empirique lui fit sous le nez cent fumigations, lui tira du sang de la tête, et crut la course arrêtée.

Tous ses remèdes épuisés, il le rendit au père, comme guéri, mais seulement aux conditions suivantes:

De ne point le laisser sortir seul pendant quatre mois, et de le faire toujours accompagner de quelqu'un qui, s'il lui arrivait de vouloir prendre l'essor,

Eût l'autorité de le retenir, en lui montrant son extravagance, et en le priant d'avoir égard à son honneur.

En effet, pendant plus d'un mois, plein de respect et de retenue, il marcha d'un pas honnête et sage entre deux de ses frères.

Mais un jour, arrivé dans la rue large et spacieuse des Marteaux, ses cheveux commencèrent à se hérisser.

Ce jeune homme, voyant devant lui la voie s'élargir et s'étendre, ne put résister à l'attrait de son ancien plaisir.

Toute autre considération s'efface de son esprit; courir, courir, tel est l'unique démon qui s'empare de sa cervelle.

A peine est-il entré dans cette belle rue, que, laissant couler à terre son manteau : « Le Christ ne m'attraperait pas, » dit-il; et le voilà parti.

Et, depuis lors, il courut si bien tout le reste de sa vie, que le père y perdit sa dépense, et l'empirique, son latin.

Tant il est vrai que notre esprit, toujours em-

porté par sa pente, ne consent point à rebrousser contre la nature et l'habitude!

Et moi aussi, dont l'inclination est de mordre celui-ci et celui-là, je me suis tenu un temps assez tranquille, assez patient, assez bénin.

Je ne remarquais plus les défauts d'autrui; je cherchais pâture d'un autre côté; bref, je me croyais guéri.

Mais avouons que nos temps sont si fâcheux et si tristes, qu'il n'est besoin des yeux d'Argus pour découvrir le mal plutôt que le bien.

De sorte que, tout désaccoutumé que je suis de la médisance, pour peu que j'aie à répandre du venin, le temps présent m'en fournit une merveilleuse matière.

Aussi, mon Ane qui s'est promené en tant de lieux pour étudier les mœurs des habitans de ce monde,

Quelque soin qu'il eût mis à s'observer dans ses longues courses, n'aurait-il pu s'empêcher de braire.

Que ceux-là évitent donc de s'approcher de cette bête hargneuse et têtue, qui craignent d'en être un peu rudement caressés.

Car on sait que son instinct naturel et l'un de ses jeux favoris, est de détacher de ses talons une bonne paire de ruades.

Que dis-je? non, non; que bien plutôt chacun babille et se donne carrière, et répande autant qu'il

voudra de fumée et de bruit, pour que mon Ane puisse humer à son choix sa pâture.

Il faut bien qu'il voie combien le monde est corrompu, car je veux qu'il le dépeigne au naturel, avant de manger son mors et son bât;

Et tant pis pour qui voudra se fâcher.

CHAPITRE II.

Au retour de la saison d'avril, quand l'hiver est chassé par le printemps ennemi des glaces, de la froidure et des neiges,

Le ciel montre une face bénigne; Diane, avec ses nymphes, recommence ses chasses dans les bois;

Et le jour se revêt de splendeur, surtout si le soleil vient à briller entre les cornes du bœuf céleste.

Alors, le soir, les ânes des environs, rentrant à l'écurie, font quelquefois tapage ensemble,

Si bien qu'on ne peut plus s'entendre parler, et qu'on est obligé de recommencer deux fois le même discours,

Tant, d'une voix forte et aiguë, ils se mettent à railler et à rire, s'ils viennent à voir ou à flairer quelque chose qui leur plaise.

En cette saison donc, où le jour est bien séparé de la nuit, je me trouvai dans un lieu âpre et sauvage, s'il en fut jamais.

Je ne saurais pas vous dire comment j'arrivai là, ni quelle fut la cause qui m'y fit tomber.

Je ne pouvais remuer les jambes, tant j'avais peur; d'ailleurs, l'obscurité ne me permettait pas de voir où j'allais.

Mais ce qui redoubla mon épouvante, ce fut le son d'un cor si éclatant et si terrible, que je tremble encore d'y songer.

Il me semblait voir auprès de moi la Mort armée de sa faux, avec ce vilain air sous lequel chaque couple se représente sa moitié.

L'air surchargé d'un amas de nuages épais et noirs, et la voie embarrassée de pierres, de branchages et de racines, tout cela me glaçait d'horreur et abattait mon courage.

Je me tenais appuyé sur un tronc d'arbre, quand soudain je vis briller une lumière semblable à un éclair.

Mais elle ne disparut pas de même; au contraire, elle grandissait et devenait plus vive en approchant de moi.

Je la regardai d'un œil fixe, et j'entendis à l'entour le bruit d'un grand tressaillement qui la suivait.

Épouvanté d'une chose si nouvelle, je restais pour ainsi dire privé de sentiment, la vue tournée vers cet objet,

Lorsqu'une femme éclatante de beauté, à la démarche vive et agile, aux tresses blondes et éparses, se présenta devant moi.

De la main gauche, elle tenait un flambeau dont elle éclairait les ombrages; de la droite, un cor dont elle sonnait.

Autour d'elle, dans la plaine solitaire, accouraient successivement d'innombrables animaux,

Ours, loups, lions fiers et terribles, cerfs et blaireaux, et, sans parler de plusieurs autres espèces, un nombre infini de sangliers.

Ce fut là ce qui me fit le plus trembler; pâle et demi-mort, je me serais mis à fuir, si j'en avais eu le pouvoir..

Mais quelle étoile m'aurait montré le port? Malheureux, où serais-je allé? Qui m'aurait accompagné dans ma route?

J'étais dans le doute de savoir si je devais attendre qu'elle vînt à moi, ou m'avancer respectueusement à sa rencontre.

Avant que je me fusse détaché du tronc qui me soutenait, elle s'approcha, et, souriant d'un air malin, me souhaita le bonsoir.

Ce bonsoir-là fut dit d'un ton aussi gracieux et aussi familier que si elle m'avait vu mille et mille fois.

A ce mot, je me rassurai, et pris d'autant plus de confiance, qu'elle se mit à me saluer en m'appelant par mon nom.

Puis, souriant encore, elle me dit : « Comment es-tu tombé dans ces vallées qui ne connaissent ni cultivateurs ni habitans? »

Mes joues, auparavant livides et mortes, chan-

gèrent aussitôt de couleur et devinrent toutes de feu ; muet, je serrai les épaules.

J'aurais voulu dire : « Mon peu de jugement, mes vaines espérances et mes folles imaginations m'ont précipité dans ce lieu. »

Mais il me fut impossible de proférer ces paroles, tant j'étais accablé de honte et de douleur.

Elle, souriant toujours : « Ne crains point, dit-elle, de parler dans cette forêt ; exprime avec liberté ce que ton cœur désire.

» Quoique tout occupée à conduire dans cette solitude le troupeau que voici, il y a plusieurs mois que je suis de l'œil chacune de tes actions.

» Pourtant il est possible que tu ignores ce qui me regarde ; je vais donc te dire en quel coin de terre tu es jeté.

» Lorsqu'il convint jadis à Circé d'abandonner ses antiques retraites, avant que Jupiter prît le gouvernement du monde (1),

» La déesse, précédée du bruit de sa perversité, ne trouva nul asile sûr ni personne qui voulût la recevoir.

» Fuyant tout commerce humain, elle choisit son domicile dans la profondeur de ces obscures forêts.

» Cette ennemie des hommes habita donc sous les roches solitaires d'alentour, se nourrissant des soupirs de son misérable troupeau.

» Et comme, de tous ceux qui arrivent ici, pas

un ne peut en sortir, rien ne transpira ni ne transpire encore au sujet de l'enchanteresse.

» A son service sont plusieurs suivantes avec lesquelles elle gouverne son royaume, et je suis une de ces suivantes-là.

» Il m'est imposé pour tâche éternelle de mener paître ce troupeau dans les bois, et de le rentrer en ses étables.

» Pour cela, cette lumière et ce cor me sont nécessaires, soit que le jour finisse ou que je m'avance un peu trop loin.

» L'une me montre ma route; à l'aide de l'autre, si quelque bête se fourvoie dans l'épaisseur de la forêt, je lui fais savoir où je suis.

» Et si tu me demandais quelles sont ces bêtes, « Apprends, te répondrais-je, qu'elles furent jadis des hommes ainsi que toi.

» N'en crois-tu pas mes paroles? Vois un peu comme elles t'environnent; il en est qui te regardent, et d'autres qui te lèchent les pieds.

» Ce qui fait qu'elles t'envisagent ainsi, c'est le chagrin qu'elles ressentent de ton malheur et ta perte.

» Chacune d'elles fut errante comme toi dans ces forêts, puis transformée, ainsi que tu le vois, par ma souveraine.

» Le Ciel, en effet, départit à Circé la puissance de changer en diverses formes tous les hommes sur lesquels s'arrêtent ses regards.

» Il faut donc que tu viennes avec moi et suives

les traces de ma troupe, si tu ne veux mourir sous ces ombrages.

» Et pour que ton arrivée soit secrète, pour que Circé ne voie point ton visage, marche à quatre pattes au milieu de ce troupeau. »

Alors elle se retourna d'un air joyeux; et moi, n'apercevant pas d'autres ressources, je m'en allai rampant parmi ces bêtes,

Caché entre les épaules d'un cerf et d'un ours.

CHAPITRE III.

Sur les traces de ma duchesse, marchant le dos tourné vers le ciel, entre cette foule nombreuse d'animaux,

Je brûlais et frisonnais tour-à-tour. Tantôt je me tâtais les bras en tremblant pour savoir s'ils avaient changé de poil ou de peau;

Tantôt je me touchais les mains ou les genoux. O vous qui rampez quelquefois à quatre pattes, songez, je vous prie, en quel état je me trouvais!

Il y avait à peu près une heure que je me traînais ainsi parmi ces bêtes, lorsque nous arrivâmes à un large fossé qui séparait deux grands vallons.

Nous ne pouvions rien voir devant nous; la lumière de la dame que nous suivions nous éblouissait les yeux.

Tout-à-coup nous entendîmes une voix dont les sifflemens se mêlaient au bruit d'une porte ouvrant à grand bruit ses deux battans.

Dès que nos yeux purent se fixer, un grand palais d'une hauteur admirable apparut à nos regards.

Le pavillon était spacieux et magnifique, mais il fallait pour s'y rendre traverser ce fossé large et profond.

Une poutre formait un pont-levis, sur lequel notre conductrice passa seule, les bêtes ne pouvant pas y marcher.

Nous arrivâmes en nageant à la fatale porte, où j'entrai plein d'inquiétude et de tourment, confondu dans ce troupeau, qui serait plus heureux d'être mort.

Mon épouvante fut un peu moins vive, parce que la dame, par bienveillance pour moi, avait, en entrant, éteint sa lumière.

Et cela fut cause que je ne vis pas d'où sortait ce sifflement que je venais d'entendre, ou quel portier nous avait ouvert.

Je me trouvai donc avec toute la troupe d'animaux dans une vaste cour, sans avoir été vu ni reconnu de personne.

Cependant ma belle et charmante conductrice, pendant une heure ou un peu plus, fut occupée à ranger ses troupeaux dans leurs étables.

Puis, rayonnante de joie, elle me prit par la main, et me mena dans sa chambre, où elle alluma un grand feu.

Là, de l'air le plus gracieux, elle essuya sur mon corps jusqu'aux moindres traces de l'eau bourbeuse dont m'avait sali le passage du fossé.

Après que je fus bien séché, et remis un peu du trouble et du chagrin de cette fâcheuse nuit,

« Ma dame, lui dis-je, si jusqu'à présent j'ai gardé le silence, ce n'est point que je ne sente tout le bien, tout le plaisir que tu m'as fait.

» Je touchais au terme de ma vie, dans ce lieu obscur et ténébreux où je fus surpris par la nuit;

» Tu m'as amené avec toi pour me sauver; je reconnais donc que je te dois mon existence et tout ce qui en dépend.

» Ce qui vient d'enchaîner ainsi mes facultés, c'est le souvenir de cette sombre forêt, comparée à l'éclat de ton beau visage, dans lequel je vois et reconnais tout mon bien.

» Aussi éprouvé-je à la fois de la tristesse et de la joie; de la tristesse, pour le mal que j'ai enduré d'abord; de la joie, pour le bien qui m'arrive à présent.

» Voilà ce que ma voix n'a pu t'exprimer, jusqu'à ce que je fusse affranchi des périls de ma longue route.

» Mais toi, dans les bras de qui je me jette avec abandon, toi, dont la courtoisie est si grande que nul présent ne saurait la payer,

» Tu vas pousser la bienveillance jusqu'à me dire ce que tu sais de mes destinées. »

— « Jamais, répondit-elle, soit dans les anciens temps, soit dans les temps modernes, nul mortel ne fut dévoué à plus de fatigue et d'ingratitude.

» Et ce n'est point par ta faute, comme tant d'autres hommes, que tu subis cette loi cruelle; mais

parce que la fortune contrarie tes bonnes opérations.

»Elle t'a fermé toutes les portes de la pitié, en même temps qu'elle t'a conduit dans cette redoutable solitude (2).

»Mais la plainte est lâcheté; tu dois donc opposer aux coups du sort un visage ferme et intrépide.

»Vois les étoiles et le ciel, vois la lune, vois les autres planètes poursuivre leur course sans prendre jamais aucun repos.

»Le ciel est tantôt ténébreux, tantôt clair et serein; ainsi nulle chose sur la terre ne persévère dans le même état.

»C'est de ces changemens que naissent la paix et la guerre; c'est de là que sortent les haînes renfermées entre les mêmes murailles et les mêmes fossés.

»De là vinrent tes premiers tourmens, et ces fatigues sans relâche auxquelles le sort te condamne.

»Le ciel n'a point encore changé pour toi, le ciel ne changera point, jusqu'à ce que les destinées aient accompli contre toi leur dure sentence.

»Ces malignes humeurs qui te sont si contraires, ne sont point encore, non, non, ne sont point encore purgées.

»Mais quand les racines du mal seront desséchées tout-à-fait, quand les cieux se montreront favorables, alors tu retrouveras des temps plus fortunés que jamais;

»Des temps si agréables et si doux, qu'ils te feront chérir la mémoire de tes peines passées, et supporter le pressentiment de tes peines futures.

»Et peut-être, en racontant la longue histoire de tes travaux et de tes épreuves, ressentiras-tu quelques mouvemens de vanité.

»Mais avant que les étoiles soient bénignes envers toi, il faut que tu parcoures le monde sous une peau nouvelle;

»Cette Providence, qui régit et maintient l'espèce humaine, veut que tu éprouves ce tourment pour ton plus grand bien.

»Il est donc nécessaire que l'empreinte de l'homme s'efface de tes traits, et que, réduit à la condition de mes autres bêtes, tu sois mené paître avec elles.

»Cette dure loi ne peut se changer; t'avoir introduit dans ce lieu reculé le mal, mais ne le détruit pas.

»Toutefois, il t'est permis de demeurer momentanément avec moi, pour que tu connaisses ce séjour et ses habitans.

»Ne te livre point au désespoir; mais que tes épaules solides et robustes soutiennent franchement ce fardeau;

»Quelque jour tu seras bien aise de l'avoir porté. »

CHAPITRE IV.

Après que la dame eut cessé de parler, je me levai tout confus de ce que je venais d'entendre.

Je m'écriai : « C'est le ciel que j'accuse, et non les hommes ; je ne veux pourtant pas me lamenter d'un destin si cruel ; je suis plus accoutumé à la mauvaise fortune qu'à la bonne.

» Mais, pour arriver au bonheur que tu m'as prédit, j'aimerais mieux traverser les portes de l'Enfer que les routes dont tu viens de me parler.

» Que la fortune fasse donc de ma vie tout ce qu'elle doit, tout ce qu'elle veut en faire, car je sais qu'elle n'eut jamais pitié de moi. »

Alors la dame ouvrit les bras, et, d'une bouche aussi riante que belle, me baisa dix fois et plus au visage.

Puis, d'un air gracieux : « Ame résignée, me dit-elle, ce voyage, ces travaux que tu endures seront célébrés par les historiens ou par les poëtes.

» Mais je vois la nuit s'avancer ; il est temps de changer de discours et qu'une heureuse distraction te console ;

» D'abord faisons ensemble un petit repas; si tu n'es pas d'airain, ce fortifiant te sera nécessaire.

» Puis nous passerons à d'autres plaisirs. » Cela dit, elle mit une nappe sur une petite table auprès du feu;

Elle tira d'une armoire une corbeille où se trouvaient des verres, du pain, un couteau, un poulet, une salade fort bien apprêtée,

Et autres choses nécessaires. Alors, se tournant vers moi, elle me dit: « Tous les soirs une demoiselle suivante m'apporte ce souper,

» Ainsi que cette fiole d'un vin qui te paraîtra, si tu le goûtes, ou du Val-de-Grieve ou du Poppi.

» Jouissons donc, et pense, comme les sages, que le bien doit éclore à son tour.

» Pour le mal, lorsqu'il survient, ainsi que le voilà survenu, avale-le, tel qu'une médecine, sans être assez fou pour le goûter et le savourer.

» Donnons-nous du bon temps, jusqu'à ce que demain matin les ordres de ma reine me rappellent à conduire au-dehors mon troupeau. »

Ainsi donc, laissant là les chagrins et les douleurs, nous soupâmes ensemble gaîment, et nous devisâmes de chansonnettes et d'amours.

Le souper fini, nous quittâmes nos habits, et elle me fit entrer dans son lit, comme si j'eusse été son époux ou son amant;

C'est ici qu'il est besoin du secours des muses pour décrire sa divine beauté; tout effort, sans elles, serait insuffisant.

Ses cheveux étaient blonds comme l'or, frisés et bouclés, et paraissaient des rayons détachés d'une étoile ou des chœurs suprêmes.

Chacun de ses yeux semblait une torche si vive et si ardente, que tout regard, quelque enflammé qu'il fût, s'éteignait en les considérant.

Sa tête avait une grâce attrayante que je ne puis comparer à rien, tant la vue se confondait à l'envisager.

Ses sourcils étaient déliés, arqués et noirs ; tous les dieux, tous les pouvoirs célestes s'étaient réunis à les former.

Je voudrais dire sur leur éclat quelque chose qui s'approchât de la vérité; mais je me tais par impuissance.

Pour sa bouche, j'ignore par quelle main elle fut faite. Sans doute ce fut par celle de Jupiter même, aucune autre n'eût produit ce chef-d'œuvre.

Ses dents étaient plus blanches que l'ivoire, et l'on voyait de là se darder une petite langue imitant les replis du serpent.

Les paroles qui en sortaient auraient pu arrêter les vents et faire courir les plantes, tant leur concert était suave et doux !

Parlerai-je de son col et de son menton, et de tant d'autres beautés qui, révélées tout-à-coup, enivrèrent de délices un pauvre et malheureux amant ?

J'ai peut-être tort de raconter ce qui va suivre,

car la vérité fait souvent la guerre à celui qui la dit;

Mais, me blâme qui voudra, un grand plaisir passé sous silence n'est pas un plaisir entier.

Mes yeux avides parcoururent toutes les parties de son corps jusqu'à son sein, dont l'éblouissante beauté m'embrâse encore lorsque j'y pense.

En voir davantage me fut interdit par une riche et blanche couverture dont notre petite couche était revêtue.

Mon esprit demeurait stupide, incertain, froid, triste, timide, embarrassé; j'ignorais jusqu'à quel point m'étaient ouvertes les routes de la félicité;

Et, telle que, la première nuit, la nouvelle épouse auprès de son époux se tient honteuse et sauvage, enveloppée dans les replis de ses draps,

Tel, inquiet, peureux et doutant de moi, je demeurais entortillé dans ma couverture.

Mais la dame, après m'avoir regardé un moment, se mit à sourire, et me dit: « Suis-je donc armée d'épines ou d'orties?

» Tu peux jouir d'un trésor qui fut convoité par bien des cris et des soupirs, par bien des querelles et des emportemens.

» Ainsi, pour arriver jusqu'à moi, tu craindrais donc d'affronter de périlleux passages; tu ne nagerais pas, nouveau Léandre, entre les rochers de Sestos et d'Abydos,

» Toi, qui as si peu de courage, qu'un simple

drap jeté entre nous deux t'intimide, et te force à rester à l'écart! »

Soudain, tel qu'un criminel qui, renfermé dans une prison où il craignait pour sa vie, et se tenait les yeux baissés vers la terre,

S'il obtient sa grâce du maître, le voilà qui dépouille toute pensée de terreur, et ressaisit sa vaillance et son audace;

Tel je devins à ce discours bienveillant. Je m'approchai d'elle, étendant sous les draps ma main encore glacée.

Et, bannissant toute crainte, je lui dis avec un doux soupir : « Que tes beautés soient bénies!

» Bénie soit l'heure où je mis le pied dans la forêt; béni soit tout ce que j'ai pu faire ou écrire, pour être agréable à tes yeux! »

Alors, prodigue de tendres gestes et de paroles amoureuses, je me tournai vers ces attraits angéliques qui m'enlevaient au-dessus des choses humaines,

Et je sentis mon cœur se fondre en de si vives allégresses, en de si ravissantes délices, qu'au point suprême de la félicité je demeurai sans connaissance,

Étendu sur ce sein charmant.

CHAPITRE V.

Cependant la froide nuit se dissipait par degrés; les étoiles fuyaient une à une, et, de toutes parts, le ciel se pénétrait de lumière.

La lune cédait la place au soleil, quand ma dame me dit : « Il faut, puisque telle est la volonté du sort,

» Et de peur d'attirer sur moi le reproche et la honte, que je retourne conduire mon troupeau dans ses pâturages accoutumés.

» Tu vas rester seul en cette cellule, et ce soir je te mènerai dans un lieu où tu pourras à ton gré prendre idée de ce séjour.

» Ne sors point, je te le recommande; et ne réponds pas si l'on appelle; plusieurs qui ont manqué à cette consigne, s'en sont mal trouvés. »

Elle partit à ces mots; et moi, dont toutes les pensées étaient tournées vers cet amoureux visage qui brillait plus qu'aucun autre,

Me trouvant seul dans sa petite chambre, je me levai pour appaiser l'incendie dont mon cœur était dévoré.

Éloigné d'elle, je sentis se rouvrir dans mes douloureuses pensées la blessure que sa présence avait guérie.

Semblable à celui que mille anxiétés tourmentent, qui se consume à désirer ce qu'il n'espère pas,

Et qui, de rêveries en rêveries, se reporte aux choses passées sur lesquelles le Temps a levé son voile;

Abîmé dans mes réflexions, je discourais avec ces grandes nations antiques et fameuses que tantôt déchira, tantôt caressa la fortune,

Et tous ces grands changemens des choses humaines me parurent si merveilleux, que je voulus m'attacher à en découvrir les causes.

Ce qui jette à bas les royaumes placés sur les plus hauts sommets, c'est surtout que les puissans ne sont jamais rassasiés de puissance.

De-là vient la douleur de ceux qui sont renversés, et l'union de leurs efforts pour abattre à leur tour les vainqueurs.

De-là vient encore que l'un s'élève et l'autre tombe, et que celui qui triomphe se détruit ensuite par ambition ou par peur.

Voilà les passions qui ruinent les États; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que tous reconnaissent cette erreur et que personne ne l'évite.

Le peuple impétueux et inavisé de Saint-Marc croyant toujours avoir le vent en pouppe, n'eut aucun souci de la perte de tous les autres;

Il ne vit pas à quel point la trop grande puissance est nuisible, et qu'il valait mieux à ses coursiers tenir sous l'eau la croupe et la queue (3).

Souvent on déplore l'état modeste où l'on est réduit, et, lorsque l'on en sort, on est tout étonné de voir qu'on a grandi pour sa ruine.

Athènes et Sparte, dont le nom fit tant de bruit dans l'univers, ne tombèrent qu'après qu'elles eurent tout renversé.

Au lieu qu'aujourd'hui dans l'Allemagne, chaque état vit tranquille, pour avoir moins de six milles de tour.

De même, avec tout son appareil, Henri ne fit point peur à notre cité, tant que nos confins furent resserrés auprès de nos murs;

Mais à présent que la république s'est déployée au loin, et qu'elle est devenue grande et vaste, elle craint toutes choses, même les plus petites.

Tant il est vrai que la force qui suffit à soutenir un corps unique et exigu, devient incapable de subvenir à de plus grands besoins!

Qui veut toucher l'un et l'autre pôle, fait sur place une lourde chute, pareille à celle d'Icare dans son vol extravagant.

La vérité, c'est qu'une puissance dure plus ou moins, selon que ses lois et sa règle sont plus ou moins bien ordonnées.

Ce royaume, que le courage et la nécessité poussent à toujours marcher dans les mêmes voies, deviendra de plus en plus florissant;

Au contraire, celui qui de l'hiver à l'été change son allure, se trouvera bientôt étouffé sous les chardons et sous les ronces.

Les bonnes lois même n'y font rien; de mauvaises coutumes suffisent pour qu'il se perde enfin de lui-même et cesse de reconnaître son but.

Ceux qui lisent les choses passées savent de quelle manière les empires commencent par les Ninus et finissent par les Sardanapale.

Le premier fut réputé un homme divin; on trouva le second parmi les servantes, occupé à filer comme une femme.

Telle est la progression des choses : le courage rend les pays tranquilles; puis, du repos naît l'oisiveté, et l'oisiveté met en cendres les villes et les états;

Puis, lorsqu'un empire a été plongé quelque temps dans les désordres, la vertu s'y ranime et revient l'habiter.

Ces changemens sont permis ou plutôt ordonnés par le suprême régulateur du monde, pour que rien ne soit stable ou du moins immuable sous le soleil.

Il est nécessaire, il le fut et il le sera toujours, que le mal succède au bien et le bien au mal, et que l'un soit constamment la cause de l'autre.

Dans mon opinion personnelle, l'usure ou tout péché de la chair sont choses pernicieuses pour les états, et les mènent infailliblement à leur perte.

De même que rien ne les pousse à la grandeur

et ne les maintient hauts et puissans, comme les jeûnes, les aumônes et les prières;

Mais, je l'avoue, il en est de plus sages qui croient à l'insuffisance de ce mal pour les détruire, et de ce bien pour les conserver.

S'imaginer que Dieu combatte pour nous sans nous-mêmes, et lorsque nous nous tenons oisifs et à genoux, est une pensée qui a perdu bien des royaumes.

Sans doute les oraisons sont nécessaires; bien fou qui enlève au peuple ses cérémonies et ses dévotions;

Car il semble que de là dépendent l'union, le bon ordre et la joyeuse fortune.

Mais il ne faut pas non plus avoir assez peu de cervelle pour croire que, quand la maison tombe en ruines, Dieu va la sauver sans qu'on se remue;

C'est un sûr moyen d'être écrasé sous ses débris.

CHAPITRE VI.

Tandis que, l'esprit tourmenté, je demeurais plongé dans ces méditations, le soleil avait parcouru la moitié de son cercle,

Je veux dire la moitié de notre hémisphère; de de sorte que le jour s'éloignait de nous, et que l'orient se noircissait de ténèbres.

Je reconnus bientôt au son du cor et aux rugissemens des malheureux troupeaux, que ma dame revenait près de moi.

Et quoique je fusse encore enveloppé dans les pensées qui m'avaient absorbé tout le jour et qui chassaient de moi tout autre soin,

Dès que je sentis approcher ma dame, il me sembla que toute chose fut vaine, excepté l'objet dont je m'étais fait esclave.

A peine fut-elle entrée, qu'elle jeta l'un de ses bras autour de mon cou, et, de l'autre, me prit la main.

Un peu de rougeur se peignit sur mon visage, et je ne pus proférer une parole, tant j'étais pénétré d'une suave douceur!

Durant quelque temps nous nous entretînmes ensemble de choses différentes, comme un ami cause avec son ami;

Et lorsque la dame eut reposé ses membres fatigués, et puisé de nouvelles forces dans le repas ordinaire, elle me dit :

« Je t'ai promis de te mener en un lieu où tu pusses te faire une juste idée de toute notre condition.

» Si donc il te plaît, prépare-toi à me suivre, et tu verras des gens qui furent jadis de ta connaissance intime et de ta grande familiarité. »

Elle se leva, et je marchai sur ses traces, non sans avoir grand'peur; toutefois, je ne paraissais ni triste ni gai.

La nuit était devenue obscure et noire, de sorte que ma conductrice prit en main l'une de ces lanternes qui découvrent ou cachent à volonté la lumière.

Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, lorsque je crus entrer en un grand dortoir, comme on en voit dans les couvens.

C'était un long corridor tel que ceux des moines, aux deux côtés duquel on voyait des portes grossièrement travaillées.

Alors, la dame se tourna vers moi, et me dit que dans ces étables reposait son grand troupeau.

Les habitations des bêtes différaient comme leur condition; et chacune était couchée avec sa compagne.

« A main droite, me dit-elle, et dans la première étable sont renfermés les lions aux dents aiguës et aux ongles recourbés.

» Quiconque a un cœur magnanime et courtois, est changé par Circé en ce noble animal ; mais il s'en trouve peu de ton pays.

» Tes plages sont devenues désertes ; la guerre les a dépouillées de ces ombrages magnifiques qui rendaient les âmes moins sauvages et moins dures.

» Ceux que la furie et la rage possèdent, et qui mènent une vie pleine de brigandages et de violences, sont ici dans la seconde case avec les ours.

» Dans la troisième, si j'ai bonne mémoire, se tiennent les loups voraces et affamés, que nulle pâture ne peut assouvir.

» La quatrième est la demeure des buffles et des bœufs ; si par hasard, dans cette troupe, il se trouve quelqu'un des tiens, tant pis pour eux.

» Ceux qui se délectent à faire bonne chère, et qui dorment, quand il leur plaît, au coin du feu, habitent parmi les boucs, dans le cinquième troupeau.

» Je ne veux pas m'amuser à te décrire ainsi chaque étable ; ce détail serait long, et le temps nous presse.

» Qu'il te suffise de savoir que, devant et derrière nous, sont les cerfs, les panthères, les léopards, et plusieurs bêtes dont la grosseur surpasse celle des éléphans.

» Mais regarde un peu devant toi cette large porte

qui est là tout près, et dans laquelle nous allons entrer, quoiqu'il soit tard. »

Alors, sans me donner le temps de répondre, elle s'avança et dit: « Il faut toujours faire plaisir, quand il n'en coûte rien.

» Et, pour que tu puisses là-dedans connaître mieux les divers effets de cette demeure, et mieux examiner ce que tu verras,

» Je te rappelle que sous chaque toit sont rangés les animaux de chaque espèce différente;

» Ce lieu seul leur est commun; et, de même que dans le préau se promènent chez vous tous les prisonniers,

» De même toutes les bêtes, rangées dans les diverses étables, peuvent, quand bon leur semble, circuler pêle-mêle en cet endroit.

» De sorte qu'il va nous suffire de diriger là notre marche, sans perdre le temps à entrer dans chaque cellule pour les visiter séparément.

» J'ajouterai que ce lieu est le rendez-vous ordinaire des bêtes au-dessus des autres par la connaissance, le rang et la fortune.

» Et encore bien qu'elles soient couvertes d'une enveloppe d'animaux, il te sera facile de reconnaître les personnes, aux gestes, aux manières, aux regards. »

Tandis qu'elle parlait, nous arrivâmes à la porte, dont les ornemens étaient fort remarquables.

Sous le ceintre du portail était placée une figure

qu'on aurait crue vivante, et qui n'était que de marbre sculpté.

Elle avait l'air aussi glorieux qu'Annibal sur un éléphant, et son buste était celui d'un homme grave, fameux et considérable.

Il avait sur le front une guirlande de laurier, la face gaie et joyeuse; autour de lui étaient des gens qui lui faisaient fête.

« C'est, me dit la dame, le grand abbé de Gaëte, qui a été couronné poëte, comme tu dois le savoir.

» Son image fut placée en ce lieu par les dieux suprêmes, avec celle des hommes couchés à ses pieds,

» Afin que chacun, en arrivant ici, pût juger, sans autre indice, de l'espèce d'habitans qui s'y trouvent rassemblés.

» Mais l'heure du retour approche, et je ne veux pas perdre mon temps à te faire considérer ce personnage.

» Viens donc avec moi; ma bienveillance, dont tu te félicites, va surtout éclater pour toi dans la manifestation de ces lieux obscurs,

» Si la faveur de te les montrer ne m'est pas ravie par le ciel. »

CHAPITRE VII.

Nous avions déjà le pied sur le seuil de cette porte, et la dame avait fait naître en moi l'envie de le franchir.

Ce désir fut promptement satisfait ; la porte s'ouvrit tout-à-coup, et découvrit à mes yeux la rampante assemblée.

Et pour que je pusse mieux la voir, ma conductrice dégagea la lumière qu'elle avait tenue cachée sous ses vêtemens.

A cette clarté vive et soudaine, ainsi qu'il arrive à tout aspect nouveau, plus de deux mille têtes levèrent le front.

« Si tu es curieux de voir, me dit la dame, regarde maintenant la troupe nombreuse que ce lieu rassemble.

» Le spectacle en est plus varié que tu ne penses ; ce ne sont pas tous des quadrupèdes ; dans la foule il se trouve quelques oiseaux. »

Je levai les yeux, et vis tant et tant d'animaux, que je ne saurais jamais dire en quel nombre ni de quelle sorte ils étaient.

Et comme il serait ennuyeux de les passer en revue, je ne parlerai que de quelques-uns, dont mes yeux furent plus vivement frappés.

Je vis un chat, quoique avisé et de bonne race, perdre par trop de patience la proie qu'il guettait, et se retirer bafoué.

Puis je vis un dragon tout harassé, s'agiter sans repos, tantôt sur le côté droit, tantôt sur le gauche.

Je vis un renard, méchant et hargneux, ne point trouver encore de filets pour s'y prendre, et un chien corse aboyer à la lune.

Je vis un lion qui, par sa sottise, s'était arraché à lui-même les ongles et les dents.

Auprès étaient divers animaux mutilés, celui-ci sans queue, celui-là sans oreilles; tous étaient là musant.

Oncques je n'avais vu leurs pareils; c'était, si je m'en souviens bien, un mélange de lapin et de bouc.

Plus loin, un peu à l'écart, je vis un autre animal, qui ne ressemblait point à ceux-là, mais que la nature avait formé avec plus de soin.

Sa toison était précieuse et délicate; il paraissait courageux et superbe, et je sentis le désir de lui plaire.

Il ne pouvait montrer son cœur généreux; ses ongles et ses dents étaient enchaînés; aussi se tenait-il à part, dédaigneux et sauvage(4).

Je vis ensuite une girafe qui tendait le cou à

tout le monde, et, dans un coin, était un ours fatigué, qui ronflait.

Je vis un paon revêtu de son riche manteau, qui faisait la roue avec orgueil; peu lui importait tout le reste du monde.

Un animal inconnu dont la peau était toute marquetée, portait sur son dos une corneille.

Je vis ensuite une énorme bête au poil roux; c'était un bœuf sans cornes; de loin il m'avait trompé; je l'avois pris pour un gros cheval.

Je vis un âne si flasque, qu'il avait de la peine à porter seulement son bât; on eût dit une citrouille d'août.

J'aperçus un limier qui avait la vue basse; Circé en aurait fait quelque animal considérable, s'il n'eût marché en tâtonnant comme un aveugle.

Je vis un souriceau, dont le malheur était d'être si petit; il s'en allait batifolant tour-à-tour avec tous les animaux.

Plus loin, je vis un braque, qui flairait à celui-ci le museau, à celui-là l'épaule, comme s'il eût cherché son maître.

Le temps est déjà vieux, et j'ai la mémoire courte; de sorte que je ne puis bien vous raconter tout ce que je vis en un jour dans cette immense étable.

N'oublions pas un buffle qui me fit frémir par l'atrocité de ses regards et la force de ses mugissemens.

Je vis un cerf tremblant d'épouvante et qui croi-

sait à chaque instant ses voies, tant il avait peur de la mort!

Je vis, perchée sur une poutre, une hermine qui ne veut pas que personne la touche, ou même la regarde; elle avait près d'elle une alouette.

Je vis en plusieurs creux plus de cent hibous, une oie blanche comme la neige, et un singe qui faisait des cabrioles.

Je vis tant d'animaux, qu'il serait aussi long et aussi ennuyeux d'en détailler toutes les espèces, qu'il fût prompt de les regarder.

Combien d'entre eux m'avaient paru jadis des Fabius et des Caton, qui, lorsque je sus qu'ils étaient là, ne me semblèrent plus que des pécores!

Quelque tourmenté que je fusse par mes propres chagrins, je me serais avancé pour parler à plusieurs, s'il y avait eu des truchemens.

Mais ma dame, dès qu'elle eut connu mon désir et ma pensée, me dit: « Je vais te satisfaire.

» Regarde un peu là, au lieu que je te montre du doigt, et en suivant la ligne de la muraille. »

Alors, dès que mes yeux se furent tournés de ce côté, je vis, en un terrain bas, un gras pourceau enveloppé de fange.

Je ne veux pas dire à qui il ressemble; qu'il suffise de savoir que, si on le pesait, on le trouverait du poids de trois cents livres et plus.

Mon guide alors reprit: « Allons auprès de ce porc, pour peu que tu sois curieux de connaître ses sentimens et d'entendre ses paroles.

» Si tu voulais le retirer de ce lac d'ordure et le faire redevenir homme, il ne le voudrait pas; il se trouve là tout aussi bien que le poisson dans les lacs et dans les rivières.

Et comme cet abrutissement est presque incroyable, demande lui, pour être sûr que je te dis la vérité, s'il consentirait à sortir d'ici. »

A ces mots, la dame s'avança. Craignant de me séparer d'elle, je la pris par la main, qu'elle me tendit,

Et nous nous approchâmes du pourceau.

CHAPITRE VIII.

A notre arrivée, le pourceau leva sa griffe toute souillée de boue et d'excrémens; je jetai sur lui un regard de mépris.

Et comme j'avais été autrefois de sa connaissance intime, il fit un mouvement vers moi en montrant les dents, mais sans remuer le reste du corps.

Je lui dis d'un ton gracieux: « Que Dieu te donne une meilleure destinée, si celle-ci te déplaît! qu'il t'y maintienne, si elle t'est agréable!

»Converser avec toi me ferait plaisir. Sur toutes les choses que tu peux désirer de savoir, je suis à portée de te satisfaire.

»Je puis te parler librement et à cœur ouvert, du plein gré de celle qui m'a enseigné ces solitaires chemins.

»Les Dieux m'ont fait cette grâce, qu'elle n'a pas craint la fatigue de me sauver, et de m'épargner les chagrins dont je te vois assailli.

»Je suis autorisé par elle à te dire qu'elle te dé-

livrera du mal que tu éprouves, si tu veux recouvrer ton ancienne forme. »

Le pourceau, entendant ceci, se leva sur son pied droit; ce fangeux animal, tout troublé, me fit la réponse suivante :

« Je ne sais d'où tu viens; mais si c'est pour me tirer d'ici, tu peux t'en retourner où bon te semble.

»Je ne veux pas vivre avec vous; non, je ne le veux pas; et je vois bien que tu partages l'erreur qui m'a si long-temps aveuglé.

» Hommes, votre amour-propre vous abuse à tel point, que vous croyez qu'il n'existe de bonheur et de mérite que dans l'espèce humaine.

»Mais, si tu veux m'écouter, je vais faire en sorte qu'avant de te séparer de moi, tu sois détrompé de cette fausse imagination.

»Commençons par la prudence, cette éminente vertu, sur laquelle les hommes fondent leurs plus hautes prétentions à la supériorité.

»Le meilleur usage qu'on en puisse faire n'est-il pas de pouvoir, sans autre gêne que sa volonté, chercher son bien et fuir son dommage?

»Or j'affirme et déclare qu'en ce point notre espèce est certainement au-dessus de la vôtre, et c'est ce que toi-même ne contesteras pas.

»Nous faut-il un précepteur pour distinguer les herbes salutaires et les plantes nuisibles? Nous n'avons, Dieu merci, ni vos études ni votre ignorance.

»Notre station change de rivage en rivage, et

nous quittons chaque gîte sans regret, pourvu que nous vivions heureux et contens.

»L'un fuit les glaces, et l'autre le soleil; tous se laissant aller au temps et à leur propre caprice, comme nous l'enseigne la bonne nature.

»Pour vous, plus malheureux que je ne saurais dire, vous allez cherchant tel ou tel pays, non pour trouver un climat froid ou une chaude température,

»Mais parce que l'insatiable ardeur d'acquérir ne laisse aucune fixité à vos vœux, et ne vous permet pas de vivre modestement et avec tempérance.

»Et souvent vous quittez volontairement et par cupidité l'air sain et agréable, pour respirer des miasmes infects et pestilentiels.

»Nous fuyons le mauvais air, et vous la pauvreté; vous poursuivez à travers les périls une richesse dont la convoitise vous détourne de bien faire.

»Si nous voulions parler du courage, il est clair comme le jour que de nombreuses espèces d'animaux surpassent l'homme en ce point.

»Un taureau, un fier lion, un éléphant, et une infinité d'autres, sont hors de comparaison avec vous.

»S'agit-il des qualités du cœur? On trouvera que, pour la fermeté, pour la générosité, nous avons un meilleur partage.

»Il en est de nous comme de ces fameux Ro-

mains des vieux temps, ni l'espoir du triomphe, ni la vaine gloire ne sont le mobile de nos faits brillans et de nos exploits valeureux.

» On remarque dans le lion une vive ardeur d'actions magnanimes, un grand dédain de toute bassesse.

» On a vu des bêtes qui, pour fuir les chaînes et la prison, sont mortes avec gloire, héroïnes de la liberté.

» Leur sein renfermait une âme si grande, qu'elles ne pouvaient supporter la vie avec la servitude.

» Sous le rapport de la tempérance, nous ne sommes pas moins supérieurs à l'homme.

» Nous ne consacrons aux luttes de Vénus qu'une saison courte et fugitive; mais vous, c'est sans trève et sans mesure, c'est en tout temps, c'est en tout lieu, que vous combattez sous ses drapeaux.

» Les produits du ciel, sans le secours de l'art, suffisent à notre aliment, et vous, dans vos festins, vous voulez forcer la nature.

» Vous ne vous contentez pas, ainsi que nous, d'un seul mets; pour satisfaire votre gloutonnerie, vous courez jusque dans les champs de l'Aurore.

» Ce n'est point assez pour vous de ce que renferme la terre, il vous faut encore ouvrir les entrailles de l'Océan, pour vous rassasier de ses dépouilles.

» Je ne finirais pas, si je voulais montrer combien vous êtes plus malheureux que toute espèce d'animaux.

» Nous sommes bien plus que vous les enfans gâtés de la nature; elle nous a prodigué des présens dont elle est avare envers vous.

» Pour se convaincre de cette vérité, il suffit d'examiner nos sens et les vôtres; le débat ne peut pas être douteux.

» L'aigle a le regard plus perçant que vous; l'oreille et le nez du chien sont d'une plus grande finesse; notre goût est plus délicat que le vôtre. Si le sens du toucher vous est demeuré propre,

» Ce n'est point pour vous faire honneur, que cette préférence vous est donnée, c'est bien plutôt pour que les appétits amoureux jettent parmi vous plus de ravage et vous causent plus de tourmens.

» Tout animal naît vêtu de sa fourrure qui, sous chaque ciel et dans chaque contrée, le défend des intempéries de l'air;

» L'homme seul arrive au monde dénué de toute défense; il n'a ni cuir, ni épines, ni plumes, ni toison, ni soies, ni écailles, qui lui servent de bouclier.

» Il commence à se plaindre en commençant à vivre, et ses lamentations sont si aiguës et si douloureuses, que c'est pitié de le voir.

» Qu'est-ce que la durée de sa vie auprès de celle du cerf, de la corneille ou de l'oie?

» La nature, il est vrai, vous donna les mains et la langue, mais que ces biens sont chèrement payés par l'ambition et par l'avarice!

» A combien d'infirmités vous êtes soumis par

la nature d'abord, et ensuite par la fortune, qui vous promet tant de biens sans réaliser ses promesses !

» L'ambition, la luxure, les pleurs, la cupidité, que de fléaux répandus sur cette vie, dont vous faites un si grand cas !

» Aucun autre animal ne joint à une existence plus fragile un plus grand amour de l'existence ; à des terreurs plus fortes une rage plus effrénée.

» Le pourceau n'est point persécuté par le pourceau, ni le cerf par le cerf ; l'homme seul égorge l'homme, le crucifie, le dépouille.

» Juge maintenant si j'ai envie de redevenir forme humaine, lorsque je me vois délivré de tous les maux dont m'accablait l'humanité.

» Et si quelqu'un, parmi tes semblables, a l'air d'être heureux et content, ne le juge point sur l'apparence ; sois sûr que je vis plus fortuné dans cette fange,

» Où je me vautre et me roule sans inquiétude (5). »

* * * * * * * * * * * * * *

LE RESTE MANQUE.

REMARQUES.

(1) Circé, déesse orientale, était, en effet, très-antérieure à Jupiter : Homère a quelquefois confondu, dans ses poëmes, l'une et l'autre mythologie.

(2) On sait que Machiavel, dans les factions qui déchiraient Florence, perdit sa place de *secrétaire de la chancellerie des dix magistrats de liberté et de paix*, place équivalente à celle de secrétaire d'état, et qu'il occupait depuis douze ans. Par cette disgrâce, qui eut tous les caractères de la proscription, il se trouva réduit à une pauvreté honorable, mais qu'il supportait avec beaucoup d'impatience. Milton, dans une situation pareille, montra un bien plus beau caractère.

(3) Allusion à la fameuse ligue de Cambray contre l'ambition effrénée de Venise.

(4) Ici, dans l'original, deux tercets sont indiqués seulement par des points.

(5) Il est probable que La Fontaine, qui connaissait Machiavel, a puisé ici sa fable des *Compagnons d'Ulysse;* du moins il n'est pas douteux que ce ne soit ce morceau qui a créé l'ouvrage de Gelli.

FIN DES REMARQUES.

CHAPITRES MORAUX.

CHAPITRE PREMIER.

L'OCCASION.

A PHILIPPE DE NERLI (1).

Qui es-tu, toi qui ne sembles pas une femme mortelle, toi que le ciel a dotée et embellie de tant de grâce?... Pourquoi ne poses-tu pas sur la terre? Pourquoi des ailes à tes pieds?

— Je suis l'Occasion, que peu de personnes connaissent; et ce qui fait que je suis toujours en mouvement, c'est que j'ai le pied sur une roue.

Il n'est point de vol égal à ma course, et si j'ai des ailes aux pieds, ce n'est que pour éblouir les regards.

De ma longue chevelure éparse sur mon front je me couvre le visage et le sein, de peur qu'on ne me reconnaisse à mon arrivée.

Mais derrière la tête je n'ai point de cheveux. Me retourné-je, ou suis-je passée? c'est peine perdue de vouloir me prendre.

— Dis-moi; quel est cet homme qui te suit? — C'est le Repentir (2). Qui me laisse échapper, le saisit.

Et toi-même, tandis qu'égaré dans des pensées vaines, tu perds le temps à discourir, vois; sans que tu t'en apperçusses,

J'ai passé.

CHAPITRE II.

LA FORTUNE.

A JEAN-BAPTISTE SODERINI (3).

Par quels vers pourrai-je jamais chanter le règne de la Fortune et ses vicissitudes,

Et dire comment, toute fâcheuse et toute fantasque qu'elle est, elle réunit le monde entier sous ses bannières!

Jean-Baptiste, tu ne dois pas redouter d'autres blessures que les siennes,

Car cette changeante créature a coutume d'opposer sa plus grande force où la nature imprima sa plus grande énergie.

Je te prie donc de jeter un regard bienveillant sur mes vers, s'ils renferment quelque chose digne de toi.

Quant à la cruelle déesse, qu'elle tourne de temps en temps sur moi ses yeux féroces, et lise ce que je raconte d'elle et de sa puissance;

Et, quoiqu'elle siége très-haut au-dessus de

toutes les têtes, quoiqu'elle commande et règne avec impétuosité, qu'elle voie mon audace à parler d'elle et à la soumettre à la liberté de mes chants.

Plusieurs l'appellent toute-puissante, parce que quiconque reçoit la vie, éprouve tôt ou tard sa force irrésistible.

Souvent elle foule aux pieds les bons et élève les méchans, et presque jamais elle n'est fidèle à ses promesses.

Elle bouleverse à son gré les états et les royaumes, et prive les justes du bonheur qu'elle verse avec profusion sur les pervers.

Cette inconstante et mobile déesse place souvent les indignes sur un siége dont elle s'obstine à repousser les plus méritans.

Elle arrange les temps à son caprice, attaque ceux-ci, renverse ceux-là, sans pitié, sans loi, sans raison.

Il ne lui plaît ni de favoriser toujours le même, ni d'écraser toujours celui qui tombe au bas de sa roue.

De qui est-elle fille? de quelle race est-elle née? On ne le sait pas. Ce qui est certain, c'est que Jupiter même craint sa puissance.

Dans un palais ouvert de toutes parts elle a placé son trône; elle n'interdit à personne d'entrer, mais sortir est douteux.

Tout l'univers se presse à l'entour, désireux de voir des choses nouvelles, agité d'ambition et de convoitise.

Elle se tient tout au plus haut de la cime, et ne refuse un premier regard à aucun homme; mais qu'elle est prompte à se détourner!

Cette antique magicienne a deux visages, l'un cruel et l'autre doux; et, dans ses continuels mouvemens, tantôt elle ne vous voit pas, tantôt elle vous menace, tantôt elle vous supplie.

Elle écoute gracieusement tous ceux qui veulent entrer; mais lorsqu'ils cherchent à sortir, elle se fâche, et souvent elle leur ferme les voies.

Elle tourne sur autant de roues qu'il est de chemins pour arriver aux hochets qu'elle présente à tous les êtres vivans.

Soupirs, blasphêmes, invectives, voilà ce qu'on entend sortir de la bouche de tous ceux que la Fortune a rangés sous ses étendards.

Plus ils sont riches et puissans, et plus on remarque en eux de déloyauté; moins ils se montrent reconnaissans de ses faveurs.

Car tout le mal que nous éprouvons, nous l'imputons à elle; et s'il nous arrive quelque bien, c'est à notre mérite que nous en faisons honneur.

Dans la tourbe toujours nouvelle des esclaves que ce lieu rassemble, Audace et Jeunesse obtiennent les plus merveilleux succès.

Là, vous voyez la Crainte renversée à terre, toute pleine de soupçons et d'ignorance, et à qui le Repentir et l'Envie font la guerre.

L'Occasion ne cesse pas d'y voltiger; enfant

simple aux cheveux épars, elle va se jouant à travers les roues d'alentour;

Jour et nuit, elle tourne sans relâche, et l'ordre du Ciel, à qui rien ne résiste, est que l'Oisiveté et la Nécessité se pressent incessamment autour d'elle.

Celle-ci répare le monde que celle-là détruit; là, on voit, en tout temps et à toute heure, ce que vaut et ce que peut la Patience.

Riches et puissans viennent en foule caresser l'Usure et la Fraude, et entre ces deux femmes apparaît la Libéralité ruinée et couverte de lambeaux.

Sur les portes, qui, comme il a été dit, ne sont jamais fermées, sont assis le Hasard et le Sort, privés d'yeux et d'oreilles.

Puissance, Honneur, Richesse, Santé, se tiennent là pour récompense; pour punition et pour tourment, Servitude, Infamie, Maladie, Pauvreté.

C'est à l'aide de cette dernière famille, que la Fortune manifeste tout l'excès de sa fureur; tandis qu'elle envoie l'autre à ses favoris.

Parmi tous les habitans de ce séjour, celui-là est le plus heureux qui se laisse emporter par elle selon qu'elle le désire;

Car nos inclinations combinées avec ses caprices, sont la source de nos biens et de nos maux.

Ce n'est pas qu'on puisse avec sûreté se fier à elle, ni croire éviter ses rudes morsures, ses coups violens et impétueux.

Tandis que riante et propice, elle vous empor-

tait au plus haut de sa roue, la voilà soudain qui fait volte-face, et rebrousse au milieu de son cours.

Et lorsque vous ne pouvez ni changer votre personne, ni renverser l'ordre que le Ciel a réglé pour vous, l'inconstante vous délaisse à moitié chemin.

Le moyen d'être toujours heureux serait de pouvoir avec adresse sauter légèrement de roue en roue.

Mais comme la puissance cachée qui nous gouverne nous a dénié ce don, la Fortune, en nous tournant le dos, change entièrement notre existence.

Nulle chose au monde n'est éternelle; la Fortune le veut ainsi, pour faire éclater mieux son pouvoir.

Cependant nous la prenons pour notre étoile polaire, et, autant qu'il nous est possible, nous nous plions à toute heure à ses changemens.

Au dedans et au dehors de son palais sont représentés les traits les plus marquans de son règne, les trophées dont elle s'honore le plus.

Vous voyez d'abord en ces peintures comment le monde fut vaincu jadis et soumis par l'Égypte,

Comment elle le tint assoupi dans une longue paix, et comment cet heureux climat renfermait tous les trésors de la nature.

On voit ensuite les Assyriens se saisir du sceptre universel, quand il plut à la déesse de le ravir aux Égyptiens.

Plus loin, regardez-la se tourner joyeusement

vers les Mèdes, des Mèdes vers les Perses, et, du laurier enlevé à ceux-ci, parer la chevelure des Grecs.

Là, se montrent subjuguées tour-à-tour Memphis, Thèbes, Babylone, Troie, Carthage, Jérusalem, Athènes, Sparte et Rome.

Ces cités s'y déploient d'abord dans tout l'éclat de leur richesse et de leur puissance, puis on voit la Fortune les donner en proie à leurs ennemis.

Là sont étalées les œuvres hautes et divines de l'empire romain, puis on contemple ses vastes ruines écrasant tout l'univers.

Comme un torrent rapide devenu orgueilleux dans sa course, brise et renverse tout sur son passage;

Il accroît cette partie, ronge et engloutit celle-là, change ses rivages et son lit, et fait trembler la terre dans ses bouillonnemens :

Telle, en sa furie impétueuse, la Fortune va changeant et bouleversant toutes les choses du monde.

Si vous pénétrez plus avant, vous voyez parmi les heureux, César et Alexandre.

Ce double exemple prouve combien elle aime à être heurtée, poussée, pourchassée;

Toutefois l'un n'arriva point au port, et l'autre périt couvert de blessures, sitôt que le voulurent ses ennemis.

Vous contemplez ensuite une infinité de per-

sonnages qui, pour tomber plus bas avec elle, s'élevèrent avec elle à une extrême hauteur.

Parmi eux apparaissent, captifs, morts ou détruits, Cyrus (4), Pompée, que la fortune avait pris par la main pour les porter jusqu'au ciel.

N'avez-vous jamais regardé l'aigle, lorsque, pressée par la faim, elle s'élève au sommet des cieux,

Enlevant une tortue, qu'ensuite elle laisse tomber pour la rompre et se repaître de sa chair?

C'est ainsi que la Fortune porte un homme au faîte des grandeurs, pour le briser bientôt et s'amuser de sa ruine.

Après ceux-ci, sont présentés encore de nombreux exemples des caprices de la Fortune, et des grandes et subites élévations.

On voit de quelle manière elle se joue de Cicéron, de Marius, et, à plusieurs reprises, allume ou obscurcit les rayons de leur gloire.

On voit enfin que le petit nombre de ceux qui comptèrent des jours heureux, moururent avant que la roue, en tournant,

Les eût jetés dans le précipice.

CHAPITRE III.

L'INGRATITUDE.

A JEAN FOLCHI.

Jean Folchi, les morsures de l'Envie qui s'acharne sur moi me causeraient plus de souffrance et de tourment,

Si les Muses, favorables à mes chants, n'avaient donné de douces cordes à ma lyre (5).

Ce n'est pas que j'espère ceindre la couronne poétique, ni accroître d'une seule petite goutte les ondes de l'Hélicon.

Je sais combien sont difficiles et longs les chemins du Parnasse, et que l'haleine me manque pour arriver au sommet;

Toutefois un tel attrait m'y porte, que j'espère par momens pouvoir cueillir quelques rameaux des arbustes dont la montagne est remplie.

Je cherche, en chantant, à détruire, ou du moins à modérer cette poignante douleur que

jette avec furie dans mon âme la persévérance de l'adversité.

Je veux dire dans mes vers comment se perdent les années utiles, et comment il se fait qu'on ne sème que sur le sable et sur l'eau.

Quand la gloire des vivans déplut aux étoiles et au ciel, on vit naître l'Ingratitude.

Fille de l'Avarice et du Soupçon, elle fut élevée au bras de l'Envie; elle vit dans le cœur des princes et des rois.

Là son siége principal est placé; c'est de là qu'elle descend sur tous les autres hommes, pour les noircir du poison de sa perfidie.

De là vient que sa fureur se répand partout; partout ses dents forcenées mordent et déchirent le sein de sa nourrice.

Et si la bénignité du ciel et ses douces faveurs méritent à quelqu'un le nom d'heureux, c'est un nom qu'il ne garde pas long-temps;

Bientôt il voit son sang et ses sueurs à la merci de l'Injure et de la Calomnie.

Arrive alors l'Ingratitude, cette peste dont les flèches envenimées ne s'épuisent jamais, car elle les ramasse à mesure, et les replace dans son carquois;

Et sa main ne cesse d'en frapper ceux qui deviennent le point de mire de ses cruelles attaques.

Le premier de ses traits est lancé, lorsque l'homme, sans nier le bienfait reçu, s'abstient d'y attacher une récompense;

Le second, lorsqu'il oublie son bienfaiteur, mais pourtant ne se déchaîne pas contre lui;

Le troisième, lorsque non content de l'oublier et de le laisser sans salaire, il le mord et le déchire à belles dents.

Voilà le coup qui pénètre jusque dans les os; voilà la blessure la plus incurable, la flèche lancée avec le plus de puissance.

Jamais ce mal affreux ne se guérit; s'il meurt une fois, il renaît mille, car son père et sa mère sont immortels.

Comme je le disais, il se complaît au cœur de tous les puissans; mais le plus habile à le répandre, c'est le peuple, lorsqu'il est maître.

Ses blessures sont les plus cruelles et les plus multipliées, parce que ses soupçons se mesurent à son ignorance.

Et les hommes qui l'agitent et que l'Envie dévore, ont toujours soin d'entretenir les défiances dans son âme, et d'ouvrir ses oreilles à la calomnie.

De là vient qu'on voit fréquemment un bon citoyen recueillir des fruits tout contraires aux semences qu'il avait mises dans son champ.

L'Italie était privée de paix et de repos, et le fer carthaginois assouvissait la soif des Barbares,

Lorsque, dans les murs de Rome, naquit un personnage divin, envoyé par le ciel, et qui n'eut et n'aura jamais son semblable.

Il était encore jeune quand, sur le Tésin, il fit

à son père un rempart de son corps, premier présage de ses heureuses destinées;

Et, après le désastre de Cannes, où tant de Romains furent immolés, seul, animé d'un courage intrépide, il ne voulut pas qu'on abandonnât l'Italie.

Peu de temps après, le Sénat l'envoya en Espagne venger les pertes communes et son deuil particulier,

Alors que Syphax, déployant ses enseignes en Afrique, ruinait la fortune d'Annibal et sa propre patrie.

Soudain le héros barbare prit la fuite, et bientôt furent expiés les flots de sang romain répandus dans les vallons de l'Italie.

De là le vengeur de Rome se rendit, avec son frère, en Asie, d'où sa prudence et sa valeur le ramenèrent triomphant.

Et il laissa dans toutes les cités et provinces d'admirables exemples d'humanité, de courage, de chasteté.

Quelle langue serait digne de célébrer tant de louanges? quel œil mériterait de contempler tant de spendeur? O temps heureux! ô Romains fortunés!

Ce chef illustre et invincible désigna aux regards de tous, et les plus hauts sommets de la gloire, et les chemins que l'homme doit suivre pour y arriver.

Jamais on ne vit dans un cœur humain, quelque

digne, quelque céleste qu'il pût être, tant de vaillance et de courtoisie ;

Ni les morts ni les vivans, ni les anciens ni les modernes ne peuvent opposer un rival à Scipion.

Et pourtant l'Envie ne craignit pas de le regarder en grinçant les dents de rage, et de lancer sur lui l'éclair de ses yeux flamboyans.

Elle le fit accuser par le peuple, et voulut que d'immenses bienfaits fussent payés par une immense injure.

Mais lorsqu'il vit l'erreur publique armée de la sorte contre lui, il quitta volontairement son ingrate cité.

Et ce fut là ce qui, plus tard, perdit Rome, quand les autres généraux virent qu'il fallait ou se sacrifier eux-mêmes, ou sacrifier la liberté.

Pour Scipion, sa seule vengeance fut de refuser ses os à sa ville, qui méritait si peu de les posséder.

Il tourna donc ses pas loin du toit paternel (6), et recueillit par-là des fruits tout contraires à sa semence.

Mais Rome ne fut point seule ingrate entre les républiques. Voyez Athènes, où, plus que partout ailleurs, l'Ingratitude établit son odieux domicile.

Les lois qu'elle même créa pour réprimer ce vice atroce et cruel, ne furent qu'un vain bouclier ;

Sa folie était d'autant plus grande, qu'elle connaissait le bien, tout en refusant de le suivre.

Miltiade, Aristide, Phocion, Thémistocle, sont

des témoignages frappans de sa déplorable inconstance.

Tous les trophées qu'ils obtinrent d'elle pour prix de leurs grands exploits, furent la prison, l'exil, les outrages et la mort.

Car, aux yeux du vulgaire, les villes prises d'assaut, le sang répandu, les blessures honorables, tous ces hauts services sont effacés par la moindre faute.

Cependant ces injustes et audacieuses calomnies contre de bons citoyens, font quelquefois un tyran d'un esprit équitable et doux.

Voilà comment un particulier usurpe le pouvoir suprême, et foule aux pieds les lois de son pays, pour échapper à l'Ingratitude.

Ce fut elle qui alluma l'ambition de César; ce qu'elle lui refusait, il le reçut de la colère et d'une juste indignation (7).

Mais laissons là les torts des peuples; je me tourne vers les princes modernes, et je vois l'Ingratitude habiter également pamri eux.

Acomat, peu de temps après avoir mis Bajazet sur le trône, mourut du fatal cordon (8).

Gonsalve abandonne le parti napolitain, et la disgrâce de son roi le récompense de ses triomphes (9).

Lisez l'histoire de tous les princes de l'univers, vous en trouverez bien peu de reconnaissans.

Vous verrez que tous les hommes fameux qui

changent les états et donnent les royaumes, sont payés par l'exil ou par le trépas.

Si donc tu es auteur d'une révolution, méfie-toi du prince que tu as fait; ne te prévaux point de ce que tu lui ás donné;

Il n'est pacte ni serment qui puissent t'assurer de lui; la peur qu'il a de toi est plus forte pour te le ravir, que sa foi pour te le conserver.

Et cette peur subsiste en lui, jusqu'à ce qu'il voie ta race éteinte, et toi et les tiens dans la sépulture.

A présent, consumez-vous en laborieux services, pour qu'une vie misérable et une mort violente en soient le prix!

Ah! tant que l'Ingratitude ne sera pas morte, chacun doit fuir les cours et les hauts emplois, car il n'est pas de voie plus courte pour amener l'homme

A pleurer ses propres succès.

CHAPITRE IV.

L'AMBITION.

A LOUIS GUICHARDIN (10).

Louis, puisque tu t'étonnes de l'événement survenu à Sienne (11), il me semble que tu ne vois pas le monde tel qu'il est;

Et si, comme tu me l'écris, ce que tu as éprouvé te paraît nouveau, réfléchis donc un peu mieux aux passions humaines.

De la Scythie à l'Égypte, et de l'Angleterre aux rives opposées, rien n'est plus commun que ce mal.

Quelle région ou quelle cité ne le connaît pas? quelle bourgade ou quelle chaumière en sont affranchies? Partout règnent l'Ambition et la Cupidité.

Elles naquirent au monde avec l'homme; sans elles, notre condition serait passablement heureuse.

Dieu ne venait que de créer les étoiles, le ciel,

la lumière, les élémens et l'homme, l'homme dominateur de tant de belles choses,

Lorsque l'Orgueil, vainqueur des anges eux-mêmes, révolta pour une pomme Adam et sa femme, au sein du Paradis.

Plus tard, auprès d'eux, Caïn et Abel leurs fils, vivaient heureux de leurs travaux dans leur pauvre habitation,

Soudain cette puissance occulte et ennemie de la nature humaine, qui roule dans les cieux avec les étoiles,

Voulant troubler leur paix, allumer entre eux la discorde, et les dépouiller de tout repos et de tout bien, envoya deux furies habiter sur la terre.

Toutes deux sont nues et se présentent avec une telle grâce, qu'aux yeux de plusieurs elles paraissent remplies de délices.

Mais chacune d'elles a quatre visages et huit mains; et ces huit mains vous saisissent et vous font tourner de tous les côtés où tournent les quatre visages.

Avec elles marchent l'Envie, la Paresse et la Haine, remplissant l'univers de leurs venins; la Cruauté, l'Orgueil et la Fraude les suivent aussi.

Par elles, la Concorde est chassée; elles portent en main un vase sans fond, symbole de leurs désirs insatiables.

Elles firent si bien que la vie douce et tranquille que le vieil Adam goûtait dans sa retraite, s'enfuit avec la Paix et l'Amitié.

Elles descendirent dans le cœur de Caïn, en prirent possession, et l'armèrent contre le juste Abel, de leur rage empoisonnée.

Ainsi se signala leur puissance, d'avoir su, dès ces premiers temps, créer un cœur ambitieux et cupide,

Quand les hommes vivaient nus, sans posséder rien, et quand on ne savait encore ce que c'était que richesse ou pauvreté.

O esprit humain insatiable, altier, trompeur, changeant, et, par dessus toute autre chose, malicieux, inique, impétueux et cruel!

C'est par ta fougue ambitieuse que le monde vit le premier meurtre et la première herbe ensanglantée.

Lorsqu'ensuite cette mauvaise semence se fut répandue, la cause du mal se multipliant, nul repentir ne l'empêcha plus de pulluler.

De là vient que l'un descend et que l'autre monte; c'est de là que dépendent, au mépris de toutes les lois et de tous les traités, les vicissitudes de la condition humaine.

Le roi de France les a subies plus d'une fois; plus d'une fois elles ont renversé les affaires de Louis (12), celles d'Alphonse, celles de Venise.

Ce ne sont pas seulement nos véritables ennemis, mais ceux qui paraissent tels (ainsi le monde fut fait dans tous les temps),

Que nous nous attachons à renverser; chacun

espère plus de l'oppression des autres que de son propre mérite.

Chacun voit le bonheur d'autrui avec peine, et travaille au mal d'autrui avec ardeur et vigilance.

C'est un instinct naturel qui, par un propre mouvement et une passion propre, nous pousse dans cette pente, si la loi ou la nécessité, plus fortes, ne parviennent à nous arrêter.

Mais voulez-vous savoir pourquoi, sous le règne universel de l'Ambition, telle nation commande, et telle autre est écrasée?

Pourquoi, par exemple, la France demeure victorieuse, tandis que l'Italie est abîmée dans une mer de deuil et de ravages,

Et pourquoi sur ce coin de terre se concentrent les tristes fruits de la semence qu'ont jetée l'Avarice et la Cupidité?

Le voici : Qu'un homme joigne aux grandes pensées de l'Ambition un cœur féroce et une vaillance intrépide, il n'a presque rien à redouter des fléaux qu'il déchaîne.

Qu'un peuple soit effréné de sa nature, mais qu'il ait reçu par hasard la sage discipline d'une bonne législation,

L'Ambition va lui faire user contre les nations étrangères cette fureur que ni la loi ni le souverain ne lui permettraient de tourner sur lui-même;

De sorte qu'il est personnellement à l'abri des maux; tandis qu'au dehors, partout où ses ensei-

gnes se déploient, il détruit la paix, l'ordre et la sécurité.

Si, au contraire, dans le même pays, l'Ambition s'unit à la lâcheté, attendez vous au débordement de tous les fléaux.

Il n'est point de malheur ni de ruine qui ne suive bientôt ce mélange de bassesse et d'inquiète ardeur.

Et si l'on rejetait la faute de ceci sur la nature, qui n'a point créé en Italie de peuples si durs et si féroces,

Je dis que par là notre Italie ne serait pas excusée, parce que le naturel peut être corrigé par l'éducation.

Ce fut elle qui jadis fit fleurir cette même terre; ce fut la mâle éducation qui lui inspira l'audace de subjuguer tout l'univers.

Maintenant elle vit (si un tel abaissement s'appelle vivre), elle vit écrasée sous l'oppression et les débris que lui ont mérités sa langueur.

Bassesse et Ambition, tels sont les coups sous lesquels les états d'Italie ont succombé.

Je laisse de côté les troubles civils de Sienne; mais, Louis, tourne les yeux par ici, vers les nations surprises et épouvantées;

Tu verras s'y déployer ces doubles jeux de l'Ambition, qui font que l'un pille et triomphe, et que l'autre est dépouillé et abattu.

Qu'il jette la vue sur ces pays, celui qui veut

contempler de grandes infortunes, et qu'il dise si jamais on vit sous le soleil de si affreuses cruautés.

Ici des femmes, des enfans, pleurent un père, un époux; là, des hommes sont arrachés de leur lit, et s'en vont errant, nus et fustigés.

Oh! combien de fois, tandis que le père pressait son fils dans ses bras, le même coup mortel est-il venu les renverser l'un sur l'autre!

Ceux-ci, avec leur famille éplorée, abandonnent le sol paternel, en accusant la barbarie et l'ingratitude des dieux.

La mère dit à sa fille éperdue : « Pour quel hymen déplorable, pour quel cruel époux je t'ai nourrie? »

Les fossés, les rivières, sont teints de sang, sont remplis de têtes, de jambes, de mains, et de membres de toute sorte, mutilés et déchirés.

Les oiseaux de proie, les bêtes féroces, les chiens hurlans, voilà les sépultures de nos pères : affreux et exécrables tombeaux!

On ne voit que visages sombres et horribles, comme ceux d'hommes qui attendent à chaque instant de nouveaux désastres et de subites épouvantes.

De quelque côté que se portent les regards, la terre est grosse de sang et de larmes, l'air est troublé de sanglots, de soupirs et de hurlemens.

Pour ceux qui aiment à s'aveugler sur les tristes effets de l'Ambition, ces exemples douloureux sont des leçons vivantes.

Lorsque l'homme ne peut la chasser de son sein, il faut du moins qu'un jugement droit, une sagacité rare, un grand esprit d'ordre et beaucoup de férocité, l'accompagnent.

Saint-Marc reconnaît à ses dépens, un peu tard et peut-être en vain, qu'il ne doit pas tenir un livre, mais une épée.

Cependant il s'agite pour régner et s'agrandir; mais, à sa honte toujours croissante, plus il acquiert d'un côté, plus il perd de l'autre.

Si donc vous voyez souvent naître de ces révolutions impétueuses et contraires, qui jettent dans les cœurs le trouble et la consternation,

N'en soyez point étonné; la majeure partie du monde se laisse gouverner par la Fortune.

Hélas! tandis que les douleurs d'autrui absorbent ma pensée et ma parole, une crainte plus grande vient tout-à-coup m'oppresser.

Je vois l'Ambition suivie du cortége que le ciel lui donna dès le commencement du monde, voler sur les monts de Toscane.

Parmi des nations dévorées d'envie, elle répand de si brûlantes étincelles, que bientôt cette belle terre sera consumée par l'incendie (13),

Si le ciel ou notre sagesse ne s'empressent de l'éteindre.

FIN DES CHAPITRES MORAUX.

REMARQUES.

(1) Historien florentin, très-estimé en Italie.

(2) En italien, c'est une femme, *la Penitenza*. J'aurais pu lui conserver son sexe en mettant *la Repentance*, mais cela eût offert quelque chose de bizarre et de contraint.

(3) L'un des chefs du gouvernement, et de la faction opposée aux Médicis. Il paraît, d'après les écrits de Machiavel, qu'il le craignait plus qu'il ne l'aimoit.

(4) Machiavel adopte ici, à l'égard de Cyrus, la narration d'Hérodote, contraire à celle de Xénophon. Plus haut, il a fait l'Égypte plus ancienne que l'Assyrie, ce qui est contraire aux données de l'histoire et surtout du climat.

(5) On voit par ceci que les poésies de Machiavel ne sont point l'ouvrage de sa jeunesse, comme quelques biographes le prétendent, mais qu'il les a composées, ainsi que la plupart de ses autres écrits, durant les loisirs que lui laissait sa disgrâce.

(6) Ce passage semble laisser croire que Scipion mourut exilé; le fait est qu'il finit ses jours dans sa maison de campagne à Literne; ce n'est pas là être banni de son pays.

(7) César ne paraît pas heureusement choisi comme exemple de l'ingratitude républicaine; assurément il fut plus ingrat envers Rome, que Rome ne le fut envers lui.

(8) Il n'est question ici, bien entendu, ni de l'Acomat ni du Bajazet de Racine, qui tous deux vivaient en des temps bien postérieurs à Machiavel, mais probablement d'un prince d'Esclavonie qui s'attacha à la fortune de Bajazet II, et qui vivait au commencement du seizième siècle.

(9) Il s'agit du fameux Gonsalve de Cordoue, surnommé *le grand capitaine.*

(10) Neveu du célèbre historien.

(11) Ceci se rapporte à quelques légers troubles civils qui étaient survenus dans cette cité.

(12) L'expédition de Louis XII en Italie et les événemens qui s'y rapportent sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les retracer ici.

(13) Cette triste prophétie ne tarda pas à se réaliser; la révolte de Florence contre Clément VII, qui éclata presque aussitôt après la mort de Machiavel, réduisit cette république aux dernières extrémités.

FIN DES REMARQUES.

LE BRATA YOUDA,

OU

GUERRE MALHEUREUSE;

POEME ÉPIQUE.

EXTRAIT DU KAVI, LANGUE POÉTIQUE DES JAVANAIS,

SUR L'ANALYSE ANGLAISE DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR RAFFLES.

Douzième Siècle.

NOTICE.

La poésie orientale n'est point aussi monotone qu'on se l'imagine. Sans doute elle ne peut offrir ces combinaisons infinies, ces développemens variés qui naissent pour les Européens des communications et du bruit de la société; sans doute aussi l'uniformité générale du climat et des productions influe puissamment sur le retour des mêmes peintures. Dans la nature physique, les palmiers et les gazelles, les eaux rafraîchissantes et les forêts ombragées; dans la nature morale, une contemplation vague et mélancolique de la destinée humaine; voilà, je le sais, les matériaux les plus ordinaires des poëmes de l'Asie; mais, en revanche, ces poëmes ne copient rien dans les écrits des hommes; tout y est emprunté du grand livre de l'univers, si diversifié dans ses objets les plus semblables. La religion, l'amour, sources fécondes de la poésie des Orientaux, sont des passions que rien n'épuise, et dont tous les accens ont des intonations différentes. Enfin, quel que soit le sujet qu'ils traitent, ils ont grand soin d'en multiplier les faces par la profusion des métaphores et des similitudes. Ces comparaisons aux longues queues, si fréquentes dans Homère, c'est d'eux qu'il les a reçues; et, si quelquefois elles semblent forcées dans ses poëmes

parce qu'il les lie à des rapports compliqués, elles sont naturelles chez les Orientaux qui les attachent à des rapports simples, et ne leur permettent le plus souvent d'embrasser qu'une seule face des choses. De l'usage fréquent des comparaisons sont nées pour eux les allégories, et les allégories ont dû produire naturellement les apologues, puisque dans toutes leurs compositions, de quelque genre qu'elles soient, les animaux sont doués de la parole humaine. Ainsi expliquée, l'origine de l'apologue, soit dit en passant, me paraît bien plus vraisemblable, que lorsqu'on va la chercher dans le besoin de couvrir d'un voile les leçons présentées aux rois. Ces leçons, en Orient, leur sont faites par les prêtres, qui, plus révérés et plus puissans qu'eux, et croyant les honorer en leur donnant à manger leurs restes, n'ont certainement pas besoin de se gêner pour leur dire tout ce qu'ils pensent.

Et s'il est vrai que la poésie asiatique ne manque pas de variété, même dans ses caractères généraux, combien lui en trouvera-t-on davantage dans la physionomie particulière que chaque grand peuple lui a prêtée? Chez les Persans, et chez les Turcs leurs copistes, elle est brillante, subtile, voluptueuse; les rêveries de l'esprit ou le délire des sens lui fournissent ordinairement ses couleurs; chez les Chinois, son ton est grave, sentencieux, pédantesque; circonscrite dans les intérêts mesquins de la vie, elle ne retrouve quelque élévation que pour le culte des parens et celui des souvenirs; chez les Arabes, elle est guerrière et pastorale, indépendante et passionnée; la générosité, la valeur, l'amour, la vengeance, l'hospitalité lui fournissent d'admirables couleurs; chez les Tartares, vous la voyez aussi diverse dans ses aspects que le sont les établissemens de cette grande famille de

peuples ; chez les Indiens ; enfin, soumis de temps immémorial à des conquérans qui leur sont odieux, sa tendance est de se reporter vers les anciens âges et les anciennes mœurs, lorsque de puissans bramines et de faibles rajas entretenaient les peuples dans des habitudes de superstition et d'indolence, de mélancolie et de volupté.

La poésie des Indiens, à laquelle appartient le poëme dont j'offre ici un extrait, est immense dans ses monumens, surtout si on l'envisage non-seulement dans les productions des Indous, proprement dits, habitant la presqu'île occidentale du Gange, mais dans celle des Indo-Chinois, ou peuple de la presqu'île orientale, et des îles circonvoisines. Je vais jeter un coup-d'œil rapide sur les principaux poëmes des uns et des autres, en omettant les poëmes dramatiques, qui seraient à eux seuls l'objet d'un travail considérable.

Tous les genres de poésie ont été cultivés par les Indous; mais les plus révérés, comme les plus anciens de leurs poëmes, sont leurs livres sacrés en langue sanscrite, à la tête desquels le respect général place les Védas et les Pouranas.

C'est surtout dans les Védas que les bramines ont consigné leurs notions sublimes d'un Dieu unique et immatériel, seul être proprement dit, dont tous les objets célestes ou terrestres, quels qu'ils soient, ne sont que de temporaires émanations. Le Commentaire du Gayatri, ou Verset le plus saint des Védas, nous a été apporté par Colebrooke (Dissertation on the religions ceremonies of the Hindous); en voici la traduction donnée par M. Langlès :

« Ce que le soleil et la lumière sont à ce monde visible,

le bien suprême et la vérité le sont à l'univers intellectuel et invisible. De même que nos yeux corporels ont une perception distincte des objets éclairés par le soleil, ainsi nos âmes acquièrent des connaissances certaines en méditant sur la lumière de vérité qui émane de l'Être des êtres. Cette lumière est la seule qui puisse guider nos esprits dans le sentier de la béatitude. Sans mains et sans pieds, il court rapidement et saisit avec force; il voit sans yeux; il entend sans oreilles; il connaît tout ce qui peut être connu; mais personne ne le connaît. Les sages l'appellent le Grand-Esprit, l'Esprit suprême et pénétrant. »

Plusieurs extraits curieux du texte même des Védas se trouvent dans les œuvres de sir William Jones; parmi ces extraits, je choisis le suivant :

« 1. Tel un arbre, le seigneur de la forêt, tel sans fiction est l'homme. Ses cheveux sont les feuilles; sa peau, l'écorce extérieure.

2. Sous la peau coule le sang; sous l'écorce, la sève. D'un homme blessé, le sang ruisselle, comme le fluide végétal, d'un arbre coupé.

3. Ses muscles sont les fibres entrelacées; la membrane autour de ses os est l'écorce intérieure étroitement adhérente. Ses os sont les fortes parties du bois; la moelle leur est commune.

4. Puisque l'arbre abattu par la cognée repousse, plus vif, de sa racine, de quelle racine repousse l'homme mortel abattu par la main de la mort?

5. Ne dis pas : « il repousse de la semence. » La semence le suppose vivant, tandis que, sans aucun doute, l'arbre qui sort du germe a, même après sa mort, un renouvellement visible.

6. Mais l'arbre qu'on arrache par la racine ne fleurit plus. De quelle racine donc repousse l'homme mortel abattu par la main de la mort?

7. Ne dis pas: « il naquit et renaît. » Qui peut le faire renaître?

8. Dieu seul, la parfaite sagesse et le parfait bonheur; Dieu, le refuge final de l'homme qui a libéralement employé ses richesses, qui a été ferme en vertu, qui connaît et adore le Grand Être. »

Cette comparaison des générations humaines avec celles des arbres a quelque chose de mélancolique et d'attendrissant; elle se retrouve dans Homère. La conclusion, sans doute, ne donne pas le mot de l'énigme; elle indique seulement où il faut l'aller chercher.

Mais c'est surtout par les grands poëmes épiques auxquels ils ont donné naissance, que les Védas et les Pouranas sont remarquables, poétiquement parlant. Il est deux de ces poëmes que la vénération publique ne distinguo pas des livres saints, ce sont le Mahabarat et le Ramayan.

Mahabarat veut dire littéralement: grande Inde. Barat, nom du premier roi de l'Inde, est celui que portait cette contrée jusqu'à ce qu'il fût changé par les Persans en la dénomination d'Indostan, que nous avons empruntée d'eux, et que la langue sanscrite ne connaît pas (Jones, 3e Discours à la société de Calcutta). Wilkins, dans son Catalogue de manuscrits en langue sanscrite, attribue cinq mille ans d'antiquité à cet ouvrage, composé de cent mille vers de huit syllabes, et dont l'auteur est, dit-on, un saint bramine nommé Viasa, le même qui compila les Védas et les réduisit à leur forme actuelle.

Le poëme est divisé en huit livres. Il a pour sujet la grande guerre des génies et des héros. Il contient l'histoire fabuleuse des deux plus anciennes familles qui aient régné dans l'Inde, et « offre, dit W. Jones, de charmans détails et des épisodes très-intéressans. » M. Ward, au premier volume de son grand ouvrage sur l'histoire, la littérature et la mythologie des Indous, en donne une analyse sommaire, que les curieux peuvent consulter.

Nous sommes redevables à Wilkins de la connaissance du Bagavat, autre poëme en douze livres, extrait du Mahabarat, et commentaire de l'un des Pouranas, appelé Pourana du poisson, parce que c'est sous la forme d'un poisson qu'eut lieu la première incarnation de Vichnou. C'est une chose fort remarquable dans ce poëme, que le récit du déluge et de la conservation de l'espèce humaine, au moyen d'une arche fabriquée par l'ordre de Dieu.

Le poëte présente d'abord en quelques mots le résumé du récit; forme orientale que nous remarquons dans Homère; puis il passe au récit même.

« Brama ayant envie de dormir, et souhaitant le repos après une longue suite d'âges, le fort démon Hayagriva s'approcha de lui, et déroba les Védas qui avaient coulé de ses lèvres (*).

Lorsque Héri (ou Vichnou), le conservateur de l'univers, découvrit cette action du prince des Divaudes, il prit la forme d'un petit poisson appelé sapari. Un saint monarque, nommé Satiavrata, régnait alors. C'était un

(*) C'est-à-dire que les mondes tombèrent en dissolution.

serviteur de l'esprit qui marchait sur les eaux, et si pieux que l'eau était sa seule nourriture.

Un jour qu'il faisait une libation dans le fleuve Critamala, et qu'il tenait de l'eau dans la paume de sa main, il vit remuer un petit poisson. Le roi de Dravira jeta sur-le-champ le poisson et l'eau dans le fleuve où il les avait pris. Alors le sapari, d'un ton pathétique, adressa ces paroles au bienfaisant monarque : « O roi qui montres de la compassion pour les opprimés, comment peux-tu me laisser dans l'eau de ce fleuve, moi trop faible pour résister aux monstres qui l'habitent et qui me remplissent d'effroi ? »

L'auteur nous apprend que le bon prince mit obligeamment le poisson dans un petit vase plein d'eau; mais que, pendant une seule nuit, il grossit au point de ne pouvoir plus être contenu dans le vase, et qu'il fallut successivement, vu le volume toujours croissant de son corps, le jeter dans une citerne, dans un étang, dans un lac, et enfin dans la mer : image frappante des désirs, qui grandissent à mesure qu'ils sont satisfaits!

Trompé ainsi à plusieurs reprises par le poisson, le roi dit : « Qui es-tu, toi qui m'abuses sous cette forme empruntée? Jamais avant toi je n'ai eu le spectacle ou n'ai entendu parler d'un aussi prodigieux habitant des eaux, qui, comme toi, ait rempli en un seul jour un lac de cent lieues de circonférence. Sûrement tu es Bagavat qui m'apparais, le grand Héri : salut et louange à toi, ô premier mâle! seigneur de la création, de la conservation et de la destruction! »

Le seigneur de l'univers, aimant l'homme pieux qui

l'implorait ainsi, et désirant le préserver de la mer de destruction causée par la perversité du siècle, lui dit, en ces termes, ce qu'il avait à faire : « O toi qui domptes les ennemis, dans sept jours les trois mondes seront plongés dans un océan de mort ; mais, au milieu des vagues meurtrières, un grand vaisseau envoyé par moi pour ton usage, paraîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la multitude des graines ; et, accompagné de sept saints, entouré de couples de tous les animaux, tu entreras dans cette arche spacieuse ; et tu y demeureras à l'abri du déluge d'un immense océan, sans autre lumière que la splendeur de tes saints compagnons. Lorsqu'un vent impétueux agitera le vaisseau, tu l'assujétiras à ma corne avec un grand serpent de mer ; car je serai près de toi. Tirant le vaisseau avec toi et tes compagnons, je demeurerai sur l'Océan, ô chef des hommes, jusqu'à ce qu'une nuit de Brama soit complétement écoulée. »

Le déluge universel survint en effet. Le saint monarque fit exactement tout ce qui lui était prescrit par le dieu suprême, et entra dans le vaisseau avec le chef des bramines. Alors le dieu lui apparut de nouveau sous la forme d'un poisson brillant comme l'or, s'étendant à un million de lieues, avec une corne énorme, à laquelle le roi attacha le vaisseau par le moyen d'un câble fait d'un long serpent. Le déluge apaisé, Vichnou tua le démon Hayagriva, recouvra les livres sacrés, ce qui signifie que les mondes renaquirent, et éleva au rang de septième menou ou dive, le saint roi Satiavrata. Mais le poëte, terminant par une explication philosophique sa narration fabuleuse, observe que l'apparition d'un poisson cornu

au religieux monarque fut maya ou illusion ; et ajoute que celui qui entendra dévotement ce récit allégorique sera affranchi du péché.

Moins grand en réputation de sainteté que le Mahabarat, mais plus célèbre comme composition poétique, le Ramayan, ouvrage du saint ermite Valmiki, est un poëme complet en sept livres, sur une action continue, intéressante et héroïque, sur les prodigieux exploits de Ram, le Bacchus indien, pour délivrer Sita, sa bien-aimée, des mains d'un épouvantable géant. Il existe un grand nombre de poëmes sur ce sujet, mais celui de Valmiki est le plus saint et le plus renommé. Je regrette de ne pouvoir pas en extraire l'épisode beaucoup trop long, du corbeau et de l'aigle, rapporté par W. Jones, dans sa Dissertation sur les dieux de l'Inde. Là, se trouve développée, avec un charme doux et religieux, cette belle doctrine de la philosophie indienne qui attache l'égarement à l'orgueil, comme son juste et inévitable châtiment; montre sujets à l'erreur tous les êtres créés, à quelque degré d'épuration et de divinité qu'ils soient parvenus, et ne place l'incorruptible vérité qu'à sa source même, c'est-à-dire dans l'intime sanctuaire de l'être unique et éternel.

Après ces deux poëmes sacrés, les Indiens, dans la foule immense de leurs poëmes profanes, en distinguent six réputés par eux les plus excellens, et qui sont également en langue sanscrite. Je vais en donner une idée, d'après les savantes recherches de Colebrooke sur la poésie sanscrite et pracrite ; le pracrit est un dialecte du sanscrit, qui a plus de mollesse et moins de majesté ; c'est celui que les anciens dramatistes de l'Inde mettaient surtout dans la bouche des femmes.

Le premier de ces six grands poëmes, ouvrage de Baravi, a pour titre : *Arjuna et le Montagnard.* Arjuna obtint de Chiva, d'Indra, et du reste des dieux, des armes célestes destinées à combattre le géant Dariodana. C'est par un mélange de religieuses austérités et de prouesses guerrières que triomphe à la fin le héros, après avoir vaincu dans un combat particulier le puissant dieu Chiva, qui, pour l'éprouver, s'était déguisé en habitant d'une tribu de féroces montagnards de l'Inde; voilà tout le sujet du poëme : en voici quelques courtes citations.

Un des suivans de Couvera, le Plutus indien, conduit Arjuna sur une montagne, dont la beauté le saisit d'un muet étonnement. Le guide rompt avec respect ce silence; car la loquacité, selon la réflexion du poëte, est convenable en son temps.

« Cette montagne, avec ses sommets neigeux qui percent en mille endroits les sombres nuées, est propre, lorsqu'on la considère, à enlever à la fois tous les péchés des hommes. C'est le siége de ces mystères subtils dont le sage démontre la vérité par des preuves que l'intelligence a de la peine à saisir. Mais Brama seul connaît pleinement cette vaste et inaccessible montagne, de même que lui seul connaît l'âme suprême. Ses lacs, tapissés de lotus et ombragés d'arbustes grimpans, dont les fleurs et le feuillage sont enchanteurs, forment un paysage ravissant. Ce beau site subjuguerait même le cœur des femmes fortes qui, jusque dans la compagnie d'un amant, ont su maintenir la fermeté de leur âme. Grâce à cette montagne heureuse et admirablement gouvernée, la terre, riche de ses pierres précieuses qui charment Couvera par leur haut prix et leur facile acquisition, semble

surpasser en magnificence les autres mondes ses rivaux. »

Il n'est pas besoin d'observer que la montague, dont on exalte ainsi le prix et la splendeur, est une figure. Elle représente l'amour divin. Ce caractère de mysticité allégorique se retrouve dans presque toute la haute poésie de l'Inde, profane ou sacrée.

Le talent du poëte ne brille pas moins dans les discours que dans les descriptions. Écoutons les reproches d'une reine à son époux, qu'elle excite à rompre une alliance fatale, et de honteuses chaînes d'apathie et de superstition.

« Je ne comprends pas cette prudence. Sans doute les opinions frappent diversement nos esprits; mais le désespoir s'empare de mon âme, lorsque j'envisage l'état misérable où tu es tombé. Toi qui reposais autrefois sur une couche éclatante, et n'étais éveillé qu'au doux bruit des louanges et des chansons, maintenant tu dors sur la terre hérissée d'herbes piquantes, et tu es arraché en sursaut à ton sommeil par les hurlemens affreux des Jackals! Tes pieds qui, jadis appuyés sur une estrade ornée de pierres précieuses, se couvraient de la poussière des fleurs tombées de la guirlande des monarques prosternés; tes pieds maintenant, dans les déserts sauvages, marchent ensanglantés par les dards aigus des plantes que la dent du cerf a coupées. Ta personne, ô roi! dont chaque jour tu voyais s'accroître la beauté, en te nourrissant du débris sacré des fêtes données aux saints personnages, s'évanouit avec ta gloire, tandis que tu n'as plus pour alimens que les fruits des forêts. Que tu sois réduit à cette

condition par la malice de tes ennemis, voilà ce qui déchire mon cœur. Ah! pour l'homme vaillant dont le courage ne peut être dompté, l'infortune est un triomphe. Laisse la paix, ô roi! Revêts l'activité, l'énergie; et que tes adversaires soient immolés. C'est aux paisibles saints et non pas aux monarques que sied cette perfection qui désarme les ennemis par la patience. Si des hommes tels que toi, dont l'honneur fait la force et qui sont les conducteurs des vaillans, se soumettent à cette honte insupportable, c'en est donc fait de la magnanimité; la voilà détruite sans ressource. Mais puisque tu dépouilles ta vaillance, puisque tu achètes le repos par la lâche soumission, quitte donc cet arc, symbole de la souveraineté. Fais-toi cénobite, et alimente par les oblations les feux régénérateurs. Adhérer au complot d'une perfide alliance, n'est pas bon pour toi, valeureux prince. C'est ta perte que machinent tes alliés. Les rois, ambitieux de victoire, sont sans scrupule dans les traités et dans les stratagèmes. Toi que le temps ni les destinées n'ont pas encore plongé dans un gouffre profond d'adversités, mais dont la splendeur est seulement éclipsée et l'activité ralentie, prends confiance en la fortune; elle peut de nouveau te sourire et tu reparaîtras comme le soleil au matin chassant l'amas jaloux des nuages. »

Je passe au second des six grands poëmes indiens, qui a pour titre Maga; d'autres croient que ce nom est celui de l'auteur. La grandeur du sujet, l'unité d'action, l'élévation du style lui assignent sa place parmi les premières épopées; mais le goût des Indiens pour la poésie descriptive, et particulièrement pour les peintures licencieuses, a défiguré cet ouvrage. Les deux premiers et les huit der-

niers chants sont les seuls dans lesquels le tissu du poëme se prolonge sans interruption ; les dix chants intermédiaires employés à raconter un voyage de Crichna ou Apollon, avec un cortége de nymphes amoureuses, sont un hors-d'œuvre tout-à-fait déplacé. Tâchons de montrer en peu de mots l'ordonnance de cette composition, débarrassée du long épisode qui l'obstrue.

Au premier chant, Naréda (Mercure) envoyé par Indra, fait une visite à Crichna, et l'excite à la guerre contre son cousin Sisoupala, roi des Chédis. Au second, Crichna délibère avec son oncle et son frère s'il doit entreprendre cette guerre immédiatement, ou d'abord assister un roi voisin dans l'accomplissement d'un solennel sacrifice, auquel Sisoupala est également invité. Ce dernier parti l'emporte. C'est ici qu'est placée la longue superfétation dont il a été parlé plus haut. Au treizième chant, départ de Crichna pour le sacrifice. Au quatorzième, il arrive et reçoit un honorable accueil. Le quinzième décrit le commencement de la fête ; et, au seizième, Sisoupala, jaloux des divers honneurs rendus à Crichna, se retire avec ses guerriers. Cette rupture amène une négociation infructueuse. Enfin les deux armées se préparent au combat : tout cela occupe deux chants. Au dix-huitième, la bataille commence ; elle continue au suivant, où le poëte peint la déroute et la destruction de l'armée de Sisoupala. Dans le dernier, ce roi, réduit au désespoir, provoque Crichna à un combat singulier. Le combat se donne ; et, à la manière des poésies indiennes, les deux champions s'opposent l'un à l'autre des armes surnaturelles. Sisoupala attaque son ennemi avec des serpens monstrueux, que celui-ci détruit à coups de crânes de géans. Le roi a recours à des armes de feu ; Crichna

les éteint avec un glaive liquide. Ainsi l'action se prolonge par le balancement des forces et l'opposition des élémens, jusqu'à ce qu'enfin Crichna, d'un coup de flèche, perce au cœur Sisoupala.

Les discours de ce poëme sont surtout cités comme remarquables; je n'en rapporterai qu'un seul. Au second chant, lorsque Crichna hésite entre la guerre et le sacrifice, Balarama lui conseille la guerre :

« Un ami sûr, un ennemi déclaré, c'est bien ; leurs actions les ont fait connaître. Mais quand l'amitié ou la haine sont douteuses, l'événement est chargé de les manifester. La paix est possible avec un ennemi naturel qui nous fait des avantages, non avec un ami incertain qui nous cause du détriment. Bienfait ou dommage, voilà la pierre de touche des alliances. Songe que le roi des Chédis fut offensé par l'enlèvement de Rismini ; car une femme est cause ici que l'arbre de la discorde pousse des racines. »

Remarquons, en passant, cette similitude de donnée avec l'Iliade. Balarama poursuit :

« Tandis que tu étais entraîné à subjuguer les rejetons de la terre, il assiégeait cette ville, de même que les ténèbres enveloppent les bords de Mérou, quand le soleil est éloigné.... Après cette injure et ta vengeance, le roi des Chédis est notre ennemi nécessaire. L'homme qui temporise, tandis qu'un aggresseur furieux s'apprête à le surprendre, dort exposé au vent avec du feu sous son bras. Quel homme, même capable de supporter une injure unique et légère, serait assez lâche pour endurer tranquillement des outrages répétés ? En d'autres occasions

la patience convient à l'homme, ainsi qu'à la femme la pudeur. Mais le guerrier qu'on insulte jette de côté la patience, comme la femme, au lit nuptial, jette de côté la modestie. Quiconque se décide à vivre torturé par les insultes d'un ennemi, mieux vaudrait pour lui que jamais dans les angoisses sa mère ne l'eût enfanté. La poussière qui, des pieds du voyageur, s'élève et se répand sur sa tête, est moins vile que le lâche qui s'accommode des affronts. »

Cette éloquence est vive et fière, il faut en convenir.

Je ne m'arrêterai pas à la troisième épopée, ayant pour titre : Naisadja, et dont on suppose que le brame Chriasa est l'auteur. Il me suffit de dire que le sujet en est le même que celui du roman de Nella Raja, mais conduit beaucoup moins loin (*). Le poëte s'arrête au mariage des deux amans, dont il suppose que la félicité résiste aux machinations de leur céleste ennemi. Ainsi il se prive de toutes les intéressantes aventures dont nous avons vu le détail. A la place, il se complaît dans de longues et obscènes descriptions de jouissances sensuelles, trop bien accommodées au goût de ses compatriotes.

Mais notre attention la plus vive est réclamée par les trois derniers des six grands poëmes, et par Calidas, leur

(*) Cette histoire de Nella Raja, formant un des épisodes les plus célèbres du Mahabarat, a donné naissance à une foule de poëmes indiens. Il en existe un entre autres du fameux Calidas. Ceux qui seraient curieux de se faire une idée de l'épisode qui sert de texte primitif à ces différentes compositions, peuvent consulter la traduction latine littérale qui en a été publiée il y a quelques années à Londres, à Paris et à Strasbourg, sous le titre de *Nalus*, par M. Bopp, savant orientaliste anglais. Un vol. grand in-8°, chez Treuttel et Würtz.

auteur Calidas, selon l'opinion des savans anglais de Calcutta, florissait vers les premiers siècles de l'ère chrétienne. C'était le plus fameux des neuf poëtes appelés *les neuf perles*, qu'un des rajas d'alors entretenait à sa cour, resplendissante de la lumière des arts, tandis que de profondes ténèbres enveloppaient celle de l'Occident. Une épigramme composée en indoustan moderne dit que la poésie fut la fille joyeuse de Valmiki, et qu'ayant été élevée par Viasa, elle choisit Calidas pour époux; qu'elle fut mère d'Amara, de Sundar et de plusieurs autres, mais que maintenant, vieille et décrépite, sa beauté s'est flétrie; que son pied sans ornement est glissant dans sa marche, et qu'on ne sait sous quelle chaumière elle daignerait s'abriter.

Le plus admiré des poëmes de Calidas, et l'un des plus fameux parmi les poëmes sanscrits, a pour titre Raguvansa, ou *les Enfans du Soleil*. Il contient l'histoire de Ram et de ses prédécesseurs et successeurs. Ainsi les huit premiers chants se rapportent à Ragu et aux siens; les huit suivans ont pour objet Ram, son père et ses fils; les trois derniers concernent les descendans de Cusa. Chaque chant de ce grand poëme cyclique est consacré spécialement à l'un des héros dont le caractère est fortement contrasté avec les précédens.

Le poëte n'a choisi de l'histoire de Ram que les principales circonstances. Il les raconte à peu près dans le même ordre qu'elles sont décrites aux théogonies et aux poëmes sacrés, mais avec des richesses poétiques infiniment plus grandes; car, en général, le style des poëmes de l'Inde, réputés saints, sans en excepter le Ramayan de Valmiki, est lâche, diffus, et non moins dénué d'ornemens qu'abondant en répétitions.

Voici la fin du neuvième chant du Raguvansa. L'auteur décrit une touchante aventure arrivée dans une chasse royale :

« Ainsi la chasse, semblable à une maîtresse artificieuse, amorçait le prince oublieux de tous ses devoirs, et qui, déposant le fardeau de l'État sur ses ministres, nourrissait indulgemment sa passion.

» Le roi passait sans retenue toutes les nuits dans quelque coin de bois solitaire, couché sur un lit de feuilles et de fleurs, et éclairé d'un feu de plantes sauvages. Au point du jour, éveillé, non par le tambour royal, mais par le tapement des oreilles de son éléphant, il écoutait avec délices et comme un augure heureux, les doux gazouillemens des oiseaux.

» Un jour qu'à la poursuite d'une gazelle, il avait devancé son cortége, il arriva, son cheval écumant de fatigue, sur les bords du Tamasa, que fréquentaient les dévots. Un bruit sourd dans les ondes, causé par un vase qu'on remplissait, parut au roi le grommellement d'un éléphant, et il lança une flèche vers le lieu d'où le son partait. C'était un acte défendu (*); car, aveuglé par la passion, le sage lui-même se fourvoie. « Ah ! mon père ! » Tel fut le cri lamentable qui sortit des eaux. Le roi, tout éperdu, écarta soudain le feuillage; il trouva le vase renversé; et tout auprès, le jeune fils d'un ermite, le corps transpercé par sa flèche. Il s'arrêta pâle de stupeur, et comme blessé lui-même. Le prince, de glorieuse lignée, se jette à bas de son cheval, et s'informe avec précipitation de la fa-

(*) Il est interdit à la tribu royale et militaire de tuer les éléphans ailleurs qu'à la guerre.

mille du jeune homme, qui, s'appuyant douloureusement sur le vase, lui dit, d'une voix faible, qu'il était le fils d'un ermite, sans être prêtre lui-même.

» Sur les indications du jeune blessé, le roi le transporta chez ses parens; et lorsqu'ils approchèrent de leur fils unique, il leur raconta sa fatale erreur. Le malheureux couple, avec des sanglots, conjura le roi d'arracher la flèche du sein de l'enfant: il n'était plus. Alors le vieil ermite, à qui ses pleurs tenaient lieu de libations, prononça sur le roi cet anathème; « Tu vieilliras, frappé du même malheur que moi. » Tandis qu'en parlant, il s'échauffait, tel qu'un serpent qui d'abord s'élance et décharge ensuite son venin, le roi lui dit: « Ta malédiction est tombée comme une grâce sur moi, dont la vue n'a point encore été rejouie par l'aspect d'un beau rejeton: c'est ainsi qu'alimentée par les rameaux, la flamme brûle le sol et le fertilise. » Il ajouta: « Ma cruauté mérite que je reçoive la mort de tes mains; quels sont tes ordres? » Le saint ermite lui demanda du bois pour le bûcher funéraire, sa femme et lui étant décidés à suivre leur fils au tombeau. Le roi, dont la suite venait d'arriver, s'empressa d'exécuter leur commandement, et resta abattu portant en lui la malédiction de l'ermite, cause de sa future destruction, de même que les feux dévorans sont récelés dans les entrailles de la mer. Le prince s'adressant encore au vieillard: « Saint ermite, lui dit-il, que veux-tu que fasse maintenant ce criminel déshonoré qui mérite de toi le trépas? » L'ermite désira que la flamme funéraire fût religieusement allumée, et le roi présenta le feu pour brûler en un seul bûcher l'ermite, sa femme et son fils.

» Pour le chef de la race de Ragu, il retourna dans son palais, suivi de son armée, abattu et portant en son es-

prit la pesante imprécation du saint, de même que l'Océan renferme en ses entrailles le feu de la destruction. »

Cumara, autre poëme de Calidas, a pour sujet la naissance du fils de Parvadi, et se termine à l'accouchement de la déesse. Il y a lieu de croire que l'ouvrage est incomplet; on croit qu'il avait originairement vingt-deux livres. Il remonte à la naissance de Parvadi, et célèbre les religieuses austérités par lesquelles elle mérita d'obtenir la main de Chiva. Ce dieu manifesta sa passion d'une manière bizarre. Irrité contre Camdeo (l'Amour), qui avait osé lancer sur lui ses traits, il le fit périr d'une mort temporaire. Tous les personnages du poëme, sans excepter le mont Neigeux, père de Parvadi, sont représentés avec une forme et des mœurs humaines, et dans l'exacte observation du costume indien.

Le poëme de Maga Douth, du même auteur, qui complète le nombre des six plus célèbres épopées, a mérité cet honneur, non par son étendue, car il n'a que cent seize stances, mais par l'extrême élégance de sa diction. Le poëte suppose qu'Yacsa, l'un des suivans de Couvera ou Plutus, a été séparé d'une épouse bien-aimée. La cause de cette disgrâce est une imprécation du dieu, courroucé de la négligence avec laquelle son serviteur a souffert que le jardin céleste fût foulé par l'éléphant d'Indra. L'infortuné demi-dieu, banni du ciel et relégué sur la terre, vient d'établir sa résidence sur une montagne où Ram séjourna jadis; là, il conjure un nuage qui passe, de porter à sa femme un message d'amour.

« Je sais, lui dit-il, que tu es sorti de la race renommée des nuages diluviens, et que tu peux, ministre

d'Indra, prendre à ton gré toutes les formes. Je m'adresse donc à toi comme un humble suppliant, séparé, par le pouvoir du destin, de mon épouse chérie. Une requête adressée en vain aux âmes généreuses, vaut mieux qu'une sollicitation qui réussit auprès des âmes viles. Tu es, ô nuage, le refuge des enflammés; je te conjure de porter à ma bien-aimée un message de son époux, banni par la colère du dieu des richesses. Tu te rendras à Alaca, séjour du chef des Yacsas; tu verras son beau palais blanchi par les rayons lunaires échappés du croissant de la tête de Chiva qui semble fixé dans ces boccages, etc. »

On peut juger par les divers morceaux qui viennent d'être cités, que ni la grâce, ni la force, ni le naturel, ni le pathétique, ne manquent aux poëmes des Indiens. Quant à l'harmonie de la langue et au savant artifice de la versification, ce sont d'autres sources de beautés dont je ne puis malheureusement concevoir ni transmettre aucune idée. Non-seulement leurs vers sont à la fois rimés comme les nôtres et mesurés comme ceux des anciens (*), mais ils

(*) Les Indiens ont, dans des stances de tous les rythmes, des vers de tous les mètres, savoir : en pracrit, depuis six jusqu'à vingt-six syllabes; et en sanscrit, depuis vingt-sept jusqu'à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Ces deux sortes de vers sont classés en vingt-un genres. Chaque genre comprend une immense variété de mètres possibles, selon les différens modes dans lesquels peuvent être distribuées les syllabes longues ou brèves, aussi bien que les pauses. Et, comme les quatre vers de chaque stance peuvent être ou pareils, ou alternatifs, ou entièrement différens, la variété possible des mètres est presque infinie. Ainsi, dans le premier genre, où le vers est de six syllabes, il a été supputé soixante-quatre combinaisons pour les syllabes de chaque vers; quatre mille quatre cent seize pour celles de la demi-stance; et seize millions sept cent

sont assujétis le plus souvent à un travail d'allitération qui présente des combinaisons prodigieuses du retour affecté des mêmes syllabes (*). Peut-être cette merveilleuse reproduction de mots susceptibles d'être coupés et retournés à l'infini sans que la pensée en souffre, doit-elle être comparée aux fécondes amputations du polype, qui doit à l'imperfection même de sa nature la faculté de se diviser en parties innombrables, sans cesser jamais d'être entier. En effet, l'extrême richesse des langues d'Orient, qui ont des mots et presque des phrases faites pour toutes les modifications et complications d'idées, est, à bien dire, une véritable pauvreté. Cela facilite, il est vrai, l'improvisation, l'inspiration, qui est le caractère général des poëtes de ces contrées; mais cela ôte à chaque auteur son mérite propre, son caractère particulier, que nous aimons à trouver dans les bons écrits de nos littératures européennes. Les langues ne sont que des

soixante-dix-sept mille pour les vingt-quatre syllabes de la stance entière. Dans le dernier des vingt-un genres, soixante-sept millions cent huit mille huit cent soixante-quatre combinaisons ont été calculées pour les vingt-six syllabes de chaque vers; environ quatre quatrillions cinq cent trois trillions six cent vingt-un billions pour cinquante-deux syllabes; et plus de vingt nonillions deux cent quatre-vingt-deux octillions trois cent quatre-vingt-huit septillions, pour quatre cents syllabes, dont la stance entière se compose.

(Colebrooke, *on Sanscrit and Pracrit poetry.*)

(*) Dans le poëme de Calidas, sur les aventures de Nella Raja, la rime et l'allitération sont combinées à la fin de chaque vers de telle sorte que les trois ou quatre dernières syllabes de l'hémistiche sont les mêmes pour le son, quoique différentes pour le sens. « C'est, dit Colebrooke, une série de jeux de mots sur un sujet pathétique. » Il est clair que, dans l'original, le génie de la langue empêche que cela ne soit ridicule, et même y attache une beauté.

instrumens; il ne faut pas qu'elles deviennent des ouvrages.

J'excéderais toute limite si je voulais entrer dans quelques détails sur les petits poëmes des Indiens, élégies, poésies érotiques, poëmes scolastiques, odes, apologues, satires, etc.; car je m'aperçois que je ne me suis encore occupé que des peuples de la presqu'île occidentale; et il me reste à parler de ceux de l'autre presqu'île, qui méritent aussi de fixer notre attention. C'est le savant Leyden (on the Languages and Littérature of the indo-chinese nations) qui sera mon principal guide dans cette seconde partie de mon travail.

Les principaux peuples indo-chinois, ainsi nommés parce qu'ils séparent l'Indostan de la Chine et qu'ils participent des mœurs et des origines de ces deux grandes contrées, sont les Siamois, les Birmans et les Malais. Tous ont leur littérature et leur poésie, filles du vénérable sanscrit, et plus ou moins remarquables, soit par cette origine commune, soit par leurs différences particulières.

Chez les Siamois, comme chez les autres peuples de l'Indo-Chine, les dogmes et les traditions de la mythologie indienne sont en vigueur. Seulement, au culte de Bruma, ils substituent celui de Boudh, qui, suivant les Indiens de toutes les sectes, est regardé comme le neuvième avatar ou incarnation de Vichnou, et qui a, dit-on, réformé la doctrine des Védas et interdit sévèrement les sacrifices d'animaux. Boudh est appelé par les Siamois Somonacodam. On trouve des particularités sur ce dieu, soit dans l'excellent ouvrage de Laloubère sur l'histoire de Siam, soit dans la relation anglaise de l'ambassade à Ava, par le major Symes. Le pali, ancien dialecte du

sanscrit, est la langue sacrée et scientifique des Siamois. Nous ne connaissons d'ouvrages écrits en cette langue que quelques courts fragmens qu'en a donnés Laloubère; mais ce peuple possède, dans sa langue vulgaire appelée *thay*, une grande variété de poëmes. Les Siamois naissent poëtes. « Femmes et hommes, dit Laloubère, sont presque tous fort exercés à l'impromptu, dont la matière la plus ordinaire est une raillerie continuée, où paraît à l'envi la vivacité des réparties et des répliques. »

Parmi leurs poëmes mythologiques ou chéritras, on cite le Ramakien, qui semble être une version du Ramayan, dans laquelle les aventures du Ram indien sont parodiées à la siamoise; le Vetjasundon, ou histoire d'un raja, qui, se promenant dans son jardin, vit un manguier flétri, et, à cet aspect, frappé d'un coup de la grâce, alla se faire ermite dans la forêt; le Voravung, ou aventure d'un infortuné raja qui, escaladant une nuit la fenêtre de sa maîtresse, fut tué par une épée enchantée suspendue pour la garder.

Le Chalavan raconte l'enlèvement et la délivrance d'une princesse qu'un épouvantable crocodile, épris de ses charmes, a conduite dans les profondes demeures de l'Océan.

Dans le Phoumom, le ravisseur est un éléphant, et la princesse est pareillement délivrée des caresses de cet amant redoutable.

Le Pratom expose une cosmogonie conforme aux principes de la secte des Boudistes.

Un autre poëme renferme les instructions d'un singe plein de ruse et d'esprit; un autre, les aventures de quelques personnes envoyées au pays des Racsasas, espèce de génies, pour la recherche d'un fruit dont une reine, dans sa gros-

sesse, témoignait une envie demesurée. Les députés obtiennent le fruit à condition que l'enfant sera élevé parmi les Racsasas; on le leur amène, en effet, et, lorsqu'il devient grand, il est rendu à sa famille.

Ces diverses fictions, dont la plupart sont tirées des poëmes sanscrits, offrent, au rapport de Leyden, un style sauvage et bizarre, tout-à-fait étranger à nos idées.

Je ne connais aucun poëme épique des Birmans; seulement le major Symes assure qu'ils sont très-riches en chansons ou ballades, dérivées des traditions indiennes. Ces peuples, si l'on en croit le même voyageur, aiment beaucoup la poésie. Quand leurs vers sont bien recités, ils sont doux et harmonieux. Ils en ont à rimes plates et à rimes croisées, et toutes leurs poésies sont en stances, comme généralement celles des Indiens.

Mais c'est surtout parmi les diverses divisions ou tribus de l'empire des Malais qu'on trouve des sources abondantes de trésors poétiques. La langue de ces peuples a une simplicité de structure et une suavité d'intonation qui l'a fait surnommer l'italien de l'Orient. Elle se divise en un grand nombre de dialectes, selon les tribus qui la parlent.

Les ouvrages favoris des Malais, proprement dits, ou habitans de la presqu'île de Malacca, sont les Pantoun, mot qui est généralement traduit par chanson, mais qui serait peut-être mieux rendu par similitude ou proverbe. Ce sont, en effet, des comparaisons versifiées, avec un apophthègme qui leur sert d'application. Un pantoun est un quatrain rimé, affectant l'obscure concision des oracles, de sorte que l'intelligence en est souvent difficile

aux européens qui n'aperçoivent aucune connexité entre la similitude et son application. Les Malais prétendent que l'affabulation en est toujours ingénieuse; mais on peut soupçonner que, si la moitié du quatrain est pour le sens, l'autre moitié est souvent pour la rime, comme dans les anciens triplets de la poésie welche, qui n'admettent pas une liaison nécessaire entre l'image naturelle et la maxime morale. Quelquefois, dans des jeux ou débats alternatifs, les Malais se lancent de ces sortes de pantoun pendant des heures entières, le dernier fournissant toujours la réclame du suivant, jusqu'à ce qu'une des parties soit mise à bout; ou, selon l'expression des Malais, jusqu'à ce qu'elle soit morte.

Les Sayer, dont l'analogue se trouve dans la poésie des Persans, sont une autre espèce de composition poétique des Malais. C'est dans ce rythme que sont écrits leurs poëmes moraux, didactiques ou descriptifs, et leurs légendes ou grandes épopées.

Leurs chéritras sont généralement en prose, mais fréquemment mêlés de vers. Ces chéritras contiennent les fables mythologiques répandues parmi la tribu des Malais, et quelquefois des fragmens de leur histoire, revêtus d'ornemens poétiques. Les fables indiennes, javanaises et arabes, sont les trois grandes sources de toutes leurs légendes; mais, dans les compositions modernes, les caractères et les incidens sont tellement mêlés, qu'il n'est pas toujours facile de déterminer à laquelle des trois origines elles appartiennent.

Il me reste à citer quelques morceaux. Voici d'abord plusieurs pantoun. Le premier est un défi poétique; les autres font voir de quelles manières sont présentées, dans ces quatrains, les images et les applications.

I.

Vous êtes un bambou et je ne suis qu'un tendre rejeton;
Cependant, venez, que nous aiguisions nos armes.
Vous êtes comme dix, et je ne suis que comme neuf;
Venez pourtant, que nous combattions en vers ironiques.

II.

La grenade a plusieurs cases,
Mais les grains sont également rouges dans toutes.
Ne donnez pas une injuste préférence à une race d'hommes quelconque,
Car le sang est également rouge dans tous.

III.

Ne secouez pas la tige du riz;
Si vous la secouez, la tige est perdue.
Ne cédez pas à vos jeunes penchans;
Si vous y cédez, votre personne est perdue.

IV.

La feuille jaune du bétel de Patani,
La fraîche noix du bétel de Malacca,
Une blanche demoiselle chrétienne,
Entraînent une personne à sa ruine totale.

Le passage suivant appartient dans l'original, au mètre appelé Sayer, qui est généralement celui des contes et poëmes moraux des Malais.

« Quand ma maîtresse regarde au dehors par sa fenêtre, son œil éblouit comme une étoile. Ses brillans rayons étincellent et resplendissent; son frère aîné ne peut supporter son éclat. La couleur de sa joue est pareille au rouge mangou. Son col gracieux et éblouissant, traversé par des ombres chaque fois qu'elle mange; ses traits, tels

que ceux d'une statue ou d'une figure théâtrale; son front semblable à la nouvelle lune dans ses premiers jours; ses sourcils arqués, si beaux que je voudrais les dévorer, tout cela fait que depuis long-temps je l'ai choisie pour ma maîtresse.

« Elle porte un collier de diamans de Ceylan, dont les longs clous, brillans comme des éclairs, sont aussi transparens qu'un collier de perles. Sa taille est mince et extrêmement élégante; son col est tourné comme celui d'une statue polie. Éloquente dans l'énonciation de ses mots, ses lèvres qui se séparent, sont comme le bois cramoisi. Ce n'est point par la parure, c'est par elle-même qu'elle est ornée. Ses dents sont noires, teintes avec la poudre de baja. Gracieuse, déliée, majestueuse comme une reine, ses cheveux sont décorés des fleurs de Siraja; ses beaux traits n'offrent aucun défaut de symétrie. Mon âme, à sa vue, flotte souvent, prête à me quitter, empressée à s'échapper par mes yeux et hors d'état de retourner à sa demeure. »

Je pourrais citer également quelques passages de poëmes et chansons des Bougis, autres peuples Malais, habitans des Célèbes; mais il est temps de terminer cette longue notice, en arrivant aux poésies des Javanais, ou insulaires de Java qui forme une des plus grandes divisions de l'empire des Malais. Ce peuple agriculteur n'est point livré, comme presque toutes les tribus de la même nation, au mouvement continuel, aux voyages lointains, aux entreprises hardies de la navigation et du commerce; fixé dans ses foyers par la fertilité de son sol, il a reçu de la richesse et de la paix un degré supérieur de développement poétique. Le Brata Youda, poëme dont on va lire

l'extrait, suffira pour en offrir la preuve. L'analyse de ce poëme, publiée à Londres, en 1817, par Thomas Stamford Raffles, ancien gouverneur de l'île, forme un chapitre de son importante histoire de Java, en deux volumes in-4°.

Il est donc vrai que, libres ou esclaves, guerriers ou pacifiques, cultivateurs ou commerçans, riches ou pauvres, incultes ou civilisés, tous les peuples éprouvent un besoin plus ou moins vif d'exprimer en vers leurs sentimens et leurs pensées, et qu'ils ouvrent l'âme et l'oreille à cette musique de langage appelée poésie. L'Inde a, comme l'Orient, ses légions de poëtes, mortels à la fois privilégiés et malheureux. Une vieille tradition indienne que cite Mme Graham, dans son voyage dans l'Inde, porte qu'aux noces de Chiva et de Parvadî, les dieux ayant épuisé tous les amusemens connus alors, désirèrent des plaisirs nouveaux. Chiva essuya quelques gouttes de la sueur de son front et les secoua sur la terre. De cette rosée naquirent les poëtes, êtres divins. Reconnaissans du don de la vie, ils chantèrent les louanges de Chiva, mais oublièrent d'y associer Parvadi, qui, blessée de leur silence, les relégua dans le monde de la terre, où leur occupation fut de chanter les dieux et les héros, en présence des rois et des grands; et leur destinée, d'errer misérablement au sein de la pauvreté. Ainsi, point d'exception pour les Homère de l'Inde; hommage et indigence, voilà le plus beau lot que, par toute terre, puisse espérer le génie.

FIN DE LA NOTICE.

LE BRATA YOUDA,

POEME JAVANAIS.

EXTRAIT.

Le sujet du poëme est la Guerre sacrée, ou Guerre des cinq fils de Pandou, appelés les Pandavas, comme les fils d'Atrée sont nommés les Atrides; contre leurs cousins les Couravas, ou les cent fils de Courou, qui avaient usurpé sur eux le royaume d'Astina, le plus ancien des états javanais. Le poëme est partagé en sept cent dix-neuf stances, chacune de quatre mètres égaux, et dont le rhythme varie de temps en temps, selon le genre des objets décrits. La scène se passe principalement dans la ville d'Astina et dans les grandes plaines voisines, théâtre de la guerre. La durée est d'environ un mois. L'auteur, dans les premières stances, annonce qu'il se nomme Ponseda, et qu'il écrit à une époque correspondant à notre onzième siècle, sous le règne de Jaya Baya; règne tellement heureux et tranquille, que les seuls voleurs, dit-il, sont les amans qui, à la clarté de la lune, dérobent

leurs plaisirs. Puis il commence son récit, en entrant par le milieu de l'action, lorsque l'usurpateur entame des négociations avec les princes dépossédés.

« Dans les vieux temps, Crichna (1) était l'ami de Naranata Pandava, et il le pressa, disant : « Ne demande rien moins à Souyoudana, chef de Courou, qu'un partage du royaume. S'il y consent, c'est bien ; sinon, la guerre ! » Après cet avis, il partit de Virata en toute hâte, monta sur son char attelé de coursiers aux pieds légers, qui s'élancèrent dans l'air comme s'ils eussent eu des aîles, et bientôt il distingua la ville d'Astina qui se perdait dans les nues. Tristes étaient ses bananiers, comme une femme plaintive séparée de son époux. Les angles des portes semblaient s'incliner à mesure qu'il avançait, et leurs tourelles paraissaient lui faire signe de se hâter. Les branches du serpent-fleur ondulaient au gré des vents, comme en témoignage d'obéissance, et toute la beauté de la ville des Courous paraissait s'informer s'il était suivi des Pandavas. »

Mais Crichna avait laissé à Virata les fils de Pandou, et l'aspect de chaque chose était triste sur la route. Cinq stances sont consacrées à la peinture de cette tristesse.

« Dès que le bon Crichna fut arrivé aux plaines de Courou, il fut joint par les héros Canva, Janaca et Narada, qu'il rencontra dans la plaine, et qui s'associèrent à sa cause. Aussitôt l'excellent Cri-

chna s'assit sur le siége du cocher, cédant sa propre place dans le charriot aux trois Panditas (2), et leur rendant obéissance. Ceux-ci lui donnèrent à leur tour le salut, et prièrent intérieurement pour la santé de Crichna. Les Panditas voyaient avec plaisir que Crichna eût pris place auprès du cocher; et comme la route était longue, ils parlèrent de leur voyage vers le roi d'Astina. Ils discoururent aussi de plusieurs matières importantes, et leurs paroles coulaient doucement comme un agréable ruisseau.

»Quand le digne Crichna fut entré dans la plaine de Courou, Dreteraja (frère aîné de Pandou et père des Couravas) apprit bientôt son arrivée prochaine, et donna ordre de nettoyer le palais, prescrivant en même temps d'étendre sur la terre les plus beaux tapis, depuis le trône royal jusqu'à la grande place.»

Remarquons bien toutes ces attentions recherchées même envers des ennemis. Il ne faut pas croire qu'elles soient incompatibles avec la grossièreté et la férocité des mœurs héroïques. Homère est plein de tous ces soins d'une civilité rafinée, et souvent il fait sentir combien elles plaisent à ceux qui en sont l'objet. L'absence d'une politesse bienveillante indique plutôt la dégénération, que l'enfance des peuples.

Cependant l'entrée de Crichna dans la ville, et la marche de son char vers la salle d'audience au bruit des instrumens, excitèrent une joie et une

affluence dont le poëte fait la description la plus animée.

« Le peuple, dit-il, désirant de contempler le cortége royal, et craignant d'accourir trop tard, se pressait à grands flots aux lieux où il espérait de le voir. Les uns ajustaient leur parure et relevaient à la hâte leurs cheveux épars; d'autres, qui avaient laissé leur toilette à demi-achevée, se présentaient avec des dents moitié noires et moitié blanches (3), tandis que des femmes soutenaient leur sein des deux mains, comme si elles eussent voulu le présenter au héros exalté parmi les hommes. Des enfans aussi portaient dans leurs bras leurs poupées d'ivoire, et, leur adressant la parole, leur disaient de reconnaître et de saluer celui qu'ils regardaient comme leur père et leur roi. »

Crichna descendit au palais, non point du roi d'Astina, mais d'un vieux pandita, nommé Aria, révéré des deux partis. Là il reçut l'hospitalité la plus amicale, et les viandes lui furent servies dans des plats d'or enrichis de pierres précieuses. Le roi d'Astina vint lui offrir des friandises (4); mais il les refusa. Le roi lui en témoigna son déplaisir; il répondit : « Député pour traiter avec toi, cette nourriture me serait un poison, tant que ma mission n'est pas finie. » Ainsi parla le pur entre les hommes.

Ensuite Crichna va rendre ses respects à Batari, veuve de Pandou, qui était demeurée au milieu des usurpateurs du trône de ses enfans.

« Dès que Batari le vit s'approcher, son âme s'épanouit comme une fleur. Mais bientôt, oppressée par le chagrin, elle jeta doucement ses bras autour du cou de Crichna ; et, avec un puissant effort pour comprimer ses larmes : « O mon ami et mon protecteur! dit-elle, tu apportes la consolation et le soulagement à mon cœur brisé. Tu me rends aussi heureuse en ce moment que si j'étais dans la délicieuse compagnie des fils de Pandou. » Crichna lui répondit : « Ne t'afflige pas, princesse, tout ce qui existe a été ordonné par le tout-puissant Maître du monde, dont je ne suis que l'humble instrument. » A ces mots, Crichna retourna jouir des soins et des attentions de son hôte.

Mais les conseillers du roi d'Astina le poussaient à la guerre. Ce prince porte ses soucis auprès de la reine, dont l'exquise beauté surpassait même celle des filles des cieux, et qui renfermait plus de douceur qu'une mer de miel. Ici le poëte place de belles descriptions de l'amour des deux sexes, des grâces et des séductions des femmes, enfin des jeux et des amusemens des dames du palais, pendant un clair de lune, dont le repos n'est troublé que par la voix du bramine proclamant minuit.

L'aurore renaît ; description du lever du soleil. Ce jour est celui de l'audience donnée à Crichna. Introduit en cérémonie devant le roi, il annonce l'objet de sa mission, c'est-à-dire, la proposition d'un partage de son royaume entre lui et les Pan-

davas, auxquels appartenait légitimement la totalité. Le conseil se partage; les vieux inclinent à la paix; les jeunes, à la guerre. Tout-à-coup, un serviteur de Crichna vient l'avertir secrètement que le roi a rassemblé des troupes pour le faire périr. Crichna donne ordre qu'on se mette en mesure de repousser par la force cette criminelle agression.

« Puis, s'abandonnant à sa colère, il s'élança de son siége, et sa passion se souleva dans lui-même, comme s'il eût été sous la furie de la déesse Cali. Ses discours cessèrent d'être doux; ils devinrent rudes et superbes, et il représenta le tout-puissant Vichnou, dont la figure réunit la force des trois pouvoirs et des trois mondes. De ses épaules, on vit se déployer quatre bras surmontés de trois têtes et de six yeux. Dans sa personne entrèrent la vigueur et la divinité de tous les dieux, de Brama, des saints, des déités, des chefs des Racsasas (5), avec la puissance de tous les habitans et de tous les princes du monde immatériel, et de tout ce qui avait puissance. Alors balançant son corps çà et là, et poussant un souffle aussi fort que le rugissement du lion, il ébranla la terre dans sa base, et troubla les fondemens de toute chose. Le sommet des montagnes en trembla, et les flots de la mer s'élevèrent en tourbillons comme des montagnes, et lancèrent les poissons des profondeurs de l'abîme sur les plages environnantes. En un instant, les cent Couravas furent saisis de terreur. Ils restèrent muets, comme s'ils eussent été sans vie et sans volonté. »

Crichna est enfin calmé par les discours soumis d'Aria, son hôte, qui lui rappelle le vœu de la belle Droupadi, femme de l'aîné des Pandavas, de ne point rattacher sa chevelure jusqu'à ce qu'elle se soit baignée dans le sang de tous les fils de Courou. Il reprend sa forme naturelle, se retire en déclarant la guerre; et, après de vains efforts pour attirer à son parti le vaillant Kerna, il va retrouver les Pandavas, dont il enflamme le courroux en leur annonçant ce qui s'est passé. Soudain, les préparatifs de guerre sont faits; chefs et combattans se rassemblent.

« Au point du jour, les Pandavas se levèrent et sortirent de leur capitale, resplendissans comme le soleil du matin lorsque, dominant au-dessus des montagnes, il darde sur la terre ses premiers rayons; et aussi nombreux, aussi serrés que les flots de la mer. Éléphans, chevaux, chars éblouissans de harnais d'or, tout à la fois fut mis en mouvement. Innombrables étaient les fleurs qui furent répandues sur eux en nuages par les Panditas; éclatans étaient les sons des airs guerriers qui soufflaient le triomphe aux fils de Pandou. Et quand les fleurs cessèrent de tomber, il s'éleva un vent puissant et comme favorable à leur marche; car les dieux étaient assemblés en haut, et leur souhaitaient la victoire. »

Le poëte fait ensuite un dénombrement homérique des chefs et des corps de l'armée, et transporte la scène au conseil de guerre, tenu par le roi

des Courous, à qui le sage Aria venait de donner avis des approches de l'ennemi. Il met sur pied, de son côté, toutes ses forces. La longueur d'une seule ligne était de douze millions et cent mille combattans, et les légions pressées couvraient les montagnes et les forêts.

La peinture du premier choc des deux armées rappelle quelques traits de l'Iliade.

« Les Pandavas arrivés sur le champ de bataille, s'avancèrent, du côté de l'Orient, devant les corps déployés des Couravas. Les deux armées, en face l'une de l'autre, jetaient des cris de joie et brandissaient leurs armes. De toutes les deux à la fois sortaient des sons perçans et confus. Les plus forts et les plus braves guerriers avaient été placés au front; les seuls qui ne prirent point part à la mêlée étaient les musiciens et les porte-étendard. On vit d'abord les cavaliers qui formaient la première ligne, caracoler et se mouvoir agilement en brandissant leurs sabres; bientôt les armées s'élancèrent intrépidement l'une contre l'autre, parmi les rugissemens des éléphans, les hennissemens des chevaux, le roulement des tambours, et les clameurs des guerriers; jusqu'à ce qu'enfin les airs et les cieux se remplirent de bruits discordans, et que la terre fut ébranlée par le tumultueux fracas de la guerre. »

Des stances nombreuses sont consacrées à décrire les mouvemens particuliers de chaque corps, et les exploits individuels des combattans. Assu-

rément, la matière ne manque pas au poëte; car la bataille dure plusieurs jours, et le nombre des chefs montés sur des éléphans est de mille millions, suivis de onze cent mille billions d'hommes. Quant aux chefs à cheval, leur nombre est d'un billion seulement, et leur suite ne forme que dix billions. Changemens d'évolutions et de phalanges, défis, combats singuliers, blessures et morts, trèves, sépultures, épisodes, tout se passe comme dans Homère. Seulement, les femmes sont plus souvent introduites sur la scène. Ici c'est une mère qui pleure sur les cadavres de ses trois fils, et qui fait d'inutiles efforts pour les rappeler à la vie. Là c'est une épouse qui se revêt de ses plus brillantes parures, et qui se précipite dans le bûcher de son époux, tandis qu'une autre femme de guerrier, grosse de huit mois, est privée de cet honneur. Enfin la mort du brave Kerna et la défaite du roi d'Astina terminent cette première bataille. A la vue de son fils sanglant et inanimé, le Soleil, père de Kerna, s'obscurcit de douleur, et témoigne sa peine profonde par un grondement de tonnerre et une pluie de larmes, tandis que de ses yeux enflammés jaillissent incessamment des éclairs. C'est ainsi que, dans l'Iliade, Jupiter honore par une pluie de sang le trépas de son fils Sarpédon.

Il s'agit de remplacer Kerna dans le commandement général de l'armée. Le roi d'Astina, consterné de sa perte, jette les yeux sur Salia, qui se débat long-temps contre l'honneur qu'on lui veut

faire; il accepte enfin; c'est l'Hector des Courous. Il a, comme le prince troyen, son beau palais, dont il fait une description brillante, et son Andromaque, appelée Satiavati, l'héroïne du poëme, où elle est introduite un peu tard.

Une scène répondant à la fameuse scène des adieux dans l'Iliade, a lieu entre les deux époux. Cependant les choses ne se passent pas tout-à-fait de la même manière. Satiavati ayant déclaré à Salia sa résolution inébranlable de l'accompagner dans le combat, les époux javanais se prodiguent des marques si vives et si répétées de tendresse, que, fatigués d'amour, ils tombent endormis dans les bras l'un de l'autre. Salia se réveille le premier, profite du sommeil de Satiavati pour s'échapper doucement de ses bras, se revêt de son armure, et est honoré par les Panditas qui jettent sur le guerrier une pluie de fleurs.

A peine Salia s'est-il mis à la tête de son armée, qu'il s'engage une nouvelle bataille dans laquelle, après des prodiges de valeur, le général des Courous voit ses troupes plier et fuir. Demeuré seul dans la plaine, il lance contre les ennemis ses flèches, qui se changent successivement en des milliers de Racsasas, de dragons et de malins esprits. Cette subite apparition jette un moment la consternation et l'effroi dans l'armée des Pandavas. Enfin Crichna ordonne à tous ses soldats de tirer leurs épées et de serrer leurs rangs, et la troupe des démons disparaît sans avoir exercé aucun ra-

vage. Alors le bon et paisible Derma, chef des Pandavas, se laisse persuader avec beaucoup de peine de sauver, par la mort de Salia, ses frères et lui-même. Il lance un flèche qui pénètre dans la poitrine du chef ennemi, et le renverse mort. A ce signal, l'armée des Couravas est mise en pleine déroute, et il en est fait un grand carnage. Le roi, sur le point d'être pris, se défend encore vaillamment, et finit par échapper aux poursuites. Ici le poëte place un de ces petits épisodes qu'on rencontre quelquefois dans Homère, et qui sont destinés à agrandir encore par le contraste, l'effet de la haute vaillance et des prodigieux exploits des héros.

« Sacouné, tremblant et tout en larmes, tombe aux mains des ennemis, et implore miséricorde pour prix de sa douceur et de son hospitalité. — « Silence! vil et infâme dogue. Avec quel acharnement n'as-tu pas cherché à me nuire et à me tourmenter? Non, je ne veux pas laisser échapper ma vengeance; la mort va te saisir avec des souffrances affreuses.» Ainsi parle Birna; et, le foulant sous les pieds, d'un coup de son glaive il réduit en atomes le corps de Sacouné. L'histoire dit, ajoute le poëte, qu'il le déchira en pièces, suça le sang du cadavre, et en dispersa les membres dans les villages du nord et du midi.»

Cependant la mort de Salia est annoncée à Satiavati par des personnes âgées et dignes de foi, qui, s'inclinant respectueusement devant elle, lui apprennent que son époux est couché sous des mon-

eeaux de morts. A cette nouvelle, qui répand dans le pays une subite désolation, Satiavati perd l'usage de ses sens. Rappelée à la vie par les secours de ses femmes, elle se lève, s'arme d'un poignard, monte sur son char rapide, et, accompagnée d'une suivante, erre de nuit sur le champ de bataille, pour chercher les restes d'un époux adoré. Elle regarde partout, interroge tous les cadavres, croit souvent trouver et ne trouve pas ce qu'elle cherche.

« Enfin, fatiguée de perquisitions inutiles, et désespérant de reconnaître les précieuses dépouilles qu'elle voudrait honorer, la princesse tira son poignard, résolue de percer ce cœur qui ne respirait que pour son époux. Mais le Tout-Puissant, qui la prit en pitié, envoya un rayon lumineux pour la guider aux lieux qu'elle avait déjà parcourus en vain, et lui inspira le désir et la force de renouveler ses recherches.

» Ainsi le char avançait, chargé des fleurs dont on l'avait inondé; et, comme si le tonnerre grondant eût pleuré lui-même, des larmes tombant du ciel en faible rosée, déploraient la mort du héros. »

C'est par la même hardisse de figures que, dans le Paradis perdu, Milton nous montre les cieux qui s'obscurcissent, le tonnerre qui gronde, et quelques gouttes qui tombent des airs, à l'accomplissement du péché mortel.

« Telle était la marche que suivait la princesse, jusqu'à ce qu'enfin elle aperçut le corps de Salia.

Il lui parut grincer des dents, et jeter sur elle un regard sinistre. Alors elle saisit doucement par les pieds ce corps, maintenant inanimé, qui, brillant de vie, s'était dérobé de sa couche; et tout égarée, ne sachant ce qu'elle faisait, elle le couvrit de caresses et de baisers ; puis elle lui frotta les lèvres, les teignit de rouge, et lui essuya le visage avec un pan de ses habits; mais les yeux de Salia ne devaient plus jeter de lumière. Et, tandis qu'elle lui appliquait du siri (6) dans le vain espoir de fermer ses blessures : « Hélas ! hélas ! mon tendre époux, s'écriait-elle, toi que j'ai cherché si long-temps et que je trouve enfin, pourquoi restes-tu silencieux? Ne veux-tu pas parler à celle qui accourt ainsi vers toi? Quelle autre voix que la tienne peut m'être douce et consolante, infortunée que je suis? Je me suis épuisée de fatigues pour te retrouver, et maintenant tu détournes les yeux et refuses de me voir. Faut-il que je pleure, ou quelle chose veux-tu que je fasse? Parle et réponds-moi, au lieu de garder ce silence inintelligible. Dois-je penser que tu n'as pour moi nul égard? Allons; viens; dis-moi de suaves paroles et rends mon cœur joyeux. »

« C'était par ces mots soigneusement choisis et plus doux que le miel, qu'elle tâchait de converser avec ce cadavre; mais tous ses efforts étaient vains. « Etait-ce donc, reprit-elle, pour t'offrir ainsi pâle et livide à mes yeux, que tu t'es dérobé de moi pendant que je dormais? Voulais-tu partir

seul et à mon insu pour les régions supérieures? Mais je saurai te suivre. Seulement, je t'en conjure, viens à ma rencontre, et aide-moi à franchir le pont fatal. Sans ton assistance, sans ton soutien, je serais craintive et tremblante. Quoique de belles et nombreuses Vidadaris (7) s'empressent à tes ordres, réserve-moi, cependant, une place au-dessus d'elles. Quelle préférence ne dois-tu pas à celle qui t'est venue chercher ainsi, et qui va mourir pour toi? »

En cet endroit, la mesure des vers change, c'est l'auteur qui parle.

« Il serait ennuyeux, dit-il, de répéter tous les discours de Satiavati. Oppressée à la vue de son époux, par un poids de douleurs gros comme une montagne, et résolue à mourir, elle saisit son poignard d'une main ferme, en retira du fourreau la lame étincelante, et, d'un coup furieux, le plongea dans son sein. Un sang vermeil comme l'or s'échappa de la blessure. Elle ne mourut pas à l'instant; mais, d'une voix éteinte, elle appela sa suivante, et lui dit : « Ma vieille et fidèle compagne, retourne à Mandaraka, et porte au bon et digne peuple ma dernière prière. Que l'on écrive l'histoire de mes souffrances, afin qu'elle soit racontée et connue. Peut-être, à ce triste récit, les cœurs généreux seront-ils émus d'amour et de pitié; peut-être laisseront-ils échapper quelques larmes. »

— « O ma maîtresse! en quel temps t'ai-je jamais quittée? Dans quelque état d'existence que tu

passes, je veux m'attacher à toi. Qui est-ce donc qui puiserait de l'eau pour ton service? Qui veillerait aux genoux de ma noble reine, si je n'étais pas avec toi? » Ainsi pleurant, la suivante désolée retira le poignard du corps de sa princesse, et, s'en frappant, mourut à l'instant même à ses pieds; leurs âmes heureuses s'envolèrent ensemble avec délices vers les cieux. »

« Aussitôt l'âme enchantée du prince Salia, s'élançant à la rencontre de sa bien-aimée, s'écria : « Je t'attendais, triste et impatient, parmi les nuages, avec les Panditas, les Dives et les Vidadaris. Puis, saisissant la princesse dans ses bras, il s'en retourna avec elle par les chemins qui mènent aux cieux. Ils arrivèrent à la céleste demeure, et la trouvèrent d'une grande beauté. Les maisons étaient de soie, et brillantes de pierres précieuses. La princesse charmée voyait s'y succéder les amusemens. La nourriture s'y reproduisait avec abondance, et l'extrême bonté du Tout-Puissant envers l'espèce humaine effaçait entre les habitans toute sensible différence d'âge et de fraîcheur. »

Les amateurs pourront comparer ce beau passage avec les plaintes d'Andromaque sur les restes d'Hector, au XXII[e] livre de l'Iliade. Il y a plus de charme naïf dans le poëte grec, mais plus de passion dans le poëte oriental; et cela devait être ainsi. Des mœurs qui entraînent la femme à se tuer sur le corps de son époux, et la suivante à se frapper sur celui de sa maîtresse, sont plus exal-

tées que celles qui leur permettent de tendre les mains aux fers du vainqueur. La mort de Panthée et des esclaves, dans Xénophon, est un tableau tout-à-fait pareil à celui qu'a tracé le génie de Pouséda.

Le reste du poëme n'est plus qu'un complément d'action sans beaucoup d'intérêt. Le roi fugitif d'Arjuna s'était caché dans une rivière, les Pandavas l'y découvrent. Il combat contre l'un d'eux, qui le tue; ainsi l'aîné des fils de Pandou recouvre son royaume, dans lequel il fait fleurir la justice et les lois. Tous les princes voisins qui ont survécu à cette horrible guerre, lui rendent hommage et se soumettent à son autorité.

Cette épopée, autant qu'il est possible d'en juger par une simple analyse, est fort remarquable eu égard au peuple qui l'a produite. La marche en est régulière et rapide; l'action grande et pleine d'intérêt; les caractères aussi bien tracés que fortement soutenus; les détails variés avec art; l'emploi du merveilleux très-sobre, et propre seulement à agrandir, sans les défigurer, les formes et les proportions des personnages.

FIN DE L'EXTRAIT DU BRATA YOUDA.

REMARQUES.

(1) Crichna, l'Apollon des Indiens, l'un des anciens héros de leurs histoires fabuleuses.

(2) C'est le nom que portent dans l'Inde les docteurs ou bardes.

(3) Se noircir les dents, fait partie de la toilette des Indiens.

(4) Les peuples indo-chinois sont très-friands. Il y a une histoire de confitures, fort bizarre, dans la *Vie de Tévetat*, morceau traduit du pali, ou siamois ancien, par Laloubère. On y raconte qu'à la naissance de Samonacodam, dieu fort révéré des Siamois, le roi son père fit tirer son horoscope par ses devins, qui lui prédirent que l'enfant aurait le choix de posséder ou toute la terre comme empereur, ou le Nirenpan (le plus haut ciel) comme moine ou talapoin, et qu'il choisirait ce dernier lot. On ajoute que lorsque les grandes destinées de Somonacodam furent connues, ses parens, au nombre de dix mille, voulant y faire participer leurs enfans, lui donnèrent chacun pour compagnon l'un d'entre eux ; et que tous, excepté six, du nombre desquels était Tévetat, se firent talapoins avec lui. Or, ces six profanes étaient des princes plongés dans les plaisirs, et qui ne voulaient pas changer en de pieuses mortifications les jouissances et l'orgueil du rang suprême. Amourout, l'un d'eux, gâté par les complaisances et les flatteries, ne comprenait pas ce que voulait dire non. Un jour que ces six jeunes princes se divertissaient au jeu de boule, et jouaient des confitures pour la collation, Amourout, ayant perdu, envoya demander des confitures à sa mère, qui en donna. Lorsqu'ils les eurent mangées, ils jouèrent une seconde collation, puis une troisième, puis une quatrième, pour chacune desquelles il fut fourni des confitures nouvelles. Enfin, lorsqu'elles furent épuisées, la mère dit au serviteur qui en venait chercher d'autres : « Non, il n'y en a plus. » Amou-

rout, qui crut que ces mots étaient le nom de confitures encore plus excellentes, fit prier sa mère de lui envoyer des confitures *Non, l n'y en a plus*. Celle-ci, pour se faire comprendre de son fils, prit un grand plat vide, le couvrit d'un autre plat, et le donna au serviteur, avec ordre de le porter à son maître. Mais les génies, qui craignaient que, si Amourout trouvait le plat vide, il ne leur brisât la tête en sept morceaux, le remplirent de confitures apportées du ciel, et d'un goût si exquis, que lorsqu'Amourout découvrit le plat, l'odeur seule embauma toute la ville : aussi pria-t-il sa mère de ne jamais lui donner d'autres confitures; et la princesse, pour le contenter, ne faisait pas autre chose que de prendre un plat vide et de le couvrir d'un autre plat; les génies se chargeaient du reste.

(5) Espèce de génies, de la famille des Divaudes.

(6) Sorte de pâte.

(7) Nymphes célestes, de la famille des Dives.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

